St. Albert's College Library

STANISLAUS McDERMOTT, O. P.

EXPOSITION

DE LA

MORALE CATHOLIQUE

VIII

LA GRACE

DU MÊME AUTEUR

EXPOSITION DE LA MORALE CATHOLIQUE

MORALE GÉNÉRALE

I. — **La Béatitude.** Carême 1903.
II. — **La Liberté.** Carême 1904.
III. — **Les Passions.** Carême 1905.
IV. — **La Vertu.** Carême 1906.
V. — **Le Vice et le Péché.** *Causes.* Carême 1907.
VI. — **Le Vice et le Péché.** *Effets.* Carême 1908.
VII. — **La Loi.** Carême 1909.
VIII. — **La Grâce.** Carême 1910.

MORALE SPÉCIALE

I. — **La Foi.** *Son objet et ses actes.* Carême 1911.
II. — **La Foi.** *De la vertu de foi et des vices qui lui sont opposés.* Carême 1912.
III. — **L'Espérance.** Carême 1913.
IV. — **La Charité.** *Sa nature et son objet.* Carême 1914.
V. — **La Charité.** *Ses effets.* Carême 1915.
VI. — **La Charité.** *Sentiments et actes contraires à cette vertu.* Carême 1916.
VII. — **La Prudence Chrétienne.** Carême 1917.
VIII. — **La Justice et le Droit.** Carême 1918.
IX. — **La Justice envers Dieu.** Carême 1919.
X. — **La Vertu de force.** Carême 1920.

L'auteur et l'éditeur réservent tous droits de reproduction et de traduction.
Cet ouvrage a été déposé conformément aux lois, en octobre 1910.

CONFÉRENCES DE N.-D. DE PARIS

EXPOSITION

DE LA

MORALE CATHOLIQUE

VIII

St. Albert's College Library

LA GRACE

CONFÉRENCES ET RETRAITE

CARÊME 1910

Par E. JANVIER

STANISLAUS McDERMOTT, O. P.

COLLEGE of SAINT ALBERT THE GREAT
STUDENTS' LIBRARY
No. 312
Oakland, California

PARIS
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

APPROBATION DES CENSEURS

Nihil obstat :

A. VILLARD,
Censeur.

J. HURTAUD,
Censeur.

Paris, 25 mars 1910.

Imprimatur :

✠ LÉO-ADOLPHUS.
Arch. Paris.

Parisiis, 24 juin 1910.

LETTRE DE S. E. LE CARDINAL SECRÉTAIRE D'ÉTAT A L'AUTEUR

Segreteria di Stato
di Sua Santita.

Dal Vaticano.
31 janvier 1910.

MONSIEUR LE CHANOINE,

J'ai présenté au Saint Père le volume contenant vos Conférences du Carême de 1909, *et Sa Sainteté en a agréé l'hommage avec une grande bienveillance.*

Le sujet que vous avez abordé est de ceux qui empruntent aux évènements de l'heure présente une particulière importance.

Dans beaucoup d'esprits, la véritable notion de la loi s'est obscurcie : en dehors de ceux qui sont restés fidèles aux enseignements traditionnels de l'Église et à la doctrine qu'elle a reçue de son Divin Fondateur, un grand nombre se sont laissés séduire par des erreurs philosophiques, et par de faux principes issus de la révolution.

Rappeler à votre auditoire le véritable fondement de la loi, établir l'existence de la loi naturelle qui en est la participation, montrer que le pouvoir législatif, comme tout pouvoir, vient de Dieu, indiquer l'action bienfaisante de l'Église dans les législations humaines, voilà une tâche digne de cette chaire de Notre-Dame, que vous illustrez à la suite de vos éloquents devanciers. C'est à la philosophie traditionnelle comme aux enseignements de la foi, que vous avez voulu, Monsieur le Chanoine, demander la solu-

I 2855

tion des questions que vous soulevez. Rien ne peut être plus conforme aux intentions et aux directions du Souverain Pontife : vous donnez ainsi aux convictions de vos auditeurs une base inébranlable, et vous les mettez en garde contre les dangers de certaines philosophies modernes.

Le Saint Père vous félicite donc de vos persévérants efforts, et vous accorde, avec beaucoup d'affection, la Bénédiction Apostolique. Il prie le Seigneur de faire germer le bon grain que vous avez déposé dans les âmes, et de lui faire porter des fruits abondants qui seront votre encouragement et votre récompense.

Avec mes remerciements personnels pour l'exemplaire que vous m'avez envoyé, je vous prie d'agréer, Monsieur le Chanoine, l'expression de mes sentiments bien dévoués en Notre-Seigneur.

R. Card. Merry del Val.

L. † S.

PREMIÈRE CONFÉRENCE

DE LA NÉCESSITÉ DE LA GRACE
DANS LA VIE INTELLECTUELLE DE L'HUMANITÉ

SOMMAIRE

La loi est le premier moyen choisi par Dieu pour nous sauver, la grâce est le second. Impuissance de la loi sans la grâce. Rôle de la grâce dans le plan de la Providence. Efforts de la société chrétienne pour provoquer dans les consciences l'éclosion de la grâce, en faciliter l'épanouissement, en assurer la fécondité. Intérêt passionné que la science catholique porte à la question de la grâce. Hostilité que le surnaturel dont la grâce est le principe rencontre de notre temps. Le laïcisme : nécessité d'opposer à ses négations la doctrine de l'Eglise dans sa pureté, dans sa précision, dans son intégrité, p. 13-16

La loi nous impose deux sortes de vérités : des vérités surnaturelles, des vérités naturelles. A ces deux foyers, l'humanité puise la substance de sa vie intellectuelle. Premier problème : Pouvons-nous connaître ces deux sortes de vérités sans le secours spécial de Dieu qui s'appelle la grâce? p. 16.

I

Non seulement la connaissance de Dieu tel qu'il est en lui-même et la connaissance du Christ sont nécessaires à quiconque veut se sauver, mais la sagesse humaine y trouve son dernier mot.

Un trait de la vie de saint François prouve que le moindre écho du bonheur divin nous enivre au-delà de toutes les joies terrestres; de même, le plus pâle rayon de la vérité incréée éclaire notre raison plus que toutes les autres visions. Témoignage des grands philosophes, p. 17-20.

Sans la grâce, l'esprit humain ne peut pénétrer dans le domaine intellectuel réservé à l'Esprit-Saint, p. 20.

1. La grâce, extérieure de la Révélation est nécessaire à quiconque veut connaître la vie intérieure de Dieu et le mystère du Christ.

a) Sur le mystère de Dieu, illusion du rationalisme, erreur du sentimentalisme contemporain, aveux des sages. Personne

n'a vu Dieu en lui-même, personne ne le verra. Pourquoi Personne donc ne le connaîtra en lui-même, s'il ne se révèle à nous, p. 21-22. *b*) De même le mystère du Christ nous restera inaccessible, si le Christ lui-même ne nous dit pas ce qu'il est. La raison nous montrera en lui un prophète, un thaumaturge, un saint, elle n'y découvrira pas le Fils de Dieu. C'est une révélation qui apprend à Pierre ce qu'est son Maître, p. 22-23.

2. Pour que l'homme donne son assentiment à ce double mystère de vérité, la grâce extérieure de la Révélation ne suffira pas, deux autres grâces intérieures seront requises : l'une pour l'intelligence, l'autre pour la volonté.

a) Pélage se trompait quand il enseignait que la Révélation extérieure une fois reçue, l'homme pouvait adhérer à la vérité surnaturelle. Certaines écoles allemandes du XIX^e^ siècle tombent dans la même erreur. Ce que peut la raison par ses propres forces en face de la Révélation. Elle ne peut pas, sans un surcroît de lumière, atteindre à l'intérieur l'objet de la Révélation, parce que cet objet est situé hors de son champ de vision, p. 24-26.

b) Pourquoi faut-il de plus qu'une grâce touche la volonté et que la volonté ainsi touchée agisse sur l'intelligence et commande son assentiment? Parce que l'objet de la Révélation restant obscur ne suffit pas à entraîner l'intelligence. Il est nécessaire que la bonté de cet objet séduise le cœur, que le cœur séduit pèse sur l'intelligence et l'oblige à donner son assentiment. Or le cœur ne se laissera pas séduire, s'il n'est ému et dilaté par la grâce de Dieu. Exemple de ce phénomène surnaturel dans l'histoire de Lydie, p. 26-29.

II

L'individu est-il capable de connaître sans la grâce les vérités qui sont dans l'ordre naturel les fondements de la morale purement humaine et le meilleur patrimoine de l'esprit?

Ce que peut la raison dans cette sphère. Deux excès également condamnables entre lesquels oscille la philosophie. Certaines écoles prétendent que dans son domaine la raison individuelle ne peut rien. D'autres soutiennent qu'elle peut tout, p. 29-31. Réfutation de cette double erreur. *a*) *En droit*, la raison individuelle peut connaître certaines vérités naturelles, malgré sa faiblesse, malgré la déchéance originelle.

En fait l'homme par ses seules forces s'est élevé à la science, et sa science s'est élevée aux plus hautes notions de la métaphysique et de la morale naturelle. La multitude même que la grâce n'a point visitée, ne vit pas dans une ignorance absolue. Grandeur de la science dont on réunit les fragments dispersés, p. 32-35.

b Impuissance de l'individu à connaître par lui-même *toutes* les vérités naturelles indispensables. Détresse de la multitude. Rôle insuffisant de l'école et du maître d'école. Pourquoi la Révélation est nécessaire à la multitude? Parce que l'esprit de la multitude est *borné*, *paresseux*, emporté par les *passions*, absorbé par les *soucis* de la vie matérielle. Pourquoi la grâce intérieure est aussi nécessaire à la multitude? Parce que l'intelligence et le cœur de la multitude ont besoin d'être guéris de leurs infirmités pour adhérer à la vérité, p. 36-41. Ces mêmes grâces, bien que dans une moins grande mesure sont indispensables aux sages et aux savants, car sans leurs secours : les savants pris individuellement ne découvrent qu'une vérité *incomplète* et *mutilée;* ils la possèdent *trop tard* pour en faire la règle de leur vie; ils ne l'obtiennent que *mélangée;* ils ne la connaissent qu'*incertaine*, p. 42-45.

Conclusion : Misère de l'homme et de la société qui ne connaissent pas les vérités les plus nécessaires à l'illumination de la vie intellectuelle et à la conduite de la vie morale. La grâce extérieure et intérieure, seule capable de graver ces notions fondamentales dans les consciences est l'agent le plus puissant et le plus indispensable dans la vie de l'esprit humain, p. 45-46.

PREMIÈRE CONFÉRENCE

DE LA NÉCESSITÉ DE LA GRACE DANS LA VIE INTELLECTUELLE DE L'HUMANITÉ

MONSEIGNEUR, (1)

MESSIEURS,

La loi est le premier moyen choisi par Dieu pour nous sauver, la grâce est le second. Séparée de la grâce, la loi devient un intolérable fardeau sur nos épaules, comme un piège tendu à notre fragilité, et, j'ose l'ajouter, comme un méprisant défi jeté à notre impuissance de bien faire, car elle fixe nos obligations sans nous donner la force de les remplir, elle élève ses prescriptions à la hauteur de notre destinée, sans élever nos âmes au niveau de ses exigences. Elle parle, elle commande, elle menace, elle frappe, elle ne change rien à notre originelle faiblesse : sa promulgation nous laisse sus-

(1) Sa Grandeur, Mgr l'Archevêque de Paris.

pendus entre l'abîme de notre misère et la sublimité de notre vocation. La grâce nous arrache au désespoir de cet état et rétablit la proportion entre nos facultés et nos devoirs. Dans le plan de la Providence, elle est le principe de toute œuvre méritoire, l'agent promoteur de tout progrès et réalisateur de toute perfection. Soustraites à son influence, nos initiatives les plus héroïques restent stériles par rapport au salut; inspirés par elle, nos plus humbles efforts nous lient plus étroitement à l'objet de notre félicité. Quiconque s'abandonne à ses impulsions et meurt imprégné de sa vertu est un saint. Quiconque expire révolté contre ses sollicitations est un réprouvé. De l'intensité diverse qu'elle atteint dans les individus dépend l'unique hiérarchie qui compte aux yeux de Dieu; le degré qu'elle acquiert en chacun de nous décide de notre place au ciel. L'univers ne connaît pas d'énergie plus active. (1)

Aussi la société issue du Christ ne poursuit-elle qu'un but : provoquer dans la conscience l'éclosion de la grâce, en faciliter l'épanouissement, en assurer la fécondité. L'Incarnation de Jésus, son dur et sanglant labeur, ses miracles et ses discours, ses anathèmes et ses miséricordes, son agonie et son supplice dévoilent le dessein d'ouvrir aux générations successives un inépuisable trésor de grâce.

La colossale besogne accomplie par l'apostolat, la

(1) App. N. 1. p. 397.

parole évangélique, les sacrements, le sacerdoce, le sacrifice, le culte, la liturgie, les chants, les temples, les autels, tout est destiné à faire circuler dans le monde le courant de vie qui nous entraîne des plages changeantes du temps aux immuables régions de la Béatitude. Si, au risque souvent d'être dépouillés, d'être proscrits, d'être enchaînés, d'être meurtris, nous affrontons l'intolérance haineuse des sectes politiques ou intellectuelles, et l'injuste vengeance des législations, c'est que, avec une intransigeance qui ne fléchira jamais, nous voulons lutter pour qu'on ne tarisse pas dans le cœur des enfants et des adultes, des pauvres et des grands, des malades et des mourants cette source sacrée qui doit jaillir jusqu'à la vie éternelle.

Après cela, il n'est pas étonnant que la science catholique se soit intéressée passionnément au problème dont j'ai, cette année, l'intention de vous entretenir, qu'elle ait emprunté aux voyants et aux sages leurs lumières pour dissiper un peu le mystère de la grâce, qu'elle ait consacré des siècles à cette étude, qu'elle ait fait retentir les écoles du bruit des discussions soulevées par l'envie de connaître une force qui influe si puissamment sur la marche et sur le sort de notre race.

Aujourd'hui le surnaturel dont la grâce est en nous le principe, rencontre une hostilité violente et parfois farouche. Beaucoup de nos semblables lui livrent sur le terrain de l'histoire, de la philosophie,

de l'éducation, de la morale privée ou publique des assauts acharnés. Plutôt que de lui devoir quelque chose, on préfère renoncer à la vérité, à la vertu, à la paix, à la civilisation, et retourner aux ténèbres et à la barbarie. Le laïcisme, ouvertement ou sournoisement, dirige contre lui ses institutions et ses machines de guerre; quand il le voit résister à ses calomnies et à ses coups, il s'exaspère et emploie tous les moyens pour l'étouffer. Nous n'avons pas le droit, Messieurs, de reculer devant ce combat sans merci; nous n'avons pas le droit, sous prétexte même de désarmer nos adversaires, de mutiler l'enseignement émané immédiatement du Fils de Dieu. Plus on essaie de défigurer, de confondre, de discréditer la doctrine immaculée dont nous sommes les héritiers, plus nous sommes tenus de la proclamer dans sa pureté, dans sa précision et dans son intégrité.

L'esprit se nourrit à la fois des vérités que la loi divine lui impose et des vérités que la loi naturelle désigne à son assentiment. A ces deux foyers l'humanité puise la substance de sa vie intellectuelle. Par nos efforts personnels, avec l'unique concours que le Créateur doit et accorde à chacune de ses créatures, sans aucune intervention spéciale de sa part, sans aucun surcroît d'énergie, en un mot sans l'aide de la grâce, pouvons-nous connaître tout ce que ces deux ordres de lumières tiennent en réserve pour notre pensée? Telle est la question

posée par les docteurs au seuil de notre traité ; dans cette conférence, je tenterai d'y répondre.

I

Voir Dieu face à face, pénétrer dans les profondeurs de son essence, nous entretenir avec l'Éternel en personne, tel est le terme où doit tendre toute notre activité. Manquer ce but serait nous perdre. Or nul ne recherche ce qu'il ignore. *Nullus enim desiderio et studio in aliquid tendit, nisi sit ei prægnitum* (1). Mais nul n'atteint ce qu'il recherche s'il ne sait les moyens d'y aboutir. Il est donc de toute nécessité que la vision qui doit nous béatifier s'ébauche dans le présent : il faut que nous connaissions un peu la vie intime de Dieu, et que nous connaissions aussi le Christ, unique voie qui conduit au Père. Non seulement toute la morale surnaturelle gravite ici-bas autour de cette double connaissance, mais encore la sagesse humaine y trouve son dernier mot puisque, par elle, le suprême intelligible descend à sa portée. (2)

« Un jour, François d'Assise, épuisé de travaux et d'abstinence, pria Dieu de lui permettre d'essayer, dès ce monde, la joie des bienheureux dans le ciel. Or pendant qu'il se complaisait dans cette pensée, un

(1) S. Thomas, I *Cont. Gentes*, v.
(2) App. N. 2, p. 397.

ange lui apparut environné d'une grande lumière et tenant une viole de la main gauche et un archet de la main droite. Et comme François demeurait tout ébloui à l'aspect de l'ange, celui-ci poussa une seule fois l'archet sur la viole et en tira une mélodie si suave qu'elle ravit en extase l'âme du serviteur de Dieu, la détacha de tout sentiment corporel; et si l'ange eût tiré l'archet jusqu'en bas, l'âme du saint, entraînée par cette irrésistible douceur, se fût échappée du corps. »

Il est bien vrai que le moindre écho du bonheur divin nous enivre au delà de toutes les joies terrestres; de même le plus pâle rayon tombé sur nous de la vérité incréée éclaire notre raison plus que toutes les visions des savants de ce monde. C'est pourquoi Platon préférait un mot descendu de la maison de la divinité aux plus hautes révélations de notre génie. C'est pourquoi, disait Aristote, le moindre rapport avec les essences célestes nous exalte plus que la parfaite connaissance de l'univers. (1)

Faut-il attendre de nous-mêmes cette vigueur intellectuelle qui, dépassant les cimes élevées où déjà hésitent les meilleurs d'entre les sages, pénétrera avec sécurité dans le domaine réservé de l'Esprit de Dieu?

Non, Messieurs ! nous devrons nous résigner à une ignorance incurable vis-à-vis des secrets surna-

(1) App. N. 3, p. 397.

turels, aussi longtemps que Dieu et le Christ, par une condescendance qui est une grâce, ne nous auront pas initiés aux vérités suprêmes de leur perfection, de leur volonté, de leur dessein sur nous.

Le rationalisme se forge parfois l'espérance de dissiper tous les mystères et de pousser ses conquêtes jusqu'au point précis où se clôt la réalité. Pour lui, si l'être infini existe, il ne peut échapper à notre regard, qui s'élancera jusqu'au plus intime de sa pensée, qui dévoilera les derniers replis de son essence. Cette ambition est vieille comme la vie. C'est la première que la Bible signale à notre attention. Le chef des anges réprouvés se perdit pour avoir essayé d'affirmer son indépendance, de franchir les frontières de la Création et d'assister à la vie du Créateur. La première femme mangea le fruit défendu parce qu'il devait lui permettre de posséder la sagesse totale par le seul effort de la raison.

Le sentimentalisme contemporain, auquel Pie X a donné son vrai nom, soutient la même prétention. Il prétend qu'un instinct émané des profondeurs de l'âme nous conduit au foyer du Père, que la connaissance religieuse à son plus haut degré, avec les convictions qu'elle exige, avec les devoirs qu'elle prescrit, est tout entière le fruit de notre activité spontanée.

Les grands philosophes païens se rendaient mieux compte de leur faiblesse. Ils se plaignaient de leur

fatale ignorance dans des termes d'inconsolable mélancolie, ils avouaient leur radicale impuissance à percer le mystère dont s'enveloppe l'Infini; ils répétaient que l'homme est ébloui par la splendeur des êtres supérieurs comme le hibou par l'éclat du soleil. Aujourd'hui des penseurs vigoureux déclarent que l'Inconnaissable remplit l'univers, et cependant reste inaccessible aux investigations de notre curiosité.

Messieurs, personne n'a vu ce qui se passe en Dieu, personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père, personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, personne ne peut les connaître. Les portes du Saint des Saints sont hermétiquement fermées, elles le resteront obstinément à moins que Celui qui en a les clefs vienne nous les ouvrir. Il ne s'agit pas ici d'une incapacité relative, il s'agit d'une incapacité absolue. Prêtez à un même individu les génies de Socrate, de Platon, d'Aristote, de saint Augustin, de saint Thomas, de Bossuet; affranchissez-le de toute passion, de tout souci, animez-le de l'amour brûlant du vrai, assurez-lui des sens, une imagination, un organisme qui le servent sans défaillance, donnez-lui des jours sans fin pour cultiver sa raison, pour exercer, reprendre, corriger, pousser sa science et sa pensée, il échouera, nécessairement, misérablement et toujours (1).

(1) App. N. 4, p. 398.

Pourquoi? Parce que nous n'apercevons Dieu qu'à travers les créatures dont il est l'auteur. Si l'ouvrier avait communiqué à son œuvre toute sa perfection, la grandeur de celle-ci nous permettrait de mesurer la grandeur de celui-là. Il n'en est pas ainsi. Des millions de mondes comme le nôtre ne suffiraient pas à épuiser sa fécondité, seul un être aussi noble que lui le représenterait complètement, mais l'excellence de cet être serait incompatible avec la condition de créature, car le nom de créature implique une dépendance et maintient celui qui le porte à une distance infranchissable de Dieu.

Jamais, par conséquent, laissés à nous-mêmes, nous ne devinerons, nous ne soupçonnerons même vaguement ce qu'est Dieu en lui-même, jamais nous n'entrerons dans le sanctuaire où se déploient son action et sa gloire. Nous en serons réduits à errer dans le parvis du temple, devant le voile épais qui nous cache la souveraine Beauté. Quoi d'étrange à cela? Ne sommes-nous pas aussi, quand nous le voulons, un inscrutable mystère pour nos semblables? Qui saura les pensées, les doutes, les desseins que nous refuserons de trahir au dehors par un mot, par un geste, par une expression de notre regard ou de notre visage! Nous sommes donc radicalement impuissants à déchirer la nue qui masque l'Infini, si l'Infini ne parle de lui-même, s'il ne nous apparaît en quelque manière, s'il ne nous initie au moins sommairement à l'idée que nous devons concevoir

de lui, à la connaissance des moyens qui nous conduisent à lui.

Il n'en sera pas autrement de la Personne du Christ. En suivant le Sauveur dans sa prodigieuse carrière, en le voyant commander royalement à la maladie, à la mort, à la tempête, au démon, à toute la nature, en entendant ses discours d'une si extraordinaire et si émouvante inspiration, au spectacle de ses vertus, de ses miracles, de sa Transfiguration, nous nous demanderons qui il est pour exercer sur le monde un pareil empire, pour parler comme jamais homme n'a parlé ; logiquement nous serons obligés de conclure ce que répétaient de son temps le peuple, les scribes sincères, tous les échos fidèles de Galilée : « C'est un Prophète, c'est le plus grand des thaumaturges, c'est un saint. » Mais après tout, nous verrons en lui une créature supérieure, rien de plus; et nous en resterons là, s'il refuse de nous instruire, d'affirmer sa Divinité, de se proclamer le Fils éternel du Père, le Verbe qui était avant toutes choses et par qui toutes choses ont été faites. Un jour, au pied de l'Hermon, dans les vallées que le Jourdain naissant remplit d'ombrages et qu'il réjouit de son murmure, Jésus, sortant de son silence et de sa prière, posa soudain à ses disciples cette question : « Qui dit-on que je suis, moi, le Fils de l'homme? » Vous savez la réponse : les uns prenaient le Christ pour Jean-

Baptiste, les autres pour Elie, les autres pour Jérémie, les autres croyaient retrouver en lui un prophète du passé, sans oser prononcer un nom; nul ne songeait à ce qu'il était en effet. « Et vous, reprit Jésus, qui dites-vous que je suis? » Alors Pierre, saisi d'une émotion inconnue, dit : « Tu es le Christ, fils du Dieu vivant. » Sur le champ, le Seigneur souligna solennellement ces mots et en attribua l'inspiration à une force d'en haut : « Tu es heureux, Simon, fils de Jonas, car ce n'est ni la chair, ni le sang qui t'ont révélé ces choses, mais mon Père, qui est dans les cieux » (1). Quiconque n'aura pas entendu la même voix que Pierre ignorera le prodige qui s'est réalisé à Nazareth.

Par conséquent, pour que nous croyions aux mystères de Dieu et du Christ, il faut d'abord que Dieu et le Christ nous fassent la grâce de se révéler eux-mêmes, de résumer dans nos idiomes humains, de proposer à l'acquiescement de notre esprit la vérité qui les reflète.

Quand cette première grâce s'est produite, quand la parole sacrée nous apprenant l'unité de Dieu dans la Trinité des Personnes, la présence du Verbe dans l'Incarnation est parvenue à nos oreilles, pouvons nous, par nos propres forces, nous attacher à la vé-

(1) S. Matthieu, xv.

rité, y adhérer sans réticence? Pélage l'a pensé et au début du XIX^e^ siècle, plusieurs docteurs allemands ont tenté de rajeunir sa théorie. A leurs yeux, la raison au courant de la Révélation, ayant compris le sens littéral des mots qui l'expriment, n'a plus besoin d'aucune assistance pour croire. Portée par sa seule vertu, elle s'élève selon eux jusqu'à la contemplation du mystère annoncé par le Christianisme. Éclairée par les témoignages dont Dieu a environné sa parole, elle avance, renversant les obstacles, s'assimilant jusqu'aux moelles le dogme dont elle a brisé l'écorce, s'abreuvant à la source de toutes les lumières. L'Église ne suivit pas ces hommes dans leur aventure, elle maintint la distinction du dogme et de la philosophie, et condamna tous ceux qui l'avaient oubliée. (1)

Nous ne le nions pas; les clartés qui entourent l'objet de la foi en prouvent l'origine céleste et peuvent nous persuader que l'Éternel a parlé, par Moïse et par les Prophètes aux Israélites, par Jésus et par les Apôtres aux Chrétiens. Bien des fois, les Conciles comme les Papes ont rappelé cet enseignement; saint Thomas va jusqu'à dire que l'évidence des signes force en quelque sorte les démons à croire à l'authenticité du fait de la Révélation. *Dæmonum fides est quodammodo coacta evidentia signorum* (2).

(1) App. N. 5, p. 399.
(2) II^a^ II^æ^, q. v., art. 2, ad 1^um^.

Si cette évidence n'existait pas au moins dans quelques esprits de la société chrétienne, notre assentiment serait déraisonnable, et en le donnant, nous serions coupables de légèreté. Mais cette évidence porte sur le fait de la Révélation et non sur son contenu. Elle ne nous met point, en rapport avec la vie intérieure du mystère. Il y a une disproportion absolue entre la hauteur de la vérité cherchée et l'infirmité de notre esprit. Tous les arguments que l'on invoque pour affirmer l'authenticité de la Révélation nous conduisent au seuil, non au cœur de la substance qui est tout ensemble l'objet de notre foi, le terme de notre espérance et l'aliment de notre béatitude. Eût-il compris toute la valeur des motifs qui nous font un devoir de croire, eût-il constaté par lui-même que Dieu est l'auteur des miracles, des prophéties, eût-il acquis la conviction inébranlable qu'il y a une connexion entre ces événements prodigieux et l'origine céleste de la doctrine en faveur de laquelle ils ont été faits, l'homme ne pourrait pas atteindre la réalité transcendante à laquelle nous sommes tenus de nous attacher. En vain la raison se développerait-elle dans son ordre jusqu'à dépasser le suprême degré de son intensité normale, elle ne réussirait pas encore à sortir du champ qui est son domaine, et dans ce champ, elle ne découvrirait pas la vérité première parce que celle-ci n'y est pas comprise. En vain même le plus noble des anges vous communiquerait-il son

perçant regard, vous resteriez infiniment au-dessous de l'horizon de la Divinité.

Nul, Messieurs, n'a prise sur un objet situé hors de la sphère de sa vision, et puisque le vrai dont il s'agit sort du monde accessible aux créatures, pour que je devienne capable de l'atteindre et d'entrer avec lui en des relations vivantes, il faut que Dieu m'aide intérieurement et prête à mon esprit de meilleurs yeux.

Cette grâce ne suffira pas encore, car l'esprit ne se rend qu'à l'évidence, il est fait pour la lumière, devant l'obscurité il hésite, il recule, il se rejette en arrière. Le seul mot de dogme ou de mystère épouvante une partie de l'humanité, indignée qu'on lui propose de croire ce qu'elle ne voit pas. Or, la doctrine révélée reste obscure, même pour la raison éclairée par la grâce. Malgré les motifs qui le pressent d'acquiescer, l'homme instinctivement se replie sur lui-même sans pouvoir se fixer. Il faut qu'un autre secours achève ce qu'a commencé le premier.

Lorsque nous n'avons pu gagner nos auditeurs par la force des arguments qui appuient nos discours, que faisons-nous? Nous nous adressons à la sensibilité, nous frappons au cœur, car nous savons que le cœur passant de notre côté entraînera l'esprit à sa suite. Les apôtres de l'erreur connaissent ce procédé. Ils ne comptent point pour amener à leur parti sur la justesse de leur doctrine, mais ils soulèvent les passions, ils flattent les appétits,

ils éveillent les espoirs, ils promettent et ils menacent, ils font valoir l'intérêt qu'on retirera de l'application de leur système, ainsi ils imposent des idées qui portent les marques de la folie et n'ont en elles aucune efficacité pour convaincre. Le sentiment agit sur la raison, il ajoute à la puissance de l'objet, et l'homme adhère non à ce qu'il voit, mais à ce qui lui plaît. (1)

Si l'erreur sait emprunter les apparences de la beauté et de la bonté auxquelles elle n'a aucun droit, la vérité n'aura pas de peine à mettre en relief ces apparences qui sont les vêtements naturels de son essence. Que l'homme donc s'émeuve, qu'il goûte un charme à croire, qu'il y aperçoive un bénéfice, qu'il se dise : il est bon de donner son assentiment à un Être infaillible dans sa parole, fidèle dans ses promesses, magnifique dans ses récompenses, redoutable dans ses vengeances, alors il voudra croire et il croira. L'esprit, d'ailleurs à l'abri par les raisons qui le rassurent, deviendra l'œil du cœur, vivra dans la dépendance du cœur, pensera, embrassera ce que veut le cœur dont il sera le serviteur et le captif, franchira les limites du temps, s'attachera aux choses éternelles, chantera l'hymne de la certitude.

Mais qui séduira le cœur ? Qui le remuera ? Qui pourra le pousser à se donner à un bien plus grand que lui, et qui déborde sa faculté d'aimer ? Personne

(1) App. N. 6, p. 461.

sinon Dieu. Dieu seul par les douceurs dans lesquelles il nous bercera, par les émotions qu'il soulèvera au dedans, par les impulsions secrètes qu'il nous imprimera, par la vertu qu'il nous communiquera, Dieu seul saura nous gagner. « Quand Dieu, dit saint François de Sales, nous donne la foi, il entre en notre âme et parle à notre esprit, non point par manière de discours, mais par manière d'inspiration, proposant si agréablement ce qu'il faut croire à l'entendement que la volonté en reçoit une grande complaisance, et telle qu'elle invite l'entendement à consentir et acquiescer à la vérité, sans doute ni défiance quelconque. » (1)

Les Évangiles montrent à chaque pas de Jésus cette inspiration intérieure victorieuse de toutes les hésitations; l'aurore de la prédication apostolique en éclaira aussi de touchantes preuves. C'était à Philippes le jour du sabbat: Paul et ses compagnons se dirigeaient vers l'oratoire des Juifs, à l'occident de la ville, près de l'Arc de Triomphe, souvenir de l'écrasement des légions de Brutus. A l'ombre des saules et des platanes, là où les champs de roses du Pangée venaient rejoindre les lourds épis des moissons, quelques femmes priaient. L'Apôtre s'assit, et, leur adressant la parole, il leur annonça le Sauveur Jésus. Leur attitude ne fut point hostile, mais l'une d'elles, originaire de Lydie, se fit remarquer, quoique

(1) *Traité de l'amour de Dieu*, Liv. II, ch. XIV.

païenne encore, par le recueillement de son attention et par l'empressement de sa foi. « Le Seigneur, raconte saint Luc, lui ouvrit le cœur pour qu'elle fût attentive à ce que Paul disait » (1). Elle crut la grande Réalité dont il était le messager.

Voilà pour tous les hommes l'unique moyen d'entrer en relation avec la Vérité infinie : l'entendre affirmer est une première grâce, sentir en son âme la touche divine et croire sous l'empire d'une motion intérieure qui entraîne cœur et intelligence, c'est la seconde grâce, principe de la plus haute, de la plus riche, de la suprême manifestation de la vie intellectuelle sur la terre.

II

Les vérités naturelles auxquelles la loi nous ordonne de nous attacher, qui servent de fondement à la morale purement humaine, et constituent le plus indispensable aliment de l'esprit dans l'ordre qui lui est propre, ont trait à l'existence d'un Dieu personnel, distinct du monde, à sa qualité d'Esprit pur, d'Être bon, infini, de Créateur tout puissant, à sa Providence, à sa fonction de Législateur suprême et de Rémunérateur universel. Elles portent sur la spiritualité de l'âme et sur son immortalité, elles expriment les devoirs qui nous sont tracés par notre raison à l'état normal et parfait.

(1) *Actes des Apôtres*, XVI, 14.

L'individu est-il capable de s'en rendre maître par son seul effort? ou bien pour y réussir a-t-il le besoin rigoureux d'un secours du ciel? Voilà le second point à résoudre.

L'homme oscille facilement entre deux excès également condamnables : tantôt il désespère de toute vérité, tantôt il croit que toute vérité est à sa portée.

Obsédé par le souvenir de son expérience, étourdi par ses chutes, il critique avec amertume son propre génie, il l'accable de ses invectives et de ses sarcasmes. « Connaissez donc, superbe, dit-il, quel paradoxe vous êtes à vous-même. Humiliez-vous, raison impuissante, taisez-vous, nature imbécile » (1). Traditionaliste, il soutient que la lumière nous arrive uniquement par la voie des siècles que Dieu a instruits dès le commencement de tout ce qu'ils savent. Luthérien ou Calviniste, il répète que personne ne conçoit une idée, ne prononce un mot sans y mêler l'erreur. Agnostique, il prétend que la réalité nous fuit, que notre science n'atteint que des phénomènes instables, qu'elle nous éloigne de l'être au lieu de nous en rapprocher. Sceptique, il sent tout branler autour de lui, il flotte au gré des opinions qui agitent les ondes capricieuses et mouvantes de la pensée, sans pouvoir jeter son ancre sur le fond inébranlable de la certitude (2.)

(1) Pascal, *Pensées*. Article VIII. Edit. Havet.
2) App. N. 7, p. 402.

Quand l'homme ne glisse pas à cet abîme, un rien le précipite dans une extravagance contraire. Ses succès lui inspirent l'orgueil, l'orgueil l'accoutume à la présomption, et la présomption lui persuade qu'aucun secret ne lui échappera. Alors, on l'entend vanter sa science, faire appel au progrès, saluer avec emphase le jour prochain où l'audace de ses recherches lui aura appris le dernier mot des choses. Au pélagien sûr de sa puissance, au rationaliste enivré de sa force, ne parlez pas de la nécessité de la grâce dans l'ordre intellectuel : ils comptent sur eux-mêmes, ils se suffisent, ils rougiraient de devoir à un autre la possession de la lumière destinée à les guider. En résumé, le scepticisme renonce à toute connaissance certaine, ou bien laisse à Dieu et à la grâce le soin de tout faire dans la vie de la pensée, tandis que le rationalisme repousse la grâce comme inutile et n'attend que de lui-même la conquête de la vérité.

Ces deux états d'esprit sont aussi faux l'un que l'autre : dans le premier, l'homme ne s'estime pas assez, dans le second il s'estime trop ; dans le premier, la grâce est tout, dans le second, au moins en ce qui regarde la vérité naturelle, elle n'est rien. C'est entre les détracteurs de la raison et ses courtisans que le bon sens, l'expérience, la foi nous assignent notre position. Voici ce que nous disons : l'homme est grand, parce que, sans aucun secours

spécial, sans aucune révélation particulière au dedans ou au dehors, il lui est permis d'entrer dans le royaume du vrai, d'y faire quelques pas, d'obliger les ombres à reculer, et la réalité à se découvrir. Il est grand parce qu'il est capable d'aborder avec compétence, de saisir avec vigueur n'importe laquelle des vérités naturelles : l'âme, Dieu, la morale sont même loin de se dérober complètement à ses recherches.

En droit, il en est ainsi, car parmi les puissances créées, nulle n'est complètement frustrée de son acte, nulle ne vit totalement à l'écart de son objet : le feu brûle, les yeux voient, les poumons respirent, le cœur bat. Comment penser que la plus haute de nos facultés, la raison, serait une exception à cette loi universelle, que, faite pour connaître, elle ne connaîtrait pas ? Comment supposer qu'elle s'épuiserait à déplacer des formules vides, qu'elle s'agiterait perpétuellement dans le néant? Comment croire qu'elle manquerait son objet principal, qu'elle ne pourrait acquérir à aucun degré ces notions nécessaires dont dépend toute notre grandeur ? Ce serait accorder que le Créateur a, par une incompréhensible méprise, allumé vainement en nous la flamme de l'intelligence. Qu'on n'évoque pas le souvenir de la déchéance antique pour refuser à l'esprit la possibilité de s'exercer fructueusement. Dans le crime des premiers jours, la raison a perdu de sa vigueur et de son intensité, elle n'a

pas succombé : sa lumière a pâli, elle ne s'est pas éteinte. Oui, c'est péniblement que nous cultiverons le champ des idées, c'est à la sueur de notre front que nous finirons par y trouver le pain immatériel de notre âme, mais notre labeur ne demeurera pas sans récompense. Autrement il faudrait dire qu'une défaillance de notre liberté a ruiné de fond en comble l'œuvre de la volonté suprême (1).

En fait, l'homme s'est élevé sur ses propres ailes à des évidences nombreuses, à des certitudes inébranlables. Vous m'estimeriez insensé si je vous affirmais que la science n'aboutit qu'à des banqueroutes, que ses résultats les plus admirés ne sont pas définitifs, que ses pionniers s'égarent dans un désert où ne luit aucun astre ni aucune étoile. Qui osera nier le caractère durable de ses meilleures conquêtes, la solidité des lois qu'elle découvre chaque jour et qui lui permettent de répandre des clartés plus pures sur les ombres de l'inconnu? Nous sommes tous convaincus qu'il y a des rapports possibles et des rapports réels entre l'intelligence et la vérité. Les agnostiques les plus audacieux, par une contradiction incompréhensible : s'acharnent à démontrer que tout est indémontrable : ils ne cessent ainsi de s'appuyer sur la raison pour nier la raison. Comme le leur a dit un savant célèbre, s'ils étaient mieux convaincus ils se tairaient et imiteraient

(1) App. N. 8. p. 403.

l'animal qui est le véritable philosophe, parce qu'il vit sans philosopher (1).

Non seulement l'homme a découvert quelque vérité, mais il s'est assimilé les plus hautes notions de l'ordre naturel, sa pensée s'est envolée des choses sensibles aux sereines régions où Dieu manifeste son existence et dévoile une partie de ses perfections. Quand on parle de la culture hellénique, on oublie trop que Socrate, Platon, Aristote, représentants par excellence de cette grande civilisation, ont établi, avec des arguments de fer, l'existence distincte, positive, de Dieu et l'immortalité de l'âme. Pour eux, le premier devoir est de poursuivre le souverain Bien et la souveraine Beauté, d'apprendre aux enfants des écoles le respect de la Divinité, de bannir de l'enseignement la poésie, la littérature, la philosophie, les légendes qui favoriseraient l'impiété ou diminueraient l'autorité de la religion, de punir de la prison ou de la mort quiconque fausserait ces maximes fondamentales de la justice et de la morale. Ces sages sont arrivés là par la force de la spéculation, et non par l'action de la grâce et de l'Esprit-Saint.

L'horizon de la multitude est plus borné ; pourtant les ténèbres ne l'ont pas complètement envahi. Les humbles, au réveil de leur conscience, ont l'immédiate intuition de certains axiomes primitifs et

(1) Poincaré, *La valeur de la science*, p. 216.

immuables ; au-delà de l'univers visible ils aperçoivent vaguement une Personnalité auguste qui les a créés, qui les protège ; ils devinent en eux-mêmes un élément supérieur et incorruptible qu'ils appellent l'âme (1).

Nous ne méconnaissons donc pas la valeur de la raison, nous n'attribuons pas tous les succès et tous les progrès de la vie intellectuelle à la révélation surnaturelle, à l'action spéciale de Dieu. A ceux que tourmente la passion loyale de savoir nous répétons : si, à votre point de départ, on tente de briser vos espérances, de discréditer l'esprit, l'Église vous défendra, elle frappera vos adversaires de ses anathèmes et proclamera que votre travail peut découvrir l'existence de Dieu et beaucoup d'autres vérités, elle saluera dans la raison, même affaiblie et déchue, un royal et illustre flambeau.

Quand on réunit les fragments dispersés de vérité que notre race a découverts durant le cours de son histoire, il est permis de dire que, par son initiative, elle est arrivée à connaître tous les principes essentiels de la métaphysique et de la morale naturelle. Mais quand on prend l'individu, soit dans la masse, soit dans l'élite, on doit affirmer que, sans le secours de Dieu, c'est-à-dire, sans la grâce, il ne parvient pas aux évidences et aux certitudes personnelles dont

(1) App. N. 9, p. 404.

il a besoin pour vivre intellectuellement et régler sa conduite.

D'abord il est manifeste que la foule n'arrive pas à la conception nette, précise, des vérités qu'elle réclame comme un bien nécessaire et qui sont à la base de la morale purement humaine. En dehors des idées qu'elle saisit par voie d'intuition, elle n'aperçoit que des lueurs trop vagues, trop flottantes pour la satisfaire. Nous l'obligerons, dit-on, à fréquenter l'école : l'école remplacera l'Église, le maître remplacera le prophète, le prêtre, le Christ, Dieu lui-même, le manuel remplacera le catéchisme et l'Évangile. L'instituteur formera la conscience des enfants, éveillera leur attention, exercera leur raison, préparera ainsi à la société des hommes libres alliant au sentiment de leur droit le sentiment de leurs devoirs. Je suis le premier à reconnaître l'importance de l'école ; je suis sûr que son influence est profonde sur ceux qu'elle instruit. Cependant, elle a toujours été, elle sera toujours incapable de graver en caractères ineffaçables dans les jeunes âmes les convictions essentielles dont se nourrissent l'esprit et la vie, à moins qu'elle ne répande la révélation qui est une grâce extérieure, et qu'elle ne demande à Dieu de régénérer l'intelligence des petits par une grâce intérieure.

Si, en effet, elle n'est dirigée par des maîtres compétents, l'école ne résoudra point victorieusement les problèmes qui font notre tourment. Où

trouver ces maîtres, et comment les multiplier assez pour qu'ils suffisent à l'immensité de leur tâche?

Nul n'enseigne avec une efficace autorité ce qu'il ne sait pas et ce qu'il ne sait pas deux fois, car autre chose est de se persuader soi-même, autre chose de persuader ses semblables. La culture du professeur de nos institutions populaires ne lui permet point de répondre victorieusement aux questions qui intéressent le plus la raison, et qu'il ignore. Sa cause est jugée, sans qu'il soit besoin d'y insister; l'histoire de ses insuccès se confond avec l'histoire de ses puériles prétentions.

Obligerez-vous les arbitres de la science et de la philosophie à quitter leurs travaux pour se livrer à la formation intellectuelle de la multitude? Forcerez-vous Platon à sortir des jardins de l'Académie, Aristote à renoncer aux promenades du Lycée, Zénon à dire adieu au Portique pour occuper nos chaires de vulgarisation? Non, Messieurs, ces sages resteront au milieu des rares disciples attachés à leur fortune et à leur manteau. Pendant qu'ils planeront dans les hauteurs de leurs glorieuses spéculations, la foule, oubliant sa grandeur, son âme, son Dieu et son devoir, boira au torrent où quelques gouttes de vérité se noient dans les flots de l'erreur, de la légende, de la superstition.

A supposer même que le maître fût au niveau de la vocation que vous lui assignez, il échouerait

encore, car il se heurterait à la résistance, à la paresse, aux passions, aux soucis quotidiens du public. — Il se heurterait à la résistance de la masse qui n'est point apte à comprendre les idées élevées que vous voudriez lui inculquer. Le nombre des esprits bornés est infini. Que de cerveaux de granit sur lesquels le raisonnement n'a point de prise ! En vain y chercherez-vous les fibres déliées sur lesquelles nous aimons à célébrer nos visions, seul, un stylet de fer pourrait écrire vos théories dans ces têtes rebelles. N'essayez pas de les initier à vos systèmes ; votre zèle se dépenserait en pure perte. — Il se heurterait à la paresse du grand nombre. Voyez, jeunes gens, combien, malgré une éducation plus soignée, une pensée plus ouverte, vous avez de mal à vous appliquer à l'étude. D'ordinaire, parmi vous, quelle tiédeur pour le travail sérieux, quelle instinctive répulsion pour les œuvres profondes de la philosophie, pour l'effort persévérant ! Vous brûlez de parler, d'agir, de remuer, mais n'étant point dévorés, communément du moins, par la fièvre sacrée qui échauffe le cerveau et y fait éclore les idées, vous vous contentez d'effleurer les sujets : quelques lectures hâtives, quelques formules superficielles, suffisent à votre ambition. Parce que vous avez reculé devant la besogne aride et pénible, vos affirmations souvent prêtent à la critique, vos discours sont d'une éloquence sans efficacité : les œuvres de votre enthousiasme n'étant point assez enracinées dans la

vérité ne répondent qu'imparfaitement aux espérances de votre bonne volonté. Vous ressemblez à vos pères et la plupart des hommes vous ressemblent : leur nonchalance leur ferme les portes du savoir. — Il se heurterait aux passions, toujours en insurrection contre la doctrine qui réprime leurs excès. Aussi longtemps qu'on reste dans la spéculation, l'homme regarde, l'homme écoute : dès qu'on touche à ses préjugés, à ses ambitions, à ses habitudes, à ses affections, il refuse de se laisser persuader, il s'irrite, il se révolte contre la règle qui entreprend de discipliner sa vie. — Il se heurterait enfin aux nécessités pressantes qui contraignent la plupart d'entre nous à s'inquiéter du lendemain, à chercher chaque jour les éléments de sa subsistance. Presque tous nous sommes des ouvriers condamnés pour vivre à un travail qui commence aux jours de notre adolescence et nous laisse à peine quelque repos. Où trouver le temps d'assister à vos doctes leçons, de vous suivre dans la longue série de vos raisonnements? Il nous est impossible d'échanger notre outil pour le livre qui nous instruirait peut-être, qui ne nous nourrirait pas.

Pour que la vérité devienne le patrimoine de tous, il faut qu'un Docteur universel répande la lumière. Il faut que sa voix, s'élevant au-dessus des bruits créés, retentisse si redoutable qu'elle épouvante les âmes les plus téméraires, si enchanteresse qu'elle gagne les tempéraments les plus farouches, si

simple dans son expression qu'elle soit intelligible aux plus bornés. Il faut que nos mères, en nous berçant, nous apprennent ses plus faciles oracles, que les apôtres et les prophètes répètent ses enseignements jusqu'aux extrémités de la terre, que chacun de nous les redise à son frère, que des livres humbles comme l'Évangile, courts comme le catéchisme soient à la disposition des ignorants pour leur rappeler sans cesse ce que la saine raison leur commande de penser et de faire. Dieu seul est assez grand pour prononcer cette parole avec une autorité absolue et indiscutable, lui seul est assez maître de la vérité pour la résumer en des formules succinctes, pour condenser en dix mots la somme des idées nécessaires à tout individu issu d'Adam.

Cette révélation nécessaire est une grâce, car elle ne nous est point due, mais c'est une grâce qui ne suffit pas, car elle est extérieure; et que sert de frapper les oreilles, si une motion intime ne touche l'esprit pour le régénérer, pour guérir la plaie invétérée de son ignorance, pour lui rendre une certaine vigueur, pour lui communiquer cette souplesse qui permettra au vrai de se graver dans ses secrets replis? Et qui suppléera au travail auquel la créature, par paresse, par défaut de loisir ou par impuissance ne se sera pas livrée? Qui, enfin, apaisera les passions, leur imposera silence, affranchira la pensée de leur tyrannie, la poussera efficacement

vers la lumière, que nous fuyons comme un mal quand elle nous impose des devoirs et des sacrifices? Dieu, Messieurs, dont nous avons besoin non seulement comme d'un Docteur qui nous renseigne du dehors, mais comme d'un auxiliaire qui du dedans nous fasse adhérer à la vérité : *Ut videret non tantum doctorem sibi esse necessarium, sed adjutorem Deum* (1). Il n'y a que Lui qui puisse introduire sa main dans l'âme, la réformer, ajouter à notre force intellectuelle, nous donner la mentalité qu'Il exige de ses disciples, nous communiquer en un mot cette énergie qui nous décide à faire nôtres les maximes indispensables à la direction de la vie raisonnable et qui s'appelle la grâce. (2)

Expliquez le phénomène comme vous le voudrez, mais du jour où vous aurez appris au peuple à repousser la religion messagère de Dieu et distributrice de la grâce, le peuple verra s'obscurcir ses notions les plus essentielles, il perdra le sens des obligations qui fixent les incertitudes de la nature, il oscillera entre un réalisme abject et un idéalisme chimérique, sa raison sombrera dans d'invraisemblables erreurs.

Et vous, sages et savants, pour connaître des doctrines que nous avons avouées être de votre

(1) S. Augustin, *De Spiritu et litterâ*, 9.
(2) App. N. 10, p. 404.

ressort, serez-vous obligés de vous asseoir à l'école de Dieu, de mendier l'aumône de sa lumière?

Oui, incontestablement. Certes, quand je contemple vos efforts, quand je vous suis haletant d'étape en étape, surtout quand j'unis les rayons dispersés de vos découvertes, j'applaudis de tout cœur à votre puissance et à votre gloire, je veux que les lauriers d'or viennent ceindre vos fronts, qu'on vous élève des statues, qu'on attache à vos noms des titres impérissables, que les générations vous accablent sous le poids de leur reconnaissance et de leur admiration. Mais que je m'arrête à considérer la carrière de chacun de vous, que je sépare ce qu'il connaît par lui-même de ce qu'il ignore, je suis confus de constater le peu que vous savez; humilié de vos lenteurs, de vos hésitations, de vos tâtonnements; épouvanté de vos méprises et de vos incertitudes, et je vous crie : « Voulez-vous posséder la vérité intégrale à temps, dans toute sa pureté et dans toute sa certitude, levez les yeux et les bras vers le ciel où le Maître suprême a sa chaire, écoutez les voix qui font tressaillir le Sinaï et les collines de Galilée, demandez à la religion les secours extérieurs et intérieurs dont vous ne pouvez vous passer pour connaître dans votre domaine ce qu'il vous importe le plus de savoir. »

Sans la grâce, votre génie ne vous apprendra qu'une vérité incomplète ; car un ou deux problèmes suffiront à absorber vos années et vous n'ap-

profondirez un sujet que pour laisser de côté les autres.

Sans la grâce, vous ne serez pas instruits à temps de principes qui sont destinés à inspirer toute votre existence. Il se trouve, en effet, que les vérités les plus nécessaires sont aussi les plus difficiles. Or, l'intelligence est lente dans ses ascensions, un rien la retarde et l'arrête. Suivre les longs sentiers qui conduisent aux sommets où l'esprit succède à la matière, où la liberté détrône la fatalité ; vous transporter aux frontières lointaines où l'Infini apparaît ; vous enfermer avec les réalités supérieures à peine entrevues, les saisir quand elles se dérobent, les sonder quand elles résistent : telle est votre tâche. Réussirez-vous à parcourir la route qui conduit des premiers principes à leurs dernières conséquences ? Traverserez-vous sans succomber les arènes tumultueuses où les systèmes se choquent, où les hommes se contredisent, où les partis se déchirent ? Ne subirez-vous pas la tyrannie des opinions à la mode ? Aurez-vous cette qualité si rare, le courage intellectuel qui empêche de céder aux théories du moment, à la pression du charlatanisme scientifique ? Aurez-vous la force de résister aux préjugés du passé, la prudence d'éviter les pièges du présent ? En voyant, à mesure que vous avancerez, les ombres s'accumuler, ne vous perdrez-vous pas ? Sur le point d'aboutir, ne vous briserez-vous pas contre une borne, ou sentant le souffle vous manquer, n'ar-

racherez-vous pas vous-mêmes de vos entrailles l'idée vive qui soutenait votre espérance et votre vol? En tout cas, quand vous arriverez au but désiré, à l'horizon de votre vie les astres auront baissé : c'est pendant le jour que l'homme accomplit ses œuvres et prépare sa destinée, à l'heure où vous verrez, la nuit sera venue, la nuit qui met fin aux travaux et aux initiatives. Ainsi vous ne posséderez qu'au terme de vos années la lumière qui devait en éclairer tout le cours, qui devait inspirer vos actes de votre berceau à votre tombe.

Sans la grâce, vous connaîtrez la vérité trop tard, et vous ne la connaîtrez pas dans sa pureté. L'avez-vous oublié? Les sages les mieux armés ont mêlé à leurs conceptions les plus exactes les affirmations les plus absurdes. La Divinité leur est apparue, mais que de fois ils l'ont imaginée confondue avec la nature dont elle leur semblait l'âme et le principe vital? Que de fois ils n'ont évité l'impiété que pour tomber dans le panthéisme? Ils ont cru à l'immortalité de l'âme, mais en se ralliant aux bizarreries de la métempsychose. Ils ont décrit les devoirs domestiques, mais en autorisant le divorce et la communauté des femmes; ils se sont occupés de l'enfant, mais pour le livrer tantôt à la merci du père, tantôt aux caprices de l'État. Leurs doctrines sociales ont été pleines de grandeur, mais ils ont préconisé la pratique de l'esclavage et versé tour à tour dans un absolutisme sans borne ou dans une démagogie sans

frein. Ils ont fixé le droit international, mais en refusant de l'étendre à des races qu'ils estimaient inférieures et dont ils avaient décrété la déchéance.

Sans la grâce, la plupart du temps, la certitude manquera à vos découvertes, car parvenu au sommet de la connaissance, l'homme hésite, il se défie, il se demande, avec des inquiétudes mortelles, si son édifice est solide, s'il n'a pas bâti sur le sable. Par moment, il se sent en sûreté et il goûte la joie, l'instant d'après, le vertige le saisit, et des hauteurs où il s'était élevé il retombe dans l'angoisse du doute et dans l'abîme du scepticisme.

Pauvres philosophes ! pauvres savants ! que votre condition est instable ! Puisque vous avez demandé en vain au présent et au passé, aux choses, aux personnes, aux livres la lumière dont vous êtes altérés, il ne reste plus que Dieu qui puisse vous satisfaire : seul il vous apprendra au matin de vos jours ce que vous avez un impérieux besoin de savoir, seul il vous donnera le sens qui sert à distinguer les clartés authentiques des fausses lueurs, à lier la pensée au vrai par d'indissolubles nœuds.

L'homme qui n'adhère pas aux vérités fondamentales dont nous avons parlé, reste, quelle que soit par ailleurs la supériorité de sa culture, plongé dans la plus noire des misères intellectuelles ; la société qui les ignore ou les oublie verse fatalement dans la barbarie. Que nous importent les découvertes compliquées, les subtilités et les dissertations des

philosophes, les systèmes savants qui se disputent les faveurs de l'opinion, si notre raison demeure privée des clartés où elle trouve la substance de sa nourriture et son pain quotidien ? On ne remplacera pas cet aliment vital par les mets raffinés et souvent frelatés du luxe scientifique. Et puisque la Révélation, cette grâce primordiale et toute extérieure, nous apporte seule ces vérités nécessaires, puisque le secours de Dieu, seconde et toute intime grâce, est seule assez efficace pour les graver intégralement dans les consciences, il faut dire que la grâce est sur le terrain de la connaissance l'agent social le plus puissant et le plus indispensable. L'arracher des âmes où elle fructifie, empêcher sa propagation, détruire les œuvres et les institutions qui la sèment sur les chemins de la pensée, combattre l'Église qui en distribue le trésor aux générations successives, c'est fermer au monde le royaume de la belle lumière dont le monde ne peut se passer. C'est pourquoi, Messieurs, je vous supplie d'être les serviteurs de la grâce dans l'ordre privé, ses champions dans l'ordre public ; il n'y a pas de meilleur moyen de défendre les intérêts intellectuels de l'humanité.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

DE LA NÉCESSITÉ DE LA GRACE DANS LA VIE MORALE DE L'HUMANITÉ

SOMMAIRE

La loi nous impose des vérités, elle nous dicte aussi des devoirs. Il est difficile de voir juste, il est encore plus difficile de bien faire. 1° Seule la grâce nous permet de rester fidèles à la parfaite honnêteté exigée par la loi naturelle. 2° Seule la grâce nous élève à la sainteté surhumaine que nous prescrit la loi divine, p. 53-54.

I

En quoi consiste la parfaite honnêteté? Insuffisance de l'honnêteté telle que la conçoit le vulgaire. L'honnêteté naturelle prétend que nous obéissions parfaitement à notre raison, p. 54-55.

1° Notre raison nous commande d'abord d'aimer par-dessus toutes choses Dieu comme auteur de la nature, et cela nous est impossible sans la grâce, p. 55.

a) La raison nous commande d'aimer Dieu par-dessus toutes choses. Témoignage des peuples, des législateurs, des philosophes. Celui qui n'aime pas Dieu outrage au suprême degré la raison, p. 56.

b) Cet amour est impossible sans la grâce. Preuve par les faits. Imperfection de l'amour que nous accordons à Dieu. Preuve par le raisonnement. Ce que nous aimons le plus difficilement est ce que nous devons le plus aimer. Même à l'état normal l'âme humaine a de la peine à aimer Dieu, qui est le dernier terme de son effort et qu'elle risque de manquer. Cet amour est encore plus difficile et même impossible parce que, après le péché originel, nous ne sommes plus à l'état normal, p. 57-61.

c) Il est nécessaire que Dieu nous attire, et cela c'est nous faire grâce. Il est nécessaire que l'homme change de dispositions à l'égard de Dieu. Mais les êtres mutilés ne sont réparés que par l'agent qui les a formés. La Cène de Léonard de Vinci, texte de Claude Bernard. En conséquence Dieu seul

peut guérir notre cœur de ses infirmités et lui rendre sa puissance normale, p. 61-62.

2° La loi naturelle nous ordonne ensuite de pratiquer toutes les vertus exigées par l'amour et par l'honnêteté dont nous avons parlé.

a) Nécessité de la grâce dans cette seconde sphère. L'homme peut, par ses seules forces, pratiquer quelques vertus. Erreur de Luther à ce sujet. Il ne peut pas les pratiquer toutes; erreur de Pélage, p. 63-66. *b*) Pourquoi l'homme ne peut pas, sans la grâce, pratiquer toutes les vertus : à cause du dualisme qui existe en nous, à cause de la tyrannie exercée depuis le péché originel, par les sens sur la raison, p. 67-68.

3° L'honnêteté exige enfin que nous aimions Dieu et que nous soyons vertueux jusqu'à la mort. L'homme essentiellement mobile changera, son amour et ses vertus se démentiront, s'il n'est pas continuellement soutenu par la grâce de Celui qui ne change pas : Dieu, p. 69-70.

II

La loi divine exige du chrétien une perfection surhumaine et transcendante que nous appelons la sainteté : sainteté commune à laquelle nous sommes tous appelés, sainteté privilégiée qui est propre à quelques-uns.

1° La sainteté commune demande que nous donnions à Dieu un amour; *a*) *surnaturel* : la charité. Dieu ne nous aime pas seulement comme un ouvrier aime son œuvre, il a voulu nous aimer comme ses amis et comme ses enfants. Il réclame de nous un amour proportionné à celui qu'il nous donne. Or l'homme ne peut qu'aimer humainement; pour aimer divinement, il a besoin que son cœur soit élevé au dessus de lui-même et transfiguré... Dieu seul opère cette transfiguration par la grâce. Trait de la vie de Sainte Catherine de Sienne, p. 71-75.

b) La sainteté exige un amour total, c'est à-dire un amour qui surnaturalise toutes les vertus morales et nous consacre complètement au Dieu de la foi. L'organisme moral a besoin à son tour d'être enchanté pour monter au diapason de la charité. Cette exaltation de tout l'organisme est un effet de la grâce, p. 75-76.

c) La sainteté exige un amour qui nous tienne à la *disposi-*

tion, à la *merci* de Dieu. Seule, la grâce nous communiquera cette souplesse et cette docilité en nous conférant les dons du Saint-Esprit, p. 77-78.

d. La sainteté exige la *persévérance* dans cet amour *surnaturel, total, docile*. L'homme, si fragile dans l'ordre naturel, l'est encore bien plus dans l'ordre surnaturel : il ne s'y maintiendra pas sans un secours continuel de Dieu, p. 78-79.

2° La sainteté privilégiée ne s'explique que par une grâce de choix.

a Caractère extraordinaire de la vertu des saints. Puissance et fécondité merveilleuses de leurs œuvres. Grandeur unique de la Sainte-Vierge, p. 80-81.

b Cette perfection n'a point son principe dans le tempérament, ni dans l'éducation, ni dans un milieu spécial. Les élus de Dieu attribuent tous leur sainteté à l'influence d'une grâce de choix. La Sainte-Vierge proclame la même vérité, p. 82-83.

Résumé des deux premières conférences. La loi nous demande d'être honnêtes. La grâce seule nous fait connaître toutes les vérités et pratiquer toutes les vertus nécessaires à quiconque veut être pleinement honnête.

La loi nous demande d'être saints, c'est-à-dire de nous élever à une perfection supérieure. La grâce nous donne seule la faculté d'atteindre les vérités qui éclairent ce domaine et de pratiquer les vertus qui y sont exigées. La grâce est donc dans la vie de l'intelligence et dans la vie de la volonté le promoteur le plus puissant et l'agent le plus infaillible, p. 83-85.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

DE LA NÉCESSITÉ DE LA GRACE DANS LA VIE MORALE DE L'HUMANITÉ

Monsèigneur,

Messieurs,

La loi nous impose des vérités, elle nous dicte aussi des devoirs. Il est difficile de voir juste, il est encore plus difficile de bien faire ; il y a loin du règne des principes sur l'esprit à leur triomphe dans la vie. Que d'hommes acquiescent sincèrement aux enseignements de la sagesse, qui en violent pratiquement les ordres! Que d'hommes croient sans hésitation, sans réticence à l'Évangile, qui agissent pendant des jours, pendant des années, comme s'ils l'ignoraient totalement! La douleur et l'humiliation de l'âme ne viennent-elles pas de l'antagonisme que nous constatons entre nos convictions et notre conduite? Le poète de l'antiquité notait tristement cette contradiction : « Je vois le mieux, je l'estime, et

je fais le pire. » « Les aigles, dit saint François de Sales, ont un grand cœur et beaucoup de force à voler, elles ont néanmoins incomparablement plus de vue que de vol, et étendent beaucoup plus vite et plus loin leur regard que leurs ailes » (1). Nous leur ressemblons. L'idéal luit au firmament de notre pensée, nos affections nous enchaînent à la terre; et nous nous sentons déchirés par cette lutte intérieure que nous connaissons tous.

Ne serait-ce pas que la grâce, nécessaire à la rectitude et au développement de la vie intellectuelle, l'est encore plus à l'intégrité et au progrès de la vie morale? Oui, seule la force qu'elle nous apporte nous permet de rester fidèles à la parfaite honnêteté qu'exige la loi naturelle, et seule elle nous élève aux sentiments surhumains que nous prescrit la loi divine : voilà les deux affirmations que j'ai l'intention de justifier aujourd'hui devant vous.

I

Aux yeux du monde, l'honnête homme est celui qui pratique les devoirs d'une élémentaire justice, qui respecte la propriété d'autrui, qui s'interdit les déloyautés et les infamies réprouvées avec plus d'indignation par la conscience universelle. On peut se nourrir de pensées malsaines, s'avilir intérieu-

(1) *Traité de l'amour de Dieu*, I, 17.

rement, être dévoré par la haine et l'envie, céder à l'orgueil et à l'égoïsme, profaner le serment de ses noces, dilapider sa fortune et en frustrer ses enfants, se désintéresser de ses semblables et de son pays, rester indifférent à la Divinité, la nier, la blasphémer, la maudire et garder devant le public sa réputation d'honnêteté.

L'honnêteté naturelle, Messieurs, est plus exigeante. Elle prétend que nous obéissions à notre raison parfaitement, c'est-à-dire en tout et jusqu'à la fin.

Or, notre raison, nous l'avons vu, monte de la nature jusqu'à son Auteur, et prend conscience de l'organisation de toutes choses sous l'acte créateur et providentiel de Dieu.

Aussi elle nous commande d'aimer par-dessus toutes choses Dieu comme auteur de la nature, de pratiquer toutes les vertus morales qui sont l'expression de cet amour, de persévérer en cet état jusqu'à la mort (1).

Et voilà ce qui nous est impossible sans la grâce.

Que l'homme doive aimer Dieu, les individus ont pu en douter, les peuples ne s'y sont jamais trompés. Je ne connais pas de législateur célèbre qui n'ait rappelé ce commandement à ses sujets, ni de cité antique qui n'ait fait de cette obligation primordiale la base de la vie individuelle,

(1) App. N. 1, p. 405.

politique ou sociale. L'histoire ne nomme pas de grand philosophe qui n'ait compris dans l'honnêteté la recherche de l'essentielle Beauté.

De sorte que je suis tenu de conclure : celui qui n'aime pas Dieu outrage la raison au plus haut point, manque au premier précepte de la loi naturelle et au premier devoir de l'honnêteté. En rappelant cet axiome, je froisse peut-être bien des préjugés; je voudrais pourtant avoir plus d'autorité pour le graver en traits inaltérables dans vos cœurs, pour confondre les docteurs qui se réclament sans cesse de la raison comme d'un arbitre souverain et qui résistent à son ordre fondamental, en effaçant de leurs livres, de leurs codes, de leur vie, autant qu'ils le peuvent, le souvenir de Dieu, principe et fin de toute créature.

Qu'est-ce donc qu'aimer Dieu? C'est éprouver pour Lui une complaisance positive et le préférer à toutes choses, c'est vouloir observer les préceptes de sa loi et éviter ce qui l'offense. Or, nulle part, en aucun temps, l'homme, livré à sa seule inspiration, n'a su consacrer à son Auteur toute la flamme de ses sentiments. Son esprit, plus d'une fois, a suivi jusqu'au bout la voie qui mène à l'Être parfait, son cœur s'est arrêté en chemin, défaillant et glacé. Aristote reconnaissait le Créateur, le Conservateur, le Moteur, l'Ordonnateur de l'Univers, et il daignait à peine définir les sentiments dus à Celui qu'il saluait

de titres si pompeux. Épictète ne se lassait pas de redire à ses contemporains la grandeur de la Divinité, et il se prêtait aux pratiques de la superstition la plus capricieuse et la plus déprimante. L'oubli du devoir envers Dieu était tellement scandaleux dans le paganisme, que l'Apôtre le dénonçait avec colère : « Ils ont connu Dieu, s'écriait-il, ils ne l'ont point glorifié, ils ne lui ont pas rendu grâces, ils se sont perdus dans leurs vaines pensées, et leur cœur insensé s'est rempli de ténèbres. Ils se vantaient d'être sages, et ils sont devenus fous au point d'attribuer l'honneur qui n'appartient qu'au Dieu immortel à l'image d'un homme mortel, à l'image d'un oiseau, d'une bête, d'un reptile » (1). Israël même ne louait souvent Jéhovah que des lèvres : en présence de son inexcusable indifférence, David poussait ce cri d'alarme :

Du haut des cieux, l'Éternel a regardé les fils de l'homme,
Pour voir s'il y a quelqu'un qui soit intelligent,
Qui cherche Dieu.
Tous ont dévié, tous sont gâtés,
Il n'en est aucun qui fasse le bien,
Pas même un seul (2).

Nous en sommes toujours là quand nous essayons de tirer de notre propre fonds les hommages auxquels a droit l'Être premier, parfait et cause de tout.

(1) *Romains*, I, 21.
(2) Ps. XIII, 2-3.

Sans doute nous restons accessibles à une sympathie qui vaguement nous intéresse à lui. Son nom éveille en nous une aspiration confuse. « Que quelque accident épouvante notre cœur, soudain il recourt à la Divinité, avouant que, quand tout lui est si mauvais, elle seule lui est bonne, et que quand il est en péril, elle seule... le peut sauver et garantir » (1). Personne ne brisera le lien qui nous rattache à notre Créateur : étant son œuvre et son image, nous serons perpétuellement ramenés à l'artiste qui nous a faits, au modèle dont nous portons les traits. Mais que ce sentiment est tiède et infirme! Il n'a rien de ce feu qui transporte et soulève notre être jusqu'à l'objet de notre complaisance. C'est un fruit condamné à ne pas mûrir, un fruit pareil à ces dattes qui, nées sur des palmiers transplantés dans le nord, n'offrent ni les dimensions, ni les couleurs, ni la suavité qu'elles prennent aux pays du soleil.

Comment expliquer ce phénomène singulier ? D'abord, Messieurs, je ne crois pas que la contradiction qu'il renferme doive bien nous surprendre. De fait, ce que nous aimons le plus difficilement est ce que nous devons le plus aimer. S'agit-il de notre corps? Nous avons peu de goût pour les aliments simples et substantiels qui nous font vivre, et nous sommes avides des mets qui nous flattent et nous empoisonnent ; nous dédaignons les breuvages sains,

(1) S. François de Sales. *Traité de l'amour de Dieu*, ch. xv.

et nous buvons follement aux coupes qui nous enivrent et qui nous tuent. S'agit-il des choses morales? Nous sacrifions aux intérêts de notre chair corruptible les intérêts de notre âme immortelle, les affections qui nous honorent et nous rendent heureux, à celles qui nous ôtent notre raison et notre dignité. Plus l'objet de notre ambition est noble et sacré, plus nous avons de mal à l'atteindre : plus les sentiments sont hauts plus ils sont rares (1).

Pourquoi cette déviation qui, si facilement, disproportionne notre amour à l'objet aimé? C'est que notre nature nous met en rapport immédiat avec la réalité palpable et visible, tandis qu'il faut entreprendre une longue ascension pour arriver aux choses impalpables et invisibles. Ce qui nous frappe directement, c'est le monde inférieur : la Providence y a répandu des délices qui, s'offrant les premières nous distraient, nous absorbent, nous arrêtent dans notre essor. Dernier terme de notre effort, Dieu nous apparaît le dernier : par suite c'est lui que nous manquons le plus aisément. Tout nous invite à le chercher, et tout nous en empêche : tout nous y pousse, et tout nous en détourne. Il suit de là qu'à l'état normal notre volonté serait exposée à violer la principale des obligations que lui fait la raison : l'amour de Dieu.

Mais nous ne sommes pas à l'état normal. Dans

(1) App. N. 2, p. 407.

le naufrage du péché originel la volonté a plus souffert que l'intelligence, elle a senti diminuer par sa faute son inclination au bien, s'émousser en elle le goût des choses divines et le souci de les atteindre. L'amour de Dieu étant l'acte le plus éminent de la volonté, comment une faculté faible, entravée, asservie pourrait-elle accomplir ce que péniblement pouvait réaliser une faculté douée de toute sa vigueur et de toute sa liberté? Pour l'âme coupable l'auteur de la nature a perdu de ses charmes, il est devenu moins aimable. Notre œil voilé l'aperçoit mal à travers le rideau épaissi des créatures : le censeur, le juge, le vengeur nous inspirent une terreur dont nous ne sommes pas maîtres ; nous avons plus envie de l'éviter que de le rencontrer. Après sa chute, Adam se cacha pour échapper au Seigneur, et quand le Seigneur le découvrit, le malheureux tout tremblant n'eut qu'un mot : « J'ai entendu ta voix, cette voix qui me semblait hier si enchanteresse, et j'ai eu peur, et j'ai fui. J'ai fui, car il me semblait impossible de supporter l'expression de ton visage, la colère de ton regard, la sévérité de ta parole accusatrice. » Oui, nous fuyons Dieu au lieu de le chercher, nous le fuyons comme un ennemi dont nous avons tout à craindre : l'âme, pervertie par le péché de la race et par son péché personnel, aspire à oublier son juge. Forcée d'entendre le nom de l'arbitre souverain des vies, elle est parfois saisie d'une rage bizarre où éclatent des anathèmes et des malédic-

tions. Entre Dieu et nous l'harmonie qui rapproche les êtres a été brisée, l'affinité qui donne naissance à la sympathie a presque disparu : l'Infini s'efface dans notre attention devant l'événement éphémère qui coupe la monotonie de nos jours, il nous intéresse moins que le spectacle calme ou tumultueux de l'Océan, moins que l'étoile du ciel, moins que la fleur des champs, moins que le vent dans la forêt et moins que la feuille morte dont se joue la brise d'automne.

L'accord ne se rétablira et notre amour ne revivra que si Dieu change d'attitude à l'égard de l'homme et si l'homme change de dispositions à l'égard de Dieu. Si Dieu, au lieu de nous repousser et de s'éloigner, nous appelle et se rapproche; s'il se montre avec ce visage tranquille qui dissipe les nuages, calme la tempête, ramène la sérénité, et non avec cette face courroucée « qui broie comme la grêle ou consume comme les charbons ardents »; s'il se présente en Père pressé de pardonner et non en vengeur impatient de punir; si enfin il nous dit : « Venez » et non « Retirez-vous de moi » il nous fait grâce, et de son côté du moins, l'obstacle à la réconciliation est vaincu.

Il est nécessaire que l'homme, à son tour, change ses dispositions à l'endroit de Dieu, que son cœur, malade par sa faute et infirme par nature, soit guéri et retrouve sa vigueur. Mais qui peut régénérer

le cœur? En vertu d'une loi universelle, les êtres mutilés ne sont réparés que par l'agent qui les a formés. (1)

Au couvent de Sainte-Marie des Grâces, à Milan, Léonard de Vinci a peint une Cène devant laquelle se retrouvent encore aujourd'hui les pèlerins de la Beauté. Hélas! l'air et le temps ont gravement détérioré la fresque illustre qui tombe en poussière. Et depuis de nombreuses années on cherche un artiste capable de rendre au tableau son intégrale splendeur : on ne l'a point trouvé, j'ai peur qu'on ne le trouve jamais. Il faudrait que Léonard lui-même sortît de sa tombe, reprît ses couleurs, ses pinceaux et restaurât son œuvre.

« Lorsqu'un cristal, dit M. Pasteur, a été brisé sur l'une quelconque de ses parties et qu'on le replace dans son eau-mère, on voit, en même temps que le cristal s'agrandit dans tous les sens par un dépôt de particules cristallines, un travail très actif avoir lieu sur la partie brisée ou déformée; et en quelques heures il a satisfait, non seulement à la régularité du travail général sur toutes les parties du cristal, mais au rétablissement de la régularité dans la partie mutilée » (2).

Donc Dieu qui a formé notre cœur est seul capable de le guérir de ses infirmités, de lui rendre sa

(1) App. N. 3, p. 407.
(2) Cité par Claude Bernard, *La Science expérimentale*, 3e édit., p. 174.

puissance normale. Il n'y a que lui d'assez fort pour faire du cœur vulgaire de Saül un cœur royal, du cœur dédaigneux et rebelle d'Israël un cœur humble et soumis, du cœur tremblant des apôtres un cœur héroïque. Il n'y a que lui d'assez grand pour agir victorieusement sur le principe de nos affections, et pour lui communiquer par son onction salutaire la plénitude d'énergie nécessaire à quiconque veut l'aimer facilement, profondément et sincèrement : ce surcroît d'énergie et de vertu s'appelle la grâce.

Cet amour, commandé par l'honnêteté, entraîne des obligations : du cœur il doit rayonner dans tout l'être humain, inspirer nos résolutions, dicter nos paroles, s'exprimer par toutes nos œuvres, car la raison exige de nous que nous consacrions notre vie toute entière à celui que nous aimons par-dessus toutes choses. Or notre vie lui appartiendra du jour où nous observerons ses préceptes tels qu'ils nous apparaissent dans la loi naturelle et dans le Décalogue, c'est-à-dire du jour où nous pratiquerons les vertus morales qui achèvent la parfaite honnêteté. « Si quelqu'un m'aime, disait Notre-Seigneur, il gardera mes commandements. » Mais l'organisme se pliera-t-il aux durs labeurs que comporte la pratique de toutes les vertus? Notre tempérament nous permettra-t-il de devenir justes, forts, chastes, prudents, jusque dans nos pensées les plus secrètes, de résister

à l'assaut des tentations, de rester fidèles au bien jusqu'à la mort, et, s'il le faut, de sacrifier notre vie à notre devoir? Non, Messieurs, l'homme ne s'élèvera pas sans une assistance spéciale du ciel à cette intégrité de vie. (1)

On nous accuse d'enseigner dans le présent ou d'avoir enseigné dans le passé qu'en dehors de la religion chrétienne on ne trouve aucune vertu. Avant de nous combattre on ferait bien d'apprendre à nous connaître : jamais nous n'avons professé la doctrine qu'on nous attribue, jamais nous n'avons dit de l'homme rebelle à l'influence de la grâce qu'il ne peut faire que du mal. Luther soutint que le fils d'Adam se montrait dépravé du matin au soir, que chacun de ses sentiments et chacun de ses actes étaient viciés : l'Église le condamna sans réticence. Ah ! l'homme est tombé assez bas, n'ajoutez pas au poids de sa misère, n'essayez pas d'éteindre sur son front le dernier reflet de l'auréole antique, d'effacer en sa conscience les derniers vestiges de sa noblesse originelle, de briser ses suprêmes élans vers l'idéal. Ne croyez pas qu'il soit fatalement vil en tous ses désirs, en tous ses vouloirs, en toutes ses affections, en toutes ses œuvres, que les fautes de sa race ou ses fautes personnelles en aient fait une sorte de mal vivant; ne lui ravissez pas toute force en lui enlevant tout espoir de se vaincre. Vous n'y réus-

(1) App. N. 4, p. 408.

siriez pas d'ailleurs : le Seigneur défend son œuvre; il ne souffre pas que le crime du premier jour et que nos attentats contre nous-mêmes aient totalement raison de l'opiniâtre bonté insérée dans nos âmes à l'aurore des siècles. (1)

Parmi ceux qui repoussent le secours d'en haut, les uns ont le culte de la probité, les autres ont horreur du mensonge, ceux-ci sont dévorés par la flamme sacrée du patriotisme, ceux-là poussent le courage jusqu'à l'héroïsme. Le malheureux même qui paraît avoir perdu tout sens moral, que vous enchaînez dans vos cachots, que vous bannissez du sein de la société comme un être immonde, que vous livrez au bourreau, est encore capable de quelque bien. En présence de ses enfants, de sa mère, de sa femme, il s'émeut, il pleure, et cette larme est une dernière aspiration à la vertu. Pour échapper à son sort, il refuse de compromettre et de trahir ses complices, et cette fidélité est un reste de noblesse, mérite notre estime. O Christ, vous le savez, en parlant ainsi, je n'enlève rien à votre qualité de Rédempteur, je défends votre œuvre contre l'évangile impitoyable qui a désespéré tant d'âmes, qui ne sait exalter votre grâce qu'en calomniant la nature et la liberté dont vous êtes l'auteur, qui ne glorifie votre croix qu'en insultant votre acte créateur!

(1) App. N. 5, p. 408.

Cependant, je ne me sépare pas de Luther, de Calvin, pour me rallier à Pélage, et je me hâte d'ajouter : l'homme, sans une assistance particulière, ne vivra pas complètement en conformité avec sa raison, ne pratiquera pas cette éminente honnêteté exigée par l'amour de Dieu et qui comprend toutes les vertus intérieures et toutes les vertus extérieures. Vous avez deux grands moyens de servir la morale : l'éducation de la volonté et la répression des mauvais instincts. Aucun n'est totalement efficace.

Certes vos efforts ne sont pas stériles : je ne saurais trop vous engager à les multiplier et à y persévérer. Apprenez à vous discipliner et à vous contenir, contractez, par des actes répétés, des habitudes de droiture, pesez dans le même sens sur quiconque dépend de votre juridiction. Tous vous gagnerez à ces exercices généreux, vous y acquerrez de la dignité. Sachez vous punir vous-mêmes, opposez aux audaces de la corruption la menace, les coups de la justice, vous empêcherez bien des iniquités et bien des scélératesses. Mais vous aurez beau tremper les caractères, équilibrer les tempéraments, mettre à l'essai tous les systèmes sociaux, appliquer toutes les combinaisons politiques, l'océan de la perversité surprendra votre science, emportera vos digues, ravagera vos champs d'expérience ; et s'il s'arrête un instant devant vos résistances mieux armées, ce sera pour un nouvel assaut et pour

envahir vos civilisations avec une plus sauvage violence : le cri de l'histoire, aujourd'hui comme hier, dispense d'insister.

Pourquoi, Messieurs, l'homme capable par lui-même d'honnêteté est-il impuissant à en remplir intégralement tous les devoirs? D'abord, je constate en lui un dualisme étrange : l'esprit et la matière s'y rencontrent avec des intérêts divers, facilement opposés; et l'on pourrait dire que naturellement la guerre éclate entre les deux éléments de notre substance, guerre dans laquelle nos aspirations supérieures peuvent l'emporter, dans laquelle aussi elles risquent de succomber. L'ordre, la paix, l'action commune ne seraient possibles que dans la mesure où le pouvoir de la raison et de la volonté serait reconnu. Mais ce n'est point le fait de cette nature en principe déjà si portée à la division : son mécanisme si délicat a été faussé dans tous ses rouages. Quand la raison et la volonté ont pris parti contre le Créateur, toutes les puissances auxquelles elles donnent lumière et direction ont pris parti contre elles. Ce n'est pas seulement l'âme qui s'est détournée de sa voie, c'est l'homme tout entier, et plus on descend dans l'homme, plus le mal y rencontre de complicité. L'imagination, la sensibilité, les instincts de la chair et du sang sont en état de rébellion contre l'esprit, secouent obstinément son joug et brûlent de s'affranchir définitive-

ment des directions de la raison et de la discipline de la volonté. Lorsque l'âme commande au corps d'accomplir les actes de la force qui brave la souffrance physique, qui nous livre aux hasards de la lutte et aux dangers de la mort, le corps est saisi par le frisson de la peur et tente de se dérober. Lorsque l'âme ordonne à la sensibilité de limiter ses jouissances ou d'y renoncer pour servir de plus pures et de plus hautes visées, la sensibilité se révolte, s'étourdit elle-même de ses propres clameurs et impose silence à toute autre voix. L'intelligence et la volonté ne sont rentrées dans le droit chemin qu'en vertu de l'énergie qui leur a été rendue par Dieu, et, c'est uniquement par la grâce que la pensée s'est attachée au vrai, que le cœur s'est lié au bien, aussi étroitement qu'ils le doivent; de même ce sera uniquement par elle que tout l'organisme moral retrouvera son équilibre, que les puissances de l'homme deviendront les auxiliaires de la vertu et les serviteurs de notre raison et de notre amour. (1)

C'est enfin par la grâce que cet équilibre sera stable, et stable jusqu'à la fin. En effet, pour être régénérés, nous n'en demeurons pas moins faillibles, car nous ne sortons pas pour cela des rangs des créatures, inhabiles à posséder de l'être autrement que par Celui qui ne doit le sien à personne.

(1) App. N. 6, p. 409.

Et l'être faillible est nécessairement exposé à tomber. Oh! qu'il faut peu de chose pour que nous fassions un faux pas, une chute. Une pensée qui s'égare, un rêve qui soudain se glisse et nous charme, une image qui passe, suffisent à nous bouleverser. Nous sommes faillibles, et depuis la chute originelle, même après la justification, nous sommes plus inclinés au mal qu'au bien. Le fleuve de nos sentiments coule sur un fond que Dieu n'a point complètement purifié, le moindre souffle qu'on laisse s'élever en trouble les eaux; le vin de notre amour repose sur une lie abjecte que Dieu n'a pas entièrement épuisée et qu'un faux mouvement ramène à la surface. Notre condition s'est profondément modifiée sans doute; cependant nous gardons des restes de notre caducité, comme dans notre misère nous portions encore des traces de notre grandeur. Notre Sauveur nous a rendu notre force, mais de peur qu'elle ne nous fasse tomber dans l'orgueil et la présomption, il entend qu'elle se perfectionne dans la faiblesse Qui donc empêchera cet édifice toujours fragile de s'ébranler aux secousses de la vie, sinon l'ouvrier qui l'a restauré? Comment durera ce temple qui menace toujours ruine par quelque côté, si l'architecte qui l'a rebâti ne le visite, ne l'appuie, n'y met à chaque instant la main? Comment une créature, peccable du seul fait qu'elle est créature, violemment portée au mal par suite de sa corruption originelle, agira-t-elle sans jamais pécher, si elle ne

reçoit un secours continuel de Celui qui, seul, ne peut pas pécher : Dieu. Et jusqu'à la fin, le divin ouvrier devra veiller sur son œuvre car nul ne mérite le nom de parfait honnête homme, à moins qu'il ne se montre tel jusqu'à son dernier soupir, nul n'aime véritablement, à moins qu'il n'aime pour toujours. Être toujours juste, toujours fort, toujours chaste, aimer toujours celui que nous avons tant de peine à aimer un instant! Voilà ce qui est demandé à un être essentiellement changeant, tourmenté par le besoin de vouloir ce qu'il ne voulait pas, soumis aux impressions les plus diverses et aux fluctuations les plus contraires! N'est-ce pas lui demander l'impossible? Aussi, votre vertu se démentira, vous céderez au mal après avoir suivi le bien; ou, si je vous vois d'une pureté sans tache pendant les jours ardents de votre jeunesse, d'une énergie et d'une équité sans compromission pendant votre âge mûr et pendant votre vieillesse, je dirai : dans ce cœur si mobile par nature, il y avait quelque chose d'immuable et d'éternel qui explique sa fidélité. Personne n'a pu y mettre et y conserver ce levain d'éternité, sinon Celui qui est toujours et qui fait le bien nécessairement et sans défaillance : Dieu (1).

II

L'honnêteté, même entendue au sens intégral que nous lui avons donné, n'est que le commencement

(1) App. N. 7, p. 410.

de la perfection morale à laquelle nous sommes appelés. En vertu de notre vocation de chrétiens, nous sommes obligés de dépasser l'idéal de la nature régénérée, de nous élever au-dessus de l'homme, au-dessus des anges, au-dessus de toute créature existante ou possible. Quand il s'agissait de ses obligations naturelles, le cœur humain pouvait quelque chose, même faillible, même mutilé. Quand il s'agit de ses obligations surnaturelles, il ne peut rien. Alors il ne lui suffit plus que la grâce lui rende la plénitude de sa puissance ou plus encore; tout est à faire. Il faut que la grâce le transforme, en l'élevant à un ordre de choses qui n'est pas le sien. La morale chrétienne est une morale transcendante : la pratiquer c'est être saint. (1)

La sainteté consiste en deux préceptes : aimer par dessus toutes choses Dieu tel que la foi nous le révèle, l'aimer jusqu'à pratiquer d'une manière surhumaine toutes les vertus morales. Toute sainteté a sa source dans cet amour. Cet amour suréminent a reçu un nom particulier, c'est la charité : ses degrés sont nombreux, mais tous dépendent, comme de leur principe, de la perfection de la grâce qui nous engendre à cette vie si haute. Par conséquent une sainteté commune appelle une grâce commune, une sainteté privilégiée appelle une grâce de choix.

(1) App. N. 8, p. 410.

Dieu dispose de son cœur en pleine liberté : il a des préférences créatrices dont il ne doit compte à personne.

A notre endroit, il n'a pas seulement conçu le centiment d'un ouvrier pour son œuvre, il éprouve le sentiment d'un ami. Notre-Seigneur le répétait à ses disciples au moment de mourir, c'est-à-dire à cette heure où les moindres paroles revêtent un caractère si spécial de solennelle sincérité : « J'ai voulu faire de vous mes amis et non plus seulement mes serviteurs. » Perpétuellement, dans l'Évangile, il nous donne ce titre. Il le donne à tous ceux qu'il rencontre : à ses apôtres, aux publicains, aux pécheurs, à Judas, au point que les pharisiens en sont scandalisés. Or le propre de quiconque aime est de vouloir la réciprocité. Nous usons de tous les moyens pour provoquer une sympathie correspondant à la nôtre : de la prière, de la promesse, de la flatterie, de la menace, de la violence; il n'est pas de procédé, d'habileté, de ruse que nous n'employions pour réussir. Lorsque nous sommes en proie à ces passions brûlantes qui embrasent le sang et secouent les nerfs, quel dépit si nous n'en percevons pas l'écho! quelle impatience d'éveiller en ceux qui nous sont chers les émotions qui nous transportent! quelle souffrance lorsque nous recevons en échange d'une affection vive, noble, pure, une affection tiède, banale, grossière! L'impossibilité de pénétrer dans le cœur qui nous résiste, d'y susciter une inclination

d'accord avec la nôtre, nous irrite et nous désespère.

Dieu est de même tourmenté par le besoin d'obtenir un sentiment proportionné à celui dont il nous honore : il nous appelle, il nous presse de nous rendre, et quand nous le rebutons, il nous frappe pour nous ramener à lui. Comment pourrions-nous satisfaire à ces exigences? L'amour est une propriété de la nature d'où il émane. Demandez au sauvageon des fruits amers, à la vigne des raisins, n'attendez pas autre chose, vos sollicitations seraient vaines. Demandez à l'être charnel un amour charnel qui ne sorte pas de la matière, à l'être sensible des passions, à l'ange des ardeurs angéliques, n'allez pas plus loin, au delà ne s'étend pas la puissance créée. Seigneur, nous sommes des hommes, nous sommes des créatures, exigez que nous vous aimions comme des hommes et comme des créatures; c'est votre droit, c'est notre devoir de nous conformer à vos désirs, que pouvons-nous encore? Et cependant Dieu insiste, il entend que nous le traitions familièrement, que nous devenions ses amis. Si nous lui refusons cet hommage, il nous abandonne, il nous repousse, il nous maudit, nous ne comptons pour ainsi dire plus en sa présence, nous sommes comme un néant à ses yeux. « *Si charitatem non habuero, nihil sum*, dit saint Paul. Si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. » Mais l'amitié suppose au moins une certaine égalité, avons-nous donc la faculté d'effacer la distance qui nous sépare de l'Infini? En vain con-

centrerions-nous en un seul cœur les ardeurs qui ont dévoré les vies les plus nobles depuis le commencement des siècles, ce cœur resterait inférieur à l'étrange devoir qui lui est imposé.

Il n'y a qu'un moyen de sortir de ce dilemme, c'est que Dieu, assez puissant pour changer l'eau insipide en vin généreux, et pour transformer les pierres du chemin en fils d'Abraham, ajoute de l'être à notre être, de la vie à notre vie, de l'âme à notre âme, du cœur à notre cœur; c'est que ne trouvant pas l'égalité qu'il réclame, il la crée en nous communiquant la perfection et la puissance qui nous manquent pour exécuter sa volonté et répondre, en quelque manière, à l'élan de son amour. Sainte Catherine de Sienne, navrée de se sentir incapable de se consacrer à son céleste époux par un sentiment digne de lui, répétait souvent cette prière : « Seigneur, créez en moi un cœur pur », c'est-à-dire un cœur dégagé de sa naturelle infirmité, un cœur qui, ressemblant un peu au vôtre, vous suive dans l'amour dont vous nous accablez. Elle fut exaucée dans une vision si impressionnante qu'elle n'en perdit jamais le souvenir. Pendant une de ses extases, il lui sembla que le Christ lui apparaissait, lui ouvrait la poitrine, en arrachait le cœur et s'en allait. Quelque temps après, l'humble vierge eut un autre ravissement; quand elle se réveilla, elle se vit entourée d'une lumière qui descendait du ciel. Dans cette lumière, le Sauveur se montra une seconde fois tenant dans

ses mains sacrées un cœur humain, vermeil, resplendissant. A ce spectacle Catherine effrayée tomba la face contre terre. Alors le Seigneur s'approcha, remit le cœur merveilleux dans la poitrine de la sainte, et lui dit : « Je t'ai pris ton cœur, je te donne le mien. »

Voilà, Messieurs, le symbole de la transfiguration à laquelle doit se soumettre quiconque aspire à la sainteté, à la charité réclamée par notre vocation; Dieu seul, par un don gratuit, est l'auteur de cette transfiguration, et harmonise avec la sienne notre puissance d'aimer.

Mais c'est une puissance en pleine activité que Dieu s'attend à trouver en nous : il veut un amour total qui donne aussi généreusement que le sien. Or Dieu aime avec tout son être, il n'y a rien en lui qui ne soit amour. Son commandement est donc que nous nous attachions à lui de toutes nos forces ; que le sentiment supérieur provoqué dans notre âme se révèle dans nos paroles, dans nos actes, jusque dans le geste de notre attitude, jusque dans l'éclair de notre regard, que toute notre vitalité le traduise partout où elle s'affirme. Vous le comprenez, Messieurs, les facultés de notre nature ne se soumettront pas à ce régime d'abnégation et d'excessif labeur : l'imagination, les sens, la chair tiennent à leurs biens particuliers et ne se sentent point faits pour vibrer à

l'unisson d'un cœur ainsi transformé; et même les vertus acquises par notre industrie ne trouveront pas cette note divine dont la création ne rend pas l'écho, si l'énergie, qui a exalté le cœur, n'exalte l'homme tout entier, jusque dans les plus humbles fibres de sa nature sensible. Il ne suffit pas que soit divinement ému le génie surhumain de cet artiste suprême qu'est la charité, il faut que les cordes de sa lyre se prêtent à son jeu et à son émotion sacrée, sinon elles le trahiront et détonneront misérablement dans le concert où il magnifie son Dieu. La lyre, c'est le corps, c'est l'âme, c'est le fils d'Adam ; les cordes, ce sont toutes nos puissances de vie. Esprit de Dieu, enchantez la lyre, enchantez les cordes, comme vous avez inspiré l'artiste, ou bien, malgré nous, nous désespérons de monter au diapason de l'amour divin et d'entrer, pour y faire notre partie, dans sa sublime symphonie!

Messieurs, nous ne sommes pas au bout de notre devoir, ni par conséquent au terme de nos besoins. L'amour est impérieux : même quand il est sûr de la réciprocité, même quand il s'est soumis totalement son objet, il n'est pas satisfait. Sa tendance est de demander qu'on soit à sa merci, spontanément, sans réclamer de compte ni d'explication. En l'homme, il a ce caractère : il l'a aussi en Dieu, avec cette différence que, dans l'homme il peut s'égarer

et causer les pires catastrophes, en Dieu il est guidé par une infaillible sagesse : on ne risque rien, on gagne toujours à vivre sous son sceptre et dans sa sphère d'action. Cependant nous éprouvons une instinctive répugnance à renoncer à notre indépendance, à nous engager dans des voies inconnues. Nous sommes si fiers, même vis-à-vis du Tout-Puissant, de notre raison, de notre personnalité, si jaloux de notre autonomie, si défiants des moyens que nous n'avons pas choisis, des démarches que nous n'avons pas calculées et pesées ! Et Dieu prétend nous faire renoncer, quand cela lui plaît, à notre sens, à nos desseins, il prétend devenir la règle de notre vie comme l'arbitre de nos initiatives de penser et d'agir ! Il veut nous trouver à chaque instant dociles à ses impulsions : qu'il nous mène par les voies spacieuses ou à travers les épines, dans le jour ou dans la nuit, au désert ou au milieu des hommes; qu'il nous voue à l'honneur ou à l'opprobre; qu'il nous porte sur ses épaules, comme le faisait le bon Pasteur, pour nous épargner toute peine ou qu'il nous charge de sa croix; qu'il nous donne le signal de vivre ou de mourir, peu importe : son amour ne nous permet pas de regimber. Dites-le, vous inclinerez-vous devant cette intransigeance? Ne vous défendrez-vous pas contre cette emprise, contre cet absolutisme qui à certains égards vous dépouille de vous-mêmes? Et ce sera fatal, si vos dispositions ne deviennent autres et si Celui qui vous a déjà tant

modifiés ne vous modifie encore; il faudra que par la grâce qui vous a régénérés, qui vous a élevés au-dessus de vous-mêmes, vous deveniez souples, malléables, aisément disponibles, qu'à la moindre impulsion descendue d'en haut, à la moindre haleine émanée de l'amour, votre personnalité cède et entre résolument dans le chemin tracé par une raison supérieure. Cette impulsion prendra bien des formes, insinuantes ou impérieuses : ce sont autant de grâces; l'Église les nomme les dons du Saint-Esprit.

Dois-je ajouter, Messieurs, qu'avec toutes les perfections qu'elle comporte notre charité ne serait pas durable, si un secours spécial n'assurait notre persévérance? Rester mortel, rester de chair et de sang et vivre à ces hauteurs surhumaines sans redescendre à son ancienne médiocrité, est-ce possible? Déjà nous avons bien du mal à garder notre dignité d'êtres raisonnables pendant toutes nos années, nous ne le pouvons même pas sans une particulière assistance : comment par notre art nous maintenir dans l'état transcendant où nous a mis l'amour de Dieu? « Nous avons vu les étoiles tomber du ciel et ceux qui se nourrissaient du pain des anges faire leurs délices de la pâture des pourceaux », les apôtres de la foi sombrer dans l'apostasie et dans le blasphème, les martyrs de la chasteté s'avilir tout à coup dans la débauche; nous avons vu les défenseurs attitrés de l'ordre verser dans une

démagogie sans frein, des prêtres fervents renier leur autel et leur Christ ; nous avons vu enfin l'homme nourri et bercé dans l'intimité du Sauveur devenir un démon. On accuse les circonstances, les tempéraments, on en veut à des adversaires qui n'ont point assez compté ni assez mesuré leurs coups, et l'on tente d'expliquer ainsi ces catastrophes dramatiques. Je ne dis pas que toutes ces rencontres n'aient pas contribué à hâter les chutes retentissantes enregistrées par l'histoire, je ne propose point comme modèles ceux qui semblent parfois s'attaquer moins aux erreurs et aux fautes qu'aux personnes. Quand nos frères sont en proie aux tentations de l'esprit ou du cœur, notre devoir est d'abord de compatir sincèrement à leur épreuve : si la conscience nous oblige à contredire leurs idées sans hésitation et à condamner leurs actes sans faiblesse, elle ne se taira pas que nous n'ayons pansé d'une main les blessures que nous aurons faites de l'autre. Cependant les raisons invoquées sont insuffisantes : un chrétien n'a aucun motif valable, à quelque extrémité que le malheur l'ait réduit, de rompre avec son baptême. S'il succombe, c'est qu'il a par sa faute abandonné Dieu qui n'abandonne jamais le premier, et repoussé le secours surnaturel qui seul permet à l'homme de persévérer jusqu'à la fin dans la fidélité à sa vocation (1).

(1) App. N. 9, p. 411.

Un degré supérieur de sainteté ne s'explique pas sans un degré supérieur de grâce, car une grâce commune ne produit qu'une vertu commune. Dans le cours du temps apparaissent des êtres dépassant par leur taille tous leurs contemporains. Leurs sentiments prennent des proportions hors de toute règle, leur cœur a des élans et des générosités devant lesquels nous sommes cor fondus : l'apparence même du mal les fait trembler. D'une justice scrupuleuse, d'une pureté virginale, d'une force héroïque, d'une charité à toute épreuve, ils savent le juste prix de la vie et de la mort, du temps et de l'usage auquel il est destiné : leurs âmes s'envolent comme naturellement jusqu'aux mystères de Dieu ; ils vivent avec lui dans un commerce tendre et familier, et ils en gardent dans leurs physionomies une impressionnante beauté, à laquelle ne résistent pas les âmes les plus dures ni les esprits les plus sceptiques. Et pourtant cette fréquentation de la Divinité, loin de nuire à leur action parmi leurs semblables, leur inspire les initiatives les plus hardies et les œuvres les plus fécondes ; quand ils disparaissent, ils laissent après eux un sillon de lumière et de chaleur que les siècles ont du mal à refermer : c'est à eux surtout, que nous donnons ce titre de saints qu'ils ont mieux mérité, qui s'attache à leur mémoire, qui les signale au culte et à l'admiration de la postérité.

Au-dessus d'eux pourtant s'élève une créature plus belle et plus rayonnante encore. Nous ne

trouvons pas de termes assez puissants pour exprimer la splendeur unique de ses perfections, de mots assez suaves et assez énergiques pour célébrer son incomparable pureté et pour peindre son indomptable virilité, de formules assez augustes pour rendre la nature de sa bonté envers les hommes et de son amour à l'égard de Dieu. Réduits à chercher des symboles de sa vertu hors pair, nous les empruntons aux feux des astres, à la neige et à la pourpre des fleurs, aux transparences lumineuses des pierres précieuses, comme pour signifier qu'elle réunit en sa personne tous les charmes répandus sur a création ; et nous finissons par confesser notre insuffisance à louer celle qui est bénie entre toutes les femmes. C'est que le mal n'a osé ni la toucher, ni l'effleurer. Aucune trace de corruption dans sa chair, aucune ombre dans sa vie, aucune négligence, aucune distraction dans sa charité. La semence vivace de perversité, qui s'est transmise obstinément de génération en génération, est morte en elle avant d'avoir pu y germer.

C'est à vous, amis familiers de Dieu, c'est à vous de nous instruire. Qui, mieux que vous, pourrait nous parler de vous-mêmes? A quelle influence mystérieuse devez-vous votre prodigieuse supériorité? Ce n'est pas à votre tempérament. Vous étiez nés, comme nous, violents et mal préparés à la douceur qui se manifeste dans vos actes; vous étiez souvent plus sensibles, plus impressionnables que

nous, dès lors exposés à toutes les tentations et à toutes les misères charnelles, dès lors sans goût pour les austères exercices de la chasteté : la nature vous avait faits timides, faibles, et par suite peu enclins aux œuvres de force héroïque qui éclatent en votre vie. Ce n'est pas à votre éducation : souvent elle n'a pas valu la nôtre. Plus d'une fois vous êtes sortis d'un milieu banal, vulgairement positif, à la résistance duquel votre amour de l'idéal n'a pas cessé de se heurter. Vous n'avez qu'une seule voix : unanimement, vierges, confesseurs, martyrs, vous rendez témoignage à la même puissance : « *Gratia Dei sum id quod sum.* Je suis par la grâce de Dieu tout ce que je suis. » Quand vous descendez en vous-mêmes, vous n'y trouvez que néant, c'est à une grâce de choix que vous avez toujours attribué votre victoire sur vous-mêmes ; vous vous êtes plu à dévoiler vos infirmités, afin que le monde apprît à glorifier en vous, non le produit de la nature ou de la volonté, mais le chef-d'œuvre de la secrète vertu qui a son principe au ciel.

Et vous, Vierge admirable, gloire de l'humanité, parlez à votre tour, initiez-nous au mystère de votre incomparable perfection. Jamais vous n'avez réclamé pour vous l'honneur de votre exaltation. C'est au Seigneur que vous rendez hommage de votre grandeur morale, c'est l'œuvre de sa force que vous célébrez en vous. Ce qui vous étonne, c'est qu'il ait pu vous tirer de votre bassesse et vous élever si

haut. *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ, fecit mihi magna qui potens est et sanctum nomen ejus.* C'est le regard, la puissance, la sainteté de sa grâce qui ont fait les grandes choses que les générations admirent en vous. Et vos paroles sont l'écho du message angélique qui vous saluait bénie entre toutes les créatures, parce que pleine de grâce, parce que toute pénétrée de la vertu du Seigneur. *Ave, gratia plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus.* (1)

Messieurs, je crois ne vous avoir rien déguisé des exigences intellectuelles et pratiques de la morale catholique. Le christianisme nous demande d'abord de vivre honnêtement, c'est-à-dire de régler notre activité tout entière par l'ordre de la raison. Il ne prétend pas être seul à donner quelque lumière à la conscience, quelque savoir à l'esprit, quelque énergie à la volonté : il a toujours affirmé le contraire. Mais il enseigne que l'intelligence privée ne peut pas pratiquement achever son œuvre. Il est singulièrement fort pour soutenir son dogme à ce sujet, car l'histoire montre la pensée individuelle succombant avant d'avoir couronné ses travaux. C'est pourquoi il prêche la nécessité d'une grâce intellectuelle, qui supplée à notre insuffisance et nous apprenne à temps toutes les vérités essentielles qui constituent

(1) App. N. 10, p. 411.

la loi naturelle. Il enseigne que la connaissance exacte de cette loi n'entraîne pas son observation parfaite. Sans ignorer que la volonté est susceptible de s'élever par elle-même à de nombreuses et admirables vertus, il nie que notre vigueur morale soit assez efficace pour nous hausser pendant toute notre vie au niveau de tous nos devoirs. Les faits confirment encore sa doctrine, car parmi les ennemis de la religion, avocats exclusifs de la raison, qui oserait se vanter de n'avoir jamais offensé gravement la conscience? C'est pourquoi nous proclamons la nécessité d'une grâce morale qui nous fasse vivre en hommes, je veux dire dans cette honnêteté qui ne pactise avec aucune défaillance de la raison.

Le christianisme ne se contente pas de la vertu humaine ni de l'honnêteté qu'elle réalise, il exige que nous nous surpassions pour entrer dans un ordre de vertus supérieures. Il obtient ce qu'il exige, car il faut être aveuglé par un fanatisme étroit pour méconnaître que la discipline de Jésus a donné aux âmes un essor insoupçonné avant elle. Sous son empire la justice, la tempérance, la force, la religion ont pris une intensité que le monde n'avait point même imaginée, et partout le cœur, la volonté ont été emportés par des courants de sentiments qui remontent la pente de leur faiblesse. Le socialisme le plus généreux n'a jamais osé parler à ses adeptes de la tendre et chaude fraternité, du désintéressement absolu que le Christ a demandés

et obtenus de ses disciples. Sa solidarité, si sincère et même si féconde qu'elle soit, n'est qu'une ombre et une pâle copie de notre charité, son dogme n'est qu'une mitigation maladroite de notre Évangile. Plusieurs pensent que l'Église doit aux cadres dans lesquels elle fait mouvoir les âmes, à son culte si merveilleusement compris et organisé, à l'unité de sa hiérarchie, ses victoires dans les consciences. Ils se trompent. Qu'on lui emprunte tout cela, on ne recommencera pas son histoire, si on ne lui emprunte en même temps cette vertu qui donne la vie à son dogme et à son culte, qui anime ses cadres et lie pour l'œuvre commune tous les degrés de sa hiérarchie, si on ne lui emprunte ce levain mystérieux qui, depuis les jours du Christ opère son travail intime dans l'intelligence et le cœur de la société chrétienne, la transfigure et lui permet de monter aux cimes inaccessibles à l'homme de la nature. Ce levain, c'est la grâce, principe total de ce qu'il y a dans notre sainteté de transcendant principe, vous le comprenez maintenant, j'espère, que nous sommes tenus de vénérer, et de favoriser comme le promoteur le plus puissant de la pensée et comme l'agent le plus infaillible dans la vie de la volonté.

TROISIÈME CONFÉRENCE

DE L'ESSENCE DE LA GRACE

SOMMAIRE

Excellence de la grâce. Impuissance de la philosophie à déterminer l'excellence de la grâce. Réserve de la foi qui se borne à nous faire entendre à ce sujet ce qu'il nous importe d'en connaître dans cette vie. La connaissance parfaite du don de Dieu est le privilège des élus.

En attendant, les clairs-obscurs de la Révélation suffisent à nous montrer que, considérée en elle-même, la grâce est sur la terre la plus auguste de toutes les réalités, parce que d'abord elle est d'ordre surnaturel, parce qu'ensuite, elle nous fait partager la vie intime de Dieu, p. 93-94.

I

Sens divers du mot grâce dans la doctrine catholique. Il s'agit presque uniquement ici, de la grâce personnelle qui nous rend agréables à Dieu.

Cette grâce est une réalité, non une chimère, une réalité qui ajoute à notre valeur. Arguments qui prouvent la réalité de la grâce. Erreur des protestants.

La grâce est sur la terre la plus auguste des réalités. Témoignages de Notre-Seigneur, de saint Paul, de saint Thomas, de Pascal, p. 94-97.

Première raison de cette affirmation : la grâce est *surnaturelle* par son *terme*, par son *essence*, par son *origine*.

1. *Surnaturelle par son terme.* Quels que soient ses différents aspects, la grâce, par tous ses efforts, tend à la béatitude suprême, p. 98. *a*, La grâce *sociale* cherche la sanctification des autres, p. 98. *b* La grâce *individuelle*, sous sa forme *actuelle*, nous excite, quand nous sommes coupables, à rompre avec le mal, obstacle à notre félicité, à croire en Dieu, à espérer en lui, à l'aimer, à nous attacher à Dieu, objet de notre félicité ; quand nous sommes justes, à exercer toutes les vertus qui nous inspirent de servir Dieu. Sous sa forme *habituelle* et permanente, elle nous unit à Dieu par le fonds de

notre être, par l'essence de notre âme, par toutes nos facultés. p. 99-102.

2. *Surnaturelle par son essence.* *a*) Les actes émanés de l'âme soumise à l'influence de la grâce, manqueraient leur objet s'ils ne lui étaient proportionnés, p. 102. *b*) La supériorité de l'acte suppose la supériorité de la puissance, p. 103. *c*) Pour que l'acte soit pleinement vital, il faut qu'il procède d'une substance élevée au moins au même degré de perfection que lui, p. 103.

3. *Surnaturelle par son origine.* *a*) La grâce doit sa naissance à une cause extérieure distincte de nous. Impuissance de l'homme à produire la grâce. L'autonomie absolue qui repousse les « applications du dehors », est inconciliable avec la grâce qui nous met dans la dépendance d'un être différent de nous. La cause première de la grâce est extérieure au monde fini. Les créatures peuvent servir de canal à la grâce, elles n'en sont point la source. Dieu seul en est le principe. Comment Dieu est intérieur et extérieur à l'homme. p. 104-107. *b*) L'effusion de la grâce n'est provoquée ni par notre besoin de béatitude, ni par les aspirations qui en nous ont survécu à la chute originelle, ni par les bonnes œuvres issues de l'effort naturel, p. 107-108. *c*) En quel sens dit-on que l'homme est capable de la grâce? En ce sens que l'homme est susceptible de recevoir la grâce sans répugnance de la saine nature, non en ce sens qu'il est capable de la produire, p. 109.

II

La grâce est la plus auguste de toutes les réalités parce que c'est une qualité qui nous fait partager la vie de Dieu.

1. *a*) La grâce n'est pas une substance. Pourquoi? p. 109. *b*) C'est une qualité, c'est-à-dire un don intérieur inhérent à l'âme ou à la faculté dont elle est la perfection. Erreur des protestants. Pourquoi la grâce est une qualité, p. 110. *c*) Grandeur que nous confère la qualité dans l'ordre physique, dans l'ordre intellectuel, dans l'ordre moral, p. 110.

2. La grâce est une qualité incomparable, parce qu'elle est d'ordre divin.

a) Elle est d'ordre divin parce qu'elle est surnaturelle, et, par suite, elle nous fait participer à des perfections propres à Dieu; arrivée à son plein épanouissement par son effusion dans l'essence de l'âme, elle nous permet de partager la na-

ture divine, de devenir de la race du Très-Haut et ses fils. Ainsi se trouve réalisée l'ambition d'Ève, p. 111-113.

b) Comment nous devenons réellement fils de Dieu par la grâce. Affirmation de la foi. La filiation suppose la communauté de nature. Cette communauté de nature entre Dieu et nous est enseignée nettement dans les livres saints. Elle nous permet de voir Dieu, d'aimer Dieu comme il se connaît et comme il s'aime, d'être heureux comme lui, de toucher en quelque manière comme lui l'Infini, p. 114-116.

c) Cependant nous ne sommes pas égaux à Dieu, mais seulement ses semblables à lui. Nous sommes dieux par *analogie* et par *adoption*, non pleinement et par nature.

Par analogie. Deux sortes d'analogies. La première n'est qu'une métaphore. La seconde emploie le même mot pour désigner des perfections réelles et communes à des êtres dans lesquels elles n'ont ni la même intensité, ni les mêmes proportions. Ainsi s'applique ce mot dieu, au Créateur et à la créature sanctifiée par la grâce. Le Créateur et la créature ainsi transformée sont véritablement dieux : le premier l'est parfaitement et en tout, la seconde, imparfaitement et en partie.

Par adoption. Qu'est-ce que l'adoption parmi les hommes ? Qu'est-ce que l'adoption divine ? Celle-ci nous engendre à la vie divine.

Différence entre la perfection que nous communique la nature et la perfection que nous communique la grâce. En créant Dieu est artiste, en nous donnant la grâce il est père, et il fait pour ainsi dire couler son sang dans nos veines, p. 116-119.

d) À quoi bon cette dignité surérogatoire ?

Réponse : Il convient à l'homme si impatient de vivre aussi pleinement que possible, de la recevoir et de voir par elle ses désirs dépassés. Il convient à la bonté de Dieu de nous la conférer, car la bonté de Dieu tend à se communiquer en prenant la mesure de sa libéralité dans sa richesse et non dans nos désirs. Par la grâce, notre faculté de transformation, la faculté qu'a Dieu de se communiquer à sa créature sont épuisées, p. 120-121.

Prix que les saints attachent à la grâce. Efforts que nous devons faire pour nous assimiler cette perfection divine et pour en assurer la possession à nos frères, p. 122-123.

TROISIÈME CONFÉRENCE

DE L'ESSENCE DE LA GRACE

MONSEIGNEUR,
MESSIEURS,

Du double rôle que la grâce joue dans notre destinée, nous devons tirer cette conséquence : la grâce est une réalité d'une suprême importance, une si grande chose qu'il nous est impossible sur la terre d'en connaître toute la noblesse. La philosophie est muette sur un sujet qu'elle a du mal à soupçonner, d'autre part la foi se borne à nous en faire entendre ce qu'il est indispensable d'en connaître dans la vie présente. Saint Augustin, commentant les paroles de l'Apôtre bien aimé, avoue leur insuffisance: « La langue humaine a exprimé comme elle a pu, dit-il, la sublimité de la grâce. *Quomodo potuit, lingua sonuit* » (1). Quand nous essayons de définir le don de Dieu, les mots nous trahissent et notre esprit lui-même fléchit avant d'en avoir pénétré le mystère.

(1) S. AUGUSTIN. *In Ep. Joannis*, tr. IV, nº 6.

Pourquoi nous en étonner? Nous sommes à l'aurore de nos visions. Il serait puéril de mesurer la puissance de l'astre qui embrase le midi de ses feux et l'inonde de ses vives clartés à l'aube pâle qui blanchit à peine les horizons du jour naissant. Insensé quiconque se prononcerait sur la vertu du gland qu'emporte l'oiseau, avant d'avoir contemplé les immenses frondaisons où s'épanouira un jour sa vigueur. De même, téméraire quiconque jugerait de la grâce sans tenir compte de la gloire qui en est le terme.

En attendant, contentons-nous des clairs-obscurs que nous apporte la Révélation. Ils suffisent à nous montrer que, considérée en elle-même, la grâce est sur la terre la plus auguste de toutes les réalités, parce que, d'abord, elle est d'ordre surnaturel, parce que, ensuite, elle nous fait partager la vie intime de Dieu.

I

Avant tout, essayons de limiter la matière de notre entretien, d'éviter autant que possible les malentendus, et de préciser nos intentions. Il faut le remarquer, la grâce peut se prendre du côté de Dieu ou du côté de l'homme. Dans sa première acception, ce mot désigne la faveur, la bonté, la miséricorde, la libéralité de Dieu à notre endroit; c'est ainsi que nous disons : trouver grâce devant l'Éternel. Dans sa seconde acception, il signifie tout don gratuit reçu par

l'homme de son Créateur, que ce don soit naturel ou qu'il excède les bornes de la nature. En ce sens, tout bienfait du ciel est une grâce, puisque rien ne nous était dû de ce qui nous a été donné. D'ordinaire nous restreignons cette expression aux perfections internes ou externes, actuelles ou habituelles qui préparent notre suprême béatitude. Ces perfections sont de deux espèces : les unes, que je pourrais nommer sociales, ont pour but, non de sanctifier celui qui en est le dépositaire, mais de contribuer à la sanctification des autres. Elles comprennent, par exemple, le don de prophétiser, de faire des miracles, de discerner les esprits. Les autres sont personnelles, rendent agréables à Dieu ceux qui les possèdent et renferment tous les biens à la faveur desquels nous nous sauvons. C'est à ce dernier aspect de la grâce que s'attachera ma pensée durant cette conférence ; je ne parlerai que rarement et en passant des grâces sociales.

Ainsi considérée, la grâce personnelle est une réalité, non une chimère, une réalité si positive que nous différons de nous-mêmes, selon que nous la possédons ou que nous ne la possédons pas. Quand nous la recevons, nous changeons de valeur, nous acquérons un surcroît d'être dont nous étions dépourvus. Si l'on pouvait voir un homme passer à l'état de grâce, on constaterait qu'en lui la vie grandit et monte d'une condition inférieure à une condition

supérieure. La grâce est invisible, mais les énergies les plus fécondes ne sont-elles pas invisibles? Le principe vital n'échappe-t-il pas, en lui-même, aux recherches opiniâtres du physiologiste? L'âme, l'intelligence, Dieu sont-ils donc accessibles à nos sens? Ce qui nous garantit l'existence de la grâce dans le monde, c'est la Révélation. Les arguments qui prouvent d'une manière générale l'authenticité de la Révélation militent victorieusement en faveur de tout ce qu'elle enseigne. Or, il n'est rien dont les livres inspirés fassent plus souvent mention que de la grâce, il n'est rien dont l'Église, dans sa doctrine officielle, parle avec plus d'insistance. De plus, lorsque les âmes sincères avouent la puissance du Christianisme sur les idées, sur l'art, sur les mœurs, ne reconnaissent-elles pas en lui une vertu secrète qui manque aux autres institutions et aux autres religions, ne reconnaissent-elles pas que cette vertu, principe de tant de phénomènes admirables, de tant de force, de tant d'héroïsme, est une chose, non un mot? Si la raison ne peut déterminer la nature de cette énergie mystérieuse, du moins elle n'a rien d'efficace à opposer à nos conceptions, et son témoignage confirme notre foi.

En soutenant que la grâce n'est que la bienveillance de Dieu à notre égard, les Protestants contredisent l'Écriture dont ils se réclament et qui signale continuellement la grâce comme un gage, comme un germe, comme un ferment destiné

à travailler et à transformer la masse infirme et pécheresse. Ils méconnaissent la notion de l'amour tel qu'il se produit en Dieu. Pour Dieu, en effet, nous aimer, c'est nous vouloir du bien ; or, chez lui, vouloir, c'est faire. De sorte que, s'il nous a regardés avec plus de faveur, des dons spéciaux ont suivi sa spéciale dilection.

La grâce est sur la terre la meilleure et la plus auguste de toutes les réalités. Notre Seigneur le faisait pressentir assez clairement lorsqu'il disait à la Samaritaine : « *Si scires donum Dei!* Si tu savais le don de Dieu! » lorsqu'il parlait de cette semence minime qui contient en germe le royaume des cieux. Saint Paul l'enseignait ouvertement quand il rappelait aux Corinthiens l'excellence de « l'ineffable bienfait » qu'ils avaient reçu (1). De son côté saint Thomas, dont tous les mots sont si scrupuleusement pesés, ouvre à notre esprit d'immenses perspectives en écrivant : « La perfection conférée à un seul homme par la grâce vaut mieux que tout le bien répandu dans l'univers. *Bonum gratiæ unius, majus est quam bonum totius universi* » (2). Il préparait ce grand mot de Pascal sur une vertu qui n'est qu'une émanation directe de la grâce : « Tous les corps ensemble, et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions ensemble ne valent pas le moindre

(1) II *Corinth.*, IX, 15.
(2) *Sum.*, I II^æ, q. CXIII, art. 9, ad 2^um

mouvement de charité : cela est d'un ordre infiniment plus élevé » (1).

La grâce, en effet, est une réalité surnaturelle par son terme, par son essence, par son origine même.

Elle est surnaturelle par son terme : car tout son effort tend à la béatitude suprême qui, nous l'avons dit bien des fois, n'est point à la portée de nos naturels élans. Prenez-la sous ses aspects les plus divers, vous la verrez diriger l'homme directement ou indirectement vers ce but final de la prédestination.

Sous sa forme que j'ai appelée sociale, elle n'entraîne pas la sanctification de celui qui la possède, mais elle cherche la sanctification des autres (2). Elle inspire cette sagesse des Prophètes qui s'impose à l'attention avec une souveraine autorité, ces accents des Apôtres que l'homme n'avait jamais surpris sur ses lèvres, qui remuent les cœurs d'airain, qui, comme un glaive, pénètrent l'âme jusqu'à la moelle et l'ouvrent à l'influence de la vérité suprême, ces actes des Thaumaturges qui font ployer les genoux des plus rebelles, des plus prévenus. Celui qu'elle meut joue avec les forces de l'univers, avec la maladie et avec la mort dont il devient le maître; il annonce l'ave-

(1) *Pensées*, ed. Havet, II, p. 16.
(2) App. N. 1. p. 411.

nir en décrivant les événements futurs comme s'ils étaient arrivés, il lit dans les consciences et y discerne les pensées les plus secrètes et les intentions les plus jalousement dissimulées. C'est ainsi que, faisant reconnaître le Dieu de la foi, il agit sur ses semblables, les persuade et les attache au mystère intérieur de la vie infinie. Mais toutes ces œuvres sont surnaturelles, car elles sont le propre du Père, du Verbe, de l'Esprit qui, seuls, disposent à leur gré des éléments, sondent les cœurs et les reins, voient d'avance et sans peine les réalités qui ne sont pas encore (1).

La grâce individuelle regarde la perfection personnelle : elle est actuelle ou habituelle.

Dans sa première condition, c'est un bon mouvement, une impression rapide, une qualité fugitive : elle nous excite, quand nous sommes coupables, à faire disparaître l'obstacle qui empêche notre essor vers Dieu : puis elle nous pousse aux opérations et aux œuvres qui nous initient aux visions, aux joies et aux amours propres à Dieu (2).

Elle a d'abord pour effet de nous armer contre le mal qui barre le chemin de la Divinité. Vous la connaissez tous cette grâce : tantôt elle souffle avec véhémence dans vos âmes, tantôt elle s'insinue suavement pour vous gagner à ses desseins. Et que

(1) App. N. 2. p. 412.
(2) App. N. 3. p. 412.

vous demande-t elle avant tout? Vous le savez, elle vous demande de vous dégager de tout ce qui est répréhensible dans votre vie, de vous affranchir des habitudes mauvaises qui enchaînent votre liberté, de rompre avec le crime, de rendre à votre cœur son innocence. Elle est le principe de ces terreurs qui vous saisissent parfois à la pensée du compte que vous devrez rendre à votre juge; elle est la cause de ces remords déchirants, de ces troubles, de ces malaises, de ces écœurements que vous éprouvez au souvenir accablant de vos fautes et de vos responsabilités. En ce moment, j'en suis convaincu, son aiguillon est en vous : elle vous presse peut-être de corriger votre conduite, de renoncer aux misères humiliantes dont l'homme est facilement la proie; elle est l'adversaire de l'orgueil, de la débauche, de la cupidité, de tous les vices; partout elle en dénonce la laideur et le caractère odieux.

Puis elle vous invite à espérer votre pardon, c'est-à-dire à croire encore possible pour vous le bonheur qui est le partage de Dieu; à aimer, c'est-à-dire à consacrer toutes vos forces affectives et toutes vos forces agissantes au service du souverain Bien. Ne vous le déguisez pas, elle oriente toujours votre esprit, votre cœur, votre volonté vers Dieu. A l'heure où nous sommes, elle vous parle, elle vous tourmente, elle vous obsède pour que, spontanément, vous vous jetiez dans les bras de Dieu. Son but est uniquement surnaturel.

Si vous êtes justes, elle stimule votre activité, elle vous pousse à l'exercice de toutes les vertus, aux élans intimes vers Dieu; elle inspire à votre âme des sentiments de foi, d'espérance, d'amour, des pensées de force, de justice, de pureté, des œuvres extérieures d'accord avec votre croyance et avec votre charité, et ainsi elle vous met, à chaque instant, en des rapports vivants et féconds avec la grande Réalité, que vous adorez au dedans de vous-mêmes et qu'elle vous invite à servir par toute votre conduite.

Dans son second état, elle vous unit à Dieu par le fonds de votre être et par vos facultés. Par elle vous pouvez vivre d'une manière habituelle, continue avec Dieu, comme l'artiste vit en contact avec la beauté, comme le sage vit en contact avec la vérité. La Trinité tout entière habite à votre foyer, elle y a fixé son séjour. C'est de vous qu'elle a dit : « Nous viendrons en lui, nous établirons en lui notre demeure » (1). Ineffable commerce dont nous sommes le théâtre et dont la noblesse cependant nous échappe! Noces mystiques, qui pourra peindre la réalité des relations que vous inaugurez entre le Créateur et sa créature! Notre esprit puise au principe de toutes les lumières, notre cœur est captif de la souveraine Beauté, notre volonté est suspendue au Bien infini : l'âme tout

(1) S. Jean, xiv, 23.

entière, de sa base à son sommet, est baignée par le torrent de la Vie que ne peuvent retenir ni les rives de l'espace, ni les digues du temps; le corps lui-même prend sa part à cette fête royale. Plus la grâce nous maîtrise, plus l'intimité avec Dieu devient absolue: et lorsque la grâce sanctifiante se consomme, tous les voiles tombent et notre regard pénètre dans les transcendantes splendeurs de la Vérité suprême, toutes les écorces se brisent et les lèvres de notre cœur boivent aux délices qui béatifient Dieu. Surnaturel donc est le terme atteint par la grâce sanctifiante, puisqu'elle nous introduit et qu'elle nous fait vivre dans le domaine réservé du Père, du Verbe, du Saint-Esprit.

Surnaturelle par sa fin, la grâce l'est nécessairement par son essence. Les actes qu'elle provoque en nous manqueraient fatalement leur objet s'ils ne lui étaient proportionnés. Le miracle, phénomène que la nature ne peut produire, exige une action du même ordre que lui; l'avenir, caché au regard de la créature la plus perspicace, est réservé à une vision d'ordre supérieur. Atteindre Dieu dans ses profondeurs, dans sa joie privilégiée, dans sa bonté insondable, suppose une efficacité spéciale. S'il n'est doué de sensibilité nul ne saisit une réalité sensible, s'il n'est intelligent nul n'appréhende l'intelligible, s'il n'est animé d'une

force surnaturelle nul ne s'élève au surnaturel. Mais l'acte puise sa grandeur dans la faculté dont il émerge, il lui emprunte sa perfection, son intensité. Donc l'on doit retrouver dans la faculté au moins la sève surnaturelle constatée dans son opération. A son tour, la faculté tire son énergie de l'être dont elle est la propriété. J'admets qu'il soit possible de la modifier sans atteindre directement et pleinement la substance d'où elle émane, comme l'horticulteur greffe un rameau sans rien changer foncièrement au tronc de l'arbre. Dans l'absence de la grâce sanctifiante, la grâce actuelle qui inspire l'acte de foi, d'espérance, d'amour initial ne surnaturalise que l'esprit et le cœur. Mais pour que l'être entier s'élève au but qui lui est supérieur, il faut qu'il soit surnaturalisé dans son principe vital, qu'une énergie suréminente le saisisse à sa racine, monte dans tout l'organisme et lui permette d'entrer normalement par toutes ses puissances, par tous ses actes en relation avec sa fin. « Quand on veut modifier les actions vitales, c'est, dit Claude Bernard, dans leur évolution cachée qu'il faut les atteindre » (1). C'est pourquoi la grâce ne permet à l'homme de s'unir totalement à Dieu, suprême béatitude, qu'en le surnaturalisant jusque dans l'essence de l'âme. A cette condition seulement nous sommes saints, c'est-à-dire imprégnés de la

(1) *La Science expérimentale*, 3e édition, p. 194.

sainteté qui a sa plénitude dans le souverain Bien.

Enfin, Messieurs, la grâce est surnaturelle par son origine. Elle doit son existence à une cause extérieure et distincte de nous. Sa naissance ne s'explique ni comme celle de l'art, ni comme celle de la science, ni comme celle de la vertu acquise. Ce n'est pas le résultat de notre activité intérieure, le terme d'une évolution secrète dont nous serions le principe déterminant, la fleur plus grande et plus belle que soudain une poussée de sève plus vigoureuse fait épanouir, le développement d'une créature pressée de vivre davantage et y arrivant en effet par sa propre initiative.

L'homme durerait éternellement, il essayerait pendant les siècles de tirer de son fonds une parcelle de grâce : il s'userait dans ce labeur, sans aboutir jamais. Par là se juge cette thèse de l'autonomie absolue qui nous prétend capables de nous suffire à nous-mêmes, qui croit découvrir en nous la semence efficace de toutes nos grandeurs futures, qui attribue à un germe vital, enseveli dans les profondeurs inexplorées de la conscience ou de la subconscience, les transformations religieuses, quelles qu'elles soient, dont nous sommes le théâtre. Ceux qui repoussent avec indignation « les applications du dehors » comme incompatibles avec leur dignité et leur liberté, peuvent chercher en eux-mêmes, ils n'y

trouveront pas, ils n'y feront pas éclore la surhumaine énergie dont nous parlons ici (1).

Non seulement la première cause effective de la grâce est extérieure à l'homme, mais elle est extérieure au monde fini. Je le concède volontiers, au sein de l'immense univers se cachent des réservoirs d'être et de vie que nous ne sommes pas près d'avoir épuisés : ils ne renferment pas la force productive de la grâce. Les créatures peuvent servir de canal pour nous transmettre ce don précieux, aucune n'en saurait être la source. C'est le lieu de rappeler cette parole de Pascal : « De tous les corps ensemble, on ne pourrait faire réussir une petite pensée ; cela est impossible, c'est d'un autre ordre. De tous les corps et de tous les esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de charité : cela est impossible, et d'un autre ordre, et surnaturel » (2).

Aussi le Christ ne nous conseille pas de chercher la vie supérieure de la grâce en nous, mais en Lui. La veille de sa mort, il se dirigeait vers le jardin de Gethsémani où il aimait à prier. A mesure qu'il s'éloignait de la ville, il se sentait gagné par le charme de la solitude où le soir mettait la douceur de son silence. Un instant il s'arrêta sur le chemin qui le conduisait à la douleur. Les astres de la nuit, les feux allumés à l'approche des moissons jetaient

(1) App. N. 4. p. 413.
(2) *Pensées*, Havet, II, p. 16.

des ruelets sur les collines couvertes de pampres. Déjà plusieurs fois émondés, les sarments de la vigne gisaient à terre, les uns desséchés et destinés à être brûlés, les autres conservant encore quelque vie et quelque verdeur. Le Maître, s'adressant à ses disciples, leur montra la pente qu'ils gravissaient : « Je suis la vraie vigne, dit-il. Comme la branche ne peut d'elle-même porter du fruit, si elle ne reste attachée au cep, ainsi vous ne le pouvez si vous ne demeurez en moi. Je suis la vigne, vous êtes les rameaux. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure porte beaucoup de fruits: séparés de moi, vous ne pouvez rien faire » (1).

C'est donc seulement au cep divin que nous puisons la sève de la grâce, c'est Dieu seul qui en est pour nous le principe. Mais, dira-t-on, qu'y a-t-il de plus intérieur à l'homme que Dieu? Si la grâce émane de Dieu plus vivant plus agissant en nous que nous-mêmes, n'avons nous pas le droit de conclure qu'elle émane de nous? — Il y a ici, Messieurs, une grave équivoque qu'il faut dissiper. — Si vous entendez que Dieu agissant partout, comme cause première, agit plus que nous en nous qui sommes une cause seconde, si vous entendez qu'agissant en nous plus que nous, il est aussi, par suite, présent en nous plus intimement que nous-

(1) S. Jean, xv, 2, 6.

mêmes, votre affirmation est parfaitement juste; si vous comprenez qu'il est en nous au point d'entrer dans la constitution de notre essence, de se confondre avec nous, de devenir, à la lettre, l'âme de notre âme et la vie de notre vie, si vous voulez dire que son action et la nôtre ne font qu'un, vous tombez dans le panthéisme... Il a son être, sa vie, distincts de notre être et de notre vie, il est une chose et nous en sommes une autre, nos substances ne s'identifient nullement. En conséquence, l'action qu'il exerce à notre endroit vient de lui et non de nous, la grâce qui en est le terme a son principe en lui et non en nous.

Mais, ne sommes-nous pas tourmentés par la soif de la béatitude? En mettant ce besoin impérieux dans notre âme, Dieu ne s'est-il pas engagé à le satisfaire? Puisque la grâce est le seul moyen de le combler, n'est-ce pas nous qui, par nos exigences, par nos sollicitations instinctives et tenaces, en décidons victorieusement l'effusion? Non, Messieurs, car le bonheur demandé par notre nature est bien au-dessous de celui que le Père nous a préparé. Nos désirs les plus ambitieux ne s'élèvent pas jusqu'au Bien dont une magnificence invraisemblable nous réserve la possession : une gloire beaucoup moindre les contenterait, gloire à laquelle des facultés saines mais d'ordre humain pourraient nous conduire.

Selon la foi, cependant, nous avons été créés dans l'ordre surnaturel; malgré la chute nous avons

gardé le souvenir de notre première grandeur, nous sommes impatients de la retrouver. N'apprenons-nous pas, après des expériences longues et douloureuses, à nous défier de notre raison aveugle, à désirer un secours surnaturel, et cette aspiration ne force-t-elle pas le Très-Haut à nous mettre en état de nous réhabiliter? Messieurs, il ne faudrait pas exagérer ce désir qui ressemble beaucoup à celui qu'avaient imaginé les docteurs du faux concile de Pistoie et que Pie VI a condamné (1). En tout cas, si nous avons été créés dans l'ordre surnaturel, si notre destinée était d'y vivre toujours, nous en sommes déchus par notre faute ; rien ne fait un devoir à l'Éternel de nous rendre un don que nous avons criminellement dédaigné. Les amers regrets de Persée ne lui restituèrent point sa couronne, les larmes d'un roi légitimement dépossédé n'ont jamais obligé personne à restaurer son pouvoir (2).

Enfin ne peut-on pas croire que les bonnes œuvres dont l'homme tombé reste susceptible émeuvent le cœur de Dieu et ouvrent nécessairement ses mains libérales? Pas davantage. Dieu ne laisse aucun acte de vertu sans récompense, sa justice n'est jamais en défaut. Mais il n'y a pas de proportion entre les efforts de la nature et le don de la grâce : ils appartiennent à deux ordres différents, le premier ne prépare ni physiquement, ni morale-

(1) Denzinger, 1381.
(2) App. N. 5. p. 414.

ment, ni de près ni de loin le second. Celui-ci est purement gratuit, il cesserait de l'être si Dieu était lié dans une mesure quelconque à notre égard (1).

Lorsque les docteurs enseignent que nous sommes capables de la grâce, ils ne veulent donc point dire que nous pouvons la produire, que quelque chose en nous l'appelle ou l'attend : ils veulent dire que, susceptibles de la recevoir, nous l'accueillons sans incompatibilité naturelle. La nature, en effet, en vertu de sa docilité foncière sous la main de son Créateur, se prête par tous ses éléments aux transformations qu'il plaît à celui-ci de lui faire subir (2). De sorte que la grâce n'est point une réalité brutale, introduite violemment dans l'homme, c'est une perfection dont l'homme s'accommode parfaitement. Dans son effusion, notre rôle ne va pas plus loin, c'est un rôle d'obéissance et d'heureuse passivité. Ainsi le don de Dieu, surnaturel par sa fin et par son essence, l'est de même par son origine et entièrement.

II

La grâce n'est point seulement une réalité surnaturelle, elle nous fait partager la vie intime de Dieu, elle est une qualité divine.

(1) App. N. 6, p. 416.
(2) App. N. 7, p. 417.

C'est une qualité : si c'était une substance, elle ne pourrait entrer en composition avec notre être, elle nous demeurerait juxtaposée, car le propre de la substance est de se suffire, d'avoir son évolution à part, son activité en rapport avec sa fin spéciale.

C'est une qualité, car c'est un don intérieur, inhérent à la faculté ou à l'âme dont elle est la perfection. Les protestants n'ont vu dans la grâce que la bienveillance de Dieu qui couvre notre misère comme d'un voile, sans rien changer à notre état. Il n'en est rien. Nous devenons autres par son contact familier : c'est nous qui, par le surcroît d'être qu'elle nous communique, vivons dans une sphère plus haute; c'est nous qui, par le secours de l'œil nouveau qu'elle offre à notre puissance de connaître, voyons plus loin; c'est nous qui, par le supplément de cœur qu'elle nous assure, aimons d'une manière plus noble et plus intense; c'est nous, enfin, qui, par la vertu qu'elle ajoute aux énergies de la nature, exerçons notre activité dans des œuvres supérieures. Mais pour cela, il faut qu'elle soit en nous, qu'elle s'assimile à nous, qu'elle s'attache à nous comme la vigueur, comme la justice, comme toutes les perfections dont nous sommes les possesseurs.

La grâce est donc une qualité (1). En l'appelant ainsi, nous lui avons donné un grand nom, car la qualité désigne à son degré le plus élevé la richesse de l'être. Dans l'ordre physique, la santé, la beauté,

(1) App. N. 8, p. 417.

la force ne sont que des qualités du corps; dans l'ordre intellectuel, la science, l'art, le génie, ne sont que des qualités de l'esprit; dans l'ordre moral, la pureté, le courage, l'héroïsme ne sont que des qualités du cœur. L'être normal et l'être manqué, la créature parfaite et la créature médiocre, le savant et l'ignorant, le misérable et le saint ne diffèrent que par une qualité.

Mais ce qui fait de la grâce une qualité incomparable, c'est qu'elle est d'espèce divine : par suite en son effusion s'épuisent la fécondité du Très-Haut et la puissance passive de transformation dans l'ange et dans l'homme. Elle est susceptible, comme toutes les qualités, de passer par des phases diverses d'intensité; Dieu ne peut produire, et l'être intelligent ne peut recevoir rien de meilleur.

En affirmant que la grâce est une puissance surnaturelle, nous avons déjà insinué qu'elle était d'ordre divin : car au delà de la nature il ne reste que le divin. Si les effets de la grâce sont surnaturels, ils sont divins et ils émanent d'une cause divine; si faire des miracles, discerner les esprits, prophétiser l'avenir sont des actes naturels à Dieu seul, celui qui les produit doit être doué d'une puissance divine; si la foi, l'espérance, la charité, nous initient à la connaissance, à la joie, à l'amour personnels à Dieu, l'intelligence, le cœur et la volonté dont elles sont issues doivent être en possession

d'un principe divin. Mais, nous l'avons dit, la grâce est maîtresse de nous seulement quand elle affecte l'essence de l'âme, principe interne, substantiel, radical de toute notre vie et de toutes nos opérations. Et alors sa supériorité ne consiste pas uniquement dans sa stabilité, mais surtout dans le partage de ce qui est en Dieu le principe interne, substantiel, radical de la vie : la nature divine. Par la grâce sociale, par la grâce actuelle, par les vertus infuses, nous sommes associés à la puissance, à l'activité de Dieu, par la grâce sanctifiante nous devenons de sa race et ses fils.

Aux premières pages de la Bible nous voyons l'homme tourmenté par l'espérance de devenir un dieu. Le serpent avait réussi à inspirer à Ève l'ambition où lui-même s'était perdu. « *Eritis sicut dii.* Vous serez comme des dieux », avait-il dit à Ève, Ève l'avait cru et elle avait tenté de devenir ce qu'on lui avait promis qu'elle deviendrait. Mais elle était retombée au-dessous d'elle-même, plus éloignée que jamais de la dignité convoitée. Et le Seigneur avait ri de cette puérile prétention; en voyant les deux habitants du Paradis si misérables, il avait dit avec dédain : « Voilà qu'Adam est devenu l'un de nous. » Cependant, ce qu'il réprouvait, ce n'était pas le désir, c'était le moyen choisi pour le réaliser. L'ange déchu et l'homme à sa suite avaient voulu s'élever à la perfection divine par leurs propres forces; là était leur crime. Aussi, à la première page de l'Évangile, nous

entendons le Verbe de vérité promettre à ses disciples qu'il leur conférera la puissance de devenir fils de Dieu, qu'ils naîtront de Dieu, et non plus seulement de la chair, du sang ou de l'homme. *Dedit eis potestatem filios Dei fieri his qui credunt in nomine ejus, qui non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis, neque ex voluntate viri, sed ex Deo nati sunt* (1). Comment deviendrons-nous fils de Dieu? Par la grâce. *De plenitudine ejus omnes accepimus, et gratiam pro gratiâ* (2). Et afin de nous faire bien comprendre qu'il s'agit ici, non d'une image, mais d'une filiation réelle, saint Jean, sous la motion de l'Esprit infaillible, nous a dit : « Voyez l'amour du Père pour nous, il veut qu'on nous appelle fils de Dieu et que nous le soyons en effet » (3). Ne me demandez pas, Messieurs, pour vous parler du mystère de notre dernière exaltation, d'interroger les créatures et de consulter leur science. Seigneur, c'est vous qui nous avez appris ce que nous savons de meilleur : si vous ne nous l'aviez pas révélé, nous ne connaîtrions pas notre misère, comment pourrions-nous, si vous ne nous éclairiez un peu, même songer « au poids éternel de souveraine et incomparable gloire que vous daignez nous offrir » (4)?

(1) S. Jean, I, 12, 13.
(2) *Ibid.*, 16.
(3) I *Saint Jean*, III, 1.
(4) II *Corinth.*, IV, 17.

Par la grâce nous sommes fils de Dieu; mais la filiation suppose la communauté de nature. Pourquoi vos enfants ont-ils le droit de vous donner le nom de pères, sinon parce qu'ils sont ce que vous êtes, sinon parce qu'ils portent vos traits sur leur visage et votre sang dans leurs veines? Si donc, en toute vérité, nous sommes fils de Dieu par la grâce, par elle nous partageons la nature divine, et nous sommes des dieux. *Si filii Dei facti sumus, et dii facti sumus* (1).

Remarquez-le, cette conséquence précise, la vérité suprême l'a tirée avant moi, je n'ai qu'à la cueillir sur ses lèvres. « Par le don ineffable qui nous a été promis et assuré, nous prenons part à la nature divine, nous sommes la postérité de l'Éternel. *Consortes divinæ naturæ... Ipsius enim et genus sumus* » (2). Que signifie cette parole hardie? Elle signifie que la grâce est en nous une perfection qui nous fait être dieu, comme l'âme nous fait être raisonnable, qu'elle accumule en nous un trésor de vie appartenant en propre à Dieu, qu'elle est dans l'homme le principe d'opérations spéciales à Dieu et supposant à leur naissance la Divinité. Se contempler et s'aimer, voilà les actes substantiels de Dieu, or, la grâce nous permet de voir Dieu comme Il est et non comme Il apparaît dans ses œuvres, de l'aimer comme Il s'aime, de mettre notre esprit

(1) S. Augustin, *in Psalm.*, xlix.
(2) *Actes*, xvii, 28.

et notre cœur en rapport direct avec sa lumière incréée et avec sa souveraine bonté. Elle ne le pourrait pas si, avant de rendre nos actes semblables aux siens, elle ne nous avait communiqué une nature semblable à sa nature, car l'acte vital suit la perfection de l'être. Je ne suis encore ici qu'un interprète. « Nous le verrons comme Il est, la dilection qui vit en Lui vivra en nous, nous serons semblables à Lui : *Similes ei erimus : quoniam videbimus sicuti est* (1); ... *ut dilectio, quâ dilexisti me, in ipsis sit* (2). Mais Dieu, c'est la gloire absolue! Oui, et sa gloire sera la nôtre. *Claritatem quam dedisti mihi, dedi eis* (3). Dieu, c'est la félicité sans bornes et sans fin! Oui, et cette félicité nous la goûterons. *Intra in gaudium Domini tui* (4). Dieu, c'est la royauté, la pleine liberté, la toute-puissance! Oui, et nous exercerons avec Lui cette royauté, cette toute-puissance, et nous posséderons cette liberté (5). Ces affirmations, je les emprunte toutes à la sagesse qui ne trompe jamais. Mais Dieu, c'est l'Infini : arrêtons-nous. N'ayons pas la témérité de vouloir enlever à la grâce toute borne, de l'assimiler jusqu'au bout à la Réalité sans limites qui cesserait d'être, dès qu'elle se partagerait à ce point!

(1) I S. Jean, III, 2.
(2) S. Jean, XVII, 26.
(3) *Ibid.*, 22.
(4) S. Matthieu, XXV, 21.
(5) S. Luc, XXII, 29; S. Paul, *Philippiens*, IV, 13; II *Corinth.*, III, 17.

Et moi je vous dis : Allez plus loin, montez plus haut, il y a dans la grâce quelque chose d'infini, car par son intermédiaire Dieu en personne se communique à l'homme, s'offre en pâture à son esprit, en aliment à son cœur. Uni à son sanctificateur par l'incompréhensible étreinte de la connaissance et de l'amour, la créature reflète l'Infini comme le diamant reflète la lumière et la chaleur du soleil qui a concentré en lui tous ses rayons (1).

Sommes-nous donc aussi grands que Dieu? Non, Messieurs. Nous sommes ses semblables et non ses égaux. *Similes*, *non æquales*, dit saint Augustin. Nous sommes dieux par analogie et par adoption, non pleinement et par nature.

Peut-être serez-vous tentés de me dire : ce langage couvre non une réalité, mais une métaphore. Gardez-vous de le croire. Être dieu par analogie et par adoption, ce n'est pas l'être pleinement, c'est cependant l'être réellement.

Il y a plusieurs sortes d'analogies, j'en signalerai deux à votre réflexion. La première n'est guère qu'une comparaison littéraire : elle a son origine dans l'esprit, plus que dans les choses qu'elle rapproche, elle donne le même nom à des objets qui ont des rapports lointains et difficilement perceptibles. Elle évoque d'un même mot le sourire du

(1) App. N. 9, p. 418.

visage, le sourire des prés, le sourire de la fortune; elle désigne, par une expression commune, des phénomènes complètement divers. La seconde, au contraire, a des fondements solides dans les réalités qu'elle assimile. Elle indique en chacune d'elles des perfections positives possédées véritablement par toutes, mais possédées à différents degrés.

Tous les mots que nous appliquons à l'homme et à Dieu ne leur conviennent que par analogie et pourtant répondent à quelque chose d'existant en Dieu et en l'homme. Quand je dis : tous deux sont des êtres vivants, intelligents, aimants, ces locutions expriment des perfections communes au Créateur et à la créature raisonnable. Mais ces perfections n'ont ni la même intensité, ni les mêmes proportions en Dieu et dans l'homme : en Dieu elles ont leur plénitude absolue, en l'homme elles sont relatives, dépendantes, bornées, sans cesser d'être véritables. Ce nom, Dieu, s'applique au saint et à l'Auteur de toutes choses, mais dans le saint il implique comme une part de divinité, *ex parte deus*, dans l'Être souverain, il en entraîne la plénitude, *per omnia Deus*. L'homme est dieu par ses opérations surnaturelles, car il atteint le domaine réservé à Dieu, mais il ne l'atteint pas dans sa totalité, il ne voit pas tout ce qui est intelligible, il n'aime pas tout ce qui mérite de l'être, il n'est dieu qu'en partie. *Ex parte deus*. Au contraire le Très-Haut embrasse, comprend, renferme dans sa substantielle pensée tout

ce qu'il est, tout ce qui par lui est, il renferme dans son amour toute sa bonté, il est Dieu en tout : *per omnia Deus*. L'homme goûte la félicité propre à l'Être bienheureux par essence, il s'y rassasie, il n'en capte pas toute la source, *ex parte deus*. Dieu au contraire jouit de tout ce qu'il est par tout ce qu'il est : *per omnia Deus*.

Nous sommes dieux par adoption : ce titre nous donne droit à l'héritage du Père céleste. Mais cette adoption revêt, dans le cas présent, beaucoup plus de force que dans les actes humains du même genre. A l'enfant que nous adoptons, nous laissons notre nom, notre fortune, il n'est pas en notre pouvoir d'en faire notre fils, en lui communiquant notre tempérament et notre sang. Dieu n'est pas arrêté par cet obstacle : quand il nous adopte, il ne nous confère pas seulement son nom, un titre à son héritage, il nous engendre à nouveau, et, au sens où nous l'avons expliqué, il nous fait part de sa nature, car, contrairement à la nôtre, sa volonté est féconde, elle réalise, elle crée ce qu'elle veut et ce qui n'existait pas. *Voluntarie genuit nos* (1).

Cette dignité, Dieu ne nous l'avait-il pas donnée par la Création? Ne sommes-nous pas déjà son image et ses enfants par notre qualité d'êtres raisonnables ?

(1) *Epist. Jacob*, I, 16.

Non, Messieurs. Par la nature et par la création, nous sommes son œuvre : pour nous former il a regardé à son idée, et nous en reproduisons fidèlement l'ensemble et les détails. Tel l'artiste qui conçoit un type et qui l'incarne dans le marbre. Sans doute, l'artiste aime sa statue : entre eux il y a un indissoluble lien, la relation étroite qui rattache l'effet à sa cause. Pourtant, rien en cela n'est comparable à la parenté du père avec le fils qu'il a engendré, qui porte non pas les traits de sa pensée, mais les traits de sa personne. En nous créant, Dieu est artiste, il consulte sa pensée et la réalise ; en nous sanctifiant, il devient père, il emprunte à sa nature, il nous la communique. Si nous pouvions apercevoir l'âme en état de grâce, nous y découvririons les traits de Dieu, et dans les puissances qui sont comme les artères de notre organisme intellectuel et moral, nous verrions couler la vie et pour ainsi dire le sang immatériel et incorruptible de l'Être infini. *Semen Dei manet in eo* (1).

Mais à quoi bon, direz-vous, cette dignité surérogatoire? A quoi bon être dieux, il nous suffit d'être hommes. Vivre pleinement selon notre constitution, voilà ce qui nous convient : que nous sert d'aspirer si haut, et par quel étrange dessein Dieu a-t-il rêvé de nous élever à cette noblesse transcendante qui

(1) I *Joan.*, III, 9.

déborde nos aspirations natives? Ah! Messieurs, n'écoutez pas ce langage impie. Sans doute notre vœu n'est pas de monter à cette excellence. Mais au moins, nous voulons être et vivre le plus possible. Pour apaiser notre impatiente ambition, nous ne rougissons pas d'implorer toute créature. Mendiants insatiables, nous pleurons sur notre indigence, sur notre faiblesse, sur notre ignorance sur nos malheurs. Indigence, faiblesse, ignorance, malheurs, qu'est-ce tout cela, sinon un défaut de vie? Nous harcelons le monde entier pour qu'il nous prête un peu de lumière, un peu de force, c'est-à-dire un surcroît de perfection. Quand il nous rebute, nous essayons, par ruse, par violence de lui ravir ce qu'il ne nous a pas abandonné de bon gré. Dieu vient nous offrir de nous contenter au delà de nos exigences et nous nous drapons dans notre misère et nous dédaignons ses dons. Quel orgueil et quelle folie!

Mais pourquoi de telles avances de la part d'un Être qui n'a aucun besoin de nous? En vertu d'une loi générale, Messieurs, les substances sous la poussée de leur bonté aspirent à se répandre. Regardez l'univers, c'est un échange perpétuel des perfections que possèdent ses divers éléments. Plus on y est parfait, plus on éprouve la tendance à se déverser dans un plus pauvre que soi. « Le propre de la puissance, a écrit Pascal, est de protéger. Le propre de la richesse est d'être donnée libéralement. Le plaisir des

grands est de pouvoir faire des heureux. » Dieu étant l'essence de la bonté éprouve à son plus haut degré cette impatience d'associer à sa vie ses créatures et de leur donner de son infinie plénitude tout ce qu'elles peuvent en recevoir. Dans son miséricordieux entraînement, il ne prend point comme mesure de sa libéralité leurs désirs, mais sa richesse. Il ne s'arrête dans sa générosité qu'au moment où il a, si je puis ainsi m'exprimer, épuisé sa puissance. Et il ne l'a point épuisée avant d'avoir communiqué sa nature à quiconque est capable de se l'assimiler en quelque manière. C'est pourquoi il nous confère sa grâce, qui nous rend semblables à lui et nous conduit à partager sa vie, son bonheur, son éternelle gloire. Il a la liberté d'en varier la dose, selon l'amour qu'il éprouve pour les différents êtres : il ne pourrait nous faire un don spécifiquement meilleur, sans communiquer sa Personne comme il l'a fait dans son Incarnation (1). La gloire même n'est que l'épanouissement de la grâce qui la contient en germe tout entière et qui demeure par excellence le don de Dieu. *Maxima et pretiosa nobis promissa donavit, ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ* (2).

Cette parole nous explique pourquoi les saints ont préféré la grâce à tous les biens, à la fortune, à la

(1) App. N. 10, p. 419.
(2) II *Petr.*, I, 4.

joie terrestre, aux honneurs : pourquoi ils sont toujours prêts aux plus durs sacrifices afin de ne point la perdre ; pourquoi ils ont si souvent versé leur sang jusqu'à la dernière goutte afin d'en garder éternellement le trésor. Cette parole nous indique aussi nos devoirs. Puisque la grâce est le meilleur de tous les dons, puisqu'elle contient le germe de la vraie vie et de la parfaite béatitude, il n'est pas d'effort que nous ne devions tenter pour nous l'assimiler si nous ne la possédons pas, pour la conserver si nous la possédons déjà, pour la recouvrer si nous l'avons perdue : car que sert à l'homme de gagner l'univers s'il damne son âme ? Et quiconque meurt dépouillé de la grâce est infailliblement damné. Nous aimons nos semblables, nous sommes tenus de les aimer ardemment et sincèrement. Mais aimer, c'est faire du bien, et plus on donne, plus on aime efficacement La multitude est impatiente de vivre largement et pleinement, n'épargnez rien pour lui faire trouver ses jours plus supportables. Imitez Jésus qui rendait la santé aux corps, qui nourrissait les foules au désert, suivez-le encore plus avant. « Je suis venu, disait le Maître, pour qu'ils aient la vie et la surabondance de la vie. » La surabondance de la vie, la vie qui ne finit pas, la vie qui donne à l'esprit, au cœur, à la chair même la plénitude des forces dont ils sont susceptibles, a son principe dans la grâce. Par-dessus tout donc, efforcez-vous de communiquer à vos frères ce principe transcendant ; favorisez,

défendez les hommes, les institutions, les œuvres que Dieu a établis pour cultiver la semence de la grâce dans les âmes : vous aurez préparé à vos semblables la vie la plus haute, vous serez devenus leurs grands bienfaiteurs et, à la suite de Jésus-Christ, leurs véritables sauveurs.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

DE LA FORCE DE LA GRACE

SOMMAIRE

Mystère qui se cache au fond de ce sujet. Danger de tomber dans le fatalisme de Luther ou dans le libéralisme de Pélage. La grâce confère d'abord le *pouvoir* d'agir conformément aux intérêts du salut : sous cette première forme, elle s'appelle grâce *suffisante;* ensuite elle nous fait *infailliblement* accomplir les bonnes actions exigées par la loi de Dieu : sous cette seconde forme elle se nomme grâce *efficace*, p. 131-132.

I

La grâce suffisante apporte à l'homme le pouvoir radical, la faculté positive de faire le bien que l'homme était impuissant à réaliser sans elle. Elle nous rend capables de tout le bien que comporte l'œuvre de notre salut éternel. Ce pouvoir de faire le bien et de le faire dans la mesure où il est requis, elle l'assure à tous les hommes sans exception, p. 133.

1. La grâce suffisante nous confère le pouvoir de faire le bien dont nous étions incapables sans elle. *a*) Différence entre deux hommes dont l'un est doué d'une faculté, dont l'autre en est dépourvu. Le premier possède un principe d'action qui manque à l'autre. Surcroît de puissance que la grâce suffisante assure à l'homme, p. 133. *b*) Erreur des protestants : ils prétendent que la grâce est une puissance en Dieu, ne modifiant rien en nous. Non seulement la grâce suffisante nous rend possibles les actes qui nous étaient impossibles, mais elle nous fait tendre positivement vers les honnêtes et saintes actions, p. 134. *c*) Contradiction de Pascal qui rit du pouvoir conféré à l'homme par la grâce suffisante, et qui invoque le principe dont nous nous servons quand il veut expliquer notre pouvoir de résister à l'efficace volonté de Dieu, p. 135.

2. La grâce suffisante nous confère le pouvoir de faire *tout le bien* qui intéresse notre salut.

a) Erreur de Jansénius : Jansénius enseigne que la grâce ne nous rend pas capables d'accomplir tous les commandements, ni de vaincre les plus graves tentations. Fréquent

préjugé du monde à ce sujet, p. 136. *b*) Réfutation de cette erreur par le témoignage d'Isaïe, de l'Évangile, de saint Paul, des conciles, de la raison, p. 137-139.

3. La grâce suffisante confère à *tous les hommes* sans exception le pouvoir de vivre honnêtement et saintement. *a*) Aux chrétiens justes, elle permet de persévérer, aux chrétiens coupables, elle donne la faculté de se convertir. Combien la grâce se prodigue aux fidèles, p. 139-141. *b*) Elle n'est pas le privilège des chrétiens. Condamnation de la proposition de Quesnel : *Extra Ecclesiam nulla concedilur gratia*. Comment Dieu peut accorder sa grâce aux peuples qui n'ont pas entendu l'Évangile, p. 141-143. *c*) La grâce suffisante ne manque pas, même aux esprits les plus aveugles, aux cœurs les plus durs. Texte de saint Thomas Il en a été ainsi dans tous les siècles. Raisons de cette doctrine : Dieu veut le salut de tous; Jésus-Christ est mort pour tous les hommes. Explication de cette double affirmation, p. 144-147.

II

Non seulement la grâce nous donne le pouvoir de bien agir, elle nous fait bien agir. Elle se nomme alors efficace.

1. *a*) Il y a loin de la puissance à l'action. Victoires de la grâce sur l'âme humaine, p. 147-149. *b* Raison générale de l'efficacité infaillible de la grâce. Dieu dont la grâce n'est que l'instrument, est le maître absolu de toute vie et de toute activité, p. 150. *c*) Multiples procédés par lesquels la grâce atteint son effet, p. 151.

2. D'où vient l'efficacité de la grâce? Principes sur lesquels s'accordent les catholiques ; condamnation des explications données par Jansénius. La foi sauvegardée, deux écoles parmi les orthodoxes, p. 152.

a) Système de Molina. Dans ce système l'efficacité de la grâce vient du consentement de la volonté humaine. L'infaillibilité du consentement de la volonté humaine vient de l'infaillibilité de la prescience divine et de l'ordre des choses choisi par Dieu. Les motifs de ce choix restent un mystère. Reproches faits à ce système, avantages que plusieurs y trouvent. Il a droit de cité dans l'Église, p. 153-154.

b) Système de saint Thomas. La grâce efficace tient son efficacité d'elle-même. Elle est efficace *ab intrinseco* et elle dif-

fère essentiellement de la grâce suffisante. Elle meut la liberté infailliblement, non nécessairement. Diverses objections faites à ce système Réponse des Thomistes. Avantages de la doctrine de saint Thomas. Le mystère de la prédestination reste insondable, et c'est, en dernière analyse, dans la prédestination que se cache la raison de l'efficacité de la grâce. p. 155-159.

Liberté que l'Église laisse de se rallier à l'un ou à l'autre de ces deux systèmes. Ce qu'il faut croire en cette question. Ce qu'il faut faire sous l'inspiration de la grâce. La doctrine du grand nombre des élus adoucit le problème de la prédestination. Il est permis de croire que le dernier mot restera à la miséricorde, p. 159-161.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

DE LA FORCE DE LA GRACE

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

La suite de nos pensées nous amène à traiter de la force de la grâce. J'éprouve une certaine appréhension, je l'avoue, en abordant ce sujet, car il est difficile de fixer intégralement les droits de la grâce sans paraître blesser les droits de la liberté, difficile de sauver l'intégrité de la liberté sans soulever des objections contre la souveraineté de la grâce. Entre Pélage, qui fait de l'homme le maître presque absolu de ses destinées, et Luther qui lui refuse toute autorité sur ses actes, la voie est malaisée : pourtant si l'on verse dans le libéralisme du premier, on livre les consciences à l'orgueil et à la présomption : si l'on dévie vers le fatalisme du second, on jette les âmes dans une froide torpeur et dans le désespoir. A quelque système qu'on se rallie d'ailleurs pour éviter ces écueils et concilier ces deux grandes

choses, la grâce et la liberté, quelque chemin que l'on prenne pour pénétrer plus avant, on n'arrive pas à la pleine lumière. Après une longue série de raisonnements, l'esprit humain finit toujours par se retrouver devant l'insondable profondeur d'un mystère, qui a tourmenté notre race depuis le commencement des siècles et que notre race n'a point expliqué : le mystère de la prédestination. Saint Augustin et saint Paul l'ont déclaré impénétrable, ne nous flattons pas de percer le secret de la Providence. Lorsque s'éveillent en notre âme des inquiétudes qui nous rendraient la vie trop pesante, remettons notre sort entre les mains du Père qui est aux cieux, et retenons ces deux vérités qui dominent toutes les écoles : d'une part, nous sommes libres et Dieu est tout-puissant; d'autre part, si nous nous perdons, c'est par notre faute, et si nous nous sauvons, Dieu est le premier auteur de notre victoire. Travaillons avec courage, comme si nous étions capables de tout, et demandons sans cesse, humblement, le secours du ciel comme si nous ne pouvions rien que par lui.

La grâce manifeste d'abord sa force en conférant à l'homme le pouvoir d'agir conformément aux intérêts de son salut : sous cette première forme, elle s'appelle grâce suffisante. Ensuite elle nous fait infailliblement accomplir les bonnes actions exigées par la loi de Dieu : sous cette seconde forme, on la nomme grâce efficace.

I

La grâce suffisante n'est point un don indéterminé, une réalité sans vertu. Elle apporte à l'homme le pouvoir positif de faire le bien qu'il eût été impuissant à réaliser sans elle. Elle le rend capable de tout le bien naturel ou surnaturel que comporte l'œuvre du salut éternel : ce qui revient à dire que la grâce suffisante nous permet d'observer toutes les prescriptions de la loi. Enfin l'énergie de la grâce suffisante est si riche qu'elle nous communique à tous sans exception la faculté de faire le bien, et de le faire dans la mesure où il est exigé pour notre sanctification.

La grâce suffisante nous apporte la faculté de faire le bien que nous étions impuissants à réaliser sans elle.

Personne n'a de peine à saisir la différence qui sépare un aveugle d'un homme doué d'une bonne vue. Le premier ne peut pas jouir de la lumière, il ne peut contempler ni les formes, ni les couleurs; le second peut les voir, dût il ne jamais se servir de ses yeux. Il en est ainsi dans l'ordre de la grâce : la grâce apporte d'abord un surcroît de force intellectuelle et morale (1).

St. Albert's

(1) App. N. 1, p. 419.

Luther et Calvin, toujours décevants, n'ont voulu voir dans la grâce qu'une façon de parler. Pour eux, la grâce reste en Dieu sans relever notre faiblesse, la nature, viciée à fond, est fatalement vouée au mal, aucun précepte n'est praticable : en résumé nous demeurons purement passifs dans l'œuvre grandiose de notre régénération présente et de notre transformation future. Eh bien! non. La grâce suffisante n'est même pas une énergie neutre, nous laissant suspendus à égale distance du bien et du mal, tout en nous octroyant la possibilité de nous livrer à l'un ou à l'autre ; c'est une force positive dont les tendances s'orientent toutes vers les honnêtes et saintes actions. Pareille aux eaux qui s'élèvent naturellement au niveau d'où elles ont jailli, à moins qu'un obstacle n'arrête leur ascension, la grâce suffisante nous fait monter, quand nous n'entravons pas son action, dans les sentiers de la vertu et dans la direction de la béatitude. Cette force ajoute à nos ressources naturelles des ressources nouvelles, accroît notre puissance, nous rend capables de connaître la perfection qui nous dépassait et d'y adapter notre activité. L'honnêteté réclamée par la raison, la sainteté exigée par l'Évangile ne sont pas réalisées dès que l'on a reçu la grâce suffisante. Quand le don de Dieu, sous cette première forme, s'est répandu dans nos âmes, nous sommes armés pour entrer dans la voie de la béatitude. Son effusion nous arrache donc à notre

infirmité, change totalement les conditions de notre vie, établit une proportion entre nos facultés et nos obligations, nous ne faisons pas encore, mais nous pouvons faire ce que nous devons en notre qualité d'hommes et d'hommes appelés à une dignité surnaturelle, nous sommes poussés à le faire. Telle est la doctrine catholique, toujours soucieuse d'aboutir à des réalités. Lorsque Pascal aiguisait contre ce premier don de Dieu les traits de sa verve mordante, lorsqu'il accablait de ses sarcasmes thomistes et molinistes, et au delà de ces deux grandes écoles l'enseignement catholique, la logique trahissait son esprit 1). Il oubliait que les facultés sont des perfections précieuses, même quand elles ne s'exercent pas. Sa critique était d'autant plus mal fondée que, pour concilier la grâce efficace avec la liberté, il était obligé d'invoquer dans la dix-huitième Provinciale le principe qu'il avait raillé dans la première et dans la seconde, de reconnaître que le pouvoir de résister à la volonté de Dieu est véritable, encore qu'il ne résiste pas Ses propres armes se retournaient contre lui, et il justifiait à la fin de son inexcusable pamphlet la doctrine qu'au début il avait vouée à la dérision (2).

Le pouvoir que confère la grâce suffisante est

(1) App. N. 2, p. 420.
(2) App. N. 3, p. 420.

destiné à s'exercer dans un domaine immense : tout ce qui intéresse notre salut en relève, et avec lui il n'est pas un précepte grave de la loi naturelle ou divine que nous ne puissions accomplir.

L'évêque d'Ypres voulait que la grâce ne nous rendît pas nécessairement capables d'accomplir tous les commandements. A l'entendre, dans certaines rencontres, nous resterions, malgré le secours de Dieu, au-dessous de nos obligations et impuissants à repousser les assauts plus véhéments de la concupiscence et de la tentation. Ne tombons-nous pas parfois dans cette erreur, Messieurs? Ne répétons-nous pas trop souvent que notre courage et notre bonne volonté se brisent fatalement contre nos habitudes invétérées, contre la violence de nos penchants, contre la fougue de nos tempéraments? En vérité, nous ne cherchons dans cette théorie déprimante qu'une justification de nos lâchetés, qu'un prétexte pour nous abandonner à la fantaisie de nos instincts et aux caprices de nos passions (1). Les Saintes Écritures ne cessent pas de dénoncer la fausseté de cette excuse, l'Esprit-Saint répète continuellement qu'à l'homme muni de la grâce rien ne manque de ce qui lui est nécessaire pour bien faire toujours, que personne ne peut être dupe en cette matière de son propre sophisme. Écoutez Isaïe :

(1) App. N. 4, p. 421.

Mon bien-aimé avait une vigne
Sur un coteau fertile,
Il en remua le sol, il en ôta les pierres,
Il la planta de ceps exquis.....
Puis il attendit qu'elle donnât des raisins.
Elle ne donna que des baies sauvages.
Qu'y avait-il à faire à ma vigne
Que je n'aie fait?
Et maintenant, habitants de Jérusalem et hommes de Juda,
Jugez, je vous prie, entre moi et ma vigne (1).

Écoutez Jésus : un jour qu'il entrait à Jérusalem, il vit la foule qui se pressait, dédaigneuse du royaume de Dieu, au temple devenu le rendez-vous des affaires temporelles. Le Maître, soudain, sentit son cœur se fendre, et à l'ingrate cité il jeta ces tendres et douloureux reproches qui s'adressent à toute conscience, capable avec la grâce de faire tout le bien qui lui est commandé, et refusant de le faire : « Jérusalem, Jérusalem, que de fois j'ai tenté de rassembler tes habitants autour de moi, comme une poule réunit ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu » (2).

Écoutez les Apôtres. Paul était en proie à d'inexprimables angoisses pendant son voyage de Macédoine. Il avait vu s'ameuter contre lui la ville d'Éphèse; à Corinthe, l'une de ses plus belles et plus chères chrétientés, éclataient la division et le

(1) Isaïe, v, 2-3.
(2) S. Matt., xxiii, 37-39.

scandale. La maladie tourmentait le corps de l'ardent missionnaire, et la calomnie s'acharnait contre son honneur. Pour comble d'infortune, Paul n'avait pas la paix intérieure, car dans son âme l'ange de Satan soulevait des tempêtes. L'épreuve fut d'une telle violence que l'Apôtre la crut au-dessus de ses forces : il poussa vers le ciel un cri de détresse, et trois fois il demanda d'être délivré. Vous savez, Messieurs, la réponse de Dieu : « *Sufficit tibi gratia mea.* Ma grâce te suffit » (1).

Écoutez les Conciles : « Dieu ne commande pas des choses impossibles. En commandant, il avertit et de faire ce que l'on peut, et de demander ce que l'on ne peut pas faire, et il aide afin qu'on le puisse. Ses commandements ne sont plus pesants ; son joug est doux, et son fardeau est léger » (2).

Écoutez la raison enfin. Si Dieu nous ordonnait des actes impossibles, s'il nous interdisait des actes inévitables, il n'aurait pas le droit de nous punir pour avoir accompli ceux-ci et pour avoir omis ceux-là. Qui donc demande des moissons à son champ quand il n'a point semé ? Quel créancier réclame l'intérêt de trésors qu'il n'a point prêtés ? Nous serions autorisés à protester avec indignation contre un juge qui exigerait de nous une perfection sans rapport avec notre faculté de bien faire. Un

(1) I *Corinth.*, XII, 9.
(2) *Conc. de Trente.* Sess. VI, ch. XI.

Dieu qui emploierait de pareils procédés de justice tomberait au rang des pires oppresseurs. Mais il n'en est point ainsi : l'énergie de la grâce est telle qu'à son moindre degré elle nous met en état de résister aux mouvements les plus impétueux de la concupiscence et d'éviter les fautes mortelles, car à son moindre degré elle contient une vertu divine capable de vaincre toutes les forces de l'univers. *Minima gratia*, dit saint Thomas d'Aquin, *potest resistere cuilibet concupiscentiæ, et vitare omne peccatum mortale, minima enim charitas plus diligit Deum, quam cupiditas millia auri et argenti* (1). Par elle-même, la grâce suffisante est donc souverainement féconde ; si elle demeure stérile c'est que nous avons volontairement entravé son action, paralysé sa puissance, opposé à ses inspirations une résistance obstinée.

Ce n'est pas à quelques individus que la grâce confère le pouvoir de se dominer, de vivre honnêtement, saintement, c'est à tous. Son empire s'étend aux peuples, aux générations, aux personnes, nul n'échappe complètement à son action. Si le monde ne refusait pas de suivre ses impulsions, elle le régénérerait entièrement, en le soulevant du mal au bien, de la misère à la gloire, du temps à l'éternité, de la terre au ciel.

(1) IIIª P., q. LXX, art. 4.

Elle est donnée aux chrétiens, s'ils sont justes afin qu'ils puissent persévérer, s'ils sont coupables afin qu'ils puissent se convertir. Direz-vous qu'elle vous manque, Messieurs? Mais notre atmosphère en est imprégnée, partout on la rencontre, on la respire. Il n'est pas de jour où, sous une forme quelconque, elle ne vous sollicite. Elle est dans cet exemple qui vous émeut, dans ce livre qui ramène votre attention à des idées de foi et de religion, dans la parole de Dieu que vous entendez, dans ces illuminations intérieures, dans ces inspirations subites qui réveillent votre conscience et vous poussent à changer de mœurs et de vie. Aux jours de fête, quand vous voyez vos femmes et vos enfants, la paix dans le regard, l'espérance au cœur, entrer au temple, s'agenouiller, prier, communier, n'êtes-vous pas secrètement envahis par une tristesse que vous dissimulez, qui pourtant ne se dissipe que lentement et au contact dissolvant des vanités du monde? C'est la grâce qui frappe à la porte de votre âme, qui provoque cette mélancolie salutaire, et si elle ne triomphe pas, ne rejetez pas sur elle la responsabilité de son échec : c'est vous qui avez refusé de la suivre dans son essor. Partout où le Christ est connu et aimé, partout où il y a des prêtres, des autels, des adorateurs, la grâce travaille les pensées, les sentiments, et presse chacun de nous de devenir saint s'il ne l'est pas, plus saint, s'il l'est déjà. Je dirai que l'Église catholique est sa patrie,

qu'elle y a son foyer, tout son fonctionnement, tous ses rayons, tout son éclat, toute sa chaleur. Les pierres de nos temples, les chants et les spectacles de notre liturgie, les statues de nos autels, les rites des naissances, des fiançailles, des sépultures, les sacrements, le sacerdoce ne sont que des moyens dont elle se sert pour nous émouvoir et nous vaincre. Ne vous plaignez pas qu'elle vous fasse défaut, car les hommes et les choses élèveraient la voix pour la défendre et pour vous confondre.

Cependant, elle n'est pas le privilège des chrétiens, elle est assez riche pour se communiquer en dehors des peuples instruits de l'Évangile. Aucune frontière, aucune barbarie ne l'arrêtent, elle franchit les distances, elle fait sans cesse le tour du monde et sa flamme va réchauffer tous les rivages. Quesnel avait affirmé que, hors de l'Église, la grâce n'a point de sujets. *Extra Ecclesiam, nulla conceditur gratia* (1). Le 8 septembre 1713, dans la bulle *Unigenitus*, le pape Clément XI marqua des notes les plus sévères cette odieuse restriction. Juifs, païens, hérétiques, hommes de toute race, de toute langue et de toute nation subissent l'influence du Christ et reçoivent ses dons. Et comment, direz-vous, la grâce pénètre-t-elle dans ces régions où n'a point retenti la parole apostolique? Pensez-vous

(1) Denzinger, 1244.

donc que le Verbe de Dieu soit enchaîné aux lèvres de ses ministres, qu'il ait besoin d'eux pour se faire entendre où et quand il lui plaît? L'Esprit souffle où il veut, sans dépendre de personne et l'Éternel a, ce me semble, le droit de faire par lui-même ce qu'il fait par les instruments de sa miséricorde, d'agir directement sur les intelligences et sur les volontés? Oterez-vous à Jésus, auquel son Père a donné la terre en héritage, la liberté de cultiver son domaine tout entier, d'y répandre son sang et sa grâce pour le féconder? N'en doutez point, il visite, il sillonne son bel empire, et quand les apôtres, messagers ordinaires de sa vérité, lui font défaut, il porte lui-même à ses sujets les secours dont ils ont besoin pour se sauver.

Même les apostats, même les blasphémateurs qui ont renié leur baptême, livré leur raison et leur chair à tous les désordres, qui ont abusé de tous les biens, ne sont pas exceptés des faveurs célestes. Point d'esprit si aveuglé qui ne puisse s'éclairer, point de cœur si dur qui ne puisse s'attendrir, qui ne reçoive réellement la grâce requise à cet effet. Sans doute, Dieu diminue le nombre de ses interventions, et par là le nombre de leurs trahisons, mais il ne les abandonne pas complètement. Je n'improvise nullement cette doctrine de miséricorde et de consolation, je l'emprunte au plus exact et au plus scrupuleux des docteurs, saint Thomas d'Aquin : « *In statu viæ nullus est qui mentis obstinationem non*

possit deponere (1). Aussi longtemps que nous sommes sur le chemin de la vie, il n'y a personne qui ne puisse sortir de son obstination. » La terre ne connaît point de damnés.

Il en a été ainsi dans tous les temps. « La grâce, dit en substance saint Prosper, n'a point manqué aux siècles passés. Dieu a traité avec plus de sollicitude et plus d'indulgence le peuple d'Israël, mais son éternelle bonté n'a pas oublié le reste de l'humanité et ne lui a point refusé les avertissements capables de l'amener à le connaître et à le craindre... Tous les âges, toutes les générations, tous les individus ont reçu à divers degrés les dons du ciel (2). Retenons donc que la force de la grâce est telle que les fils d'Adam sans exception en ont été revêtus, et si elle ne les a pas entraînés tous dans le courant de la vie éternelle, c'est que beaucoup ont refusé de céder à ses instances.

A cet enseignement deux principes servent de fondement : Dieu veut le salut de tous, Jésus-Christ s'est incarné et est mort pour tous.

Dieu veut le salut de tous. Non seulement avant la chute d'Adam, mais dans l'état même où la faute originelle nous a placés, il appelle à la gloire les créatures raisonnables sans exclure personne. « Je

(1) I, Dist. XLVIII, q. I, art. 3, ad 2um.
(2) *Salmanticenses*. Tract. XIV, disp. VI, dub. III, 1.

vous conjure, disait saint Paul, dans sa première lettre à Timothée, d'adresser à Dieu des supplications, des prières..... pour tous les hommes, pour les rois et pour tous ceux qui sont constitués en dignité..... C'est là une chose bonne et agréable aux yeux de notre Dieu qui veut que tous les hommes soient sauvés et arrivent à la connaissance de la vérité » (1). Que nous sommes loin des implacables rêveries qui attribuent au meilleur des Êtres le dessein arrêté, positif, de bannir de sa présence, d'exclure de sa maison, de damner d'avance une partie de ses enfants! L'Évangile ne connaît pas ce Dieu abominable qui, pour s'arroger le droit de punir éternellement ceux qu'il a haïs avant la naissance du temps, les voue au mal par une nécessité invincible.

Le Dieu de l'Évangile nous a livré son Fils, et a prouvé par cette générosité combien il désirait nous arracher à notre indigence. Mais Jésus-Christ adoptera-t-il toute l'humanité? Comme ses frères selon la chair, ne se montrera-t-il pas exclusif? N'apparaîtra-t-il pas en protecteur d'une caste, d'un peuple, d'une race, d'un temps? Non, Messieurs, c'est là un des traits les plus caractéristiques de sa vie, il renverse toutes les murailles élevées par le particularisme humain, son action sur la terre n'a de limites que le monde. Point de Juif, point de Gentil;

(1) I *Timoth.*, II.

point de pauvre, point de riche; point d'homme libre, point d'esclave; point d'ignorant, point de savant; point de juste, point de misérable qui ne soit appelé au droit de citoyen dans son royaume.

Jésus est le bien commun de toute la nature. Ses mystères sont à tout le monde, son Évangile n'est le privilège de personne, sa mort est le sacrifice public, son sang est le prix de tous les péchés, sa table est ouverte aux fils d'Adam sans exception. A chaque instant, il fait allusion à son rôle de Rédempteur universel. « Venez à moi, dit-il, vous tous qui êtes accablés sous le poids de vos travaux, de vos peines, de vos crimes, et je vous soulagerai. C'est la volonté de votre Père qui est dans les cieux que pas un de ces petits ne périsse. » Il se plaît à répéter qu'il s'intéresse à chaque vie, on dirait même que plus une âme est exposée, avilie, plus il la recherche pour lui assurer le moyen de se réhabiliter. Les scribes étroits lui reprochent de frayer avec les pécheurs et les publicains. « Quel est l'homme parmi vous, leur répond le Maître, qui ayant cent brebis, s'il en perd une, ne laisse les quatre-vingt dix-neuf autres au desert, pour chercher celle qui est égarée, jusqu'à ce qu'il la retrouve » (1)? Suivez-le de sa crèche à sa croix. A peine né il appelle à lui les Israélites par les anges, les Gentils par les astres. Qu'on soit de Bethsaïde ou

(1) S. Luc, xv, 1-10.

de Capharnaüm, de Tyr ou de Sidon, de Chanaan ou de Samarie, il s'attendrit sur les infirmités morales, il propose de les guérir, comme il guérit toutes les maladies et toutes les langueurs physiques. Regardez-le sur le gibet à l'heure où il consomme l'œuvre de notre salut : il implore son Père, et sa prière enveloppe les sectaires qui insultent à ses derniers spasmes et qui rient de son atroce agonie, les scélérats qui, pendus à ses côtés, joignent leurs outrages à ceux de ses ennemis. Le Christ de l'hérésie porte un visage crispé, ses bras se rapprochent pour ne point embrasser toute la race perdue, son geste se rétrécit, il est avare de son sang, il en compte les gouttes, il en mesure l'effusion ; d'une main, il attire le petit nombre de ceux qu'il a choisis et prédestinés, de l'autre, il repousse la masse que, d'avance, il a réprouvée et maudite (1). Le Christ vivant, réel, historique, n'a point cette physionomie : il permet qu'on l'attache à l'instrument de son supplice, comme s'il voulait se refuser à lui-même la faculté de rebuter qui que ce soit, son regard s'arrête compatissant sur la multitude des peuples, ses bras sont largement tendus à quiconque veut aller s'y jeter ; en laissant ouvrir son cœur, il laisse ouvrir à tous la porte de la vie, il s'est incarné, il a parlé, il a travaillé, il a souffert, il est mort pour tous les individus et toutes les nations. A l'heure

(1) App. N. 5, p. 422.

où je parle, dans l'attitude émouvante de l'agneau immolé, en montrant ses plaies, il supplie son Père de pardonner, de convertir, de sauver, et se retournant vers le monde, il répand à profusion la semence bénie de la sainteté et s'efforce d'attirer tout à lui. *Cum exaltatus fuero, omnia traham ad me ipsum*. Le champ de l'avenir ne suffit pas à son action qui remonte jusqu'au commencement le cours du passé, son amour et sa grâce s'élèvent à travers toutes les générations jusqu'au premier des hommes et redescendent jusqu'au dernier. Si, par conséquent, à quelque point de l'espace ou du temps que la Providence nous ait placés, nous ne sommes pas honnêtes et saints, ce n'est pas que la grâce nous ait jamais manqué, c'est que nous avons manqué à la grâce et voulu sans elle réaliser la destinée qui ne se peut réaliser que par elle (1).

II

La grâce confère donc à tous les hommes le pouvoir de devenir saints; s'ils font mal et s'ils se perdent, c'est toujours par leur faute. Sur ce point, il ne peut y avoir de divergence entre les chrétiens, nous sommes en face d'un article de foi (2). Aussi longtemps que la grâce ne nous octroie que la faculté

(1) Concile de Trente, corr. 17.
(2) App. N. 5 *bis*, p 422.

de bien faire, la théologie l'appelle suffisante, car elle n'entraîne pas que nous fassions bien. Mais la grâce ne nous donne pas seulement la puissance d'agir, elle nous fait agir. « Dieu, dit saint Paul, opère en nous le vouloir et le faire, selon son bon plaisir. *Deus est qui operatur velle et perficere, pro bonâ voluntate* (1). « Nous voulons, s'écrie saint Augustin, Dieu opère notre vouloir, nous agissons, Dieu agit en nous, et selon son bon vouloir. Cela nous est avantageux, il est pieux, il est vrai de le croire, de le dire, afin que par cette confession humble et soumise nous attribuions à Dieu toute l'œuvre de notre salut » (2). Sous cette seconde forme la grâce s'appelle efficace.

Il y a loin de la puissance à l'action. Que de choses nous pouvons que nous ne ferons jamais! que d'intelligences aptes à découvrir la vérité resteront plongées dans l'ignorance, que d'individus élevés par leur supériorité à la hauteur des plus importantes missions n'en rempliront aucune! Il y a même loin du vouloir, qui pourtant est déjà une action, à sa pleine exécution. « Le vouloir est à ma portée, écrivait l'Apôtre aux Romains, non son accomplissement, car je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je ne veux pas » (3). La grâce nous mène et au vouloir et à

(1) *Philipp.*, II, 13.
(2) *De dono perseverantiæ*, cap. XIII.
(3) *Romains*, VII, 18-19.

l'action. Qui racontera ses conquêtes et ses victoires sur l'âme humaine! Sous son empire, les loups se changent en agneaux, les vautours en colombes, les persécuteurs en apôtres, les bourreaux en martyrs, les scélérats en saints. Sous son empire, les races décadentes ou rachitiques se régénèrent, les barbares se dégagent de leurs superstitions, de leurs mœurs brutales et entrent dans les voies d'une civilisation supérieure, les âmes basses montent, les cœurs gâtés deviennent chastes, les tempéraments farouches s'apaisent, les caractères mous s'arrachent à leur faiblesse, les consciences prennent leur essor et volent de perfection en perfection. Il faut attribuer tous les succès du Christianisme et de l'Évangile à la grâce, qui leur communique son énergie et explique, je vous l'ai dit, leur fécondité. Parmi ces succès, il en est de publics, de retentissants que l'histoire inscrit dans ses annales en traits ineffaçables; il en est surtout de modestes, de secrets où se renouvellent et s'exaltent les esprits, où se rectifie l'orientation des vies, où se transforment les activités.

Quoi d'étonnant! L'âme humaine est la plus indomptable des créatures terrestres, mais aucune force ne saurait égaler celle de l'Esprit-Saint dont la grâce est l'instrument. Nul, dit en résumé saint Augustin, n'empêchera le succès des desseins de Celui qui sait tout et qui peut tout. On ne pense pas assez à ce que l'on entreprend, ou l'on n'est pas capable d'y penser comme

il faut, quand on se croit en état de ruiner les projets du Tout-Puissant et d'en arrêter l'accomplissement. Ne change-t-il pas les mauvaises dispositions en bonnes, inclinant les libertés humaines quand il veut, et où il veut (1.)? Quoi, Messieurs! Il n'est pas une créature qui n'exerce sur nous une influence : un orage, un événement imprévu, une déception, un nuage suffisent à bouleverser nos sentiments, à en modifier radicalement la nature, à en détourner le cours; et Dieu n'aurait pas la faculté de nous diriger à son gré? N'en doutez pas, il est maître de notre vie et de nos destinées. Tout temps lui est propre pour faire ce qu'il veut en nous, nul déréglement ne l'arrête, les causes créées ne sauraient suspendre l'efficacité de ses opérations. Sa grâce prend, pour arriver à ses fins, des formes aussi variées qu'admirables, mais elle ne manque point le but qu'il lui assigne.

Parfois, c'est une activité sans repos qui poursuit fiévreusement son œuvre et réalise en un instant une perfection qui semblait réclamer une longue suite d'années. Ailleurs, c'est une patiente travailleuse qui insensiblement gagne du terrain et se contente d'enregistrer chaque soir un bénéfice destiné à préparer celui du lendemain. Par la terreur, par la véhémence, par le charme, par une suave lenteur, elle remue si à propos les ressorts de la conscience et de la liberté

(1) I. *Oper. Imperf.*, 95 ; *Enchiridion*, 98.

qu'elle « nous conduit où il lui plaît par nos propres inclinations, ou en retranchant ce qu'il y a de trop, ou en ajoutant ce qui leur manque, ou en détournant leur cours sur d'autres objets ». S'adaptant à toutes les circonstances, s'accommodant à tous les caractères, se proportionnant à toutes les aspirations, prenant la température de tous les cœurs, elle fond les sentiments de glace comme le soleil du printemps, elle éteint dans les larmes les yeux trop ardents, elle touche, elle dompte, elle maîtrise : Madeleine n'ose plus lever cette tête qu'elle portait autrefois si haute pour attirer les regards, Paul renonce à ses desseins de carnage et de sang, Augustin brise ses chaînes, Cyprien secoue ses doutes mortels, résout des difficultés qui lui semblaient insurmontables.

Quand la grâce produit ainsi son effet, on la nomme efficace. Mais pourquoi ne produit-elle pas toujours son effet? Pourquoi n'est elle pas toujours efficace? D'où vient que la semence de vie éternelle ne lève pas malgré les épines et les pierres, puisque le divin laboureur est tout puissant à cultiver le sol de nos âmes?

Ici, Messieurs, apparaît l'insondable mystère de la prédestination, ici la raison se perd dans l'abîme des conseils divins.

Dieu ne veut pas que périsse toute l'humanité : il choisit, il compte ses élus et il décrète qu'il les

sauvera. Seulement il ne les sauvera que si en eux sa grâce triomphe infailliblement, et c'est pourquoi il leur donne une grâce qui, dans son ensemble, ne manque pas son effet, qui finalement les conduit à la gloire. Aux autres il accorde un secours suffisant pour se sauver, et qui de fait ne les empêche pas de se perdre. La grâce efficace porte donc son nom parce qu'elle produit d'une manière indéfectible son fruit de salut. Jusqu'ici, tous les catholiques sont d'accord.

Mais à quel principe faut-il faire remonter la force de cette grâce toujours victorieuse ? Pour Jansénius, la grâce efficace est douée d'une puissance irrésistible, elle nécessite la volonté humaine. Elle agit si impérieusement, elle parle si délicieusement et si triomphalement au cœur, elle enveloppe l'âme de tels charmes que l'homme lui donne fatalement son assentiment et cède à son emprise. Ainsi, parfois, la passion fond sur nous avec tant d'impétuosité, nous emporte avec tant de fureur et enchaîne si souverainement tous les ressorts tentés de lui résister, que nous suivons inévitablement son impulsion. Mais dans cette rencontre, la liberté succombe, et avec elle la racine de la vie morale et du mérite. A plusieurs reprises, l'Église a réprouvé cette hérésie, qui n'exalte le don de Dieu qu'en nous enlevant la disposition de nous-mêmes et toute part d'activité libre dans l'œuvre de notre salut.

Les docteurs orthodoxes doivent donc s'entendre

pour enseigner que la grâce efficace laisse à l'homme l'intégrité de la liberté. Lorsqu'il s'agit de définir l'infaillibilité de la connexion qui lie cette grâce à son effet, ils se divisent en deux grandes écoles.

Pour Molina, la grâce efficace et la grâce suffisante ne diffèrent point si on les considère en elles-mêmes ; la première doit son nom et son succès au consentement de la volonté créée, comme la seconde doit son échec à la résistance de cette même volonté. « Le libre arbitre, dit le maître de Coïmbre, ayant la faculté de consentir ou de ne pas consentir, de coopérer ou de ne pas coopérer au secours de Dieu, rend ce secours efficace s'il y consent et s'il y coopère comme il le peut ; inefficace, si, comme il le peut aussi, il refuse d'y consentir et d'y coopérer » (1). Comment comprendre qu'un secours restant essentiellement le même emporte dans un cas l'assentiment de la volonté, et dans l'autre se heurte à une résistance qui le fasse échouer? Voici : Dieu, en vertu de sa science transcendante, envisage tous les plans réalisables qui se présentent à son esprit avec toutes leurs circonstances de temps, de milieu, de personnes. Il voit que s'il choisit tel ordre de choses, s'il donne telle grâce à deux hommes, l'un répondra à ses avances, l'autre les méprisera. Il adopte cet ordre, du même coup il est sûr que des deux individus

(1) *Concordia*, q. XXIII, art. 4 et 5, disp. I, memb. VI.

visés, l'un obéira à la grâce qui en lui deviendra efficace, l'autre lui désobéira et la rendra inefficace. Il prédestinera le premier après avoir prévu ses bonnes actions et ses mérites, il réprouvera le second après avoir prévu ses fautes et ses démérites. De sorte que si vous demandez dans ce système : D'où vient l'efficacité de la grâce? On vous répondra : du consentement de la liberté. Et d'où vient le consentement infaillible de la liberté ? De la prescience divine et de l'ordre de choses choisi par Dieu Et pourquoi Dieu s'est-il prononcé pour un ordre plutôt que pour un autre dans lequel des événements contraires auraient pu se produire? Mystère qu'il faut rapporter à la libre et miséricordieuse volonté de Dieu, maître de choisir ce qui lui plaît. *Id totum in solam liberam ac misericordem voluntatem Dei est referendum, qui pro solo suo beneplacito id ita voluit* (1).

Cette opinion a été remaniée, retouchée, elle n'a point subi, me semble-t-il, de modification substantielle (2).

On lui a reproché de n'assigner que péniblement un objet à la science divine, de mettre le Tout-Puissant au service de l'homme et de compromettre sa dignité de cause première, d'élever la liberté créée à une hauteur qui paraît peu conciliable avec la condition de cause seconde, c'est-à-dire de cause

(1) Molina, *Concordia*, q. xxiii, art. 4 et 5, disp. 1, memb. xi.
(2) App. N. 6-7, pp. 423-424.

essentiellement et en tout dépendante de son auteur. A plusieurs, elle paraît mieux accorder la liberté de l'homme avec la souveraineté de Dieu, expliquer plus facilement la vertu de la grâce suffisante, leur donner un rôle plus important et plus décisif dans la préparation de notre destinée heureuse ou malheureuse. Dans l'Église elle a droit de cité : elle ne se confond point avec l'erreur de Pélage; de grands esprits ardemment épris de vérité l'ont embrassée, nul ne peut vous interdire de la suivre (1).

Saint Thomas a conçu autrement le rôle de Dieu et le rôle de l'homme dans l'action de la grâce et dans l'œuvre du salut (2). Voici la genèse de sa pensée. De toute éternité, avant toute prévision de nos œuvres et de nos mérites, Dieu a prédestiné ses élus par un décret irréformable de sa volonté toute puissante, décret qui ne sera point frustré de son effet. La grâce, dont il se sert pour réaliser ses desseins et assurer à ses élus le partage de sa gloire, est plus forte que la grâce suffisante, elle est efficace par elle-même. Cette grâce agit à la racine de la liberté, elle ne meut pas nécessairement, elle meut infailliblement ceux qu'elle touche et les entraîne toujours victorieusement au bien. Son énergie se heurte aux pires obstacles sans jamais faiblir; on

(1) App. N. 8, p. 424.
(2) *Ibid.* N. 9, p. 425.

garde la faculté de lui résister, on ne lui résiste pas : car il est inadmissible que Dieu ne puisse pas disposer de ses créatures comme il l'entend et les conduire où il veut (1).

Aux partisans de cette vieille opinion, vous reprocherez peut-être de sacrifier la liberté de l'homme à la volonté de Dieu et à l'efficacité de la grâce. Ils vous répondront que Dieu, en vertu de sa puissance transcendante, meut les ressorts de la liberté sans les froisser. Il a fait que l'homme fût et qu'il fût libre, il peut bien faire aussi que nos actes soient et qu'ils soient libres, que nous voulions et que nous accomplissions par choix ce qui lui plaît.

« Notre libre arbitre, dit saint François de Sales, n'est nullement forcé ni nécessité par la grâce : mais nonobstant la vigueur toute puissante de la main miséricordieuse de Dieu qui touche, environne et lie l'âme de tant et tant d'inspirations, de semonces et d'attraits, cette volonté humaine demeure parfaitement libre, franche et exempte de toute sorte de contrainte et de nécessité » (2).

Vous leur objecterez que Dieu, n'ayant point assuré à tous les hommes la grâce efficace, ceux qui se perdront se perdront parce qu'ils auront été privés du don seul assez puissant pour les promouvoir certainement à la sanctification et au bonheur. Ils vous répondront : tous les hommes reçoivent un secours

(1) App. N. 10, p. 425.
(2) *Amour de Dieu*, II, XII.

suffisant pour faire leur salut, quiconque se damne se damne par sa faute. Quiconque arrive à la gloire le doit à un secours spécial de Dieu. Si, en effet, de deux agents concourant à la même œuvre, le premier fait tout ce qu'il faut pour réussir, et si cependant l'œuvre manque, vous serez obligé d'accuser le second. Mais si le premier agent supplée encore à l'insuffisance du second, c'est lui que vous glorifierez du succès.

Lorsque vous vous plaindrez de ne pas apercevoir le lien qui unit ces deux affirmations, ils vous diront comme Bossuet : « C'est le grand mystère de la grâce qu'en même temps que les justes qui persévèrent doivent leur persévérance à une grâce qui leur est donnée par une bonté particulière, ceux qui tombent ne puissent se plaindre que le plein et parfait pouvoir de persévérer leur soit soustrait » (1).

Si vous souffrez de voir votre sort si complètement aux mains de Dieu, ils s'étonneront que vous aimiez mieux vous confier à votre faiblesse qu'à la promesse du Tout-Puissant. « Je ne sais pas, dites-vous, ce que Dieu veut faire de moi. Quoi, savez-vous mieux ce que vous voulez faire de vous-mêmes? Puis donc que l'une et l'autre volonté, celle de Dieu et la vôtre vous sont également incertaines, pourquoi l'homme ne préférerait-il pas abandonner sa

(1) *Avertissement sur les réflexions morales*, VI.

foi, son espérance, sa charité à la plus forte qui est celle de Dieu, qu'à la plus faible qui est la sienne propre » (1)?

Vous leur demanderez enfin pourquoi Dieu donne sa grâce efficace à ceux-ci et non à ceux-là, pourquoi ces privilèges et ces inégalités? Ils n'essayeront pas de satisfaire votre curiosité, ils rejoindront les disciples de Molina et vous répéteront les paroles de saint Paul : « Qui êtes-vous pour demander des comptes à Dieu... O profondeur inépuisable de la sagesse et de la science de Dieu! Que ses jugements sont insondables, ses voies incompréhensibles! Qui a connu la pensée du Seigneur ou qui est entré dans ses conseils? Qui lui a donné le premier, pour qu'il ait à recevoir en retour? Tout vient de lui, tout est par lui, tout est en lui : à lui seul soit gloire dans tous les siècles » (2). Apprenez à captiver votre intelligence pour confesser ces deux grâces dont l'une laisse la volonté sans excuse devant Dieu, et l'autre ne lui permet pas de se glorifier en elle-même (3).

Telle est cette doctrine : son premier aspect est sévère; elle paraît à beaucoup expliquer incomplètement l'accord de l'action créée et de l'action incréée, elle éprouve peut-être quelque embarras à déterminer le but de la grâce suffisante. Mais elle fournit un objet précis à la science éternelle; dans ses

(1) Saint Augustin. *De Prædest. Sanct.*, c. xi, 21.
(2) *Romains*, xi, 19 ; xi, 33-36.
(3) Bossuet. *Avertissement*, VI.

voies Dieu reste le Maître absolu des êtres libres comme des autres, et l'homme dépend, dans toutes les fibres de sa substance, dans tous les mouvements de sa volonté, de son suprême Auteur. Mes préférences vont de son côté, bien que, il serait inutile de le dissimuler, elle laisse, sur le mystère de la prédestination et sur le partage des dons surnaturels, le voile que personne ne peut soulever (1).

Ne vous scandalisez pas, Messieurs, de ces divergences entre les amis les plus nobles de la vérité, entre les serviteurs les plus désintéressés de la foi. On accuse souvent le catholicisme d'intolérance intellectuelle, voudrait-on en même temps lui reprocher de ne pas la pousser assez loin? Il ne lui déplaît pas que les esprits travaillent sur les obscurs problèmes qui touchent à son dogme et aux fondements de sa morale, il se réjouit quand, du choc des pensées, jaillit une étincelle de lumière dont il fait son profit. Il se flatte de l'espoir que des explications diverses souriront à des tempéraments divers, que sur la question de la grâce, les intelligences plus jalouses de la liberté humaine se sentiront plus à l'aise dans la philosophie de Molina, que les partisans plus scrupuleux de la souveraineté divine se trouveront plus en sûreté dans la sagesse de saint

(1) App. N. 11, p. 426.

Thomas. Mais s'il laisse ouvert un champ immense aux libres discussions, en fait il décide souverainement des questions substantielles dont la solution est nécessaire au salut, de ce qui importe à notre certitude intellectuelle et à notre rectitude morale pour parvenir au but. La grâce de Dieu est capable de renverser tous les obstacles à votre sanctification; elle est assez forte pour triompher de vos tempéraments, de vos habitudes, de vos infirmités; chacun de vous l'a reçue assez énergique pour l'arracher à sa misère et l'engager dans la voie de la béatitude; si elle ne résistait pas à son impétueux courant, l'humanité tout entière parviendrait à la gloire, car Dieu par une volonté sincère, généreuse, appelle tous les hommes au partage de son bonheur : voilà ce qu'il faut croire. Accepter l'incertitude dans laquelle la Providence nous a laissés, afin que nous accomplissions dans la défiance de nous-mêmes et dans une crainte vigilante l'œuvre de notre salut; demander à Dieu le secours qui confère le pouvoir d'agir et le secours qui fait agir; imiter l'Église, qui dans sa liturgie si pleine de lumineux enseignements pour la piété attentive, supplie quotidiennement le Père, le Fils, l'Esprit-Saint de nous prévenir de leurs dons, de commencer, de poursuivre, d'achever l'ouvrage de notre sanctification; user de la liberté certaine que nous avons de suivre les inspirations de la grâce; dépenser nos forces au service de l'Éternel, qui ne nous abandonnera pas, si nous ne l'abandon-

nons le premier : voilà ce qu'il faut faire. Ici, deux de mes prédécesseurs se sont prononcés pour le grand nombre des élus, leurs conclusions sont les miennes. J'ai confiance que la miséricorde aura le dernier mot dans la cité future, et si la justice y garde ses droits, elle ne les exercera que contre les âmes orgueilleuses et rebelles qui auront, par leur opiniâtreté volontaire, exaspéré la bonté. Vous n'êtes point de ces âmes, Messieurs : c'est pourquoi, s'il y a dans le problème de la grâce assez d'obscurité pour vous faire trembler, il y a aussi assez de certitude pour autoriser votre espérance, une espérance qui ne sera point confondue. Convertissez-vous, travaillez, le don du Christ ne vous manquera pas : au terme de votre carrière, Dieu couronnera en même temps vos mérites et ses bienfaits.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

DES EFFETS DE LA GRACE : DE LA JUSTIFICATION

SOMMAIRE

Deux effets de la grâce : la justification, le mérite.

Grandeur de l'acte qui nous justifie. Rôle considérable du problème de la justification dans l'histoire religieuse. Définition de la justification. En quoi consiste la perfection réalisée par la justification ? Quelles sont les étapes qui y conduisent ? p. 169-170.

I

Deux résultats obtenus par la justification qui est l'effet de la grâce sanctifiante : l'âme est purifiée de ses péchés et retrouve ainsi une justice négative, elle est revêtue d'une dignité surnaturelle et passe à un état de perfection positive.

1. La grâce sanctifiante efface d'abord nos fautes et nous rend notre innocence.

a) Le fardeau du péché. La grâce nous l'enlève comme le prouvent les témoignages de saint Paul, de saint Jean, de Jésus-Christ, de saint Augustin, du concile de Trente. Pratiques des premiers chrétiens. Incompatibilité de la grâce et du mal qui ont des propriétés contraires, p. 171-176. *b*) L'innocence que nous rend la justification est personnelle et intérieure. Hérésie à ce sujet de Luther et de Calvin. Cette doctrine est consolante ; le pacte de l'âme avec le mal n'est pas éternel. Elle relève merveilleusement la gloire du Sauveur, l'efficacité de sa Passion, la force de son Esprit, le prix de sa charité. Comparaison de notre enseignement avec celui de Luther, p. 176-178.

2. La justification sanctifie et renouvelle l'homme intérieur par l'effusion des grâces et des dons qui l'accompagnent. Rectitude absolue de l'âme juste.

a) Attachement du juste à la vérité. Soumission de la volonté à la raison, de la sensibilité à la volonté p. 179. *b*) Disposition du juste à l'endroit de ses semblables : sincérité, bonté. Attitude du juste dans la famille, à l'égard de sa

femme, de ses enfants. Le juste comme citoyen, p. 180. *c*) Perfection du juste mis en des rapports surnaturels avec Dieu par sa foi, par son espérance, par sa charité. Rejaillissement de cette perfection sur tous les sentiments du juste. La transformation n'est pas achevée : quand elle le sera, tout l'homme sera mis à l'abri du mal : le corps et l'âme vivront dans un commerce parfait avec la justice, p. 181. *d*) Noblesse de la justice chrétienne : elle est supérieure à la justice de Luther, des Pharisiens, des païens, à la justice purement humaine, car elle est personnelle, intérieure, totale, et à la fois humaine et divine, p. 182.

II

La grâce actuelle prépare la justification en s'assurant le concours de la liberté. Nécessité pour l'homme de coopérer à l'œuvre de sa justification. Textes du concile de Trente et de saint Augustin, p. 182-183.

Série des actes qu'inspire la grâce actuelle quand elle pousse l'homme vers la justice chrétienne.

1. La foi. *a*) Récit de la conversion de saint Paul qui commence par la vision du Christ. La foi en nous mettant en un premier rapport d'esprit et de cœur avec Dieu devient le principe, le fondement, la racine de la justification. Rôle des idées dans la régénération de l'homme et dans sa déchéance, 184-186. *b*) Nature de la foi qui justifie. Ce n'est pas une simple confiance, un sentiment vague, une conviction superficielle, c'est un assentiment net à toutes les vérités révélées : assentiment qui, comme dans saint Paul, porte sur une réalité positive et non sur un idéal flottant, sur un symbole insaisissable, sur un fantôme nuageux, p. 186. *c*) Importance que nous attachons à la foi. Importance que Jésus-Christ y attache lui-même. Comment le scepticisme et l'incrédulité paralysent, dirait-on, sa puissance, p. 187-188.

2. La crainte. La foi seule ne justifie pas. *a*) L'âme pécheresse en présence du Dieu de la foi craint, car ce Dieu est juste et vengeur. Exemples de saint Paul et de sainte Madeleine, p. 189. *b*) Action de la crainte sur l'âme coupable. La crainte éloigne celle-ci du mal en éveillant la terreur du châtiment. Comparaison de Tertullien, p. 190.

3. L'espérance. *a*) Caractère inférieur de la crainte qui ne

nous éloigne de la faute que par appréhension de la peine, qui pourrait nous jeter dans le découragement si la grâce n'éveillait en nous l'espérance dans la bonté de Dieu et dans l'intercession du Christ, p. 191-192. Comment l'espérance nous fait avancer dans la voie de la justification, en attachant déjà le cœur au bien divin, p. 192.

4. L'amour de Dieu. *a*) Point de justice où il n'y a point d'amour. Degrés de la justice correspondant aux degrés de l'amour. Réconciliation de saint Pierre avec le Sauveur, p. 193-194. *b*) L'amour dont il s'agit s'attache à Dieu et subordonne tous nos intérêts aux siens, comme l'exige l'ordre de la justice. Il est faux que nous ne recherchions dans la religion que notre bien personnel, p. 194-195. *c*) Cet amour nous commande deux sentiments : sentiment de pénitence, sentiment de bon propos. Stérilité de beaucoup de larmes. Efficacité des larmes de la pénitence.

Ferme volonté de pratiquer tous les commandements de Dieu. Dispositions de Saul de Tarse, de Marie de Magdala. Moment de la justification par l'infusion de la grâce sanctifiante, p. 196-198.

Résumé de la conférence, p. 198-199.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

DES EFFETS DE LA GRACE : DE LA JUSTIFICATION DU PÉCHEUR

Monseigneur,

Messieurs,

Il nous reste à chercher quels sont en chacun de nous les effets pratiques de la puissance divine et nécessaire que nous appelons la grâce. Ses deux principaux effets sont la justification et le mérite : elle nous rend d'abord justes, saints, puis nous fait agir d'une manière méritoire auprès de Dieu. La justification de l'impie est aux yeux des docteurs chrétiens la plus belle œuvre de Dieu, car elle change une âme déchue en une âme noble et resplendissante de beauté. Elle dénote même une puissance plus absolue que l'acte par lequel le Très-Haut nous glorifie et nous fait entrer dans son bonheur, puisqu'elle commande pour ainsi dire cet acte qui n'en est que l'achèvement. La justification d'une âme pécheresse,

dit saint Augustin, mérite plus d'admiration que la création du ciel et de la terre (1), et il ajoute ailleurs : « Il est plus grand d'être juste que d'être homme. Si c'est Dieu qui vous a fait homme, si c'est vous qui vous êtes fait juste, vous avez fait mieux que Dieu » (2). Aussi saint Thomas était-il autorisé à écrire : « *Inter omnes partes universi excellunt sancti Dei.* Les justes sont la plus noble partie de l'univers » (3).

Cette question a joué un rôle considérable dans l'histoire religieuse : elle a été le principal prétexte invoqué par les premiers auteurs de la Réforme pour consommer leur rupture avec l'Église catholique; je voudrais la traiter aujourd'hui.

« La justification peut se définir, d'après les Conciles, le passage de l'état de péché à l'état de sainteté » (4). Ce passage s'effectue par l'infusion de la grâce sanctifiante, il se prépare par l'action commune de la grâce actuelle et de la liberté. En quoi consiste la perfection à laquelle il aboutit? Quelles sont les étapes qui y conduisent? Voilà les deux points que je propose à votre bienveillante méditation.

I

La transformation réelle qu'opère dans nos âmes

(1) Tract. 72. *In Joannem ad nox verba majora horum faciet.*
(2) *De Verbis Domini*, Serm. XV.
(3) *Rom.*, cap. VIII, lect. 6.
(4) Concil. Trid., Sess. VI, chap. IV.

coupables la grâce sanctifiante doit comporter un double résultat : nous ne sommes plus les pécheurs que nous étions, et nous devenons les justes que nous ne pouvions pas être. La grâce sanctifiante, en effet, efface d'abord nos fautes et nous communique ainsi une justice négative, ensuite elle revêt notre âme d'une dignité surnaturelle qui nous établit dans un état de perfection positive : voilà toute la justification.

D'abord elle efface nos fautes et nous rend notre innocence.

Nous avons beau nous distraire, nous étourdir, nous fuir nous-mêmes, le mal commis est un lourd fardeau sur nos épaules, une plaie honteuse dans nos consciences, un désordre grave qui appelle sur le coupable un rigoureux châtiment.

C'est un lourd fardeau sur nos épaules. Nous affectons parfois de le porter allègrement : en réalité il nous accable, il nous accable d'autant plus que nous le traînons partout avec nous, et il est des jours où son poids nous renverse et nous terrasse au milieu des agitations factices ou fiévreuses de notre triste vie. Voyez Madeleine : les fleurs parent sa tête, le vase des parfums est en sa main, et cependant, elle tombe le front dans la poussière. Voyez le publicain : il s'affaisse à l'entrée du Temple, sans pouvoir même lever les yeux, et le cri de sa détresse monte du parvis jusqu'au saint des saints :

« O Dieu, ayez pitié de moi, qui ne suis qu'un pécheur » (1).

C'est une plaie honteuse. A moins que l'on soit arrivé à cette disposition d'âme, la pire de toutes, qui oppose à la vérité le mépris et au bien l'insensibilité, il n'est point de joie dans l'état de péché. Le mal dévore sourdement le cœur sans lui laisser la faculté de s'épanouir. L'homme, dès qu'il regarde au-dedans de lui-même, sent son visage s'empourprer et son âme se remplir de honte et de douleur. Sa conscience l'interpelle, l'accuse, le condamne, le harcèle, le poursuit. Pour échapper à ces traits vengeurs, il faut que, par tous les moyens, il évite le spectacle de ses propres sentiments et qu'il se fuie lui-même.

C'est un désordre qui crie vengeance. En cet état, point de sécurité : tout crime entraîne une peine. La pensée du compte à rendre est un cauchemar pour le pécheur, qui voit avec terreur le temps emporter ses années et le pousser vers la mort inévitable, c'est-à-dire vers Dieu, qui stigmatise les actes iniques et prononce jusque sur les intentions les plus secrètes du cœur. Qui ne tremblerait devant la perspective de se trouver seul en face de ce Juge sévère, à la sentence duquel nul ne saura se dérober?

Oh! qu'il soit béni celui qui nous délivrera de ce

(1) S. Luc, xviii, 13.

fardeau, qui nous guérira de cette blessure, qui nous sauvera de ce châtiment! Aussi, quand Jean-Baptiste vit Jésus descendre de la montagne et s'avancer vers lui, il poussa un cri de joie : « Voici l'agneau de Dieu, dit-il, voici celui qui efface les péchés du monde » (1).

Jésus-Christ efface les péchés par la grâce qui nous rend notre innocence.

Que la grâce sanctifiante efface le péché, rien de plus certain dans la foi, rien de plus clair pour la raison catholique.

Rien de plus certain dans la foi : à chaque instant les livres inspirés, les Saints Pères, les Conciles affirment l'incompatibilité de la grâce sanctifiante et du mal. Consultez saint Paul, il vous répondra : « Point de commerce possible de la justice à l'iniquité, de la lumière aux ténèbres, point d'accord du Christ à Bélial. Point de place pour les idoles dans le temple de Dieu » (2). Interrogez l'apôtre bien-aimé. « Quiconque est né de Dieu, dit-il, ne pèche pas, ne peut pas pécher », non point qu'il devienne infaillible, mais il n'a point la faculté de garder sa dignité d'enfant du Père céleste et de mal faire (3). Demandez à Jésus-Christ de prononcer; vous l'entendrez répéter : « Nul ne peut servir deux maîtres, il faut ou haïr l'un et aimer l'autre, ou s'attacher

(1) S. Jean, I, 29.
(2) II *Corinth.*, VI, 14-15.
(3) I. S. Jean, 3.

à l'un et mépriser l'autre » (1). Lisez saint Augustin et vous y trouverez : « L'Esprit opérant intérieurement le bienfait de la grâce rompt le lien qui nous enchaînait à la faute. *Spiritus operans intrinsecus beneficium gratiæ, solvens vinculum culpæ* » (2). Écoutez enfin le Concile de Trente, interprétant cette tradition ininterrompue qui remonte jusqu'au Sauveur, et enseignant que l'œuvre de la grâce sanctifiante est d'abord de remettre les péchés (3). Les premiers chrétiens plongeaient entièrement dans les eaux les catéchumènes, en invoquant sur eux le saint nom de Dieu. « Les spectateurs, voyant les néophytes se noyer pour ainsi dire et se perdre dans les ondes de ce bain salutaire, puis revenir aussitôt lavés de cette fontaine très pure, se les représentaient en un moment tout changés par la vertu occulte du Saint-Esprit dont ces eaux étaient animées; comme si sortant de ce monde, en même temps qu'ils disparaissaient à leur vue, ils fussent allés mourir avec le Christ pour ressusciter avec lui à la vie de l'innocence » (4).

La grâce bannit donc le mal, et nous voudrions en vain allier dans notre sein ces deux éléments ennemis. Voilà bien d'ailleurs pourquoi nous repoussons le don de Dieu. Nous savons que lui ouvrir

(1) S. Matthieu, vi, 24.
(2) *De Peccato origin.*, II, ch. xl, n° 45.
(3) Sess. VI, ch. vii.
(4) Bossuet.

notre conscience, c'est rompre avec les habitudes, les affections qu'il ne souffre pas. Or, cette rupture nous épouvante, car ces habitudes, ces affections, nous sont à charge et en même temps elles nous sont chères : elles ont leurs racines dans les profondeurs de notre cœur, et nous avons l'impression qu'on ne pourra les en arracher sans nous faire mourir. Aussi, nous les défendons comme notre vie même, et nous résistons avec une sorte de désespoir à la grâce qui n'entre point en nous sans les extirper.

La raison nous aide à comprendre cette incompatibilité de la grâce et du mal. D'après ce que nous avons enseigné ici même, ces deux puissances ont des propriétés contraires. Le mal asservit l'esprit et lâche la bride aux passions, la grâce remet l'esprit à sa place, restaure sa souveraineté et réprime les instincts; le mal nous sépare de Dieu, la grâce nous unit à lui; le mal nous jette dans les excès ou nous voue aux plus humiliantes défaillances, la grâce rétablit dans les mœurs un parfait équilibre; le mal nous abaisse au-dessous de nous-mêmes, la grâce nous élève au-dessus. Ainsi partout le mal et la grâce se contredisent, se combattent, s'excluent; la grâce, comme la souveraine bonté dont elle est une émanation, est l'adversaire toujours armé de l'iniquité, elle ne peut pas régner sans que l'iniquité soit enchaînée, vaincue, détruite.

Le duel tragique qui divise le monde a son principe dans cet antagonisme radical, les deux cités qui se combattent avec tant de fracas sont inspirées l'une par l'esprit du mal, l'autre par l'esprit du bien. Celle-ci a dans la grâce son champion le plus actif, et c'est pourquoi son enseignement, ses œuvres, ses luttes n'ont qu'un but : ouvrir toutes les voies aux effusions, aux triomphes de la grâce. Celle-là voit dans le don de Dieu l'énergie qui la fait échouer, la force envahissante qui réduit son domaine et lui aliène les pensées, les volontés, les vies, c'est pourquoi elle s'agite, elle remue, elle soulève l'univers, en vue de lui fermer les esprits, les cœurs et de tarir sa source.

L'innocence que nous rend la justification est personnelle, c'est-à-dire qu'elle est en nous. Luther et Calvin voulaient qu'elle ne résidât qu'en Jésus, qu'elle couvrît notre indignité comme d'un voile, destiné, pour ainsi dire, à tromper Dieu, à lui faire croire que nous étions sans tache, alors que nous restions corrompus. Pour les auteurs de la Réforme, nos péchés n'étaient ni effacés, ni détruits, mais seulement dissimulés dans l'ombre de la perfection du Christ. L'Église a repoussé cette interprétation qui imposerait au Sauveur et à ses amis une sorte de comédie sacrilège, qui réduirait à rien l'œuvre de la Rédemption, qui ne changerait pas notre état. La grâce sanctifiante nous rend notre innocence, parce

qu'elle détruit en nous le péché. Quand elle a été répandue dans nos consciences, nous ne sommes pas seulement réputés purs et sans tache, nous le devenons en effet. L'œil le plus sévère chercherait inutilement dans le cœur jadis coupable la souillure et la honte, il ne les y trouverait pas (1).

Cet enseignement, Messieurs, est singulièrement consolant. Le pacte de l'âme avec le mal n'est pas nécessairement éternel, nous ne sommes pas enchaînés d'une manière indissoluble aux responsabilités qui nous pèsent le plus, il nous est possible de nous affranchir du joug sous lequel nous étions avilis. — Quand nous avons laissé l'énergie du Christ s'emparer de nous, nous avons le droit et le devoir de croire que nos iniquités, nos lâchetés ne sont plus à notre compte. Nos consciences obscurcies sont devenues lumineuses, nos cœurs tarés se sont empreints de noblesse, à la noirceur de nos âmes ont succédé la blancheur et l'éclat de la neige. « Ni les impudiques, s'écrie saint Paul, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les efféminés, ni les infâmes, ni les voleurs, ni les ivrognes, ni les calomniateurs, ni les avares ne posséderont le royaume de Dieu. Pourtant, vous avez été tout cela, du moins quelques-uns d'entre vous ; mais vous avez été lavés, vous avez été sanctifiés, vous

(1) App. N. 1, p. 427.

avez été justifiés au nom du Seigneur Jésus-Christ et par l'Esprit de notre Dieu » (1). Être sûr de sa réhabilitation, « sentir ses crimes aussi loin de soi que le levant l'est du couchant » (2), pouvoir regarder en soi sans rougir, lever les yeux vers le ciel sans crainte, quel soulagement ! Cet enseignement relève merveilleusement aussi la gloire de notre Sauveur, l'efficacité de sa Passion, la force de son Esprit, le prix de sa charité. Luther déclare que nos péchés ne nous sont point imputés à cause des mérites de Jésus-Christ, et nous disons qu'ils ne sont plus. Luther soutient que ces mérites sont grands au point de couvrir nos fautes ; nous affirmons qu'ils suffisent à les effacer. Luther confesse que par la vertu de son sang le Sauveur nous fait passer pour innocents, et nous proclamons qu'il nous le fait devenir réellement. Pour Luther, la sainteté de Jésus ne sort point de lui-même, pour nous elle rayonne et pénètre tous ses disciples. Pour Luther l'acte du Rédempteur est une parole de juge qui nous absout, bien que nous demeurions coupables, pour nous c'est une opération créatrice qui extirpe le mal de notre sein : elle va y installer le bien (3).

L'innocence n'est que le résultat négatif de la justification. « La justification, dit le Concile de

(1) I *Corinth.*, VI, 10-11.
(2) *Psal.*, CII, 12.
(3) App. N. 2, p. 423.

Trente, n'est pas seulement la rémission des péchés, mais aussi la sanctification et le renouvellement de l'homme intérieur par la réception volontaire de la grâce et des dons qui l'accompagnent » (1). Gratifiée de ces dons, l'âme devient positivement et surnaturellement juste, juste en elle-même et à la manière de Dieu. Elle vit dans un état de rectitude absolue, supérieure, transcendante. Régénérée dans son essence et dans toutes ses puissances, elle a retrouvé l'équilibre et la droiture qui élevaient Adam si haut quand il sortit des mains de son Créateur.

Le juste de l'Évangile attache son esprit à la vérité, il la recherche avec une ardeur, une sincérité excluant toute complicité avec cette chose laide qui est le mensonge, tout pacte avec cette lâcheté qu'est l'atténuation de la doctrine de l'Église. En lui la volonté est orientée au bien et soumise à la raison. En lui la sensibilité, malgré les penchants qu'elle garde à son propre objet, sert la conscience, se voit maintenue dans son rôle, à son rang, et victorieusement réfrénée dans ses transports désordonnés.

Le juste de l'Évangile est bon et sincère avec ses semblables : au-dedans, il les juge avec équité, il compatit à leurs épreuves, il se réjouit de leur bonheur, il fait des vœux pour leur prospérité. Ses paroles et ses actes sont d'accord avec ses pensées et

(1) Sess. VI, ch. VII.

ses sentiments. Il respecte les intérêts et la réputation de ses frères; autant que possible, il les console dans leurs chagrins, il les réconforte dans leurs tentations et les secourt dans leur détresse : il prend en main leur cause comme la sienne propre. Le juste est un époux fidèle et affectueux qui soutient sa compagne, lui allège les fardeaux et lui rend plus faciles les sentiers de la vie. C'est un père dévoué, attentif aux besoins physiques et moraux de ses enfants, prêt à tous les efforts et à tous les sacrifices pour leur assurer un avenir digne de leur destinée. C'est un citoyen irréprochable, serviteur ardent du bien public et de la paix commune, disposé à consacrer à son pays ses forces, son influence et, s'il le faut, à verser pour lui tout son sang. Et pourquoi l'atténuer, pourquoi le cacher? la grâce est envahissante : les fonctions de l'intelligence et les fonctions du cœur, le domaine intime et le domaine social, la famille et la politique, elle veut tout saisir parce que tout cela c'est le domaine de Dieu, et tout cela elle voudrait l'entraîner comme par un immense courant vers celui de qui vient toute force et toute vie, toute beauté et tout ordre, toute justice et toute grandeur (1).

Ses aspirations portent encore le juste plus haut, ses énergies intérieures le travaillent, le soulèvent jusqu'à l'Infini, qui est la justice essentielle. Sa foi le

(1) App. N. 3, p. 428.

met en de pieuses relations avec la vérité suprême, son espoir s'envole aux régions où règne la parfaite béatitude, son cœur, tout son être s'élancent vers la souveraine beauté que sa croyance lui révèle et à laquelle il s'est livré. Il s'aime lui-même et il aime ses frères au point de vouloir pour lui et pour eux le bien absolu ; il aime Dieu au point de lui subordonner ses propres intérêts et les intérêts du monde entier, au point de placer son règne et sa gloire au-dessus de toutes choses. Par la grâce sanctifiante le juste de l'Évangile est donc doux et fort, chaste et aimant, loyal, fidèle, religieux, surnaturellement équitable et pondéré dans ses rapports avec lui-même, avec ses semblables, avec Dieu. L'œuvre de sa transformation n'est pas achevée, le règne de Dieu est encore en butte aux assauts de l'égoïsme : les flots de la corruption se déchaînent encore aux abords de la conscience, mais s'ils troublent parfois le cœur, ils ne l'entraînent plus à leur suite. A mesure que l'empire de la grâce s'affermit et s'étend, la justice éclate avec plus de liberté. Lorsqu'un jour, la grâce aura pleinement triomphé, l'âme et le corps vivront dans un commerce parfait avec la justice, et, par un effort suprême, s'exalteront jusqu'à Celui qui en est le principe et la fin : Dieu. *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum* (1).

(1) *Psal.*, LXXXIII, 3.

Telle est la justice chrétienne qui comprend en elle toutes les justices, individuelle, domestique, sociale, religieuse. Justice supérieure à celle de Luther et de Calvin, car elle est en nous, celle de Luther et de Calvin n'est qu'en Dieu. Justice qui confond les pharisiens, car elle est intérieure et la perfection des pharisiens est tout extérieure. Justice qui étonne les païens, car elle est totale, la vertu des païens est partielle. Justice qui nous dépasse nous-mêmes, car, si elle naît en nous, elle ne naît pas de nous, si elle agit par nous, elle est meilleure que nous, si elle s'épanouit en nous, elle nous emporte plus loin que nous. Justice à la fois humaine et divine : humaine par le sujet où elle s'enracine divine par la cause qui la produit ; humaine parce qu'elle vit dans le temps, divine parce qu'elle aspire à l'éternité ; humaine parce qu'elle perfectionne l'homme, divine parce qu'elle descend de Dieu et qu'elle remonte à Dieu.

II

Si la grâce sanctifiante consomme la justification, c'est la grâce actuelle qui la prépare en s'assurant le concours de la liberté. Quelles sont les étapes par lesquelles nous fait passer la grâce actuelle pour nous disposer et nous conduire à la justification?

Remarquons avant tout que dans cette ascension nous ne sommes pas purement passifs : notre coopéra-

tion est requise, rien ne se fait sans elle. On l'oublie trop : dans la vie surnaturelle, l'action de Dieu, loin d'étouffer la nôtre, la stimule, l'entraîne sans la contraindre. Elle nous meut et nous nous mouvons, elle nous convertit et nous nous convertissons, elle éveille des énergies qui en son absence auraient dormi, éternellement stérilisées, dans notre sein. C'est pourquoi la justification, depuis ses débuts jusqu'à son terme, est à la fois l'œuvre de la grâce et l'œuvre de la liberté. « Si quelqu'un dit, proclame le Concile de Trente, que le libre arbitre, mu et excité par Dieu,... ne coopère en rien à se préparer et à se mettre en état de recevoir la justification, qu'il ne peut refuser son consentement, s'il le veut, mais qu'il est comme quelque chose d'inanimé, qu'il reste purement passif et sans rien faire, que celui-là soit anathème » (1). Saint Augustin a souligné cette part de l'homme dans son renouvellement intérieur. « Celui qui t'a créé sans toi, écrit-il, ne te justifiera pas sans toi, il te crée sans que tu le saches, il ne te justifie pas sans que tu le veuilles » (2).

Ne vous faites donc pas illusion, Messieurs : pour passer de l'iniquité à la justice, il faut vouloir tirer de son cœur les sentiments inspirés par l'Esprit-Saint (3).

(1) Sess. VI, can. IV.
(2) Sermo CLXIX, c. XI, *De Verbis Apostol.*
(3) App. N. 4, p. 429.

Le premier est un sentiment de foi.

Saul de Tarse n'avait en tête qu'une pensée et dans le cœur qu'un désir, détruire le christianisme naissant. Muni à cet effet de la délégation des autorités, il se hâtait vers Damas. Le désert qu'il venait de traverser, chaos de laves brûlantes et de rocs déchiquetés, où la route serpentait sur les aspérités du granit autour des fissures profondes et des arêtes infranchissables, n'était point fait pour apaiser les sentiments exaspérés de son âme de feu. Il était midi, et la petite escorte du persécuteur pénétrait dans l'oasis de verdure, d'où émergè la blancheur de cette ville de féerie, « telle, disent les Arabes, qu'une jonchée de perles sur un tapis d'émeraude ». Mais Saul se trouvait-il en des dispositions à être touché de la poésie qui se dégage de ce coin de terre privilégié, où les fleurs éblouissantes et les parfums capiteux des bosquets odorants, les promesses savoureuses des fruits de tous les climats, la fraîcheur des ruisseaux pleins d'ombre et de murmure, ont dans tous les siècles attiré, retenu, adouci les peuples les plus farouches et les caractères les plus indomptés ? Au moment où il abordait la ville endormie sous le ciel embrasé des midis d'Orient, son âme, distraite peut-être pour un moment des visions sanglantes du meurtre d'Étienne et de tous ceux qui allaient suivre, laissait le fanatisme de ses préjugés, de ses colères et de ses rancunes fléchir jusqu'aux rêves plus doux des satisfactions d'orgueil, légitimes

après tant de services rendus à la cause de son parti. Saul, c'était l'homme aux facultés puissantes, à l'activité infatigable tout entières courbées sous le dur effort des intérêts et des ambitions, tout entières tendues vers les satisfactions de la vie inférieure des passions. Soudain, une grande lumière, effaçant l'éclat du soleil, enveloppa les voyageurs, et Saul entendit une voix qui lui disait : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?... Je suis ce Jésus que tu persécutes. »

Voilà, Messieurs, la première grâce : elle invite l'homme, même celui qui s'est juré de faire du bien le mal et du mal le bien, à lever les yeux de son âme vers le véritable idéal qui, un jour tout au moins, passe à sa portée et s'impose à son attention. Si l'homme s'attache à la grande Réalité qui se dresse devant lui, le mal a trouvé un adversaire et la justice un premier avocat dans la conscience : c'est la foi avec l'idée qu'elle apporte, avec l'ordre qu'elle rétablit en soumettant l'intelligence humaine à la sagesse suprême.

La foi est le principe, le fondement, la racine de la justice chrétienne et du salut. Sans elle, il est impossible de plaire à Dieu, d'entrer en rapport avec lui, de s'approcher de lui. Elle ouvre à Dieu l'âme sur laquelle pèsent encore toutes les forces du mal, et Dieu y pénètre pour commencer avec le monde et ses complices une lutte de tous les instants. La régénération de l'homme et sa grandeur aussi

bien que sa déchéance et sa bassesse commencent toujours par une idée. L'idée est le germe de toutes les vertus et de toutes les scélératesses, car c'est elle qui présente au cœur le bien et le mal. Aussi les semeurs d'idées sont-ils les ouvriers les plus méritants de la morale ou ses pires adversaires. Puisque la justification a pour but de nous orienter vers Dieu, non pas tel qu'il apparaît dans la création, mais tel qu'il est en lui-même et dans le mystère de son essence, il faut avant tout que nous le connaissions par une idée.

C'est l'œuvre de la foi.

Cette foi n'est pas la confiance que Dieu nous pardonnera, ce n'est pas le sentiment vague que Dieu est bon, miséricordieux, qu'il aura pitié de nous. Ce n'est pas la conviction superficielle dont se contentent tant d'hommes pour rester dans leur trompeuse sécurité : c'est l'assentiment net à toutes les vérités révélées, assentiment incompatible avec le doute, l'incertitude, l'hésitation, c'est la soumission de la raison humaine à la révélation divine (1).

Quand Saul se convertit, il crut au Christ né à Bethléem, crucifié au Calvaire, au Christ mort et enseveli, au Christ ressuscité et monté au ciel, au Christ, fils de l'homme et fils de Dieu, c'est-à-dire à une réalité positive, à une personnalité distincte,

(1) App. N. 5, p. 429.

et non à un idéal flottant, à un symbole insaisissable, à un fantôme nuageux qui prend toutes les formes suivant les temps, les individus, les tempéraments. Une religiosité sans objet déterminé n'a rien le commun avec la foi précise exigée par l'Évangile.

Vous vous étonnez quelquefois de nous voir attacher tant d'importance à la foi, nous montrer si jaloux de sa pureté, si intransigeants quand on essaie de la contredire, de la combattre, de la ruiner dans les esprits. Beaucoup ne comprennent pas que, pour la réveiller quand elle dort, la ressusciter quand elle succombe, la défendre quand elle est menacée, la propager enfin chez les hommes et chez les peuples où sa lumière n'a pas pénétré, nous prodiguions tant d'argent, tant de sueurs, tant de jeunesse, tant de vie, tant de sang, que nous bravions, pour maintenir ses droits et assurer son règne, les rires méprisants de l'impiété, les persécutions et les confiscations de César, les fureurs de la barbarie, la rigueur des climats et la faim, la soif, l'eau, le feu, la mort. Ah! c'est que, dévorés par le désir de sauver nos frères, nous voulons déposer et maintenir dans leur cœur le principe fondamental du salut éternel. Nous marchons sur les traces du Sauveur lui-même. Partout, nous l'entendons demander à ses contemporains de croire. Quel que soit le miracle qu'on sollicite de sa bonté, avant d'exaucer les prières des infirmes, des mères désespérées devant des tombeaux, il exige qu'on croie en lui. Si on l'accueille

avec foi, il rayonne de joie et répond à toutes les supplications. Au contraire, en présence du scepticisme, sa puissance est comme paralysée, il se retire, et quelquefois pour ne jamais reparaître. Le Christ s'était rendu à Nazareth, la petite ville qui avait vu les longues années de sa vie privée. D'abord on l'y reçut avec curiosité, même on lui témoigna quelque sympathie pour l'honneur qu'il faisait à son pays, pour les merveilles qu'on attendait de lui; puis, la vanité déçue, un revirement se produisit, les bonnes dispositions se changèrent en hostilité ouverte. Jésus était venu pour guérir les cœurs, cet excès d'incrédulité sembla le surprendre et le déconcerter. « Il ne put faire en cet endroit aucun miracle, dit saint Marc, à peine s'il consentit à imposer les mains à quelques malades » (1). Il s'éloigna tristement de sa patrie et gravit la colline qui le séparait de Cana. Du sommet de la montagne il jeta un dernier regard sur la paisible vallée, sur l'humble demeure où s'étaient écoulées son enfance et sa jeunesse : pour jamais il dirigea ses pas vers d'autres contrées, auxquelles il porta la lumière et la justice dédaignées par les Nazaréens.

Croire, telle est la première disposition que Dieu demande à quiconque réclame son secours et sa grâce (2).

(1) S. Marc, VI, 6.
(2) App. N. 6, p. 430.

La foi ne suffit pas : c'est un commencement qui demande une suite, ce n'est que le fondement de l'édifice. S'en tenir à la foi, c'est s'arrêter dès le premier pas, c'est abandonner un ouvrage à peine ébauché, c'est mériter le reproche de l'Évangile : « *Hic homo cœpit ædificare, et non potuit consummare.* Cet homme avait commencé à bâtir, mais il quitte son œuvre à ses débuts et sans la continuer, ni l'achever » (1). La seconde étape de la conversion, c'est la crainte. Pour remuer l'âme pécheresse, le Saint Esprit la met en face de la justice de Dieu et en face de sa propre indignité. Elle entend les anathèmes contre les criminels : « Malheur à vous, riches sans bonté, car vous avez reçu votre consolation! Malheur à vous qui êtes rassasiés, car vous aurez faim! Malheur à vous qui riez maintenant, car vous connaîtrez le deuil et les pleurs » (2)! Cette voix sévère arrache le coupable à sa torpeur, des spectacles d'agonie et de mort passent devant ses yeux, des cris de damnés retentissent à ses oreilles : il frissonne. Dans les grandes conversions, nous voyons la terreur succéder à la foi. Madeleine écouta d'abord Jésus chez le pharisien, intérieurement elle crut à la parole du Fils de Dieu. Mais le rayon qui l'éclaira lui dévoila aussi le triste état de son âme. Prosternée, en proie à une inquiétude mortelle, elle se demandait si le Sauveur n'allait

(1) S. Luc, xiv, 30.
(2) S. Luc., iv, 24-26.

pas la repousser du pied et la maudire. Saul éprouva le même sentiment. A côté de la vive lumière qui lui révélait le Christ, il apercevait l'ombre ensanglantée d'Étienne, il entendait ses dernières paroles et il voyait son dernier regard attestant le Christ de son innocence. Le pharisien orgueilleux, qui avait tant menacé, se sentait menacé à son tour, ses genoux fléchirent, et l'épouvante le terrassa entre son crime et son juge (1).

La crainte est un sentiment inférieur; son rôle est d'ébranler l'âme pécheresse. Pour cette âme, les joies n'ont plus la même saveur. Elle aime toujours peut-être ses désordres, elle regrette que le mal soit le mal, et plus encore que Dieu le punisse, elle voudrait que la loi ne fût pas ou fût moins précise, moins intransigeante, ou que son auteur fût désarmé, oublieux, impuissant à châtier. Cependant elle a peur, elle s'arrête, elle se contient, elle a trouvé un frein à sa perversité; la pensée de la peine commence à lui inspirer l'horreur de la faute qui cause de telles alarmes. « Un homme, dit Tertullien, qui a vu la tempête mêler le ciel et la terre et déchaîner contre lui la colère des éléments coalisés, qui a comme respiré le souffle de la mort et senti sa main glacée, se dégoûte souvent de son métier, renonce aux expéditions périlleuses où il risquait follement sa vie, et se fixe au port où il

(1) App. N. 7, p. 432.

n'y a plus à craindre le naufrage. » Ainsi en est-il du pécheur qu'a saisi la crainte des jugements de Dieu (1).

La crainte ne pourrait cependant pas rapprocher l'homme de Dieu. Elle engendre assurément la circonspection, elle fait rentrer dans l'ordre, mais par elle-même elle éloigne plutôt de celui qui la provoque. Il faut que la grâce y associe un autre sentiment qui en recueille et en transforme les résultats. L'une des visions les plus impressionnantes de l'Apocalypse a gravé pour jamais les raisons et la genèse de cette transformation. Sur le trône de l'éternelle justice le Père est assis. Dans le ciel sans horizon couve l'orage : soudain, autour du Juge, brillent les éclairs, tonne la foudre, éclatent des voix courroucées : sept esprits, ardents comme la flamme, sont tout prêts à s'élancer pour exécuter les vengeances du Très-Haut, tandis que retentit l'hymne que répètent les mystérieux assesseurs du Souverain et les légions des Bienheureux : « Saint, Saint, Saint est le Seigneur, le Dieu tout puissant. » Où fuir pour échapper à l'irrésistible colère, comment éviter ses coups? Il est terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant. Mais dans cette atmosphère d'irritation rayonne tout à coup une très douce lumière. Un agneau, comme égorgé, est debout devant le trône : il montre ses plaies encore saignantes, et par enchantement s'apaise la tempête de la justice.

(1) App. N. 8, 432.

Le pécheur a trouvé le chemin du cœur de ce Juge qui se sent comme forcé d'être son Père : Jésus-Christ lui ouvre par sa mort les portes de la miséricorde; il l'invite à s'approcher avec confiance du trône de la grâce et à solliciter son pardon. Alors l'espérance emporte sur ses ailes l'âme tremblante qui franchit la troisième étape de la justification. L'espérance nous fait avancer dans la voie de la justice, car elle attache déjà le cœur au bien divin aperçu au delà du pardon, elle offre une magnifique compensation au pécheur résolu à se détacher des vaines satisfactions qu'il cherchait dans le mal. Un lien nouveau unit l'homme à Dieu et rapproche de sa fin celui que la crainte tenait à distance.

Ce n'est pas encore assez, il faut aimer. Point de justification où il n'y a point d'amour. « Quand même, dit saint Paul dans ce texte que je vous ai cité tant de fois, je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je suis un airain sonore, une cymbale retentissante. Quand j'aurais le don de prophétie, que je connaîtrais tous les mystères et que je posséderais toute science; quand j'aurais la foi à transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Quand je distribuerais tous mes biens aux pauvres, quand je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, tout cela ne me sert de rien » (1). Dieu se montre à la

(1) I *Corinth.*, XIII, 1-4.

foi, il se promet à l'espérance, il ne se donne qu'à la charité. La justice chrétienne se mesure aux degrés de ce sentiment supérieur. « Charité initiale, écrit saint Augustin, justice initiale, *inchoata charitas*, *inchoata justitia est;* charité en progrès, justice grandissante, *charitas provecta*, *justitia provecta est;* charité parfaite, justice consommée, *charitas perfecta*, *justitia perfecta est* » (1). L'Évangile nous rapporte un trait qui confirme la doctrine de l'évêque d'Hippone. Après la résurrection, sept des apôtres pendant toute une nuit avaient pêché sur le lac de Génésareth, sans rien prendre. A l'aube, ils aperçurent un homme debout sur la grève. « Enfants, leur dit l'étranger, n'avez-vous rien à manger? — Non, répondirent les Galiléens. — Jetez le filet à droite de la barque, et vous trouverez. » Ils obéirent, et ils eurent du mal à retirer le filet tant il était chargé de poissons. A ce signe, le disciple bien-aimé n'hésita plus : « c'est le Seigneur », s'écria-t-il, et tous se hâtèrent de regagner la rive. « Venez et mangez », dit Jésus. Les apôtres s'assirent, mais ce matinal repas s'achevait dans le silence du respect et du remords, quand le Sauveur interpella Pierre : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu plus que ceux-ci? — Seigneur, vous savez que je vous aime, dit Pierre. — Pais mes agneaux ». Le Maître réitéra sa question : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu? — Vous

(1) *De Naturæ et gratiæ*, cap. ultim.

le savez, je vous aime. — Pais mes jeunes brebis. » Une troisième fois le Sauveur insista : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? — Seigneur, répondit Pierre douloureusement ému, vous connaissez tout, vous savez que je vous aime. — Pais mes brebis. » Il fallut que le premier successeur du Christ affirmât trois fois la vérité de son amour, pour qu'entre eux la réconciliation fût parfaite, et pour que Pierre retrouvât tous ses droits. C'est pour nous une leçon : nul ne rentre complètement en grâce avec Dieu que par l'amour.

Dans la crainte, en effet, nous tremblons pour nous-mêmes, l'espérance cherche déjà le bien de celui qui espère : ce n'est pas assez pour que l'homme devienne juste, car la justice dont il s'agit ici exige que nos intérêts, que notre personnalité, que notre vie soient subordonnés entièrement à Dieu ; elle veut même que notre béatitude serve de reflet à sa gloire, à sa grandeur, et en soit une manifestation. S'il vivait pour nous et non nous pour lui, l'ordre de la justice serait renversé, car on verrait le fini commander à l'Infini, la créature à son Créateur. Et c'est bien là le reproche qu'on nous adresse, quand on nous accuse de prêcher une morale où l'intérêt et le souci de nous-mêmes jouent le premier rôle, quand on nous fait un grief de travailler uniquement pour la récompense et en vue du paradis. Mais on n'a pas compris le sens de l'Évangile, ni l'esprit du christianisme. Nous cherchons avant tout le

règne de Dieu : si notre bonheur y est inclus, il n'est pourtant qu'un moyen d'exalter plus haut Celui que nous adorons. C'est pourquoi, dans notre doctrine, l'âme qui n'aspire qu'à sa propre félicité, la plaçât-elle en Dieu, n'est pas juste. Notre idéal religieux exige que nous aimions Dieu pour lui-même et parce qu'il est souverainement aimable, parce qu'il est le bien parfait et le bien de tous les êtres. De notre temps une philosophie noble se plaît à répéter que la perfection morale consiste à vouloir le bien universel et non pas seulement le bien personnel. Nous avons toujours tenu le même langage : nul n'est vraiment saint, s'il ne s'attache à Dieu plus qu'à lui-même et si l'honneur de Dieu ne lui est plus cher que son propre honneur. Nous sommes une grande voix, mais nous ne sommes qu'une voix dans le concert unanime de louanges qui montent vers le Tout-Puissant : nous demandons à devenir meilleurs, plus purs, plus heureux, afin de faire entendre au cœur de notre roi une note plus vibrante, plus joyeuse et plus chaude. Et comme, seule, la charité donne à l'Être premier cette prépondérance dans notre vie, nous enseignons que la charité est seule l'âme et le grand ressort de la justice chrétienne (1).

Cette disposition d'amour, fruit de la grâce et dernière étape de la conversion, entraîne des devoirs

(1) App. N. 9, 433.

de pénitence et un changement de mœurs. Elle entraîne d'abord des regrets du passé qui a offensé le souverain bien, et elle ouvre au cœur une source de larmes réparatrices. Il est impossible, en effet, que nous aimions vraiment Dieu, sans déplorer amèrement les actes qui ont outragé sa volonté. Aussi voyons-nous les âmes sincèrement revenues au Sauveur gémir douloureusement sur leurs ingratitudes et sur leurs fautes d'autrefois. Madeleine arrose de ses pleurs les pieds de Jésus, Pierre sent son cœur se briser quand, rencontrant le regard de son maître, il prend conscience de la gravité de son crime. Bienheureuses larmes qui réhabilitent les consciences avilies ! Larmes fécondes qui nous rendent la dignité perdue loin de Dieu. Toutes les autres sont stériles ! elles coulent à torrent sur les tombeaux, sans avoir jamais ressuscité ceux que la mort nous a ravis et sans émouvoir leurs cendres éteintes. Nous les versons sur les débris de nos fortunes, elles ne nous ramènent point à la prospérité. Nous les répandons sur notre jeunesse disparue, c'est en vain : la fraîcheur des premières années ne reparaît point sur notre front, ni la force dans nos membres alanguis. Au contraire, inspirées par l'amour pénitent, les larmes effacent nos fautes : l'homme ruiné reconquiert sa richesse morale, l'homme vieilli retrouve la vigueur de son adolescence, l'homme déchu est réhabilité et rentre en possession de sa couronne.

Mais ces larmes seraient sans vertu, si elles n'étaient le signe d'un changement de mœurs, et si la volonté ne rompait avec les objets qui l'ont pervertie, pour s'engager dans des voies nouvelles. La pénitence et l'amour livrent la conscience à Dieu, qui se voit obéi dans tout ce qu'il commande. Le premier mot de Saul terrassé près de Damas fut : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » Et aussitôt, il se mit en devoir d'exécuter les ordres qu'il reçut de Jésus : aller trouver Ananie, se faire initier aux vérités et aux obligations de l'Évangile, consacrer son activité dévorante à la propagation de la religion qu'il avait si fanatiquement persécutée. Chez Simon, Madeleine brise le vase de ses parfums, symbole des vanités auxquelles renonce son cœur, elle fait servir au culte du maître tout ce qui a servi au culte du monde, et cette flamme de son regard, et « ces cheveux tant vantés », et ces biens hier encore follement prodigués, et cette âme sensible et cette vie tout entière. Plus tard, la pécheresse suivra le fils de Dieu, on la verra parmi les Galiléennes qui le servaient, on la retrouvera assise à ses pieds dans la maison de Béthanie; à la tombe de Lazare, au saint sépulcre on entend ses sanglots, jamais elle ne perdra les traces de celui qui l'a sauvée. Elle l'aimera triomphant et sous les ovations et elle l'aimera humilié et sous la couronne d'épines, elle l'aimera vivant, elle l'aimera souffrant, mourant, mort, ressuscité; et quand Jésus prendra son essor vers les hauteurs

d'où il était descendu, Marie de Magdala restera, les yeux fixés au ciel, et absorbée dans une contemplation ardente muette et sans fin. Mais toutes ces œuvres auront leur principe dans la résolution prise à Naïm : c'est là que la femme coupable choisit intérieurement la meilleure part et s'attacha pour toujours à l'unique nécessaire. Quand Dieu voit le pécheur animé par ces sentiments de foi, d'espérance, d'amour, baigné dans les larmes, changé par la ferme volonté de bien faire, il se penche vers lui, lui donne le baiser de la réconciliation : le souffle de sa bouche remplit l'âme de la grâce sanctifiante et des dons qui l'accompagnent, l'Esprit murmure : « *Remittuntur tibi peccata tua, vade in pace.* Vos péchés vous sont remis, allez en paix. » L'impie est justifié.

Tels sont, Messieurs, les actes et les sentiments qui conduisent, sous l'inspiration de la grâce, à l'état de justice et au salut. Il serait vain de vouloir y parvenir sans la foi qui commence toute l'œuvre. Il serait non moins inutile de penser que la foi requise est un mysticisme obscur, une aspiration confuse vers un idéal aux contours fuyants; c'est l'assentiment inébranlable aux vérités dogmatiques ou morales que Dieu nous a enseignées, vérités qui rayonnent toutes autour de ces deux grands mystères : la Trinité des personnes dans l'unité de la nature éternelle, l'Incarnation du Verbe dans l'humanité. La

foi nous révèle un Dieu dont la justice est redoutable, qui nous estime assez pour tenir compte de nos pensées, de nos sentiments, de nos actes et qui a résolu de nous en demander raison, d'abord dans un jugement particulier, puis à la face de l'univers. Le concevoir comme un être faible qui absout nécessairement et toujours serait étrangement s'illusionner : il faut le craindre et voir en lui le restaurateur de l'ordre et le vengeur des crimes. Mais il faut aussi espérer en sa bonté, car il a pris le nom de Père, et la foi nous le montre le cœur ouvert par la miséricorde et les mains pleines de pardon. Avec la foi, l'édifice de la justice est fondé, par la crainte et par l'espoir, il s'élève, seule la charité l'achève et le couronne. Aimer Dieu pour lui-même au moins d'une manière initiale, voilà l'acte qui consomme notre justification ; car on demeure en dehors de l'ordre quand on ne règle pas son amour d'après la valeur des biens et quand on ne réserve pas son cœur tout entier au bien absolu. Cet amour serait inefficace s'il ne nous imposait le regret du passé, si nous ne nous soumettions aux démarches qu'il commande, si nous n'accomplissions les réparations et les changements qu'il exige. Or il exige que, contrits et humiliés, nous confessions nos fautes, que nous respections tous les préceptes de la loi, que, par ces dispositions généreuses, nous nous assurions la grâce sanctifiante qui efface le passé et nous rend notre dignité intérieure d'homme et de chrétien.

Vous connaissez votre devoir, a vous de le suivre jusqu'au bout avec le secours de Dieu, et de rentrer ainsi résolument dans la voie de la vraie et surnaturelle justice.

SIXIÈME CONFÉRENCE

DES EFFETS DE LA GRACE : DU MÉRITE

SOMMAIRE

La grâce donne du prix à nos œuvres et les rend méritoires. Enseignement des philosophies et des religions sur les rapports de la vie présente avec la vie future. Doctrines de l'Inde, de l'Égypte, de Platon. Un mot de saint Thomas. Le dogme catholique du mérite en conformité avec l'Évangile et avec les saines traditions de l'humanité. Erreur de la Réforme.

Trois questions : quels sont les principes de nos mérites? Quelles qualités doivent revêtir nos œuvres méritoires? Quelle est la portée de notre mérite? p. 207-208.

I

Le mérite est un droit à la récompense. Pouvons nous acquérir des droits sur Dieu au point qu'en justice il soit tenu de nous accorder un salaire? Oui, parce que nous rendons service à Dieu par nos bonnes œuvres; parce que Dieu s'est engagé à récompenser nos vertus.

1. Nous rendons à Dieu des services qui l'atteignent dans sa personne, puis dans sa qualité de roi de l'univers. *a)* Nous sommes dans l'impossibilité d'ajouter quelque chose à la perfection de Dieu, mais nous pouvons, sinon lui faire, du moins, lui vouloir du bien. Les impies veulent du mal à Dieu, les justes lui veulent du bien. Explication de ces affirmations. Valeur de ce vouloir. Dieu en tient compte, p. 209-212.

b) Le juste sert efficacement la gloire de Dieu, considéré comme roi du monde.

Volonté que Dieu a d'être accepté comme roi par les hommes. Efforts du juste pour assurer, perpétuer, étendre le royaume de Dieu. Il est impossible que Dieu ne soit pas sensible à ces procédés du juste, 213-215.

Le juste se dévoue aux citoyens du royaume de Dieu. Se dévouer aux sujets du Roi, c'est se dévouer au Roi et de la part de celui-ci mériter une récompense. Affirmation de cette doctrine dans l'Évangile et dans l'histoire de l'Église. Un trait de la vie de sainte Catherine de Sienne, p. 216-217.

2. Pourquoi les services que nous rendons à Dieu ne suffiraient pas à fonder notre droit à la récompense ?

Un motif général : tout droit à la récompense suppose un pacte entre le maître et l'ouvrier. Un motif spécial : en servant Dieu, nous payons une dette.

Ce qui oblige rigoureusement Dieu à nous récompenser c'est qu'il s'est engagé à le faire. Il s'est engagé par une parole, par une promesse, par un serment. Il s'est ainsi lié lui-même vis-à-vis de nous. Il ne peut manquer à sa parole, sans manquer à la justice, p. 218-219.

II

Les qualités de l'œuvre méritoire.

1. Il faut qu'elle soit libre. *a*) Prix que le christianisme attache à la liberté dans les œuvres intérieures ou extérieures, p. 220-221. *b*) L'œuvre méritoire doit être libre, enseignement de l'Eglise, p. 221. *c*) La liberté de nos œuvres doit être pleine, exclure et la contrainte et la nécessité. Erreur des Jansénistes, p. 222. *d*) Témoignage de la justice humaine en faveur du dogme. Axiome des philosophes. Deux raisons de notre enseignement : premièrement, le droit à recevoir suppose un don préalable. Nous ne pouvons donner que ce qui nous appartient Seules nous appartiennent les choses dont nous sommes les maîtres, nous sommes les maîtres des choses par la liberté.

Deuxièmement, le mérite est personnel et suppose un droit personnel, dans lequel le donateur met quelque chose de lui-même. C'est par la liberté que nous mettons de nous-mêmes dans nos œuvres et que nous méritons, p. 223-225.

2. Les œuvres pour être méritoires doivent procéder de l'*amour de Dieu*. *a*) Nécessité de rappeler ce principe aux âmes facilement portées à faire leurs bonnes œuvres par ambition, par vanité. Intention suprême du vrai chrétien dans ses bonnes œuvres, p. 226-227. *b*) Raison de cet enseignement : le rémunérateur est obligé personnellement s'il a personnellement profité de l'acte méritoire. La charité lui permet d'en profiter, et fonde ainsi un droit à la récompense nécessaire aux actes méritoires, p. 228.

3. Les œuvres pour être méritoires doivent être accomplies *dans la vie présente*. *a*) Le christianisme repousse les trans-

formations sans fin des philosophies antiques. Pour lui, à la mort, l'ère du mérite est close. Preuves, p. 228-230.

b) Cette conclusion donne une grande importance à nos actions. En dehors de la foi, la vie est sans valeur. Développement de ces pensées, p. 230-232.

III

Portée des œuvres méritoires.

1. Que méritons-nous ? *a*) Nous méritons la vie glorieuse, éternelle. Proportions entre l'excellence de nos œuvres et l'excellence de la récompense. Nous agissons divinement, nous mettons de l'éternité dans notre amour, nous travaillons comme fils adoptifs de Dieu : il est juste que la récompense contienne du divin, de l'éternité, que nous soyons les héritiers du bien propre à Dieu qui est Dieu lui-même, p. 233-235. *b*) Nous méritons l'augmentation de la grâce et de la gloire, p. 236-237. *c*) Dans quel sens et dans quelle mesure nous méritons les biens temporels, p. 238.

2. Pour qui méritons-nous ? *a*) En stricte justice nous ne méritons que pour nous-mêmes, car la récompense est personnelle comme l'œuvre méritoire, p. 239.

b) Comment nous pouvons mériter pour les autres *de congruo*, en vertu de nos rapports d'amitié avec Dieu, p. 239-240.

Noble stimulant que la religion offre à notre activité. Fécondité que la grâce assure à nos œuvres. *Quid hic statis tota die otiosi?*

Exhortation. Le *Jugement dernier* de Michel-Ange. Les ouvriers de la première et de la onzième heure, p. 241-243.

SIXIÈME CONFÉRENCE

DES EFFETS DE LA GRACE : DU MÉRITE

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Après avoir justifié l'homme, la grâce donne du prix à ses œuvres et les rend méritoires. Toutes les grandes philosophies et toutes les grandes religions ont pensé que notre vie future dépend de notre vie présente et en est comme le fruit naturel. Dans l'Inde, le bonheur ou l'infortune des âmes, à travers leurs migrations successives, est regardé comme le terme d'une existence antécédente : chaque être, par ses vices ou par ses vertus, se fait à soi-même son propre destin; la félicité devient le rayonnement de la justice, le malheur s'attache comme l'ombre aux pas de l'iniquité. En Égypte, la doctrine des récompenses et des châtiments tient dans

la morale et dans le culte une place prépondérante : au delà du tombeau, le sort est fixé selon la sainteté ou la perversité réalisée par chacun sur la terre; une lumière immortelle attend ceux qui se sont montrés irréprochables dans leur conduite, les criminels sont jetés dans les ténèbres et dans la douleur. Platon, de son côté, enseigne qu'au lendemain du trépas les consciences se trouvent face à face avec leur juge : les justes entrent dans la vie bienheureuse, les scélérats sont enchaînés et punis suivant les degrés de leur culpabilité. Saint Thomas a résumé ainsi ces témoignages : « Tous les êtres raisonnables portent gravé en eux le sentiment que la béatitude est la récompense de la vertu » (1). Lors donc que l'Église catholique promet une couronne à la sainteté, elle suit à la fois l'enseignement de l'Évangile et les traditions les plus saines de l'humanité ; lorsque la Réforme refuse toute valeur à nos œuvres, elle rompt en même temps avec la Révélation et avec les oracles les plus certains de la raison.

Quels sont les principes de nos mérites auprès de Dieu? Quelles doivent être les qualités de nos œuvres méritoires? Enfin quelle est la portée de notre mérite? Par ces trois questions nous achèverons l'étude des effets de la grâce.

(1) *De Rege et Regno*, I, 8.

I

Le mérite est un droit à la récompense. Pouvons-nous acquérir des droits sur Dieu, au point qu'il soit tenu en justice de répondre par un salaire à nos bonnes actions? — Oui, Messieurs, et cela pour deux raisons : premièrement, parce que par nos œuvres nous rendons service à Dieu ; secondement, parce que l'Éternel s'est engagé à récompenser nos vertus (1).

Nous rendons à Dieu des services qui l'atteignent d'abord dans sa personne, puis dans sa qualité de Roi de l'univers.

Nous rendons des services personnels à Dieu? Que signifie ce mot audacieux? L'Être parfait a-t-il donc besoin de nous? Lui manque-t-il quelque chose? Ressemble-t-il à cette chose imaginée par l'évolution, soumise à un progrès sans fin, condamnée à un perpétuel devenir, obligée d'emprunter à toute créature et à toute activité l'élément d'une grandeur nouvelle, ne s'acheminant efficacement vers la perfection, objet de ses aspirations, que par le concours et le dévouement du monde entier?

(1) App. N. 1-2, p. 433-434.

Nos efforts peuvent-ils ajouter un degré à l'être du Très-Haut, augmenter la richesse de sa vie, verser une goutte de lumière, d'amour, de joie dans l'océan de sa béatitude intérieure, apporter un fleuron à sa couronne, un rayon à son éternelle gloire? Non, Messieurs. Si nous avions cette prétention, le Saint-Esprit nous rappellerait au sentiment de notre condition, en jetant à notre vanité ce dédaigneux défi :

Si tu pèches, quel tort lui fais-tu?
Si tes offenses se multiplient, quel dommage lui causes-tu?
Si tu es juste, que lui donnes-tu?
Que reçoit-il de ta main? (1)

Mais si nous ne pouvons rien ajouter en fait à sa plénitude, nous pouvons, par le désir, lui vouloir du bien. Les impies, dans leur délire, rêvent de briser son sceptre, de renverser son trône, de rendre tantôt sa justice moins stricte, tantôt sa miséricorde moins généreuse, tantôt sa souveraineté moins absolue, tantôt sa providence moins vigilante; s'il leur était permis de satisfaire jusqu'au bout leur rancune meurtrière, ils lui arracheraient l'être et la vie. Que de fois vous les avez entendus proférer contre le ciel des paroles de mort, que de fois vous les avez vus chercher l'Éternel avec rage pour le frapper au cœur! Autant qu'ils l'ont pu, ils l'ont banni de leur conscience, autant qu'ils l'ont pu, ils l'ont tué dans

(1) *Job*, xxxv, 5-8.

leur âme, et si cela dépendait d'eux, ils le proscriraient de l'univers, car il y a dans leur haine je ne sais quoi qui n'a point de bornes. Aussi, bien que les traits de leur fureur se perdent dans le néant, Dieu les punit comme s'ils avaient réalisé leurs desseins. Le juste, au contraire, désire du bien à Dieu : autant qu'il est en sa puissance, il lui en fait. Il veut que son Créateur soit et soit ce qu'il est, il reste le partisan convaincu de sa justice et de sa miséricorde, l'admirateur passionné de ses œuvres, l'adorateur des plans de la Providence; son bonheur est de savoir que son Maître possède ce qu'il possède, d'applaudir à la gloire et à l'incomparable majesté devant laquelle tout éclat pâlit. Si, par impossible, Dieu était menacé dans une de ses personnes, dans un de ses attributs, le juste lui ferait un rempart de son corps, le défendrait de toutes ses forces et au prix de tous les sacrifices. Si, par une hypothèse invraisemblable, Dieu manquait de quelque chose ou perdait un atome de sa perfection, le juste tenterait tout pour le lui donner ou le lui rendre. Si, par une supposition non moins déraisonnable, Dieu succombait sur les chemins de son éternité, le juste qui en aurait le pouvoir le ressusciterait. « Si, par imagination de choses impossibles, écrit saint François de Sales, je pouvais penser que vous eussiez besoin de quelque bien, je ne cesserais jamais de vous le souhaiter, au prix de ma vie, de mon être et de tout ce qui est au monde, que si

étant ce que vous êtes, et que vous ne pouvez jamais cesser d'être, il était possible que vous reçussiez quelque accroissement de bien, ô mon Dieu, quel désir aurais-je que vous l'eussiez ! alors, ô Seigneur éternel, je voudrais voir convertir mon cœur en souhait, et ma vie en soupir, pour vous désirer ce bien-là » (1).

Et comme c'est par le cœur que nous sommes d'abord dignes d'estime ou de mépris, c'est au cœur que les effets extérieurs de notre activité puisent leur noblesse et leur valeur. L'exécution n'est que le prolongement de l'intention qui la contient tout entière en germe. Le Christ ne nous a-t-il pas dit : « Celui qui désire la femme de son prochain a déjà commis l'adultère dans son cœur? » (2). C'est pourquoi, Dieu regarde le cœur, et tient compte du bien que nous lui voulons, et non seulement du bien que nous lui faisons (3).

Dans le domaine des choses extérieures, le juste ne se contente pas de vouloir du bien à Dieu, il lui en fait. Il lui en fait, car il sert efficacement par ses œuvres la cause de sa royauté dans le monde et les intérêts de ses sujets. Ainsi il acquiert un second titre à la récompense.

(1) *Amour de Dieu*, v, 6.
(2) S. Matthieu, v, 28.
(3) App. N. 3, p. 434.

Le juste sert d'abord la cause du royaume de Dieu sur la terre.

C'est le propre de tous les êtres de vouloir s'assurer au dehors, pour ainsi dire, une seconde vie qui soit comme la continuation ou la reproduction de celle qu'ils possèdent en eux-mêmes. Que nos semblables nous estiment à notre prix, ou qu'ils méconnaissent notre valeur, nous n'en devenons pour cela ni plus riches, ni plus pauvres, ni pires, ni meilleurs. Cependant, nous tenons à cette existence de surcroît : « Nous ne nous contentons pas, dit Pascal, de la vie que nous avons en nous et en notre propre être : nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire, et nous nous efforçons pour cela de paraître » (1). Dieu veut, lui aussi, qu'on le reconnaisse pour ce qu'il est, qu'on l'estime et qu'on l'aime comme il le mérite. Ce n'est pas qu'il retire aucun bénéfice de cet hommage, mais il tient à occuper dans les pensées, dans les sentiments, la même place que dans la réalité, la première : à règner là, comme il doit régner partout.

Il est extrêmement jaloux de ce règne, puisque toutes ses interventions extérieures ont pour but de l'établir, de le perpétuer, d'en hâter le triomphe final. Le juste travaille à l'avènement du royaume de Dieu, d'abord en lui-même, ensuite dans les autres ; il le défend, il l'affermit, il l'étend. Il le défend, car

(1) *Pensées*, Havet, I, p. 24.

le vrai chrétien est un soldat toujours prêt à protéger le drapeau de son Roi, toujours prêt à braver les coups pour en empêcher l'humiliation. Il est indigne de son nom, s'il ne s'oppose à toutes les institutions, à toutes les idées qui tentent par la ruse ou par la force de faire oublier Dieu, désespérer de Dieu, haïr Dieu. Il est indigne de son nom s'il ne tient l'adversaire en respect, s'il ne lui barre le passage, s'il ne l'oblige par son courage et par sa fière attitude à compter avec les amis de Dieu. Sa parole, son action, ses exhortations, ses exemples affermissent partout l'autorité de son souverain. Il travaille les pensées, il déracine les préjugés, il combat les défiances, les passions, les vices : il contribue peu à peu à rendre le Seigneur plus maître des âmes déjà soumises et il étend encore son domaine, car il est conquérant. On le lui reproche, ces reproches ne l'arrêtent pas. Son zèle dévorant le stimule et lui ouvre sans cesse de nouveaux champs d'apostolat. Il est impatient de gagner à sa cause et l'enfance et la jeunesse, et l'âge mûr et la vieillesse, et les races barbares et les races civilisées, d'écrire partout en lettres de feu le nom de celui qu'il adore. Grâce aux sacrifices qu'il s'impose, le règne de Dieu se perpétue là où il existait déjà, pénètre là où il n'avait pas encore paru, et le juste gémit de ne pouvoir saisir le cœur de tous les individus, de toutes les générations, de tous les peuples pour le consacrer au Créateur.

Pensez-vous que celui-ci restera insensible au spectacle de son serviteur pauvre et se laissant encore dépouiller pour lui, égoïste et s'oubliant lui-même, faible et faisant preuve d'une énergie indomptable, avide de joies immédiates et y renonçant pour assurer en lui et autour de lui la domination de son Maître avec plus d'efficacité ? Pensez-vous que Dieu verra sans émotion cette âme lutter, souffrir jusqu'à la fin, exhaler sa vie en un cri suprême d'adoration et d'amour, qu'il l'accueillera sans la payer de ses peines et sans la récompenser de ses travaux. Saint Paul était arrivé au terme de sa carrière : son apostolat avait été moins la course de l'athlète qu'une guerre intrépidement menée, un long sacrifice où périls incessants, inquiétudes, labeurs, souffrances, larmes de jour et de nuit avaient épuisé ce qu'il y avait en lui de sang et de vie. Enfermé dans les froids et humides cachots de Néron, il se redresse, et du Dieu qu'il a servi pendant trente ans, au prix de tant de tribulations, il demande, il exige, dit saint Augustin, la couronne qui lui est due. Tout homme qui peine pour maintenir et faire avancer le royaume de Dieu acquiert les mêmes titres à la récompense.

Mais en se dévouant à la cause de Dieu, le juste se dévoue aux enfants de la cité éternelle, aux sujets du Royaume. Il nourrit leur faim, il désaltère leur soif, il couvre leur nudité, il ouvre leurs pri-

St. Albert's College

sons et brise leurs chaînes, il leur donne un abri, il assiste leur agonie, il ensevelit leurs cadavres avec honneur. Sa miséricorde éclaire leur ignorance, dissipe leurs doutes, console leurs douleurs, supporte leurs défauts, pardonne leurs fautes, convertit leur cœur, prie pour leurs âmes, et les élève ainsi des ténèbres à la lumière et du bien au mal. Or, tout chef est solidaire de ses sujets, il est en chacun d'eux, on ne peut les atteindre sans l'atteindre, ce qu'on leur fait, il le regarde comme fait à lui-même. Sont-ils outragés, blessés, haïs, ou au contraire honorés, secourus, aimés, il l'est avec eux, toutes leurs dettes deviennent les siennes. Dieu affirme à haute voix cette solidarité avec ses créatures. Il menace les exploiteurs des petits, les oppresseurs des veuves et des orphelins, il témoigne sa gratitude à quiconque fait aux siens l'aumône du pain matériel ou spirituel. C'est lui qui souffre, qui agonise, qui se débat au milieu des ombres dans la personne des déshérités, il nous ordonne de toujours le voir derrière nos frères; on l'entendra dire à l'heure du jugement : « J'ai eu faim, vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, vous m'avez donné à boire; j'étais sans asile, vous m'avez recueilli; nu, vous m'avez vêtu; malade, vous m'avez visité; captif, vous êtes venus à moi. Et les justes répondront : Seigneur, nous n'avons point souvenir de vous avoir rencontré dans ces cruelles nécessités. Et le Roi : quand vous avez rendu ces services au plus humble

des miens, c'est à moi que vous les avez rendus » (1).

L'histoire de l'Église est pleine de traits consolants qui illustrent cette doctrine. Sainte Catherine de Sienne priait dans l'Église de Saint-Dominique quand un pauvre lui demanda l'aumône. La Bienheureuse, qui ne portait ni or, ni argent, invita le solliciteur à patienter un peu pendant qu'elle rentrerait à la maison. Mais le pauvre insista : « Si vous avez quelque chose, dit-il, donnez-le moi ici, car je ne puis attendre aussi longtemps. » Catherine, anxieuse, chercha et finit par trouver sur elle une petite croix d'argent : immédiatement elle la remit au mendiant qui s'éloigna satisfait. Le lendemain Notre-Seigneur apparut à la sainte, tenant à la main la petite croix devenue tout étincelante de pierres précieuses : « Tu m'as donné cette croix hier, commença le Sauveur, au jugement je te la présenterai devant l'assemblée des anges et des hommes, et afin que ta joie soit au comble, je ne tairai pas l'œuvre de miséricorde que tu as accomplie envers moi. » Tous les services rendus à nos frères font de Dieu notre obligé et appellent un retour et une rémunération. « Vous vous êtes dévoués aux saints, vous vous y dévouez encore, s'écrie saint Paul, Dieu n'est pas assez injuste pour oublier vos œuvres et votre charité à son endroit » (2).

(1) S. Matthieu, xxv, 34-40.
(2) *Hébreux*, vi, 10.

Cependant, ce que je viens de dire ne suffirait pas à motiver notre espérance, si elle ne trouvait un autre appui dans l'engagement formel que Dieu a pris de couronner nos efforts.

Il est évident d'abord que tout droit à la récompense suppose un contrat entre le maître et l'ouvrier. Vous travaillez dans ma vigne, sans en avoir reçu l'ordre : je veux bien que votre labeur soit utile, que vos sueurs soient fécondes ; pourtant, je ne vous ai point chargés de cette besogne, je ne suis point tenu de vous octroyer un salaire. Si je le fais, c'est par pure bienveillance, je ne suis nullement lié à votre égard.

Ce contrat est d'autant plus nécessaire, lorsqu'il s'agit de nos rapports avec Dieu, qu'en le servant nous remplissons un devoir, nous lui restituons ce que nous avons reçu de lui et ce qui lui appartient : nous payons une dette, nous n'acquérons pas un droit. Notre âme est son champ, et c'est lui qui l'a ensemencée, qui a fait lever, grandir, mûrir le froment au soleil de sa grâce. Qui pourrait lui refuser le droit de profiter des moissons, d'en user selon son bon plaisir? N'est-ce pas un principe universellement accepté parmi les hommes, qu'un bien fructifie pour son propriétaire? Aussi, notre droit à la récompense a-t-il un autre principe : il repose sur la parole, sur la promesse, sur le serment de Dieu. Dieu est lié vis-à-vis de nous, parce qu'il s'est lié lui-même. Il n'a pas cessé de le répéter :

la gloire et la joie du Seigneur attendent l'observateur de ses commandements, le serviteur dévoué de ses intérêts, l'administrateur fidèle de ses dons (1). Nous avons sa parole, non une parole vague, mais un engagement précis que nous trouvons écrit à toutes les pages du Livre de vie. L'Éternel a promis de récompenser toutes nos œuvres et non pas seulement les plus éclatantes. Sans doute, il sait distinguer ceux qui se montrent plus nobles, plus délicats, plus héroïques, ceux qui ne respirent, qui ne souffrent que pour lui, ceux qui pour lui prodiguent leurs jours et versent leur sang. *Merces vestra copiosa est in cœlis* (2). Mais il n'oublie pas un verre d'eau donné en son nom, une pensée droite, un désir pur, un battement de cœur, un acte de religion, de justice, de force, de fraternité. Et de peur que nous doutions du sérieux de sa parole, de la solidité de sa promesse, il a juré d'ouvrir à tous les justes les portes de son royaume (3). Il n'a point juré à notre demande, sur une avance de notre part, pressé par nos instances, vaincu par nos sollicitations, c'est lui qui a pris l'initiative de ce pacte sacré. Avant que nous fussions, avant que commençât le cours fugitif du temps, dans l'immortelle liberté de son cœur, il s'est enchaîné. *Ante tempora*

(1) S. Matthieu, xxv, 21.
(2) S. Matthieu, v, 12.
(3) *Hebr.*, vi, 13-17.

sæcularia (1). En toute rencontre, il a renouvelé le serment dont Abraham, Moïse, David ont été les témoins, et pour lui donner un caractère plus auguste, plus intangible, il l'a trempé dans le sang de son Fils. Par suite, il est tenu par l'honneur, par la fidélité, par la justice; et nous sommes en droit de lui dire : nous avons fait ce que tu as ordonné, rends-nous ce que tu nous as promis.

II

Quelles qualités doivent **revêtir** nos œuvres pour que Dieu les récompense?

Il faut d'abord que nos œuvres soient libres. Remarquez, Messieurs, quel prix le Christianisme attache à l'intervention de la liberté dans tout le mécanisme de la sanctification. Ce qui n'est pas marqué du sceau de la liberté est vain à ses yeux. Il veut que l'assentiment de la foi soit libre, que l'obéissance à la loi soit libre, que les exercices de la vertu, que les pratiques extérieures de la religion soient libres. On a dit qu'il forçait les âmes à croire, à se livrer aux manifestations du culte et de la piété. C'est encore une de ces calomnies dont la sottise ou la déloyauté abusent contre l'Évangile en blasphémant ce qu'elles ignorent ou en corrom-

(1) II *Timoth.*, I, 9.

pant ce qu'elles savent. L'Église met dans sa parole toute la lumière et tout le feu dont elle est capable pour éclairer et convaincre les esprits, pour toucher les cœurs, mais si on la suit par contrainte, elle déclare tout ce qu'on fait sans valeur. Il faut qu'on vienne à elle volontairement, ou bien elle ferme ses portes. Elle suit l'exemple de son Fondateur. Jamais Jésus-Christ n'a employé la coaction pour s'attacher les hommes. Ou bien les hommes se donnent à lui dans toute la spontanéité de leur âme, ou bien leurs démarches sont considérées comme non avenues. Saisissant même les occasions qui lui sont offertes d'obliger ses disciples à se prononcer pour ou contre lui, il ne permet pas qu'on reste près de sa personne par crainte de se contredire ou par respect humain. A Capharnaüm, lorsque le Maître annonça l'institution de l'Eucharistie, beaucoup de ses amis, déconcertés et scandalisés du mystère nouveau, l'abandonnèrent. Jésus se retourna vers ceux qui persistaient fidèles : « Et vous, leur dit-il, voulez-vous aussi vous en aller? » Il les mettait ainsi en demeure de se décider de plein gré, parce que, dit saint Thomas, servir malgré soi, ce n'est pas servir. La religion chrétienne n'est pas une religion d'esclave, ses divines œuvres s'accomplissent au souffle de la liberté.

La liberté est donc une des racines du mérite. Tous les docteurs sont d'accord pour l'affirmer : les souffrances et la mort du Sauveur ont été d'un si grand prix aux yeux du Père, parce que Jésus a volontai-

rement accepté son supplice, livré de lui-même sa vie, désiré d'un immense désir boire au calice amer de l'agonie ignominieuse de la croix.

La liberté dont il s'agit est une pleine liberté, qui n'exclut pas seulement la contrainte, mais encore la nécessité. Innocent X a condamné cette proposition des Jansénistes : « Dans l'état de nature déchue, pour mériter il suffit que la liberté soit à l'abri de la violence, il n'est pas nécessaire qu'elle soit à l'abri de la nécessité. » Il est, en effet, des actes qui s'imposent à nous avec une telle force que nous n'avons pas le pouvoir de les éviter. Ils ne sont pas contraires à notre volonté, car la nature nous y porte avec impétuosité ; ils ne sont pas libres, puisque nous n'avons pas la faculté de les omettre. Ainsi parfois, la passion nous emporte avec tant de véhémence qu'elle enlève à notre raison la possibilité de délibérer et à notre cœur la possibilité de repousser ses suggestions. Elle nous a entraînés sans nous laisser le temps de réfléchir et de nous ressaisir nous-mêmes. Pour nous, chrétiens, nous considérons comme dépourvu de mérite un acte dont nous n'avons pas été les maîtres.

La justice humaine accepte notre principe. Dans ses jugements, elle mesure ses coups et ses châtiments au degré de responsabilité qu'elle découvre dans le criminel. Et la responsabilité à son tour dépend de la plénitude de la liberté. L'accusé a-t-il

commis sa faute sous l'empire d'une impulsion fatale, d'une jalousie, d'une fureur subites qui lui ont enlevé la possession de lui-même, ont armé son bras presque à son insu? Au contraire, a-t-il agi en pleine connaissance de cause, après mûre délibération, par préméditation, en exécution d'un plan préparé? Tel est, dans un procès, le premier souci des jurés.

Telle est aussi notre première règle dans l'appréciation de nos œuvres. Il ne suffit pas qu'elles soient matériellement irréprochables, la morale exige qu'elles procèdent de la volonté délibérée, autrement elles ne sauraient nous conférer un droit à la récompense. Chez les anciens philosophes, on répétait sans cesse cet axiome : les actes imposés à l'homme par la violence ou par la nécessité ne sont dignes ni de louanges, ni de blâme, ils demeurent étrangers à la morale. C'est dans ce sens que saint Jérome écrivait : « Où règne la nécessité, point de couronne, point de condamnation. *Ubi necessitas, nec corona, nec damnatio est* » (1). Et l'explication en est facile : le mérite, qui crée un droit à recevoir, suppose un don préalable. Or, nous ne pouvons donner que ce qui nous appartient (2). Mais seules nous appartiennent les choses dont nous sommes les maîtres, dont nous disposons à notre gré, dont nous gardons et dont

(1) II *Contra Jovin.*
(2) *De Verit.*, q. XXVI, art. 6.

nous transmettons la propriété comme nous l'entendons. Et par quoi sommes-nous les maîtres de nos biens et de nos œuvres, sinon par notre liberté. *Sumus autem domini nostrorum actuum per voluntatem* (1). Nous ne donnons pas ce que nous arrachent la force ou la nécessité, on nous le ravit. Aussi, Dieu n'estime les sentiments, les actes de ses serviteurs que dans la proportion où ils les lui consacrent volontairement, malgré la possibilité qui leur était laissée de les lui refuser. Dans l'Évangile, Notre-Seigneur promet toujours son royaume aux vertus intérieures, affirmations de notre volonté dont au dehors nos œuvres ne sont que la manifestation. Pauvreté du cœur, douceur et humilité du cœur, justice du cœur, c'est-à-dire vertus voulues spontanément, aimées par choix, telles sont les perfections auxquelles est due la récompense (2).

Un autre motif qui nous fait réserver le mérite à la liberté, c'est que le mérite est essentiellement personnel : la récompense appartient à l'auteur de l'œuvre. Elle suppose donc qu'il y a dans nos actes quelque chose de nous-mêmes. Or, c'est par la liberté que nous mettons de notre âme, de notre vie dans nos actes, c'est la liberté qui attache ceux-ci, qui les lie à notre personnalité. S'ils nous sont imposés,

(1) S. Thomas, *Ibid.*
(2) App. N. 4, p. 435.

ils ne viennent pas de nous, mais de la cause qui les a provoqués, ils ne sont pas nôtres. Plus ils sont libres, plus il y a en eux de notre être, plus il est juste que la récompense nous soit attribuée, qu'elle soit proportionnée à ce qu'il y a eu d'important et de personnel dans notre effort.

De là vient que Dieu regarde beaucoup moins à l'objet matériel de nos œuvres, à l'hommage extérieur de notre prière qu'au sentiment qui nous inspire. Après le service divin, la foule des Israélites sortait du temple et descendait la colline de Sion pour regagner la Ville. En passant devant le tronc des offrandes destinées à l'entretien du sanctuaire et du culte national, les riches puisaient l'or dans leurs bourses et le laissaient tomber avec ostentation sous les regards admiratifs de la foule. Quand tous furent passés, une pauvre veuve s'approcha humblement, timidement et, comme confuse de donner si peu, elle mit un denier. Un denier! Avec un denier on ne pourrait pas remplacer une pierre de l'édifice sacré, on ne pourrait pas acheter un peu d'encens, ni même une colombe pour le sacrifice. Cependant le Christ n'a distingué que cette modeste femme dans la multitude, c'est elle qu'il signale à l'attention de ses disciples, c'est d'elle que parlera l'Évangile partout où il sera prêché; car avec sa modeste obole, prise sur les besoins de sa subsistance, elle a donné de son âme et de son cœur. « Je vous le dis en vérité, ne

put s'empêcher de s'écrier le Maître, cette pauvre veuve a donné plus que tous les autres » (1).

Avec la liberté, c'est l'amour de Dieu qui fait reconnaître les œuvres méritoires, l'amour de Dieu que nous nommons la charité. Notre labeur doit avoir comme but Dieu et sa gloire, si nous voulons posséder un titre à la récompense. Hélas! que nous avons donc besoin de nous rappeler ce principe! Que de fois nous sommes dupes de nous-mêmes quand nous faisons le bien! Notre dévouement, notre temps, notre argent, il nous arrive de les prodiguer aux œuvres de défense de l'Évangile, mais souvent que de mélanges dans les intentions qui nous guident! Que d'espoirs mesquins, que d'ambitions dissimulées nous nous surprenons à glisser dans les plus généreuses entreprises! Nous désirons que nos actes aient une portée éternelle, nous désirons plus encore qu'ils assurent des satisfactions à notre vanité, que notre réputation y gagne, que notre situation sociale y trouve un accroissement. Nos regards surveillent à la fois les deux côtés de la scène, le côté du monde et le côté de Dieu : « L'âme détourne, dit Bossuet, en deux endroits ses intentions » (2). Que de déceptions nous réserve le jugement dernier! C'est pour les éviter que l'enseignement de Jésus nous prodigue, à travers la plus fine psychologie, les

(1) S. Marc, xii, 41-44.
(2) Panégyrique de saint Joseph.

conseils les plus appropriés à nos besoins. « Gardez-vous, dit-il, de faire vos bonnes œuvres afin d'attirer les regards des hommes, vous n'auriez pas de récompense auprès de votre Père qui est dans les cieux. » Que de naïfs font l'aumône pour mettre en relief la vertu qu'ils s'attribuent! Par les moyens les plus bruyants, ils quêtent, pauvres incurables, l'approbation convenue de leurs égaux, et l'admiration plus sincère des malheureux qui donnent toujours sincèrement. Ils réussissent : ils voulaient être connus, ils le sont; ils voulaient des honneurs, des louanges, du respect, ils en reçoivent. Leur nom vole de bouche en bouche, les feuilles publiques qui, les premières, ont été instruites par eux de leurs magnifiques libéralités, chantent leurs mérites, et ils ont reçu leur récompense. *Receperunt mercedem suam* (1). Le vrai chrétien ne cherche qu'à plaire à Dieu; il est habile à faire passer inaperçues ses générosités, il est si absorbé par la pensée de Celui qu'il aime, que sa main gauche ignore le bien accompli par sa main droite. Moins il y a de bruit autour de ses miséricordieuses interventions, plus ses vertus, ses austérités sont ignorées du monde, plus il est heureux; car il a peur que la faveur des hommes n'enlève leur valeur à ses bonnes actions et n'empêche le Père de les reconnaître (2).

(1) S. Matthieu, vi, 2, 5.
(2) App. N. 5, p. 436.

En effet, Dieu n'est point lié à notre endroit s'il n'a tiré de nos efforts aucun avantage, si nous avons travaillé pour nous et non pour lui. Il est de l'essence de l'œuvre méritoire de profiter à Celui dont on attend la récompense. Quand il n'a rien reçu, de quoi serait-il redevable? Or, c'est le propre de la charité d'aimer Dieu pour lui-même sans arrière-pensée, de nous vouer à lui par toutes les fibres de notre cœur, de nous donner nous-mêmes à lui avec notre présent et notre avenir.

Faut-il donc que notre existence se consume, pour devenir méritoire, en des élévations ininterrompues vers Dieu? Non, Messieurs, mais il faut que l'homme du matin au soir se meuve sous l'empire de la charité, qui est l'âme de la vie chrétienne et du mérite. Il faut que, sous l'action de cette royale vertu, le métal vulgaire de nos œuvres quotidiennes et banales se change en or, que directement ou indirectement, nos pensées, nos sentiments, nos opérations servent les intérêts de l'Infini et fassent de lui notre débiteur.

Enfin, Messieurs, seules les œuvres de la vie présente sont susceptibles de nous acquérir des mérites. Certaines philosophies antiques se plaisaient à faire passer les âmes par des réincarnations successives, qui leur permettaient ou de se réhabiliter ou de se préparer par une vie plus noble un avenir plus heureux. Le catholicisme n'a pas le goût de ces rêve-

ries : il enseigne qu'à la mort l'ère du mérite est close à jamais. Aussi longtemps que nous respirons, nous pouvons nous assurer des droits à la couronne éternelle. Eussions-nous même dépensé nos années dans le mal, il suffit d'un instant pour que notre âme se retourne.

Un de ces élans, un de ces cris dont l'agonisant avec la grâce de Dieu est capable quand il voit s'ouvrir devant lui l'éternité, une de ces secondes qui valent des siècles, tant elles sont remplies et où l'on ressaisit toute une vie pour la faire entrer dans un sentiment d'une intensité infinie, peuvent réparer un passé criminel et obtenir au mourant une place au foyer du Père céleste. Mais quand l'esprit aura consommé son divorce dramatique avec la matière, le temps du mérite aura fini son cours. Jésus-Christ lui-même s'est soumis à cette loi : c'est par ses travaux, ses prières, ses souffrances sur la terre qu'il nous a rachetés. « Il faut que je fasse, disait-il, les œuvres de Celui qui m'a envoyé pendant que le jour luit, car la nuit vient, et dans la nuit personne ne peut plus agir » (1). Et lorsque les ténèbres de la mort voilèrent son divin regard, lorsqu'il sentit que les battements de son cœur allaient s'arrêter, il poussa ce grand cri : « *Consummatum est.* Tout est fini. » Il en est ainsi de nous. « Faisons le bien, dit saint

(1) S. Jean, ix, 4-5.

Paul, pendant que nous en avons le temps » (1). « Les morts n'ajouteront rien à ce qu'ils ont apporté avec eux de la vie » (2). Ce n'est pas, en effet, après, c'est pendant la bataille qu'on gagne la victoire. La mort nous fixe au terme de notre course, ce sont nos œuvres qui nous y conduisent; quand nous y sommes parvenus, à quoi serviraient les œuvres, et sans les œuvres, comment pourrions-nous mériter? En tout cas, la Providence de Dieu a établi ainsi les choses, notre destinée future s'élabore tout entière dans le temps, et de notre état à notre dernier moment, dépend notre sort éternel.

Voilà ce qui donne tant d'importance à nos actions, tant de prix à la vie. En dehors de la foi, on peut dire que la vie est sans valeur, car elle est sans but. Nos adversaires essayent en vain de lui en assigner un, plus ils se vantent de l'avoir trouvé, plus ils affirment leur désarroi et leur radicale impuissance. Ils ont sans cesse à la bouche ces mots vagues qu'ils ne définissent jamais, de progrès, de civilisation : il n'est question dans leur rhétorique que de lumière, et chacun de leurs discours rend plus épaisses les ténèbres où ils se débattent. Je ne crois pas que jamais la raison se soit montrée si peu exigeante, si insouciante de la logique, si infirme : on est humilié de voir l'homme faire si

(1) II *Corinth.*, v.
(2) *Eccles.*, IX.

bon marché de lui-même, s'estimer si peu, se résigner à une existence sans issue. On ose parler aux malheureux qui peinent, qui souffrent, qui agonisent, qui mourront demain, de l'intensité, de la plénitude de la vie. On a le front de leur demander tous les renoncements, tous les sacrifices, sous prétexte que, en vertu de la loi de solidarité, ils ont contracté, avant même de naître, une dette vis-à-vis de la société. Et comme cet idéal obscur, insaisissable, les touche peu, on a le triste courage de leur promettre, promesse fallacieuse d'ailleurs, la satisfaction de leurs instincts les plus matériels et les plus grossiers. Doctrine misérable, qui nous rabaisse au rang des animaux, dont l'unique perfection est la perfection de l'espèce, doctrine de néant, qui immole toujours et complètement l'individu à l'humanité, laquelle n'a elle-même d'avenir que dans le tombeau! Sagesse de déments, qui refuse à la conscience et à l'honnêteté son seul véritable appui, qui ne compte à son actif que des banqueroutes, qui s'efforce de tout détruire, qui n'apporte pas un grain de sable pour l'édifice nouveau, sagesse qui restera dans l'histoire le plus brutal défi jeté au bon sens et à la philosophie. Ah! si nous n'avions pour soutenir notre courage et nous consoler dans notre lutte que ces pauvres systèmes, ennemis de la foi, à coup sûr indignes aussi au suprême degré de la saine raison, nous n'aurions qu'à nous étendre dans notre voie douloureuse, qu'à appeler la mort sans

espoir et sans lendemain ; la vie ne vaudrait pas un effort, pas même une pensée.

Que l'on est heureux, au sortir de ce mauvais cauchemar, de retrouver l'idéal chrétien ! L'Évangile élève si haut l'homme qu'il n'est pas un de nos actes qui ne soit fécond, pas un de nos gestes réfléchis qui n'ait une éternelle portée, qui ne serve à la fois le bien universel et l'intérêt personnel ; car le propre d'une société sagement organisée est d'assurer le salut de chacun en préparant le salut commun. Aucune larme, aucun soupir du cœur qui n'appelle une récompense, aucun combat, aucun effort qui n'ait le droit d'exiger un retour. « L'homme extérieur tombe en poussière, mais de jour en jour l'homme intérieur se renouvelle. Nos afflictions d'un moment nous préparent le poids d'une gloire sans fin » (1). Je dirai même que la vie présente vaut mieux à certains égards que la vie future, car celle-ci ne contient rien qui ne soit renfermé dans celle-là. Le capitaine n'est grand sous la couronne que parce qu'il a été grand dans la bataille, la gloire du saint puise sa force et sa solidité dans ses œuvres terrestres. Messieurs, respectez vos pensées, vos sentiments, vos épreuves, votre religion, vos actes, car tout cela est le principe de la vie intense, de la vie pleine dont vous êtes altérés. Anges du ciel qui avez touché votre sublime salaire, rappelez à nos âmes

(1) II *Corinth.*, IV, 17.

lassées les promesses de Dieu, chantez au-dessus de nos têtes l'hymne des espérances qui ne seront point confondues.

III

Ce discours ne serait point achevé si je ne spécifiais l'objet de nos mérites, si je ne vous disais à qui peuvent profiter nos bonnes actions.

Avant tout, le terme de nos mérites, c'est la vie éternelle. La Bible et l'Évangile sont remplis de cette affirmation. « Bienheureux les pauvres volontaires, disait Notre-Seigneur, parce que le royaume des cieux leur appartient... Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, le royaume des cieux est à eux. » Au soir de sa carrière, le Maître rappelait encore à ses Apôtres que, dans l'autre monde, tous les justes trouveraient à la cour même du Très-Haut une récompense en rapport avec leurs œuvres. « Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père ; s'il en était autrement, je vous l'aurais dit, car je vais vous y préparer une place. Et lorsque je m'en serai allé, et quand je vous aurai préparé une place, je reviendrai, je vous emmènerai avec moi, afin que vous soyez où je serai » (1).

(1) S. Jean, xiv, 2, .

Ces promesses si formelles, renouvelées à chaque page des livres saints, tombées de lèvres qui ne nous ont jamais trompés, suffiraient pour donner à nos espérances un fondement inébranlable. Mais ce que nous avons dit de la grâce nous explique que la vie éternelle est due rigoureusement à nos œuvres.

Par les dons que nous offrons à Dieu, nous déterminons nous-mêmes la nature de la récompense qu'il nous doit. Nous lui offrons des pensées divines, puisque la foi surnaturalise notre esprit et nous permet d'émettre des actes intellectuels divins; nous lui offrons des désirs divins, puisque notre espérance élève nos ambitions à des objets qui nous attirent au delà de toute créature réelle ou possible; nous lui offrons des œuvres divines, puisque toute notre activité est imprégnée d'une noblesse supérieure à tout l'univers; nous lui consacrons une vie divine, puisque, par la grâce, notre vie est transfigurée dans son principe même et devient le foyer d'un rayonnement spécial de nature divine. Dieu nous doit donc une récompense d'ordre divin, ou bien il manque à la justice, il nous rend moins que nous ne lui avons donné.

Cette récompense doit être éternelle, car il y a de l'éternité dans nos dons. Une surhumaine énergie dispose en effet de nous, c'est la charité. Or la charité est un amour qui se consacre à Dieu pour toujours et qui ne veut pas connaître d'interruption.

« L'amour vrai, écrit un philosophe profane, ne peut être conçu que sous l'idée d'éternité. Quelle profanation du nom sacré de l'amour, si l'on disait à quelqu'un : je vous aime pour une année, pour un jour, pour une heure! Peut-on à la fois se donner et se retenir?... Non, aimer, c'est faire effort pour s'affranchir du temps » (1). Si les sentiments purement naturels ont déjà ce caractère, combien la charité le possède-t-elle à un plus haut degré? Par conséquent, dans ses œuvres et dans ses dons elle met de l'éternité, et elle exige et elle a le droit d'exiger un retour proportionné à sa générosité.

C'est la lumière, l'amour, la félicité dont il jouit que Dieu nous doit, parce que, par la grâce, nous sommes ses fils et par la sainteté nous nous conduisons comme il convient à ses fils. Par la grâce nous acquérons un droit à son héritage, par la fidélité à la grâce et aux œuvres qu'elle commande, nous faisons valoir ces droits. Or l'héritage de Dieu, avant tout, c'est Dieu lui-même. Et par conséquent, si la filiation dont nous avons parlé est réelle, la possession de Dieu sera notre entrée en jouissance de l'héritage de notre Père. Un jour le Christ apparut à saint Thomas d'Aquin et lui dit : « Tu as bien écrit de moi, quelle récompense veux-tu? — Point d'autre que vous-même », répondit l'angélique docteur. Il demandait beaucoup, il ne demar

(1) Fouillée, *La liberté et le déterminisme*, p. 290, 4e édit.

dait pourtant que l'héritage promis et dû aux enfants de Dieu, il ne demandait que ce qu'il avait mérité (1).

La grâce est une force extrêmement active, car elle est une part prise dans la vie divine qui est toujours agissante. *Usque modo operatur*. Elle nous presse donc de multiplier les œuvres au dedans et au dehors, et quand on ne lui résiste pas, elle transforme les ouvriers les plus indolents en travailleurs inlassables; si bien qu'à l'intérieur la pensée, le cœur, la volonté s'élèvent sans cesse, à tout propos, vers Dieu; si bien qu'à l'extérieur, on voit le saint promouvoir avec un zèle qui ne s'use pas le règne de la justice, de la religion, de la fraternité. Mais chacun des actes inspirés par la grâce mérite l'accroissement de la sainteté. *Quolibet actu meritorio meretur homo augmentum gratiæ* (2). C'est ce qui nous explique cette ascension des âmes d'élite dans l'ordre des choses spirituelles. Ces âmes obéissent aux moindres suggestions de la grâce et, quand elles ont obéi, la grâce se donne à elles avec plus d'abondance. En possession d'une grâce plus forte, les saints accomplissent des actes plus parfaits qui provoquent à leur tour une nouvelle et toujours plus riche effusion des dons de Dieu. Et comme la grâce n'est pas seulement une puissance d'action, mais

(1) App. N. 6, p. 436.
(2) Iª IIæ, q. CXIV, art. 8.

encore une puissance de progrès, elle ouvre devant les consciences généreuses des perspectives infinies. C'est un échange continu entre la terre et le ciel, entre la terre qui donne et le ciel qui rend, un échange continu entre l'homme qui sert Dieu et Dieu qui récompense l'homme. De là cet idéal réalisé par les cœurs plus dociles aux motions de l'Esprit-Saint, de là ces transfigurations incroyables de certains êtres que l'on voit voler de vertu en vertu, d'une cime à une autre cime plus lumineuse et plus chaude, parce qu'elle est plus près du soleil de toute perfection : Dieu. Ces créatures choisies semblent s'être dégagées de tout ce qu'il y a d'infirme dans la nature pour en garder et en multiplier ce qu'elle a de bon, de doux, de noble, de droit, de dévoué, elles revêtent une beauté qui les met à part de leurs semblables et commande l'admiration de tous. Peu à peu l'élément divin envahit toute la personnalité et transpire jusque dans le regard et dans la physionomie dont l'expression s'épure et devient chaque jour plus éclatante. Sans doute les saints sont avant tout fils de la grâce : ils sont aussi fils de leurs œuvres, car si Dieu les a prévenus de ses faveurs, ils ont répondu à ses avances, et par leurs efforts mérité un accroissement de vie surnaturelle. En méritant une augmentation de grâce, nous méritons une augmentation de gloire : le degré de la vision du bonheur éternel se mesurera au degré de la grâce que nous posséderons au moment de la mort. De sorte que,

vous le voyez, le juste par ses œuvres fait son salut et, en même temps, il détermine la place qu'il occupera au milieu des élus.

Nous sommes toujours préoccupés de nos intérêts temporels, nous voudrions que nos bons rapports avec Dieu fussent le gage des biens terrestres dont nous croyons avoir besoin. Messieurs, je vous en prie, mettez ces questions au second plan, si vous ne voulez pas vous exposer à de nombreux et cruels étonnements. Ne servez pas Dieu pour être riches, pour être plus favorisés dans vos carrières humaines. Soyez plus ambitieux, cherchez le royaume des cieux, c'est-à-dire les biens éternels. C'est pour les conquérir, c'est pour les mériter que vous devez travailler. Cependant il n'est pas rare que les biens temporels jouent quelque rôle dans la vie spirituelle. Trop de bonheur nous fait oublier notre salut et trop de malheur nous aigrit et nous désespère, trop de richesse et trop de misère nous éloignent également de la religion. Demandez donc au suprême Rémunérateur de vous réserver avant tout une place à son foyer, puis demandez-lui de vous protéger assez pour que les soucis trop douloureux, les chagrins trop accablants vous soient épargnés s'ils doivent être pour vous une occasion de faute et un sujet de scandale. Au reste, remettez-vous de tout cela à sa bonté. Il sait mieux que nous ce qui nous est utile. Il aime souvent à récompenser au centuple

ici-bas ses serviteurs; du moins, à l'heure de l'épreuve, il sait reconnaître leur fidélité en soutenant leur courage et en leur communiquant la force de porter leurs croix sans succomber.

Pour qui, Messieurs, l'âme sanctifiée peut-elle mériter? Si l'on entend le mérite dans le sens d'un droit rigoureux de justice, obligeant Dieu à octroyer la récompense, l'homme ne peut mériter que pour lui-même. Nos mérites nous sont personnels comme les œuvres dont ils sont la propriété : il ne nous est point permis de les aliéner, pas plus qu'il ne nous est permis de considérer, comme venant d'un autre, des actes venus de nous. Jésus-Christ seul a mérité le salut de tous, parce qu'il a été établi chef de l'humanité. En cette qualité il nous a valu les dons surnaturels et la gloire qui en est la suite. Ce privilège n'appartient qu'à Lui.

Mais les rapports des âmes saintes avec Dieu ne sont point uniquement réglés par la justice, ils sont aussi réglés par l'amitié. L'amitié s'étend beaucoup plus loin que la justice. Que de générosités elle nous impose qu'aucune loi rigoureuse ne prescrit! Elle cherche à combler les désirs de celui sur lequel se sont arrêtées ses complaisances, et elle résiste difficilement à ses instances. « L'homme en état de grâce, dit saint Thomas, fait la volonté de Dieu, il est convenable que Dieu par amitié fasse la volonté de l'homme, et sauve sous l'empire

de ce sentiment ceux que l'homme signale à sa miséricorde » (1). Il nous est donc permis d'espérer que nos bonnes œuvres vaudront, à des êtres très chers et en même temps très éloignés du vrai et du bien, la grâce et la gloire. La foi nous encourage beaucoup à offrir à l'intention des âmes égarées, et en particulier à l'intention de celles qui tiennent à nous par des liens plus étroits, nos efforts vertueux, nos prières, nos sacrifices. Mais alors, il faut mériter pour plusieurs, et vivre dans une si intime union avec Dieu que l'on puisse, en quelque sorte, disposer sans réserve de son cœur et de sa souveraineté.

Partout, Monique portait le souvenir de son fils et, en vue de le ramener dans les voies de la justice, elle pleurait sur les fautes d'Augustin, plus que les autres mères sur le cercueil de leurs enfants. Partout où elle se prosternait, le torrent de ses larmes arrosait la terre. Elle consacrait à Jésus-Christ tous les battements de son cœur, ne désespérant jamais, quoique se lamentant toujours; elle tremblait de voir ses sentiments pour Dieu se refroidir, et de perdre les droits à la faveur qu'elle sollicitait. Devant ce spectacle émouvant, un pieux évêque n'eut point d'hésitation: il prédit à la sainte veuve que le fils de tant de larmes ne périrait point. Suivez les exemples de cette femme dont le plus grand des docteurs a

(1) Ia IIæ, q. CXIV, art. 6, corp.

raconté les vertus avec un sentiment si tendre et une émotion si reconnaissante. Mettez dans vos œuvres une intention tellement pure, dans votre charité une flamme tellement ardente que Dieu ne puisse rien refuser à vos instances, qu'il soit obligé par son cœur de convertir et de sauver tous ceux que vous aurez recommandés à sa miséricorde.

Messieurs, quel noble stimulant la religion offre à notre activité ! Où trouver de meilleures raisons de prier avec persévérance, de souffrir avec résignation, de travailler sans relâche ? Où découvrir une doctrine qui fasse autant de cas de la personne humaine, de la liberté humaine, des œuvres humaines ? Pas une minute qui ne soit précieuse, pas un geste, pas un regard, pas une larme, pas un sentiment qui n'ait sa valeur, pas un effort qui ne porte son fruit. La grâce rend fécondes toutes les manifestations intérieures ou extérieures de notre vie, chaque acte accompli par son inspiration est une pierre qui trouvera sa place dans la cité immortelle dont nous apercevons à travers les voiles de la foi les inébranlables murailles.

« *Quid hic statis tota die otiosi ?* Alors pourquoi restez-vous tout le jour dans l'oisiveté ? » (1)

O existences dilapidées en de futiles agitations et qui se croient actives. O années stériles ! qui pour-

1. S. Matthieu, xx, 6.

rait assez pleurer sur votre inutilité? Jeunes gens, que faites-vous de ces lumineux et frais matins de la vie que vous pourriez rendre si fructueux? Hommes arrivés à la plénitude de la virilité, comment employez-vous votre force? Vieillards endormis dans l'inertie, ne vous apercevez-vous pas que le soir approche, et que déjà les ombres s'inclinent plus longues du sommet de vos jours (1). Attendez-vous donc pour vous mettre à l'ouvrage que la nuit soit venue imposer un terme à votre indécision? Que notre paresse est donc inexplicable! Nous aspirons à la pleine vie : ne l'oublions pas, nous n'y entrerons que par nos œuvres. Au Vatican, Michel Ange a peint, au déclin de sa carrière, une fresque que vous connaissez peut-être, et qu'on ne peut contempler sans effroi. Au sommet, un Christ gigantesque, à moitié debout, juge les âmes : à toutes il demande de présenter leurs œuvres. Saint Laurent montre le charbon ardent sur lequel il a été brûlé, saint Barthélemy, la peau ensanglantée dont les bourreaux l'ont dépouillé, et ils reçoivent miséricorde. Près d'eux on voit des hommes au visage d'athlète, aux muscles puissants, faits pour le labeur, armés pour la lutte, mais leurs mains sont vides et ils s'engloutissent dans l'abîme. Impressionnante leçon : c'est le sort qui nous attend, si nous paraissons devant le

(1) *Cantic.*, II, 17.

Souverain Juge sans apporter avec nous nos mérites.

Ouvriers de toutes les heures, de la première et de la onzième, votre place est à la vigne de Dieu. Vous y ferez de grandes choses, car tout est important du travail qui vous y est commandé : et au terme de la journée, personne d'entre vous ne sera frustré de l'éternelle récompense que vous aurez tous méritée.

RETRAITE PASCALE

PREMIÈRE INSTRUCTION

LUNDI SAINT

DU ROLE
DE L'HOMME DANS LA VIE DE LA GRACE

SOMMAIRE

Dans la vie de la grâce, le premier rôle appartient à Dieu. Cependant l'homme peut se préparer à l'effusion de la grâce, lui ouvrir son cœur quand elle s'offre, suivre ses inspirations quand elle s'est donnée, p. 249.

I

1. Nous ne pouvons point nous préparer *positivement* à la grâce par les actes de l'honnêteté purement naturelle. *a)* Il n'y a point de proportion, en effet, entre l'ordre de la nature et l'ordre de la grâce, p. 250. *b)* Comment il faut entendre l'axiome : à celui qui fait ce qu'il peut Dieu ne refuse pas la grâce, 250. *c* Illusion de ceux qui croient Dieu tenu à plus d'égard vis-à-vis des personnalités plus nobles, plus puissantes, etc. L'Évangile condamne ces prétentions, p. 251.

2. Il est en notre pouvoir de ne point arrêter l'effusion de la grâce, de la préparer *negativement*. *a)* En ne multipliant pas nos fautes, en ne contractant pas de mauvaises habitudes. L'enfant prodigue, p. 252-254. *b* En empêchant le mal de se répandre du cœur dans l'esprit. Indulgence de Dieu pour les fautes du cœur. Sévérité de Dieu pour l'orgueil et le pharisaïsme de l'esprit, p. 254-255. *c)* En nous retenant sur la pente qui mène à l'aveuglement de l'esprit et à l'endurcissement du cœur, p. 256.

II

Quand la grâce apparaît, quelle doit être notre attitude ?

1. *a)* Il ne faut pas accueillir la grâce par des dispositions hostiles. Parabole des noces Les habitants de Nazareth, p. 256-257. *b)* Il ne faut pas l'accueillir par une excuse. Les invités de la parabole se dérobent, comme beaucoup d'entre nous, en prétextant les affaires temporelles, les joies légitimes de la vie, p. 258-259.

2. L'attitude qui convient est une attitude d'obéissance *prompte* et *totale* Exemple de l'enfant prodigue ; il rentre en lui même, il réfléchit, il prend une résolution courageuse, il l'exécute, p. 260-261.

III

Quand l'homme a recouvré la grâce, il doit être fidèle, agir sous son impulsion, chercher la réalisation de l'idéal chrétien.

1. Il faut rester fidèle en craignant de retomber dans le mal, en évitant les milieux dangereux et les occasions de perdre le don de Dieu, p. 261-263,

2. Il faut agir. Le juste est par excellence l'homme d'action qui affirme sa foi, qui proclame son espérance. C'est l'homme des initiatives généreuses et des résistances invincibles. C'est l'apôtre qui fait partager ses idées et ses sentiments, p. 263-264

3. Il faut réaliser l'idéal chrétien, passer de l'enfance spirituelle à l'adolescence, de l'adolescence à la virilité, arriver à pratiquer avec empressement les préceptes que l'on pratiquait péniblement, renoncer aux fautes légères après avoir rompu avec le mal mortel, entrer docilement dans la voie des conseils quand on a suivi la voie des commandements, p. 265. Exhortation, p. 266.

RETRAITE PASCALE

PREMIÈRE INSTRUCTION

LUNDI SAINT

DU ROLE DE L'HOMME DANS LA VIE DE LA GRACE

Hortamur vos, ne in vacuum gratiam Dei recipiatis.

Nous vous exhortons à ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu.

II *Corinth.*, VI, 1.

MESSIEURS,

Dans la vie de la grâce l'homme n'a point le premier rôle, mais il y a un rôle encore très important. Si dans l'ordre surnaturel nous ne pouvons rien sans le secours du ciel, la grâce de son côté ne fait rien sans notre coopération. En préparer la pleine effu-

sion, lui ouvrir spontanément notre cœur quand elle s'offre, suivre ses pures et divines inspirations quand nous la possédons, tel est notre rôle, je vais vous l'expliquer.

I

Nous ne pouvons point nous préparer d'une manière positive à la grâce par les actes de l'honnêteté purement naturelle ou de la vertu acquise. L'ordre moral dont notre raison et notre volonté sont les seuls principes n'a point de rapport nécessaire avec l'ordre établi par le don de Dieu : ce sont deux sphères distinctes. Il ne nous est donc point permis d'espérer que nos efforts feront éclore la grâce en nous, comme ils font éclore l'art ou la science. A supposer même, ce qui n'est pas, que nous fussions capables de pratiquer sans défaillance la force, la justice, la tempérance, la religion, telles que les philosophes les ont enseignées, cette perfection, fruit de notre industrie, ne ferait pas naître en nous la grâce, n'obligerait Dieu à aucun degré à nous la communiquer. Quand on dit : le Seigneur ne refuse pas son secours à celui qui fait ce qu'il peut, ces paroles ne signifient point que les bonnes œuvres accomplies par notre seule initiative nous introduisent par voie de conséquence dans le champ plus haut de la vie divine. On veut dire que l'âme fidèle à une première avance surnaturelle de Dieu peut se disposer à recevoir un nouveau et meilleur don. S'il

en était autrement la grâce perdrait son caractère de gratuité : comme le dit saint Paul, elle cesserait d'être elle-même, *alioquin gratia jam non est gratia* (1). Ainsi la bonne éducation, les heureuses tendances du tempérament, les aspirations d'une âme naturellement noble, la bonté innée du cœur ne nous créent aucun droit à la grâce.

Il y a quelquefois dans certaines classes sociales et intellectuelles, des prétentions bien peu en harmonie avec l'Évangile. On s'imagine que Dieu est tenu, dans la communication de ses faveurs, à plus d'égards vis-à-vis de personnalités distinguées par leur culture, leur origine, leur autorité, leur fortune, leur situation mondaine. Illusion! Rien de tout cela ne lie Dieu qui, pour affirmer sur ce terrain la plénitude de sa liberté, se plaît à prodiguer ses secours aux plus humbles, aux plus déshérités, aux plus oubliés. Le Christ n'a choisi ses disciples, premiers dépositaires de sa grâce, ni parmi les scribes savants, ni parmi les princes du peuple, ni parmi les privilégiés de la fortune. Il aimait au contraire à remercier son Père d'avoir eu plus à cœur de révéler ses mystères aux petits qu'aux sages et aux prudents.

Mais il est en notre pouvoir de ne point arrêter l'effusion de la grâce par le nombre et la gravité de nos fautes. Si pur qu'il soit, le cristal ne hâtera pas

(1) *Romains*, XI, 6.

d'un instant le lever du soleil, il attendra docilement son heure; mais l'astre royal luirait en vain dans le ciel, si le cristal se mésalliait à des matières opaques qui lui enlèvent sa transparence. Même quand nous avons rompu avec Dieu, il dépend de nous, dans une certaine mesure, de ne point multiplier nos péchés, de ne point élargir l'abîme qui nous sépare déjà du Sauveur, de ne point accumuler les obstacles qui empêcheront le retour de la miséricorde.

Quelle tentation, jeunes gens, quand vous avez mal fait, de vous abandonner sans réserve aux sollicitations de la passion, d'estimer que dix chutes ne sont pas plus nuisibles qu'une seule! Quel danger de livrer sans résistance votre conscience aux fantaisies de l'instinct! Quelle tendance, quand vous avez péché par le cœur de ne plus surveiller ni vos regards, ni vos imaginations, ni vos lectures! Ignorez-vous donc que chaque faiblesse vous éloigne de Dieu davantage et oppose une nouvelle barrière à son intervention? Ignorez-vous donc que chaque défaillance vous mène à l'habitude, cette chaîne que vous aurez tant de peine à briser, lorsque viendra le moment de la Providence? Ignorez-vous enfin que l'habitude en asservissant l'âme, peu à peu lui fait perdre le sens moral, et à plus forte raison le sens du divin? Rappelez-vous l'histoire de cet enfant de votre âge dont parle l'Évangile. Jaloux de son indépendance, il commença par demander à son père sa part d'hé-

ritage. Il pouvait au moins quelque temps en rester là, ne pas rendre plus absolue sa rupture avec les siens. Mais à peine quelques jours s'étaient-ils écoulés qu'il rassembla tout ce qu'il possédait : et quittant la maison où il avait été nourri et aimé, il emporta avec ses biens la téméraire inexpérience de sa jeunesse, avide de se dérober à l'influence saine de sa famille. Il lui était loisible de se fixer dans le voisinage de la maison paternelle, il voulut s'expatrier comme pour rendre impossible toute relation avec le foyer qui l'avait jusque-là défendu, comme pour briser tous les liens qui le rattachaient au berceau de son enfance et de sa vertu. Dans la région lointaine où il s'était enfui, il dépendait de lui de conserver quelque mesure : il ne connut aucune retenue, il dissipa son héritage, et devint la proie d'une débauche effrénée. Il est cependant des bassesses devant lesquelles on recule, une suprême dignité qu'on ne sacrifie pas; si rapide que soit la pente sur laquelle on glisse, on se souvient ordinairement de son origine, de son sang, de sa noblesse. Le prodigue descendit au fond de l'abîme, il aliéna sa liberté, il prit la livrée de l'esclave, consentit à devenir gardeur de pourceaux, à solliciter la faveur de partager la pâture de son immonde troupeau.

Ah ! chers jeunes gens, n'imitez pas le prodigue : quand vous avez perdu la grâce dans un moment de fièvre, ne rendez pas plus difficile votre réhabili-

tation. Si, une fois, vous avez mal fait, ne soyez point indifférents à mal faire encore; si vous avez rompu avec Dieu, n'envenimez pas les discussions de votre conscience dépitée de ses torts et honteuse de sa lâcheté à son égard, ne fuyez pas dans les milieux où l'on ne parle plus de lui. Parce que vous avez succombé, ne cessez pas de prier, parce que vous avez violé un précepte, ne violez pas tous les autres. Le mal est dans votre cœur, ne lui permettez pas de monter à vos lèvres; il est secret, ne le laissez pas devenir public; vous êtes mauvais époux, ne soyez pas pour cela mauvais pères ou mauvais citoyens. Les passions sensuelles vous ont entraînés, fermez les portes de votre âme à la déloyauté, à l'injustice, à la lâcheté. Vous avez cédé à la tentation, ne tentez pas les autres, ne prenez pas sur vous la responsabilité d'un scandale qui vous chargerait devant Dieu de vos iniquités et de celles de vos complices.

Surtout, Messieurs, si le mal a pris possession de votre volonté, empêchez-le d'envahir votre esprit. Redoutez le péché contre les mœurs, redoutez plus encore le péché de l'intelligence. Le doute, le scepticisme, l'incrédulité suivent vite les désordres de la conduite, naissent comme naturellement de l'orgueil, ce grand ennemi de la grâce. Quand l'on se contenterait d'affecter de ne pas croire alors que l'on croit réellement, on augmenterait néanmoins la distance qui sépare de Dieu. Mais si

l'on a réussi à étouffer réellement la foi dans son cœur, si l'on en est venu à la sérénité dans la négation et dans le blasphème, on a soi-même arraché de son âme la racine du salut. Il faut un miracle pour sortir de cet état si près d'être incurable. La lecture de l'Évangile, à ce sujet, est terrifiante. Autant la grâce se prodigue aux pécheurs que la faiblesse a entraînés, autant elle se donne avec réserve aux esclaves de l'orgueil intellectuel. On voit le Christ ramener les publicains et les femmes perdues : on le voit ordinairement dédaigner de confondre les arguties intéressées des maîtres de la synagogue, qu'il laisse s'enfoncer dans le néant de leurs prétentions. On entend Jésus jeter aux pharisiens ces paroles qui ressemblent à une réprobation anticipée : « Les publicains et les courtisanes vous précèdent dans le royaume des cieux » (1). Notre société présente le même spectacle. Des hommes dont la vie semble noble, les aspirations hautes, les mœurs dignes, échappent à toute influence surnaturelle. On les dirait tout près de la religion et du salut par leurs idées, par leurs sympathies : cependant, ils ne se convertissent pas, parce que la présomption de leurs pensées barre le chemin à la grâce.

Par-dessus tout, craignez de tomber dans cet état que le Christianisme appelle l'aveuglement de l'es-

(1) S. Matthieu, xxi, 31.

prit et l'endurcissement du cœur. En cette extrémité quasi désespérée, la conscience perd tout sentiment du bien et du mal. Elle pèche sans scrupule, elle retombe sans crainte, elle persévère dans ses fautes sans inquiétude : il semble que Dieu éprouve vis-à-vis d'elle, une sorte de répugnance, d'écœurement, de lassitude, qu'il lui en coûte d'agir sur cet être devenu si froid. S'abandonner à cette indifférence profonde, c'est sceller pour ainsi dire soi-même la pierre de son tombeau, et s'interdire tout espoir de revoir se lever le soleil de la résurrection.

II

Nous pouvons donc nous préparer négativement à recevoir le secours de Dieu, en limitant de notre mieux le champ de nos fautes. Quand la grâce apparaît et se propose, quelle est l'attitude qui nous convient?

Peut-être serions-nous tentés de lui réserver une attitude hostile? Il est presque naturel au coupable de considérer comme son ennemi quiconque l'invite à se repentir, car cette invite souligne sa culpabilité. Méditez cette parabole de l'Évangile : Le royaume des cieux est semblable à un roi qui faisait les noces de son fils. Il envoya ses serviteurs dire aux conviés : tout est prêt, venez aux noces. Mais parmi les invités, il y en eut qui, saisis de fureur, injurièrent les serviteurs, les battirent et

les mirent à mort. Que de fois les apôtres du Christ reçoivent un accueil analogue! Surtout, leur dit-on, ne faites pas allusion aux choses religieuses : sur ces questions l'âme que vous voulez sauver est si susceptible, un rien l'irrite. Présentez-vous en homme du monde et non pas en homme de Dieu, essayez de vous intéresser à ses affaires temporelles, à ses études, entrez dans ses goûts, autrement vous serez reçu avec colère et congédié avec brutalité. Oui, voilà les procédés que l'on emploie vis-à-vis des ministres du Christ venus pour apporter la miséricorde, le pardon, l'espoir, la vie éternelle. Le médecin spirituel est traité comme un adversaire, et s'il ose aborder le sujet qui l'amène, parler des maladies morales, proposer ses remèdes divins, il doit s'attendre de la part de certaines âmes aux pires outrages. Dieu se souvient de ces affronts infligés à son Esprit, il arrive un moment où sa justice retient sa bonté qui finit par abandonner ceux qui veulent être abandonnés. A Nazareth, les compatriotes de Jésus, loin de l'honorer et de le fêter, se soulevèrent contre lui, « le poussèrent hors de la ville, le traînèrent jusqu'à l'escarpement de la montagne pour le précipiter en bas. Mais lui passant au milieu d'eux, s'en alla », et ne revint jamais (1).

Ce n'est pas davantage par une excuse qu'il faut

(1) S. Luc, iv, 28-30.

recevoir la grâce. Parmi les invités de la parabole, tous ne maltraitèrent pas les serviteurs du roi, mais tous se dérobèrent. « J'ai acheté une métairie, dit l'un timidement, je dois m'absenter pour aller la voir, excusez-moi. J'ai acheté cinq paires de bœufs, dit un autre plus pressé, je vais les essayer excusez-moi. Je me suis marié, répondit sur un ton bref le troisième, je ne puis aller » (1). Les affaires et les joies légitimes de la vie, voilà souvent ce qui fait, avec une puérile gravité, avec impatience, avec une tranquille hauteur se détourner de l'appel de la grâce. Les affaires d'abord nous rendent sourds aux sollicitations de Dieu. Le Sauveur convie à son banquet : les hommes vont, viennent, passent, distraits, indifférents à la voix qui les appelle. Et quelles affaires? S'agit-il de sauver un peuple, de commander une armée, de conduire à bonne fin une grande négociation? Nullement, les soins les plus ordinaires de la vie suffisent à nous empêcher de penser à nous-mêmes. Une vulgaire intrigue politique, un intérêt commercial sans importance, un voyage, c'est assez pour que nous priions le dispensateur de la grâce de nous excuser.

Quand ce ne sont pas les affaires qui nous absorbent, ce sont les joies légitimes mais secondaires de la vie. Nous sacrifions les intérêts de notre âme aux moindres convenances humaines. Un engage-

(1) S. Luc, xiv, 18-21.

ment mondain, un dîner, un spectacle nous attirent plus que les invitations du Christ. Il semble que Dieu doive devenir notre serviteur, se tenir à notre disposition, ne nous demander que le temps dont nous ne savons que faire. On dirait que nous considérons comme perdues les heures que nous lui consacrons. « Il en était ainsi du temps de Noé, dit Notre-Seigneur les hommes mangeaient, buvaient, se mariaient et mariaient leurs enfants, et tout à coup vint le déluge où ils périrent tous. Ainsi aux jours de Lot dans Sodome, ils mangeaient, ils buvaient, ils achetaient, ils vendaient, ils plantaient, ils bâtissaient : subitement, un autre déluge, déluge de soufre et de feu, tomba du ciel, et ils périrent tous (1). » Quand les serviteurs du roi vinrent lui annoncer ce qui s'était passé, celui-ci leur dit : « Allez dans les chemins et le long des haies, ceux que vous trouverez, pressez-les d'entrer, afin que ma maison soit remplie. Car, je vous le dis, aucun de ceux qui avaient été invités ne goûtera de mon banquet ». Messieurs, ne nous exposons pas à de pareilles exclusions. L'heure de la grâce passe, elle s'enfuit, quelquefois pour toujours.

L'attitude qui nous convient, c'est une attitude d'obéissance, d'obéissance prompte, d'obéissance totale. A quelque moment que le Saint-Esprit vienne vous

(1) S. Luc, xvii, 26-30.

interpeller, le jour ou la nuit, dans la joie ou dans l'épreuve, dans la santé ou dans la maladie, écoutez-le et obéissez à ses inspirations. Je vous ai dit de ne point imiter le prodigue dans son égarement, mais je vous demande de l'imiter dans sa conversion. « Il rentra en lui-même », dit l'Évangile. Rentrer en soi-même après en être longtemps sorti, après s'être exilé de son propre cœur, voilà ce que la grâce exige d'abord, et ce qu'il faut faire. Il rentra en lui-même, scruta sa conscience, réfléchit sur son état de dégradation. « Combien de mercenaires, dit-il, ont dans la maison de mon père du pain en abondance, et moi, je meurs ici de faim. » Il prit une résolution courageuse. « Je me lèverai, j'irai à mon père, et je lui dirai : mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ; je ne mérite plus d'être appelé votre fils, traitez-moi comme un de vos mercenaires. » Cette résolution, il l'exécuta sur-le-champ et jusqu'au bout. Il se leva, quitta le métier avilissant auquel il avait été réduit, reprit, le cœur déjà soulagé et l'âme rassénérée par l'espérance, le chemin de la patrie et du foyer paternel. Durant la route, très longue, puisqu'il était très loin, il ne revint pas sur sa décision ; parvenu au terme, ni la honte, ni la crainte ne le retinrent, il s'accusa et se condamna lui-même à haute voix, comme il s'était promis de le faire : « Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis pas digne d'être appelé votre fils. » Le père

dut interrompre le cours de ses aveux et de sa douleur. — Tel est, Messieurs, votre devoir à l'heure de la grâce : ne point essayer de vous distraire et de vous étourdir encore, mais laisser les sentiments que Dieu vous inspire s'emparer de vous ; sonder votre conscience et votre passé avec sincérité, avec courage, sans tenter de vous illusionner vous-mêmes sur votre état ; prendre la résolution inébranlable de vous arracher au mal, aux milieux démoralisants, aux sentiments, aux idées, aux habitudes, aux métiers dans lesquels votre innocence avait sombré. Allez plus loin, sans retard exécutez vos desseins. *Surgam*, dit l'enfant prodigue. Levez-vous, immédiatement, au premier souffle de la grâce, faites les démarches que suggère votre conscience réveillée. Hâtez-vous, accusez-vous sans faiblesse, condamnez-vous, repentez-vous, et avec confiance attendez que Dieu vous fasse miséricorde.

III

Quand vous aurez recouvré la grâce sanctifiante et la justice qu'elle apporte, soyez fidèles, agissez, cherchez loyalement à réaliser l'idéal chrétien.

Soyez fidèles. Le livre sacré ne nous dit pas quelle fut la conduite de l'enfant prodigue après son retour dans la maison de son Père, mais il semble bien qu'il fut le modèle des fils. Quelle

attention, quelle délicatesse, il dut apporter à ne point peiner, à ne point blesser celui qu'il avait tant offensé! Quelle crainte de retomber dans les milieux et dans les tentations qui l'avaient entraîné! Comme on peut le supposer jaloux de garder les faveurs qu'il avait eu le bonheur de reconquérir, la robe d'innocence qui lui avait été rendue!

Messieurs, la grâce que vous retrouverez dans la justification, ne l'exposez plus. Vous savez bien dans quelles circonstances elle vous avait été ravie, dans quelles occasions vous aviez succombé une première fois. Vous vous souvenez du jour où votre volonté est devenue hésitante, où votre conscience s'est troublée, où votre sensibilité s'est émue, où la tempête a éclaté dans votre âme, où votre innocence a fait naufrage. Soyez fidèles, défendez la justice intérieure qui vous a été communiquée, contre les dangers du dehors et contre les dangers du dedans : contre les dangers du dehors, car il y a dans le monde une atmosphère malsaine où fatalement la vie divine s'étiole et finit par étouffer. La vanité des idées, le mélange des sentiments, la prédominance des soucis matériels, la licence des conversations, le dilettantisme énervant, la fièvre des fêtes, des spectacles, les engouements de la mode et de l'opinion, tout cela est funeste aux âmes. Vouloir rester honnête et saint, tout en respirant cet air vicié, c'est vouloir concilier la maladie et la santé, la mort et la vie.

Défendez votre justice contre les dangers du dedans : il est des états de mollesse, des habitudes intérieures de nonchalance, des penchants à suivre les rêves de son imagination, à laisser son cœur se bercer lui-même de ses propres illusions qui ne peuvent qu'affaiblir, épuiser peu à peu l'énergie de la grâce. Se dégager de soi-même, faire taire les voix qui, secrètement complices du mal, ne nous flattent, ne nous charment que pour nous rejeter dans nos anciens désordres, tel est le devoir de quiconque veut rester fidèle à l'honneur chrétien.

La grâce nous munit d'un organisme nouveau : elle répand dans notre esprit la foi et la prudence, dans notre cœur l'espoir, la force, la tempérance, dans notre volonté la justice et la charité : autant de puissances qui demandent à s'exercer. Le chrétien est par excellence l'homme d'action. Il affirme sa croyance au dehors, parce qu'il est convaincu, c'est-à-dire vaincu par son idée qui spontanément se publie elle-même. Quelle que soit sa carrière, qu'il passe ses jours dans une condition modeste ou qu'il soit en évidence, qu'il ait sa place parmi les humbles travailleurs, ou que sa vocation lui assigne un rôle dans l'élite, peu importe, partout il confesse sa foi sans se laisser déconcerter par le bruit des systèmes et la violence des négations. Il proclame son espérance. Pendant que la foule est courbée vers le sol, appesantie par un matérialisme

dégradant, il est fier de lever la tête vers les hauteurs, et de montrer à tous qu'il a jeté son ancre au delà des choses et du temps. Le chrétien est l'homme des initiatives hardies et des résistances invincibles. C'est l'homme des initiatives hardies, car plus la vie est intense, plus elle tend à se manifester avec éclat et sur tous les terrains : la grâce empruntant son énergie à Dieu même qui opère toujours, qui opère en tout, doit prouver le caractère surnaturel de son origine par le courage de ses entreprises. C'est l'homme des résistances invincibles qui ne recule jamais, car plus un être est fort, plus il affronte sans fléchir la lutte où se déroule toute vie. Or, il y a en notre vertu quelque chose d'infini : quand nous nous en servons nous triomphons des pires difficultés, et comme saint Paul nous défions les forces créées d'avoir raison de notre intrépidité, nous sentons derrière nous cet Esprit qui brise les cèdres et renverse les montagnes. Le vrai chrétien n'est donc pas cet être éteint, pareil au personnage de l'Évangile qui avait enfoui son talent et l'avait laissé improductif, il use du don qu'il a reçu et lui assure la fécondité.

Le chrétien est un apôtre qui fait partager ses idées et ses sentiments. Une vie riche, en effet, est par nature envahissante, elle aspire à se répandre et à se communiquer. La stérilité est une suite de la faiblesse. Le juste use donc de la grâce de Dieu

pour faire adopter ses idées et ses sentiments : ainsi sa sainteté rayonne autour de lui avec puissance et pénètre son milieu avec suavité.

Enfin, Messieurs, obéissez aux suggestions de la grâce en cherchant l'idéal. Ne restez pas stationnaires dans la vie spirituelle. L'apôtre oubliait ce qu'il avait fait, pour aspirer à de nouvelles perfections, notre devoir est de l'imiter. *Quæ sursum quærite, quæ sursum sunt sapite.* Ne vous contentez pas de la vertu que vous possédez, apprenez à estimer et à goûter de plus en plus les choses d'en haut. Le jour de votre conversion vous êtes encore comme des enfants, essayez d'arriver à l'adolescence ; et quand vous aurez réalisé ce progrès, continuez votre ascension. Vous pratiquez péniblement les commandements, habituez-vous à les pratiquer avec empressement; vous évitez le mal mortel, ne négligez pas les fautes vénielles; vous avez renoncé aux affections et aux discours gravement coupables, renoncez aussi aux paroles légères, aux sentiments mêlés; vous ne connaissez plus les grands excès, arrachez-vous encore aux délicatesses trop humaines qui énervent l'âme. Si l'Esprit-Saint vous invite à entrer dans la voie des conseils, ne le contristez pas, soyez dociles à sa divine direction. Dans la route de la vie éternelle, le plus sûr pour ne point descendre est de monter toujours.

Votre rôle dans la vie de la grâce est donc un grand rôle. D'abord, lui préparer négativement la voie, en vous arrachant autant que vous le pouvez au mal, en n'augmentant pas les obstacles qui empêchent son retour, en n'allongeant pas la distance qui vous sépare de Dieu. Ensuite l'accueillir avec respect et avec reconnaissance quand elle vous invite et quand elle vous attire au bien, la suivre dans les sentiers de foi, d'espérance, d'humilité, de repentir qu'elle ouvre devant vos pas, la suivre jusqu'au bout, et jusqu'aux pieds du Père céleste où elle vous conduit. Lui laisser enfin la liberté de disposer de vous quand elle s'est communiquée à vos âmes, avec son secours vous maintenir dans l'état de justice où elle vous a mis; et pour cela éviter les occasions de mal faire que vous connaissez bien, fuir les dangers où vous risqueriez de succomber à nouveau, employer les dons que vous avez reçus, faire fructifier les talents qui vous ont été confiés, devenir actifs pour votre compte personnel, pour le compte de la société dont vous êtes les membres. Nous avons tant besoin d'hommes énergiques, d'hommes de vouloir, d'hommes d'action, d'hommes persévérants, capables d'essuyer les contradictions, de combattre le mal et l'erreur, de s'exposer sans crainte aux coups, de travailler à l'établissement du royaume de Dieu! Le dernier effort de la grâce sera de susciter en vous une activité décidée à ne pas se contenter de ce qui est rigoureusement néces-

saire, à aimer l'idéal chrétien, tel qu'il est, sans l'abaisser, sans le réduire, à prendre en horreur ce christianisme banal, cette médiocrité sans ardeur si peu conforme à l'esprit de l'Évangile qui nous dit : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait ». Voilà tous nos devoirs vis-à-vis de la grâce. Remplissez-les, Messieurs, de votre mieux : vous triompherez de vos misères, de vos langueurs, vous ne serez pas des serviteurs inutiles de la cause du Christ, vous vous élèverez sans cesse plus haut dans la vertu, et au dernier jour, vous entrerez dans la gloire préparée par votre fidélité à la grâce. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME INSTRUCTION

MARDI SAINT

DU ROLE DE DIEU DANS LA VIE DE LA GRACE

SOMMAIRE

Dans le travail de notre sanctification, Dieu est l'agent par excellence. Le père du prodigue est l'image de Dieu. Dieu dans la vie de la grâce prévient l'homme, il lui confère une dignité surnaturelle, il assure sa persévérance, p. 273-274.

I

Dieu prévient l'homme. *a*) Le père aperçoit de loin le prodigue, il est ému. Le regard pénétrant de Dieu nous suit partout. C'est un regard de miséricorde paternelle. Cette miséricorde n'est pas seulement bienveillante, elle est encore bienfaisante. Elle agit sur l'esprit, sur le cœur, p. 274-276. *b*) Le père du prodigue court au-devant de son fils, tombe à son cou, le couvre de baisers. Ainsi fait Dieu. Il vient à notre rencontre, il se baisse à notre portée, il nous inspire confiance pour nous encourager, p. 276-277. *c*) Le père du prodigue soutient son fils par sa présence, lui offre l'appui de son bras, voudrait le porter. Ainsi fait Dieu. Il nous soutient par sa présence, il nous donne la main, il nous porte sur ses épaules. Le bon Pasteur, p. 277-279.

II

Dans la justification l'action de Dieu est capitale et continue.

a) Le père du prodigue fait enlever à son fils ses haillons sordides. Dieu, par ses ministres, délivre le pécheur de ses fautes qui sont comme un vêtement d'esclave et de forçat. Efficacité du travail divin dans la purification de l'âme, p. 279-282. *b*) Le père du prodigue revêt son fils de la robe la plus belle et la plus précieuse. Cette robe est le symbole de la justice dont Dieu revêt l'âme. Excellence de cette justice, p. 282. *c*) On met des chaussures aux pieds du prodigue.

Cette cérémonie signifie que le père rend à son fils tous ses droits. Ainsi Dieu nous rend les biens que nous avions

perdus. Autre signification de la chaussure dans saint Paul. La chaussure est le symbole de l'activité. La grâce est le principe d'une activité divine, p. 283. *d*) Le père donne un anneau au prodigue. L'anneau est le signe de l'alliance chère, durable que Dieu contracte avec nous. Stabilité des perfections que Dieu nous assure. Intimité de notre unité avec Dieu, Cette intimité nous permet de marquer nos œuvres du sceau de Dieu que symbolise l'anneau, p. 283-284.

III

Action de Dieu dans l'œuvre de notre persévérance.

1. *a*) Dieu s'oppose au triomphe des forces qui pourraient compromettre l'édifice surnaturel élevé en nous. La Providence dans l'ordre naturel. Vigilance, souplesse, habileté de la Providence dans l'ordre surnaturel, p. 284-285. *b*) Dieu nous arrête ou nous stimule, selon nos besoins. Milieu dans lequel il nous met pour nous exciter au bien, p. 286.

2. Dieu nous retient dans son amitié par la joie qu'il nous y fait goûter. *a*) Bonheur des âmes justes. La fête préparée au prodigue. Spectacles qui, dans l'Eglise, charment les fidèles. Influence de la liturgie sur le cœur, p. 286-288. *b*) Action de Dieu à l'intérieur des âmes pour les faire persévérer, p. 288-289.

Triple sentiment que doit nous inspirer cette doctrine : 1° Sentiment de reconnaissance ; 2° sentiment de confiance ; 3° sentiment d'humilité, p. 289-290.

DEUXIÈME INSTRUCTION

MARDI SAINT

DU ROLE DE DIEU DANS LA VIE DE LA GRACE

Cum longè adhuc esset, vidit illum pater ipsius.

Lorsqu'il était encore bien loint son père l'aperçut.

Saint Luc, xv, 20.

Messieurs,

Dieu est dans le travail de notre sanctification l'agent par excellence. La grâce, en effet, nous fait partager la vie propre à l'Éternel. Comment aspirer à cette surhumaine perfection, si Dieu ne nous y appelle? Comment y parvenir, si Dieu ne nous prête des ailes? Comment nous maintenir à ces hauteurs où notre nature est au-dessus d'elle-même, si Dieu ne se plait à nous y fixer? Le récit de l'Évangile, dont j'ai commencé hier l'interpréta-

tion, résume en des traits touchants l'action de Dieu dans l'œuvre de la grâce. Permettez-moi de le reprendre et d'y chercher pour ce soir le thème de mes exhortations. Lorsque le Père du Prodigue aperçut son fils dans le lointain, ses entrailles s'émurent, il courut au-devant du fugitif, il tomba à son cou, le couvrit de baisers, le ramena au foyer de famille. Puis, immédiatement, il ordonna à ses serviteurs de revêtir le coupable repentant de la plus belle robe, de lui mettre des chaussures aux pieds, un anneau au doigt, de tuer le veau gras, de préparer un banquet de joie. « Mon fils était mort, disait l'heureux père, il est ressuscité; il était perdu, il est retrouvé. » Et tous commencèrent une grande chère. Dans cette parabole immortelle Dieu se montre à nous avec la volonté de prévenir l'homme, de lui conférer une dignité surnaturelle, et enfin d'assurer sa persévérance.

I

Le père vit de loin son fils prodigue, et il fut saisi de compassion. Si perdu que soit l'homme égaré par son orgueil et par ses sens, le regard de Dieu le suit jusque dans ses plus extrêmes excès, jusque dans ces abîmes profonds où nous jette le mal et où l'on dirait qu'aucun œil ne peut pénétrer. Pour le Seigneur, les ténèbres épaisses n'ont pas plus de

secret que la claire lumière des beaux jours; rien ni personne ne s'y dissimule sans que l'intelligence première l'aperçoive. Par conséquent, où que nous nous soyons aventurés, Dieu veille sur nous. Et son regard est miséricordieux, c'est le regard d'un père qui ne peut se défendre de penser à nous, si vils que nous apparaissions, si bas que nous soyons tombés. Il semble même que, plus nous sommes loin, plus il s'inquiète de nous, comme le bon pasteur qui laisse là ses quatre-vingt-dix-neuf brebis pour chercher celle qui s'est échappée, comme le père dont parle notre Évangile qui s'éloigne un instant du fils fidèle pour aller attendre sur la route le fils fugitif. Gardez, Messieurs, même s'il vous arrivait de désespérer de votre état, gardez la conviction que Dieu veille encore sur vous, songe encore à vous, et qu'il y songe avec miséricorde. Avec miséricorde, qu'est-ce à dire? C'est-à-dire que le regard de Dieu est bienfaisant, et non pas seulement bienveillant. Souvent notre pitié est stérile, quelle que soit d'ailleurs notre bonne volonté : nous constatons des maux que nous ne pouvons pas guérir, des situations que nous ne pouvons pas changer, des misères que nous ne pouvons pas secourir. La pitié de Dieu n'est pas infirme comme la nôtre, elle est féconde, elle est efficace, elle commence le relèvement de celui sur lequel s'est arrêtée sa complaisance. N'avez-vous pas entendu qu'on appelle la miséricorde un soleil? Or le soleil est un foyer d'une puissante activité qui

projette autour de lui la lumière et la chaleur. Ainsi fait Dieu pour le pécheur. Il agit sur lui en éclairant son esprit par une saine pensée, par un souvenir réconfortant, en attendrissant par une pure émotion son cœur peut-être révolté, insensible ou blasé. En cette vision toute rapide et superficielle qu'elle soit, en cet attendrissement peut-être inconscient de son véritable objet, il y a déjà un commencement de régénération et de salut. C'est une étincelle qui, après avoir couvé sous la cendre, finira un jour par briller avec plus d'éclat, par rallumer le flambeau éteint de la croyance et de la charité.

Il est vrai que, quand on a vécu longtemps dans le mal, il paraît difficile de rentrer dans le bien, de retrouver la parfaite justice et la parfaite innocence. On est si las, on se sent si peu de courage, si peu d'élan, si peu d'attrait, si peu de volonté! Le père du prodigue ne l'ignorait pas lorsqu'il aperçut son fils exténué, chancelant, usé : il courut au-devant de lui, il tomba à son cou et le couvrit de baisers. Image de la conduite de Dieu dans la vie de la grâce. Il court dans la voie où nous sommes à peine entrés. Il tombe à notre cou, ce qui signifie qu'il se baisse notre portée, il proportionne ses secours à notre faiblesse, il ne nous oblige pas à marcher trop vite. Qu'il sait donc bien nous traiter avec mesure, comme un malade incapable de résister à un traitement violent et radical, comme un malade à qui nuirait le pain des forts, à qui convient un remède doux et

le lait des enfants! Nul ne devinera l'art savant avec lequel Dieu empêche de se rompre le roseau à demi brisé, de s'éteindre la mèche qui fume encore. Que de précautions il prend dans la direction des âmes! Dans l'histoire de nos retours on le voit s'ingénier pour harmoniser ses dons avec nos bonnes dispositions, on le voit nous ménager avec une délicatesse infinie jusque dans nos préjugés. Le père couvre son fils de baisers. C'est pour lui donner confiance. La confiance, quelle force nouvelle! quand on a confiance qu'on réussira, on reprend du cœur, on est moins tenté, en se heurtant à de nouveaux obstacles, de s'affaisser encore dans le découragement. A l'âme hésitante Dieu rappelle sans cesse ce qu'il nous a révélé de son inépuisable bonté, la rassurant par les exemples des consciences, parvenues à se réhabiliter après avoir connu les plus grands désordres.

Si le Père court au-devant du prodigue, c'est qu'il veut le soutenir par sa présence, lui offrir l'appui de son bras, le porter en cas de nécessité. Dieu, dans le voyage du mal à la sainteté, devient aussi notre compagnon : il marche à côté de nous, pour écarter les nouveaux dangers auxquels isolés nous serions exposés, pour nous distraire de nos habituelles pensées, de celles qui nous déprimaient, et pour nous entretenir dans celles qu'il nous a suggérées, et qu'il nous insinue à propos de tout, sous les prétextes les plus divers. Quand nous fléchissons, il nous donne la main pour alléger notre

fatigue et nous éviter les faux mouvements, Oui Messieurs, Dieu est avec nous dans ce passage difficile, il est avec nous par une grâce ininterrompue qu'il renouvelle continuellement. Ne le sentons-nous pas lorsque les démarches et les efforts qui nous coûtaient le plus nous deviennent aisés, lorsque les sacrifices qui nous paraissaient inacceptables cessent de nous effrayer? Ne le sentons-nous pas lorsque des ruptures que nous considérions comme mortelles nous semblent désirables, lorsque les affections que nous estimions nécesaires à notre vie nous pèsent, lorsque les passions qui nous tyrannisaient nous écœurent, lorsque la foi que nous trouvions rebutante nous console, lorsque l'espérance que nous croyions vaine nous charme, lorsque toute la religion enfin nous attire et nous sourit? Dieu nous accompagne et nous aide dans notre retour après nous avoir prévenus, et si nous nous arrêtons comme impuissants à marcher encore, il nous porte sur ses épaules sacrées pour empêcher les retards, franchir les pas plus dangereux où nous risquerions de succomber de nouveau. J'ai vu une image représentant un Christ tombé sous sa Croix : des anges impitoyables le fouettaient avec cruauté pour l'obliger à se relever lui-même et à continuer, sans le secours de personne, sa douloureuse ascension. Cette image est janséniste, Messieurs, et en contradiction avec l'Évangile. Lorsque le Sauveur s'affaissa sous son lourd fardeau, le Père lui envoya le Cyrénéen pour

le soulager. Le Christ à bout de forces, c'est le pécheur vaincu, au moment peut-être où il allait toucher au terme : le Cyrénéen c'est Dieu, qui, achevant pour ainsi dire la route, se charge du pécheur, de sorte que celui-ci, pareil à la brebis de la parabole, se sent emporté par une puissance invisible qui lui épargne la peine du dernier effort et de la dernière étape.

En résumé, dans cette ascension à la vie de la grâce, c'est Dieu qui par lui-même ou par l'instrument de son choix nous prévient, en nous arrachant à l'indifférence, à l'oubli, dans lesquels nous étions plongés. Après avoir suscité en nous une pensée, réveillé un souvenir, c'est lui qui nous fait passer d'une idée confuse à une foi précise, d'une défiance funeste à une espérance consolante, c'est lui qui nous accompagne le long du chemin, qui nous aide, nous appuie, nous porte et nous ramène à la maison de notre baptême.

II

Dans la justification, l'action de Dieu n'est ni moins importante, ni moins continue. Le Père du prodigue, à peine rentré dans sa demeure, appela ses serviteurs, leur ordonna d'enlever à son fils les haillons sordides dont celui-ci était couvert, de le

revêtir de la plus belle robe, de mettre des chaussures à ses pieds meurtris et ensanglantés, de passer un anneau précieux à son doigt.

Ces serviteurs dont parle l'Évangile sont les prêtres, instruments de Dieu dans l'ordre spirituel, et chargés du soin des âmes. Mais ce ne sont que des ministres, ils sont comme la bouche et comme la main de Dieu. Quand ils baptisent, c'est Dieu qui baptise, quand ils absolvent, c'est Dieu qui absout : tous les effets de leur travail doivent être attribués à Dieu, tous les changements qu'ils réalisent dans les consciences, c'est Dieu qui les accomplit par leur intermédiaire.

Les vêtements des âmes sont leurs œuvres, les vêtements des pécheurs sont donc leurs fautes. Le mal est une tunique maudite qui s'attache à la conscience comme la lèpre s'attache au corps, en dévore la substance, y ouvre sans répit des plaies toujours plus profondes et plus incurables. C'est cette robe fatale, teinte d'un sang empoisonné dont la fable a gardé le souvenir, qui exaspéra le héros de l'antiquité, rongea ses chairs vives, finit par avoir raison de sa force et par le faire mourir. N'avez-vous pas, vous qui passez peut-être vos jours dans le désordre, le sentiment de ce travail latent qui s'opère en vos consciences, n'avez-vous pas le sentiment que, rongée par le péché, votre âme tombe en lambeaux, que tout ce qui fait la santé morale s'effrite peu à peu sous l'empire de la perversité dont

vous êtes le jouet ? Vos meilleures idées s'évanouissent, vos meilleures affections s'éteignent, les plus nobles dispositions de votre tempérament s'usent, parce que vous gardez les livrées déshonorantes du mal.

Le premier soin de Dieu est de faire disparaître le mal par l'absolution, de vous dépouiller de ce vêtement ignominieux d'esclave et de forçat. Cette intervention est souverainement efficace. Le Père ne veut pas que reparaissent jamais vos péchés, instruments de votre dégradation : il ne se contente pas de vous en dépouiller, il les détruit, il les anéantit, comme le père du prodigue dut faire brûler les haillons souillés qui rappelaient la déchéance sociale de son fils. Il ne veut pas que l'on puisse invoquer ces stigmates humiliants pour vous reprocher votre vie passée. Voyez dans l'Évangile, le père se tait sur les aventures douloureuses du vagabond ; il se contente de dire : « Mon fils était mort, il est ressuscité ; il était perdu, il est retrouvé. » De même pour nous tout est effacé, tout est oublié. Les fautes qui nous pesaient tant, dans le secret de la pénitence s'évanouissent. Dussiez-vous retomber dans votre ancien état, il ne vous en sera point demandé compte, elles sont devenues étrangères à votre personne, comme n'ayant point existé : vous avez échappé pour toujours à la responsabilité qui vous accablait. Dussiez-vous même être réprouvés au jugement, elles ne seront point le motif de votre

condamnation, dans l'enfer elles ne seront point le principe de vos souffrances : la miséricorde ne revient pas sur les pardons qu'elle accorde. Puissions-nous comprendre les merveilles de ce changement! Quelle puissance peut faire que les actes d'un être libre ne lui soient plus imputables, qu'ils soient considérés comme n'ayant point été commis, et que ces chaînes de la responsabilité, qui les attachaient à lui, soient rompues? Il n'y a que la main de Dieu pour accomplir ce miracle, et c'est Dieu qui est l'agent souverain dans cette première phase de la justification.

Le Père du prodigue ordonne ensuite de revêtir son fils de la robe la plus belle et la plus précieuse. Le mal est un linceul, la justice est un vêtement de vie, un vêtement d'honneur, le vêtement des fils de la maison, des héritiers de ses richesses. Rien, Messieurs, ne vaut la justice, rien, ni l'intelligence, ni la science, ni la fortune ni la gloire, ni le bonheur, ni même la vie. Platon, un païen, disait que pour retrouver la justice, il faut accepter les fers, l'exil, la torture, la mort même. La justice chrétienne est la plus éclatante de toutes les justices, car elle est personnelle, intérieure, totale, divine. Nous ne paraissons pas seulement, nous sommes justes, jusque dans les plus secrets replis de notre conscience, lorsque nous avons été revêtus de la robe préparée par Dieu et par ses ministres. Une vie divine circule

en nous, notre âme resplendit d'une beauté surhumaine, on reconnaît en nous les traits du Tout-Puissant, ces traits que seul il peut graver en nous.

On mit des chaussures aux pieds du prodigue. Dans l'antiquité, les chaussures symbolisaient une prise de possession. Quand on renonçait à un droit, on donnait sa chaussure à celui qui en héritait. Le Père, en commandant de mettre des chaussures aux pieds de son fils, voulait donc que celui-ci rentrât dans tous ses droits, droit aux traitements, droit aux avantages, droit à la fortune des enfants de la maison. Ainsi Dieu ne nous restitue pas une partie des biens que nous avions dissipés, mais tous sans exception. Nous aurons une place au foyer comme si nous avions toujours été dociles et fidèles. La chaussure dans saint Paul a une autre signification, elle symbolise la marche, le zèle, la promptitude dans l'action. La grâce sanctifiante enlève nos péchés, nous rend la vie surnaturelle, elle nous rend aussi l'activité surnaturelle, afin que nous puissions nous mouvoir librement et exercer toutes nos facultés dans une sphère plus haute, la sphère de la divinité où toutes nos œuvres contractent une valeur que naturellement elles ne possèdent point.

Enfin, le père fait donner un anneau précieux à son fils. L'anneau est le signe d'une alliance chère, car il est d'une matière rare et souvent enrichi de pierres brillantes ; d'une alliance durable, car il est d'un métal solide et résistant, d'une alliance intime,

car il permet à l'épouse de marquer ses œuvres du sceau de l'époux. L'Évangile par là nous indique les caractères de l'amitié dont Dieu nous honore quand il nous rend sa grâce. C'est une amitié précieuse, puisqu'elle nous confère des qualités d'ordre divin; c'est une amitié durable puisque Dieu y prend le titre d'Époux et veut s'unir à nous par d'indissolubles liens; c'est une amitié intime puisqu'elle nous introduit dans la vie propre à Dieu, et nous assure le droit de marquer de son sceau nos œuvres, comme si elles étaient de lui, Miséricorde admirable. Comme si c'était peu de nous arracher à la mort, elle nous prodigue sans compter les trésors d'une vie, dans ses desseins aussi riche que féconde.

III

Dieu prépare la sanctification de l'âme humaine et il la réalise : il la veut aussi définitive. De même que par une intervention incessante, une création continuée, il conserve le monde dans l'ordre naturel, de même, par sa puissance, il empêche de succomber la justice qu'il a rétablie.

Premièrement, il s'oppose au triomphe des forces qui pourraient compromettre l'édifice surnaturel qu'il a élevé. Avez-vous réfléchi à la vigilance de cette Providence qui à chaque instant nous garde

des pires malheurs. Nous sommes frappés des accidents matériels qu'elle permet et nous n'accordons que peu d'attention aux catastrophes qu'elle prévient. Songez donc aux dangers sans nombre auxquels nous échappons! Dans le fonctionnement compliqué où se heurtent tant d'éléments contraires, comment se fait-il que nous restions sains et saufs? Ne le devons-nous pas à ce Souverain des choses, qui nous protège d'une manière aussi efficace qu'invisible? Quand il s'agit des intérêts moraux et divins, il n'en va pas autrement, la grâce nous communique la vie divine, comme la création nous assure la vie humaine. Dieu nous épargne les tentations auxquelles nous ne résisterions pas, il crée autour de nous une atmosphère où le mal perd de son empire. Plus d'une fois même, quand nous voudrions nous jeter dans le péril, des obstacles se dressent sur notre passage, qui nous arrêtent et mettent nos passions dans l'impossibilité de nous entraîner hors du devoir. Quelle souplesse, quelle habileté le Très-Haut n'apporte-t-il pas à nous défendre contre nos propres inclinations! Vous l'avez remarqué, le père du prodigue ne fit pas prévenir son fils aîné de l'heureux événement qui s'était accompli. Vous êtes-vous demandé les raisons de cette abstention? Si l'on en juge à l'attitude qu'il prit à son retour, ce jeune homme par sa présence, par son mécontentement, par ses reproches eut probablemen troublé la joie, la paix, l'espérance de son frère. En

revenant sur le passé, il aurait peut-être humilié le coupable jusqu'à le décourager, et jusqu'à changer en deuil une fête où tous les cœurs devaient battre à l'unisson de la même espérance.

Dieu nous arrête d'un côté, il nous pousse de l'autre. Il nous met en relation avec des âmes d'élite qui nous excitent au bien, qui nous exhortent à la persévérance. Il dispose les circonstances qui favorisent notre fidélité. Ce sont des procédés aimables au foyer que nous avions quelquefois assombri, ou même déserté, ce sont des exemples touchants de vertu chez de plus malheureux que nous, c'est une parole apostolique plus chaude, c'est une lecture plus émouvante, c'est un succès qui nous soutient, c'est un revers qui nous montre mieux la vanité des choses créées : que sais-je? Quand nous sommes un peu recueillis, nous apercevons partout des motifs de bien faire et de demeurer fidèles à nos salutaires résolutions, partout des attentions de Dieu.

Secondement, Dieu nous retient dans son amitié par la joie qu'il nous fait goûter. Sans doute, il ne préserve pas de toute épreuve ceux qui lui sont dévoués : cependant, entre les remords qui suivent le mal, entre les situations souvent si difficiles où nous jettent nos fautes et la sécurité où nous met la justice, y a-t-il une comparaison possible? Qui ne préférerait la condition d'un saint même persécuté à celle d'un scélérat même adulé? Platon ne disait-il pas que l'homme injuste, entouré d'amis,

riche, réussissant en tout est plus à plaindre que l'innocent appauvri, calomnié, mis en croix? Rien ne supplée dans l'ordre du bonheur à la tranquillité de la conscience. Du reste il ne faut pas croire qu'il n'y ait que des épines dans les voies de Dieu. Au foyer du Père dont parle saint Luc, on a tué le veau gras, on entend des convives dont les voix sont joyeuses, l'allégresse est franche, universelle Vous voulez des spectacles, Dieu vous en a préparé dans ces fêtes de l'Église si variées, si émouvantes qui correspondent admirablement aux divers besoins du cœur. Les unes sont gracieuses, naïves, pleines de charmes et de douceur. Les autres sont dramatiques et tiennent l'âme en suspens devant les souvenirs grandioses qui y sont rappelés. Celles-ci sont imposantes par leur majesté, celles-là délassent par leur simplicité. Que de joies saines et profondes s'assure la famille qui vit pleinement de l'esprit de la religion catholique, qui cherche son repos dans les solennités destinées à rompre la monotonie de l'année! Après les jours sévères de l'Avent, vient le mystère de Noël avec ses bergers, ses mages, sa crèche, son incomparable poésie; après les austérités du carême, la grande réjouissance de la Résurrection, de l'Ascension, de la Pentecôte; après la fête des Saints, la fête des Morts; après les travaux et les sueurs de la semaine, le repos du dimanche. Puis à chaque instant, ce sont des manifestations où la foi et le patriotisme s'unis-

sent pour donner au cœur les satisfactions les plus nobles et les plus pures. Combien les fêtes criardes du monde où se cachent tant de sous-entendus suspects, tant d'envie, tant de vanités rivales, tant de convenu, tant de mensonges, nous paraissent vides quand nous les rapprochons de notre culte ! Ici tout est fait pour que chacun de nous trouve dans ce courant de foi, de piété, d'espérance, un motif de s'attacher davantage à la religion dont il est redevenu le serviteur, au Dieu dont il est redevenu le fils respectueux. Mille liens très chers nous enchaînent plus étroitement, à mesure que nous observons les lois de l'Église, à celui qui en est l'Auteur ; et si nous sommes encore sujets à des faiblesses, du moins par le fond de l'âme nous restons sincèrement dévoués à la cause de notre Dieu et fiers d'être comptés parmi ses partisans.

Tout cela cependant est extérieur, Dieu fait davantage : il agit directement et intérieurement sur nos consciences pour les fixer dans l'état de bienheureuse justice où les a élevées sa miséricorde. La grâce ne vit que par l'intervention ininterrompue de Celui qui en est l'auteur. Nous avons besoin de lui pour être purs, nous avons besoin de lui pour demeurer dans notre pureté. Le soleil dissipe les ténèbres, pourtant l'air ne conserve la lumière que par l'influence continue du plus grand des astres. De même le juste ne persévère que par une action perpétuelle de Dieu. « Il ne faut

pas dire, s'écrie saint Augustin, qu'il nous a illuminés, mais qu'il nous illumine sans cesse et à chaque moment. » Le fleuve des dons dépend dans son cours de la source où il a pris naissance. Il faut que celle-ci se déverse du matin au soir pour que la sainteté ne se tarisse pas. C'est pourquoi, au nom de son Père, Notre-Seigneur disait : « Demeurez en moi et moi en vous. » A cette condition seulement nous persévérons dans le bien et dans la perfection.

Cette doctrine nous doit inspirer un triple sentiment à l'égard de Dieu. D'abord une grande reconnaissance, puique Dieu daigne nous prévenir dans l'œuvre de notre salut, puisque dans toutes les étapes qui mènent du péché à la justice, il nous accompagne, il nous aide, il nous porte, puisque c'est lui qui préside à notre réhabilitation, en ses moments successifs, puisque enfin, c'est sa Providence qui nous protège contre les dangers, crée des milieux favorables à notre persévérance, agit directement sur nos âmes pour nous maintenir dans la sainteté. Puis c'est une vive confiance au sujet de notre salut, car si notre avenir dépendait uniquement de nous, nous serions très exposés à nous perdre étant faibles, mobiles, comme nous le sommes ; mais avec l'aide, la main, la société de Dieu, nous restons en sûreté, et notre espérance a trouvé le plus solide des fondements. Enfin, cette doctrine nous oblige à une attitude profondément humble, puis-

que, à tous leurs moments, notre séparation du mal, notre rentrée dans la voie droite, notre fidélité aux devoirs de notre vocation ont leur principe dans la miséricordieuse intervention de Dieu. Gardons-nous donc de l'ingratitude, gardons-nous du découragement, et gardons-nous aussi de la vanité : quand nous constatons l'amélioration qui se produit en nous, sachons dire, comme saint Paul, au milieu de nos plus importantes victoires sur le mal, dans nos progrès spirituels les plus certains : « *Gratia Dei sum id quod sum.* Je suis par la grâce de Dieu tout ce que je suis. » Nous mériterons ainsi des faveurs nouvelles, et nous toucherons, par le secours de Celui qui nous aime, le terme de la prédestination bienheureuse. Ainsi soit-il.

TROISIÈME INSTRUCTION

MERCREDI SAINT

DU ROLE DES SACREMENTS DANS LA VIE DE LA GRACE

que, à tous leurs moments, notre séparation du mal, notre rentrée dans la voie droite, notre fidélité aux devoirs de notre vocation ont leur principe dans la miséricordieuse intervention de Dieu. Gardons-nous donc de l'ingratitude, gardons-nous du découragement, et gardons-nous aussi de la vanité : quand nous constatons l'amélioration qui se produit en nous, sachons dire, comme saint Paul, au milieu de nos plus importantes victoires sur le mal, dans nos progrès spirituels les plus certains : « *Gratia Dei sum id quod sum.* Je suis par la grâce de Dieu tout ce que je suis. » Nous mériterons ainsi des faveurs nouvelles, et nous toucherons, par le secours de Celui qui nous aime, le terme de la prédestination bienheureuse. Ainsi soit-il.

SOMMAIRE

Dieu répand sa grâce par sept grands fleuves : les sacrements. Tous les éléments de la nature associés à l'œuvre de notre sanctification. Privilège des sacrements.

Ils produisent par eux-mêmes la grâce sanctifiante ; de chacun d'eux l'homme reçoit la force dont il a besoin dans les différentes fonctions et dans les différentes étapes de son existence, p. 295-296.

I

Les sacrements produisent dans l'âme la grâce sanctifiante et la justice. *a*) Comment en vertu de l'institution du Christ, et sous l'influence du Saint-Esprit, les sacrements sont les causes de la grâce. Comment ils sont efficaces par eux-mêmes, indépendamment de la dignité du ministre qui les confère, p. 296-297. *b*) Dans le cours ordinaire des choses, les sacrements sont des moyens nécessaires au salut. Explication de cette pensée. Il appartient à Dieu de régler les conditions de nos rapports avec lui, p. 298-299. *c*) L'institution des sacrements est éminemment raisonnable, parce qu'elle tient compte de notre nature. Dans toutes les religions, les choses sensibles, les rites, la parole humaine ont été considérés comme pouvant servir d'intermédiaire entre l'homme et Dieu. Comment des signes sensibles peuvent-ils produire des effets spirituels ? p. 299-302.

II

Les sacrements répondent aux divers besoins de l'âme religieuse. Les uns agissent sur la vie privée, les autres sur la vie sociale.

1. Action des sacrements sur la vie privée.

a) Le Baptême fait naître l'enfant à l'ordre surnaturel. Noblesse et puissance dont il revêt la nature, p. 303. *b*) La Confirmation fait passer dans cet ordre de l'enfance à la viri-

lité. Courage intellectuel, courage moral que la Confirmation assure au chrétien appelé à confesser sa foi sans défaillance et à souffrir pour elle, p. 304-305. *c*) L'Eucharistie est l'aliment de la vie divine. Elle soutient, elle répare, elle augmente, elle épanouit cette vie, p. 306. *d*) La Pénitence ressuscite l'âme morte par le péché, p. 306. *e*) L'Extrême-Onction détruit les restes du mal, apaise l'âme troublée par la perspective de la mort, ranime l'espérance, p. 307.

2. Action des sacrements sur la vie sociale. *a*) L'Ordre permet au prêtre de communiquer à ses frères la vie divine par la parole, d'enseigner la vérité sans défaillance — d'offrir dignement à Dieu les prières et les sacrifices — de se dévouer au salut des âmes, p. 308-310. *b*) Le Mariage sanctifie la famille qui est une des colonnes de la société humaine et de la société chrétienne. Obstacles nombreux à la prospérité de la vie domestique. Le sacrement unit les époux pour toujours, les fait s'aimer mutuellement avec constance et fidélité, et accepter généreusement les charges de la maternité et de l'éducation, p. 311-312.

Résumé de l'instruction. Exhortation à la fréquentation des sacrements, p. 313-314.

TROISIÈME INSTRUCTION

MERCREDI SAINT

DU ROLE DES SACREMENTS DANS LA VIE DE LA GRACE

Omnes sitientes, venite ad aquas.

Vous tous qui avez soif, venez aux eaux vives.

Isaïe, LV, 1.

MESSIEURS,

Dieu répand sa grâce dans le monde par sept grands fleuves qui sont les sept sacrements. Il a voulu associer à l'œuvre de notre régénération la nature tout entière. Tous les éléments servent à notre vie naturelle : l'air, la lumière, le feu, l'eau, les fruits, les moissons. Le Très-Haut a décidé que les créatures inférieures seraient ennoblies en devenant les instruments et les canaux par lesquels il nous communiquerait ses dons. Il n'est pas dans

le monde un être qui ne puisse à quelque degré revêtir, d'une manière ou d'une autre, une vertu surnaturelle. Le jour où l'homme a recouvré sa première grandeur, tout l'univers a été restauré avec lui, pour jouer son rôle dans l'ordre moral et divin de la transformation des âmes. L'Église bénit les pierres, les fleurs, les fruits, les vêtements, les images, les anneaux de fiançailles, le lit nuptial et les berceaux, afin que ces différents objets soient dignes du chrétien et agissent à leur façon dans l'intérêt de notre vie éternelle. Mais les sacrements sont infiniment plus riches et plus puissants que tous les éléments qu'on pourrait leur assimiler.

Ils produisent, en effet, par eux-mêmes, la grâce sanctifiante ; de chacun d'eux l'homme reçoit la force dont il a besoin dans les différentes fonctions et dans les différentes étapes de sa difficile existence.

I

Premièrement, les sacrements, ces signes modestes de notre religion et de notre culte, produisent la grâce sanctifiante et la justice dans l'âme humaine. Ce ne sont pas des symboles vides destinés à relier entre eux les fidèles, à leur rappeler tout au plus des mystères, à les exciter à la foi qui justifie ; ce ne sont pas des cérémonies stériles, des rites vains, ce sont des causes réelles de la vie

divine. Par l'institution du Christ, sous l'influence de l'Esprit-Saint qui les anime, ces éléments matériels, ces signes de réalités sensibles sont devenus des éléments de vie spirituelle, des signes producteurs de la grâce, cette réalité divine. L'eau du baptême, le Christ lui-même nous l'enseigne formellement, purifie la conscience de ses souillures, nous engendre dans l'ordre surnaturel, nous fait devenir fils de Dieu et nous assure des droits au royaume céleste; la parole du prêtre efface nos fautes et nous rend l'amitié de Dieu; l'Eucharistie, pleine du corps, du sang du Christ, nous nourrit et nous abreuve de vie éternelle. Quant aux autres sacrements, que le Sauveur en ait lui-même promulgué l'institution, ou qu'il ait laissé ce soin à ses apôtres, peu importe, ils viennent de lui et ils ont été certainement et positivement voulus par lui. C'est lui qui fait d'une matière infirme une chose sacrée, d'une parole humaine une sorte de verbe créateur, qui imprègne ce double élément d'une sainteté qui nous est communiquée.

Le sacrement produit par lui-même la grâce, comme le feu produit la chaleur, comme le soleil produit la lumière. Il possède des propriétés sacrées indépendamment de la dignité de celui qui l'administre ou le reçoit. Vous craignez parfois, Messieurs, que le prêtre qui baptise, qui absout, qui consacre, ne soit pas dans un état suffisamment parfait pour que le sacrement ait toute sa valeur.

Bannissez ce souci. Pourvu que le ministre se conforme à l'intention de l'Église, il nous confère, qu'il soit saint ou misérable, le sacrement et la grâce, car le Christ n'a pas permis que la sanctification des âmes fût à la merci des vertus ou des mérites des hommes.

De même que la grâce, nous l'avons vu, est nécessaire à l'homme, de même les sacrements sont des moyens nécessaires au salut, car ce sont eux qui normalement nous apportent la grâce. Sans doute, quand on est dans l'impossibilité de les recevoir, Dieu et le Christ peuvent sans eux assurer la grâce. Mais encore faut-il qu'on les désire, qu'on soit dans la disposition de les demander au plus tôt. Ne croyez donc pas qu'il vous soit loisible d'en user ou de ne pas en user à votre gré et selon vos caprices. Quiconque veut être marqué du caractère sacré du chrétien et devenir enfant de Dieu doit se faire baptiser, quiconque veut s'affranchir de ses fautes graves, se dégager de la responsabilité qu'elles entraînent doit s'approcher du tribunal de la pénitence, accuser ses fautes et solliciter l'absolution. Et ainsi en est-il de tous les sacrements. Ne dites pas : à quoi bon ces pratiques, qu'ai-je besoin de me soumettre aux démarches et aux démonstrations qu'elles imposent? C'est comme si vous disiez : à quoi bon respirer et manger pour vivre? Ne dites pas : je réglerai les affaires de ma conscience directement avec le Christ sans faire

appel à aucun intermédiaire. Le Christ vous répondra qu'il entre en relation avec nous par les sacrements. « Celui-là sera sauvé qui croira et aura été baptisé... Celui qui mangera ma chair et qui boira mon sang possédera la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » Est-ce donc à nous, Messieurs, ou bien à Dieu de régler les conditions de notre vie religieuse? Est-ce à nous de décider ce qui convient ou ce qui ne convient pas à nos rapports surnaturels avec lui? Ne nous voyons-nous pas obligés chaque jour d'accepter les lois que la nature nous impose? Est-il en notre pouvoir de nous soustraire à des œuvres, à des actes sans lesquels nous ne tarderions pas à compromettre notre existence? Cependant, qui a établi ces lois? Qui nous y astreints, sinon Dieu? Pourquoi nous étonner que l'autorité, qui a fixé dans le monde naturel les lois des choses, ait déterminé le cours à suivre pour acquérir, développer, conserver la vie surnaturelle?

Un instant de réflexion fait comprendre que l'institution des sacrements est éminemment raisonnable. Il y a dans notre vie de perpétuels rapports entre la matière et l'esprit. Les souffrances et la santé de notre corps agissent incessamment sur notre âme : en retour, les inquiétudes, les chagrins de l'âme accablent notre corps, ses joies au con-

St. Albert's Coll

traire raniment nos forces physiques et s'expriment jusque sur nos traits. Les choses sensibles exercent un immense empire dans notre vie morale ; la plupart du temps nos fautes ont leur principe dans un spectacle offert à nos yeux, dans un contact avec des objets qui s'adaptent au double élément de notre substance. La parole humaine remue les consciences, change les idées, bouleverse les sentiments : tantôt elle nous excite au bien, tantôt elle nous jette dans le mal, tantôt c'est comme un baume sur nos blessures, tantôt comme un trait empoisonné qui ouvre au cœur une inguérissable plaie. N'avez-vous pas entendu de ces mots bons, compatissants, lumineux dont vous gardez le souvenir comme d'un bienfait exceptionnel? Ne conservez-vous pas la mémoire de ces discours hautains, cruels, décevants qui vous ont atteints au vif de votre honneur, de votre joie et de vos plus légitimes susceptibilités? que d'âmes ont été régénérées par une expression tombée de lèvres mortelles? que d'autres ont été désespérées par une injure, par une malédiction qui n'était pourtant qu'un mot? Dès lors, est-il étonnant que le Christ, dans l'économie de la Rédemption, ait voulu employer ces objets, ces lèvres humaines, et les obliger à nous aider d'une manière puissante dans l'œuvre de notre salut? Les religions païennes étaient remplies de rites destinés à initier leurs fidèles aux mystères et à les unir à la Divinité. Libations,

aspersions, purifications, banquets sacrés, marques imprimées sur le front, confessions : telles étaient entre autres les pratiques auxquelles chez tous les peuples on attribuait une influence mystique. « Ces exercices, disait Cicéron, civilisent l'humanité et servent au perfectionnement de la vie morale. » Les sectes qui voudraient railler nos sacrements n'ont-elles pas des signes qui symbolisent au moins la transformation supposée dans leurs adeptes? N'y a-t-il pas des grades, auxquels on s'élève en se soumettant à des cérémonies où les paroles se mêlent aux prostrations, aux formalités lugubres, bizarres, incompréhensibles? Il serait curieux de voir la franc-maçonnerie étaler au grand jour le spectacle de ses solennités. On entendrait des évocations, des appels à la puissance occulte qui préside à la religion des loges, les déclarations recueillies des pontifes qui officient dans les fêtes consacrées au culte de la nature. Dans le paganisme les sacrements couvraient des infâmies dont l'histoire n'ose pas raconter les détails; la société secrète, qui joue aujourd'hui un rôle si prépondérant dans les affaires publiques et qui décide si souverainement des charges, des fortunes et des lois, réserve jalousement à ses initiés les puérilités grotesques dont elle rougit, les sacrements ridicules, dont elle a fait, hélas! les signes sensibles de toutes nos misères sociales. A toutes ces institutions préside la même idée, c'est que les choses sensibles

peuvent devenir des intermédiaires entre nous et le monde invisible. On dit que l'Église n'a fait que transformer et épurer ces coutumes du paganisme : la vérité c'est que le Christ adapte ses moyens de sanctification à la nature de l'être dont il cherche le perfectionnement. Il empourpre de son sang, il imprègne de la vertu de sa mort et de sa douloureuse passion les signes humains qu'il a choisis et qui agissent sur nos pensées et sur nos volontés. Le Saint Esprit communique à l'eau, à l'huile, une énergie surnaturelle : les ondes du baptême purifient en même temps le corps et l'âme, l'huile forme à la fois des athlètes dans l'ordre physique et dans l'ordre moral, le pain nourrit tout ensemble la vie matérielle et la vie divine. Comment des éléments sont-ils susceptibles d'exercer cette action régénératrice? Et comment, dites-moi, le pinceau du peintre est-il capable de dessiner de si beaux traits, d'harmoniser de si fraîches et si parlantes couleurs? Et comment les cordes de la lyre peuvent-elles rendre des sons que nous trouvons si merveilleusement suaves, si variés, si pénétrants? N'est-ce pas que les artistes ont fait passer leur âme, leur génie, leurs émotions vibrantes dans leurs instruments? L'artiste suprême communique à ses sacrements sa vertu transcendante : sous sa main des éléments morts deviennent féconds, travaillent, transfigurent, vivifient les consciences et les sentiments.

II

Les sacrements répondent aux divers besoins de l'âme religieuse. Les uns agissent sur la vie individuelle, les autres sur la vie sociale et en rendent sacrées toutes les manifestations.

Il faut naître d'abord à l'ordre surnaturel, avant de s'y mouvoir et d'y jouer un rôle. C'est le baptême qui nous engendre à la vie divine, nous affilie à l'auguste Trinité, grave au front invisible de notre âme la ressemblance avec le Sauveur, nous confère des droits au royaume des cieux. Oh ! Messieurs, de quelle émotion vous seriez saisis si vous pensiez au merveilleux changement qui s'opère dans l'enfant que touche l'eau du baptême ! Avec quel recueillement vous assisteriez à cette cérémonie où la vie divine vient saisir ce petit être, fruit de votre cœur et de vos entrailles, et, malgré son inconscience, le revêtir d'une justice et d'une sainteté que vous n'avez pu lui transmettre par la génération naturelle, si parfaits que vous fussiez vous-mêmes. C'est comme une seconde âme, une seconde intelligence, un second cœur que le baptême assure à cet être humain infirme, incapable même avec le temps de faire honneur jusqu'au bout à sa conscience, d'atteindre la fin normale pro-

portionnée à ses aspirations spontanées. Oh ! qu'elle est fragile, éphémère cette existence que vous lui avez communiquée ! Vienne le moindre accident, la moindre inadvertance, et cet héritier de votre nom exhalera le souffle qu'il a reçu. Dès qu'il a été plongé dans la piscine sacrée du baptême, la vie éternelle l'anime : s'il meurt, votre espérance le suivra dans le monde meilleur où il est entré, votre foi le verra prendre sa part des joies des anges, se mouvoir dans la lumière divine, vous tendre la main et vous appeler au partage de son bienheureux sort.

Il faut que cette créature nouvelle grandisse et passe de l'enfance à la virilité. Le chrétien est un soldat destiné à confesser sa foi, à la confesser avec noblesse, avec fierté, à la défendre hautement, à braver, en vue de son triomphe, l'humiliation, la souffrance, la mort. Il est bien entendu que rien n'est plus incompatible avec notre caractère que la peur, que la lâcheté. Et cependant que nous tremblons facilement ! Un regard, un sourire, une plaisanterie nous déconcertent, la perspective de la lutte, la pensée des coups nous épouvantent. Que nous avons de mal à ne pas rougir de nos croyances, de nos mystères, de nos espoirs, et des divines promesses qui pourtant nous sont si douces ! Dans la confirmation, nous devenons des athlètes : le Saint-Esprit nous revêt, c'est un mot du Christ, de la vertu d'en haut, il ajoute aux facultés que nous

avions reçues au baptême. L'onction sacrée trempe notre intelligence, notre volonté d'un courage surhumain : courage intellectuel qui nous fait traverser le front haut la forêt de toutes les contradictions, sans jamais nous asservir à leur illogique tyrannie, qui nous fait affirmer nos convictions à la face de l'univers; courage moral qui inspire notre résistance à tous les assauts de la haine auxquels nous sommes quotidiennement en butte; courage agissant qui nous entraîne aux œuvres souvent si âpres, et au point de vue naturel si ingrates, de la vie chrétienne et de la perfection; courage persévérant qui ne se lasse pas et qui dure jusqu'à notre dernier moment. Aussi longtemps que les apôtres n'eurent point reçu cette grâce de la confirmation, Notre-Seigneur ne leur permit point d'aller se heurter aux préjugés, aux perfidies du monde juif, aux superstitions et aux colères du monde païen; mais dès que le souffle véhément de l'Esprit eut passé sur eux, dès que le feu du ciel eut embrasé leur cœur, le Christ les jeta dans la mêlée, les envoya aux docteurs, aux maîtres de l'univers : ils traversèrent toutes les tribulations, ils connurent toutes les hostilités, toutes les déceptions, mais ils se montrèrent invincibles. Dès le jour où le pontife nous marque au front du signe des soldats, le même Esprit, qui soutint la vaillance de Pierre, de Paul, de Jean, vit en nous et, par l'énergie de ses dons, nous rend capables de tout supporter sans défail-

lance et même de couronner notre carrière par la gloire du martyre.

L'Eucharistie est l'aliment de cette vie divine. La chair et le sang de Jésus-Christ réellement et substantiellement présents dans le mystère de nos autels soutiennent les forces épuisées par le labeur de l'idéal chrétien, augmentent l'énergie inférieure aux exigences d'une si haute noblesse, réparent les brèches ouvertes dans la lutte, inondent l'âme de joies suaves, rendent à l'intelligence sa clarté, au cœur sa flamme, renouvellent sans cesse nos ressources et nous tiennent au niveau de nos devoirs quotidiens.

Cependant nous ne sommes pas fixés dans le bien. Le mal a gardé autour de nous et en nous des complices qui nous tendent des pièges au dehors, qui nous trahissent au dedans, et plus d'une fois nous reculons dans les rudes sentiers qui montent le long des abîmes béants de l'iniquité. L'âme a besoin d'un remède qui la guérisse. C'est la Pénitence : elle y trouve, en échange de ses larmes, de ses aveux humiliants, de ses vifs regrets, le pardon, l'innocence, l'amitié du Seigneur Jésus qui renouvelle son alliance, efface la tache imprimée par le péché et oblige les puissances du mal à céder aux impulsions de la grâce.

Enfin, voilà le chrétien au terme de sa carrière. Il est étendu sur la couche d'où il ne se relèvera plus. Le monde s'éloigne, s'efface : autour du

soldat tombé le silence se fait. La respiration est haletante, le cœur lassé se ralentit ou au contraire précipite ses battements comme pressé d'arriver au but, le jour fuit et les ombres de l'agonie approchent, toujours plus épaisses et destinées à ne plus se dissiper. La mort apparaît. La mort, quel mot! La nature est tout effarée, elle essaie de se rattacher à l'espérance la plus fragile, mais chaque instant emporte une illusion et met l'âme en face de l'implacable réalité. Le passé, avec ses défaillances, hante la mémoire; l'avenir, cet avenir inconnu, va ouvrir ses portes. L'inquiétude tourmente l'esprit : la peur, une peur folle, une peur inexprimable s'empare de toutes les puissances aux abois. Les idées se pressent, se choquent; les sentiments se soulèvent : c'est la lutte suprême entre la vie qui finit et la vie qui va commencer. Oh! dans la terreur du soir de nos jours, que nous avons donc besoin d'être bercés, d'être soutenus, d'être réconfortés! Le Christ a songé à cette extrémité dont il a connu toutes les angoisses. Il se présente dans la personne de son prêtre, il porte dans ses mains un baume céleste, l'Extrême-Onction. Ce sacrement s'applique à tous les sens, hélas! peut-être tant de fois profanés, y détruit les restes du mal : il apaise ainsi les troubles du moribond sur un temps qui n'est plus, il ranime l'espérance dans la miséricorde de Celui qui tout à l'heure va décider de l'avenir, il ramène la sérénité dans la conscience bouleversée : et souvent, le mourant,

comme étranger à ce monde, est impatient de se jeter dans les bras du Père céleste.

Système admirable dans lequel rien n'est oublié pour que le chrétien trouve un secours dans toutes les péripéties de sa course. Du berceau a l'agonie, le sacrement s'offre à nous : il nous saisit à notre naissance, il nous soutient et nous réconforte, il ne nous abandonne point avant de nous avoir ouvert les portes de l'éternelle vie.

Nous ne sommes pas seulement des individus, nous sommes aussi les membres d'un corps social ; si, en qualité d'individus, nous avons besoin de grâces si diverses, en qualité d'êtres sociaux, nous avons besoin de nouveaux secours qui nous adaptent à notre état. Les sacrements destinés à promouvoir et à sanctifier la vie sociale sont au nombre de deux : l'Ordre et le Mariage.

L'Ordre fait le prêtre. Il marque d'abord l'homme que Dieu appelle à devenir son ministre d'un caractère spécial, ineffaçable. Ce caractère est un pouvoir qui élève le prêtre au-dessus des fidèles, qui l'investit d'une autorité sacrée et lui permet, non plus uniquement de recevoir la vie divine, mais encore de la communiquer aux fidèles. Pour exercer cet office redoutable autant que sublime d'une manière digne, l'homme ne peut se passer d'une grâce de choix. L'Ordre nous l'assure.

En vertu de ce don nous devenons les apôtres de la vérité auprès du peuple. Distribuer aux intelligences une vérité mystérieuse, qui dépasse leur portée, une vérité exigeante dans la pratique, la faire accepter sans la dissimuler, sans l'exagérer, sans la diminuer, cela paraît bien difficile. Cependant l'Ordre agit d'une manière si puissante sur le prêtre que depuis deux mille ans celui-ci redit le même Évangile à toutes les générations. Les systèmes humains changent, les philosophies vieillissent, se renouvellent, les empires tombent, les trônes s'écroulent, des nations meurent, d'autres naissent, le prêtre est toujours là au milieu des vicissitudes du monde, apprenant aux générations, le même *Credo*, les articles du même décalogue et révélant à tous les temps la même lumière dogmatique et morale. Avez-vous quelquefois pensé à ce miracle unique dans l'histoire et qui se perpétue sous tous les cieux et dans tous les siècles? Comment l'expliquer sinon par l'action de l'Esprit contenu dans le sacerdoce, et qui inspire au prêtre d'un bout à l'autre de l'univers de prêcher la même substantielle et salutaire doctrine?

Le prêtre est chargé de présenter à Dieu la prière du peuple, et de consacrer la victime adorable qui s'offre par ses mains en expiation et en action de grâces. Qu'il faut donc que les lèvres soient pures pour être dignes de parler au Très-Haut au nom des meilleures âmes, au nom des

saints, des héros de l'Évangile, pour prononcer le mot créateur qui change un pain misérable au corps de Jésus-Christ, qui oblige le fils de Dieu à descendre dans nos pauvres temples et dans nos humbles tabernacles! Je ne l'ignore pas, il y a dans le clergé des âmes tièdes ou même coupables; mais dans l'ensemble quelle limpidité de vie, quelle simplicité de mœurs, quelle sûreté de foi, quelle sérénité d'espérance, quelle ardeur de charité le sacerdoce communique à l'âme humaine, par nature si fragile! Qu'il faut donc de bonté quand on veut vivre pour les autres, ne plus s'appartenir, aller du confessionnal au chevet des mourants, d'un berceau à une tombe, oublier ses propres soucis, entrer dans la peine de ceux-ci, partager la joie de ceux-là, renoncer à sa liberté, se faire tout à tous! Le sacerdoce rend le prêtre capable de cette abnégation, prêt à ce dévouement. Je ne veux point exagérer les mérites ni les vertus du prêtre, mais qui ne serait touché de voir tant d'hommes jeunes, intelligents, se condamner à cette vie de sacrifices? *Non nobis, Domine, sed nomini tuo da gloriam.* Jamais, Seigneur, nous n'aurions trouvé en nous la force de mener cette existence, si la grâce du sacerdoce ne nous soutenait, ne nous consolait, ne remplissait notre conscience de paix et de surnaturelle félicité.

La famille est une des colonnes de la société humaine et aussi de la société chrétienne. De l'hon-

neur des foyers, de l'amour fidèle et réciproque des époux, du soin et de l'éducation des enfants dépend la prospérité des peuples et leur avenir. Brisez le lien qui unissait l'homme et la femme, laissez l'indifférence et la froideur se glisser entre eux, l'hostilité éclater dans la maison, facilitez dans toute une nation ces mésintelligences et ces ruptures; faites du mariage une débauche où les lois même de la nature seront effrontément outragées, abandonnez au hasard et à la misère les enfants des pauvres, aux domestiques et aux mercenaires les enfants des riches : vous verrez bientôt tous les ressorts de la machine sociale se détendre, le flot de l'immoralité monter, les races les plus riches s'éteindre. Même bien disposés, que les cœurs humains sont mobiles! Qu'ils sont exposés à se détacher facilement des objets qui leur ont été le plus chers! que la tentation est aisément victorieuse! que les affections suspectes ou criminelles naissent vite! Entre les caractères combien de désaccords qu'on n'avait pas prévus et qui rendent l'existence douloureuse! Puis, l'égoïsme se faisant jour, comment se charger d'enfants quand on a du mal à trouver le pain quotidien? Pourquoi diviser de belles et grandes fortunes entre des héritiers nombreux, et enlever à son nom dans l'avenir l'éclat qui vient de l'opulence? Où trouver le courage d'accepter ces maternités qui font des plus belles années des années d'abnégation et mettent la vie en danger? Où puiser le dévoue-

ment nécessaire quand on veut s'occuper de ses enfants, les nourrir, les surveiller, les soigner, les éduquer, les établir? Sans doute la nature parle, mais que de rencontres où l'égoïsme étouffe sa voix? Le sacrement de mariage, messieurs, apporte aux époux la force de rester fidèles à leurs obligations. Le Christ d'abord les unit pour toujours par un serment que personne sur la terre ne pourra annuler. En vain voudraient-ils reprendre leur parole, en vain les tribunaux et les législateurs humains, par une usurpation sacrilège, essaieront-ils de les déclarer étrangers l'un à l'autre : aux yeux de Dieu et aux yeux de tous les chrétiens, ces divorces seront sans valeur. Mais le sacrement les attache l'un à l'autre par un lien supérieur : ils y trouvent la faculté de s'aimer divinement, pour toujours et non d'une manière purement sensible et pour un temps. Sous l'influence du don surnaturel les époux se supporteront, se feront des concessions ; le mari, plus préoccupé de son devoir que de ses aises, considérera la gloire qui l'attend s'il donne et s'il forme des citoyens pour sa patrie, des adorateurs pour son Dieu; la femme acceptera comme voulues par Dieu les douleurs de ses enfantements, les sollicitudes sans nombre de la maternité et de l'éducation, et si elle succombe à sa tâche, elle aura le droit de se considérer comme une martyre de la morale divine.

Les sacrements, Messieurs, font donc vivre la

grâce dans toutes les circonstances de notre carrière. Ils l'engendrent au Baptême, ils la perfectionnent à la Confirmation, ils la nourrissent dans l'Eucharistie, ils la ressuscitent dans la Pénitence, ils la fixent à jamais dans l'Extrême-Onction, ils la font agir dans la société par le Sacerdoce, dans la famille par le Mariage : ce sont, vous ai-je dit, les sept grands fleuves qui fécondent nos années et emportent tous nos actes au service de Dieu.

Omnes sitientes, venite ad aquas. Je vous en prie, vous tous qui voulez être bons, qui aspirez au bonheur, venez boire aux eaux divines de ces fleuves sacrés. Ne soyez pas assez aveugles pour croire que vous trouverez ailleurs la vie morale et religieuse. Rien ne pourra suppléer leur efficace vertu. Ne soyez pas assez imprudents pour remettre à plus tard la pratique des sacrements : prendre cette attitude, c'est pour ainsi dire jeter un défi à la miséricorde divine, c'est s'exposer à voir le jour finir sans s'être muni de la force et du viatique indispensables à quiconque ne veut pas faire naufrage dans la traversée dramatique du temps à l'éternité. Les temples catholiques sont toujours ouverts, le tribunal du pardon toujours accessible, le tabernacle toujours habité. Pourquoi ? — parce que Dieu ne veut pas que nous puissions nous plaindre d'avoir trouvé vides ou fermés les lieux saints où prend source le torrent de sa force et de sa grâce. Quelle res-

ponsabilité si, ayant à notre portée l'abondance de la vie, nous avons refusé dix fois, cent fois, mille fois d'en profiter ! Nous aurons péri par notre faute, et pendant toute l'éternité la vérité nous obligera à nous accuser nous-mêmes, la justice à expier notre coupable et tenace obstination. J'ai confiance, Messieurs, qu'aucun de vous ne résistera plus longtemps aux instances de Dieu, et que tous, pour la résurrection du Christ, vous purifierez vos âmes dans la Pénitence, sacrement de la régénération, et que vous vous désaltérerez dans l'Eucharistie, sacrement par excellence de notre union avec le Sauveur. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME INSTRUCTION

JEUDI SAINT

DU ROLE
DE JÉSUS-CHRIST DANS LA VIE DE LA GRACE

SOMMAIRE

Les sacrements, le prêtre, doivent leur puissance d'abord à Dieu. Ils la doivent ensuite au Christ qui, comme chef de l'humanité, mérite toutes les grâces, qui, comme détenteur de ces grâces, les distribue selon son bon plaisir, p. 319-320.

I

Le Christ nous mérite la grâce. Il la mérite, non seulement pour lui même, mais pour tous les hommes, car il est notre chef, p. 320-321.

1. Il la mérite par sa prière. *a*) Continuité de sa prière. Diverses formes de sa prière, p. 322.

b) Il demande pour ses sujets le pardon, la lumière, la préservation des chutes, la persévérance, la joie, la gloire. Il sollicite ces grâces pour tous les hommes, p. 323.

2. Il mérite la grâce par ses vertus. Il expie les fautes des hommes qui empêcheraient l'effusion de la grâce. Il pratique toutes les vertus qui touchent le cœur du Père, p. 324.

3. Ce qui donne une si grande valeur aux prières et aux vertus du Christ. *a*) C'est que tout y est pur, p. 325. *b*) C'est que la dignité de la personne du Verbe communique à tous les actes de Jésus un prix infini, p. 326. *c*) C'est en considération de cette valeur infinie des œuvres de Jésus que le Père accorde à tous les hommes les grâces nécessaires au salut, p. 327.

II

Jésus-Christ est le dispensateur des grâces qu'il distribue, tantôt par l'intermédiaire de ses prêtres et de ses sacrements, tantôt directement et par lui-même. Point d'autre médiateur. Ce qu'il a fait pendant sa vie mortelle nous instruit de ce qu'il fait aujourd'hui, p. 327-328.

1. Jésus-Christ pendant sa vie sanctifiait les âmes : *a*) par sa présence. Action de la présence de Jésus-Christ sur les corps. *Virtus de illo exibat.* Influence analogue exercée sur les âmes,

Continuation de cette influence par la présence eucharistique. p. 328-329. *b)* Par son regard. Puissance du regard de certains hommes. Nul n'a eu un empire pareil à celui de Jésus. Par un regard, il émeut les pécheurs, il appelle les apôtres, il éveille dans les âmes des désirs de perfection. Le regard de Jésus-Christ sur nous, p. 329-331. *c)* Par sa parole. Efficacité de la parole de Jésus-Christ. Sa force d'entraînement. Elle change les pensées et les sentiments. La vertu de l'Evangile. Les victoires de la parole de Jésus-Christ. Jésus-Christ se fait écouter, se fait croire, se fait suivre, p. 331-333.

2. Explications de ces succès. Jésus-Christ a reçu plein pouvoir sur la matière et sur l'esprit dont nous sommes composés. Pendant qu'il nous regarde et qu'il nous parle au dehors, il agit en nous et nous transforme à son gré. Les disciples d'Emmaüs, p. 333-335.

Exhortation à la confiance. Il faut se tenir en présence de Jésus-Christ, sous son regard, le prier dans les hésitations de la foi, dans le découragement, dans la persécution des passions, dans l'esclavage des habitudes et dans les défaillances de la volonté, p. 335-336.

QUATRIÈME INSTRUCTION

JEUDI SAINT

DU ROLE
DE JÉSUS-CHRIST DANS LA VIE DE LA GRACE

De plenitudine ejus omnes accepimus.

Nous avons tous reçu de sa plénitude.

Saint Jean, I, 16.

Messieurs,

Si les sacrements, si le prêtre qui les administre ont la gloire non pas seulement d'agir moralement sur les esprits et sur les cœurs, mais de les changer efficacement et réellement au-dedans, de faire naître l'enfant à la vie surnaturelle, de l'élever à la virilité, de nourrir et de développer en lui l'énergie divine qui s'appelle la grâce, de la lui rendre quand il l'a perdue, ils le doivent d'abord à Dieu, cause pre-

mière de la transformation sublime qui s'opère en nous, ils le doivent en second lieu au Christ. Dans l'œuvre de notre sanctification le Christ a une fonction qu'il tient de son Père, mais qu'il ne communique à personne dans toute sa plénitude. Chef de l'humanité, en effet, il nous mérite tous les dons qui nous sont offerts pour réaliser notre salut; détenteur auguste du trésor où Dieu verse les richesses de sa miséricorde, il est le ministre tout puissant qui distribue comme il l'entend les principes de la béatitude éternelle.

I

Jésus-Christ nous mérite la grâce. Comme notre mérite est personnel, nos œuvres et notre piété ne nous permettent point d'exiger de Dieu pour nos frères les grâces de conversion et de sanctification dont ils ont besoin. Nous sommes réduits à solliciter l'amitié du Très-Haut pour obtenir des faveurs qui ne nous sont point dues rigoureusement. Le Christ, lui, est officiellement le représentant de toute l'humanité. La grâce dont il est revêtu le rend personnellement très cher à son Père, lui permet de mériter pour son corps et pour son âme une gloire sans égale, hors de toute comparaison. Mais, de plus, il est en possession d'une grâce royale qui tient à sa qualité de chef de notre race, chef dans tous les temps, chef de tous les individus, de tous les peuples

et de toutes les générations. Par là ses actes sont empreints d'un caractère éminemment social : et il faut prendre ce mot dans sa signification la plus vaste, car Jésus tient la place de cette communauté immense qui embrasse tous les fils d'Adam depuis le commencement jusqu'à la fin des siècles. Nulle souveraineté n'est comparable à la sienne, car les hommes commandent sur un point de l'espace ou du temps, aucun d'eux ne régit le passé, le présent, l'avenir. « *Dabo gentes hæreditatem tuam, et possessionem tuam terminos terræ.* Je te donnerai les nations en héritage, lui dit l'Esprit éternel, et ton empire s'étendra jusqu'aux extrémités de la terre. » Or quand un chef parle, agit, fait une démarche, tout son peuple est derrière lui et en lui, le bien qu'il accomplit est attribué à toute la société dont il est pour ainsi dire la lèvre, le bras, le cœur. C'est pourquoi Jésus, prêtre, médiateur, roi universel, prie, travaille, mérite pour toute l'humanité.

Ecce homo. Voilà l'homme, disait Pilate, en le présentant aux Juifs. De ces paroles le préteur romain ne comprenait pas toute la portée. Il ne savait pas, en effet, que notre race tout entière était présente et pour ainsi dire vivante dans cet accusé traîné à son tribunal.

Jésus-Christ, chef de l'humanité, mérite la grâce pour tous les hommes par sa prière et par ses vertus.

On peut dire que sa prière pour ses sujets était

continuelle ; il s'entretenait sans cesse avec son Père céleste. D'abord il passe trente années dans un recueillement ininterrompu, fuyant les regards, le bruit du monde pour rester dans un commerce plus intime avec Dieu. Durant son ministère public, l'oraison absorbe le meilleur de son temps. Les aurores et les crépuscules, les jours et les nuits, le désert, les lacs, les montagnes, le temple, les hommes, les anges, ont entendu la douce et ardente voix de ses supplications. A chaque instant, il quitte sa mère, il laisse ses apôtres, il interrompt ses miracles, il s'écarte de ses auditeurs pour vaquer au service du Très-Haut. Au milieu de ses discours, il s'arrête et levant son beau regard vers le ciel, il s'adresse au Tout-Puissant sur un ton d'une émotion intense, avec des mots d'une indéfinissable suavité et qui pourtant ne traduisent qu'imparfaitement les sentiments de son cœur. A ses lèvres montent toutes les formes de la prière. Il adore : « Père, je vous ai glorifié sur la terre... Père juste, le monde ne vous a point connu, mais moi, je vous ai connu » (1). Il remercie : « Père, je vous bénis, parce que vous avez caché vos mystères aux savants et aux sages, et vous les avez révélés aux petits. Oui, je vous bénis, de ce qu'il vous a plu d'agir ainsi » (2). « Père, je

(1) S. Jean, xvii, 4.
(2) S. Matthieu, xi, 21.

vous rends grâce de m'avoir exaucé » (1). Il demande le pardon pour les coupables : « Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font (2) ». Il demande la lumière pour les aveugles : « Père, sanctifiez-les dans la vérité » (3). Il demande que nous soyons préservés des chutes : « Je ne vous prie pas de les ôter du monde, mais de les défendre du mal » (4). Il demande la persévérance pour les justes : « Père saint, gardez dans votre nom ceux que vous m'avez donnés » (5). Il demande la joie : « Maintenant, je vais à vous, et je vous fais cette prière, pendant que je suis encore dans le monde, qu'ils aient en eux la plénitude de ma joie » (6). Il demande la gloire pour ses sujets, et ici il insiste, ses paroles prennent la forme d'un commandement, il exige que sa prière soit exaucée : « Père, ceux que vous m'avez donnés, je veux que, là où je suis, ils soient avec moi, afin qu'ils voient la gloire que vous m'avez réservée » (7). Il enveloppe dans son intention tous les hommes : chacun de vous est présent à sa pensée ; il n'en est pas un Messieurs, pour qui il n'adore, il ne remercie ; il n'en est pas un pour qui il n'implore la lumière, le pardon, la persévérance, la joie, la gloire.

(1) S. Jean, xi, 41.
(2) S. Luc, xxiii, 34.
(3) S. Jean, xvii, 17.
(4) S. Jean, xvii, 15.
(5) *Ibid.*, xvii, 13.
(6) *Ibid.*, xvii, 14.
(7) *Ibid.*, xvii, 24.

Mais le Christ n'est pas de ceux qui agissent sur le ciel uniquement par des prières: il travaille au service de son Père; du matin au soir, il prépare son règne par la pratique des plus hautes vertus Par les austérités et les épreuves de sa vie, il expie nos fautes et apaise l'irritation de la justice. Au désert, il jeûne quarante jours pour faire contrepoids à nos sensualités; en proie à la faim, il n'use point de sa puissance pour lui-même, il attend qu'il plaise aux anges de secourir sa détresse. Sous l'ardent soleil et sur les routes en feu de l'Orient, il endure le tourment de la soif. Il se condamne à la pauvreté : le soir venu, les oiseaux ont leurs nids, les renards leurs tannières, le Fils de l'homme n'a pas une pierre où reposer sa tête. Plus d'une fois, il est obligé d'aller demander un abri aux cavernes, de s'étendre sous le couvert des arbres. En butte à toutes les contradictions des puissants quand il n'est pas l'objet d'une froideur et d'une indifférence méprisantes, il est contraint de fuir d'une cité dans une autre, de la montagne dans la solitude, pour échapper à la lapidation et à la mort.

Au milieu de ces épreuves, il reste doux, juste, aimant, miséricordieux ; il se dépense sans se laisser abattre ni décourager, sans se laisser détourner un instant de sa mission. « Tout ce qui plaît à mon Père, disait-il, je le fais toujours. » Étoiles du firmament qui l'avez contemplé, collines de Judée qui l'avez tant de fois entendu, peuples de Gali-

lée qui avez suivi ses pas, apôtres qui avez vécu dans son intimité, avez-vous surpris sur ses lèvres, sur son visage, dans ses yeux, un mot, une expression qui ne fussent pas inspirés par la vérité, par la justice, par la bonté ? Pharisiens méticuleux qui l'avez tant épié, avez-vous jamais pu découvrir une ombre dans son existence, une tache dans son cœur? Il vous a défiés de le convaincre de péché, vous avez gardé le silence : pour le compromettre, vous en avez été réduits à le calomnier.

Ce qui donne un si grand prix à cette vie, c'est d'abord que tout y est pur. Dans Jésus, point d'arrière-pensée, point de recherche de soi-même, point d'ambitions inférieures. Tout est lumineux, pondéré, désintéressé. C'est ensuite que partout le divin se mêle à l'humain. La valeur des actes ne se prend pas seulement de l'œuvre matérielle qu'ils réalisent, elle se prend aussi de la dignité de la personne qui les accomplit. Ici, la personne est d'une noblesse infinie, c'est le Verbe éternel dont l'humanité n'est que l'instrument. C'est pourquoi la prière du Christ a tant de crédit auprès du Père, c'est pourquoi ses vertus sont si bien accueillies au ciel. Et comme Jésus-Christ s'est fait le représentant de la masse perdue, comme Jésus-Christ par son culte et par ses œuvres sollicite le pardon, la grâce, la gloire pour tous les individus, toutes les générations, tous les individus, toutes les générations béné-

ficient de ses mérites. Même ceux qui l'ont précédé n'ont été favorisés de Dieu que par égard aux futures satisfactions et aux futures vertus du Sauveur. C'est en considération de la sainteté, des douleurs, des prières de Jésus dans l'avenir que le Seigneur fait luire dans le ciel si désolé d'Adam l'astre de l'espérance, c'est Jésus que le Seigneur récompense quand il accueille avec miséricorde le sacrifice d'Abel, c'est à cause de Jésus que le Seigneur bénit Abraham. C'est aux œuvres prévues de Jésus que les prophètes doivent leurs lumières et leurs inspirations, les patriarches l'assistance surnaturelle qui les a rendus si grands, les femmes de l'Ancien Testament leur noblesse, les martyrs et les héros leur force et leur victoire. La piété a été accordée à David, la sagesse à Salomon, le courage à Judas Macchabée, la sainteté à Jean-Baptiste, parce que le Père apercevait de loin le Verbe incarné dans notre nature, travaillant, priant, souffrant pour obtenir notre salut. Oui, les Juifs seraient restés plongés dans les mêmes ténèbres, esclaves des mêmes erreurs, des mêmes vices que les autres peuples, si Jésus n'avait dû venir. Si cette race n'avait été aveugle, elle aurait acclamé dans le Fils de l'homme celui qui lui avait valu la supériorité de sa religion, la pureté de ses mœurs, la gloire de sa vie nationale. Aussi, quand les élus d'Israël demandaient à Jéhovah les secours de sa miséricorde, l'appui de son bras, ils évoquaient

l'image du Rédempteur promis et annoncé par tous les oracles. Tous les dons, tous les privilèges assurés à Abraham ont été des prêts faits par le Père à son Fils, ont constitué une dette acquittée par Jésus. Marie elle-même a été gardée de la tache séculaire, visitée par le Saint-Esprit, revêtue de toutes les beautés en prévision des mérites de l'enfant dont elle était appelée à devenir la Mère.

II

Jésus-Christ est donc la cause méritoire de la grâce, il en est aussi le dispensateur. Depuis qu'il a paru sur la terre, il a distribué tantôt directement, tantôt par l'intermédiaire de ses prêtres et par le canal des sacrements, tous les dons surnaturels qui ont permis à l'humanité de vivre dans la justice et de parvenir à la gloire. C'est par lui que passent toutes les lumières qui éclairent les âmes, toutes les inspirations qui les remuent, toutes les énergies qui les tirent de leur apathie. Vouloir chercher un autre intermédiaire, c'est perdre son temps : il est entre le ciel et la terre le Médiateur voulu, prédestiné, unique, universel. La sainte liturgie, expression si admirable de notre foi, nous rappelle cette vérité dans les plus brèves de ses oraisons. Elle s'adresse généralement au Père, mais elle lui demande de nous transmettre les clartés, les forces, la persévé-

rance dont nous avons besoin « par Jésus-Christ, notre Seigneur », *per Christum, Dominum nostrum.*

L'action de Jésus dans la vie de la grâce a commencé pendant qu'il était sur la terre, et l'on a l'idée de son œuvre mystérieuse parmi nous, en suivant pas à pas le récit de l'Évangile et, en demandant à ces pages bénies le secret de l'influence du Maître sur la vie religieuse des âmes.

Jésus-Christ sanctifiait les cœurs par sa présence. Avant même qu'il prit la parole, une vertu sortait de lui, *virtus de illo exibat*, dit saint Luc (1). Lui-même sentait cette vertu mystérieuse se dégager de sa personne et se répandre sur ceux qui l'entouraient (2). Il n'était pas jusqu'à ses vêtements qui n'en fussent imprégnés. Les toucher suffisait pour éprouver les effets de cette puissance mystérieuse. On le savait dans le peuple, et quand il passait, on se pressait pour entrer en contact avec lui : « Si je pouvais seulement saisir la frange de son manteau, répétait une pauvre femme, je serais sauvée » (3). Cette vertu guérissait toutes les langueurs physiques ; dès qu'il paraissait au temple, dans les villages de Galilés, au bord des eaux, dans les syna-

(1) VI, 19.
(2) *Ibid.*, VIII, 46.
(3) S. MARC, V, 30.

gogues, les infirmes accouraient, convaincus que leurs maux seraient soulagés s'ils pouvaient aborder le saint Prophète. Mais elle agissait aussi sur les âmes : les démons qui tourmentaient les pensées, qui gouvernaient les affections s'enfuyaient épouvantés, comme ceux qui tourmentaient les corps. A son approche, les intelligences devenaient tout à coup attentives, recueillies, avides des choses de Dieu. Son seul souffle remuait les consciences qui oubliaient leurs préoccupations habituelles pour aspirer à la connaissance de la vérité et à la pratique de la vertu. Aujourd'hui, il réside dans nos temples, il est muet, il est invisible, et cependant il travaille les sentiments. Nous entrons dans ses sanctuaires par curiosité, par distraction, et voilà qu'une impression nous saisit, nous réfléchissons, nous tombons à genoux, nous pleurons peut-être : au moins un instant la vertu du Christ s'est emparée de nous, et si nous nous y prêtons, elle transforme à jamais notre vie.

Jésus-Christ sanctifiait les âmes par son regard. Beaucoup d'hommes illustres ont exercé par la seule magie de leur regard une sorte de prestige sur leurs semblables. On en cite qui ont fait reculer des multitudes irritées, arrêté les barbares par un mouvement de leurs paupières, d'un coup d'œil rendu le courage à des armées défaillantes et assuré des victoires. Nul n'a eu un empire semblable à celui de Jésus. Oh ! ce pénétrant et doux

regard, quelle efficacité il avait sur les hommes! A peine s'arrêtait-il sur un pécheur que celui-ci éprouvait de l'inquiétude, du trouble, du malaise. Les pharisiens eux-mêmes, si durs, si orgueilleux, si prévenus ne pouvaient pas complètement résister à l'ascendant de sa majesté. Quand on était résolu à vivre dans le mal, on aurait voulu fuir pour échapper à cet œil qui devinait tout, mais on était retenu et comme fasciné, l'on s'attardait instinctivement et pour ainsi dire malgré soi. S'agissait-il d'appeler à la vie apostolique? Le Maître regardait les élus de son choix, et ce regard les préparait déjà à la haute vocation qui leur était réservée. Le Sauveur marchait sur les bords du lac de Génésareth : deux frères, Simon et André, jetaient leurs filets. Jésus les vit; en même temps que ses yeux s'abaissaient sur eux, sa miséricorde agissait sur leurs âmes et secrètement les disposait à la vie privilégiée qui les attendait. Un autre jour, un homme, sous un figuier, attira l'attention de Jésus. Bientôt après l'inconnu se présentait pour suivre le Sauveur. « Je t'ai vu sous le figuier », dit celui-ci, donnant ainsi l'explication de la démarche du nouveau disciple. Le regard du Christ éveille dans les âmes des désirs de perfection. Le Maître rencontre un adolescent, jette sur lui un regard profond et aimant. *Intuitus eum, dilexit* (1). Sur-le-champ, le jeune homme s'émeut et aspire à un plus

(1) S. Marc, x, 21.

haut idéal... Et nous, n'avons nous pas été suivis par les yeux de Jésus ? Que de fois nous nous sommes sentis sollicités, poussés à devenir justes et saints. Que de fois nous avons lu sur le visage du Rédempteur des reproches, des exhortations, des invitations à suivre les ordres de la loi, à nous affranchir de nos passions, à renoncer plus généreusement aux biens et aux vanités de ce monde. O Christ, ne détournez pas de nous votre face, n'éloignez pas de nous votre regard d'où tombe tant de lumière, tant de grâce, tant de paix, tant de force.

Jésus continuait par sa parole ce qu'il avait commencé par sa présence et par son regard. « Jamais homme, disaient ses pires ennemis, n'a parlé comme cet homme. » Ses discours remplissaient les esprits de clarté, ébranlaient les volontés les plus récalcitrantes, réconfortaient les cœurs les plus languissants. D'un mot il apaisait le vent et les orages de de la nature, d'un mot aussi il rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, le mouvement aux paralytiques, la vie aux morts dont les cadavres étaient déjà entrés en putréfaction. Mais ces miracles n'étaient qu'une image des merveilleux changements que son verbe créateur réalisait dans l'ordre moral. Il se faisait écouter par tous, et avec quelle attention! Les foules oubliaient leur faim, leurs soucis, leurs préoccupations du lendemain, et restaient suspendues à ses lèvres. Dans ses prédications, le passé s'illuminait, les per-

sonnages disparus s'animaient, la vie prenait un sens, l'avenir dévoilait ses promesses, la vertu se manifestait avec tout son charme, le mal avec toute sa laideur et toute sa gravité : on voyait se déchirer les nues, et Dieu apparaître réel, vivant, vengeur, rémunérateur. Sous ces accents, les collines de Judée bondissaient de joie comme de jeunes agneaux, et l'homme était envahi par une impression de sérénité, de confiance, de pureté. Dans le livre qui nous a conservé les principaux oracles de cette évangélisation merveilleuse, les formules ont sans doute perdu l'animation qu'elles avaient quand Jésus les prononçait, mais c'est là que les siècles ont trouvé et trouveront jusqu'à la fin le plus de lumière et le plus de douceur. Une page d'Évangile parcourue avec attention apaise les orages intérieurs dont nous sommes le théâtre, réveille les nobles sentiments et le goût du bien. Jésus, par sa parole, ne se faisait pas seulement écouter, il se faisait croire. Constamment, les apôtres nous le repètent, après ses discours beaucoup embrassaient sa doctrine, confessaient la foi à son royaume. Les publicains, les femmes perdues donnaient leur assentiment aux vérités célestes qu'il prêchait. S'il ouvrait les yeux et les oreilles du corps, il ouvrait en même temps les yeux et les oreilles de l'esprit : les préjugés cédaient à ses sublimes enseignements. Il se faisait croire et il se faisait suivre. Avez-vous réfléchi à ce

phénomène qui se reproduit à chaque instant dans la carrière du Christ? Jésus s'adresse à des pêcheurs, à des publicains et leur dit ces mots d'une audace surprenante : « Venez, suivez-moi. » Et les pêcheurs laissent barques et filets, et les publicains renoncent à leurs spéculations pour s'attacher à la fortune du Prophète. Celui-ci ne souffre même pas que l'on aille ensevelir son père : « Laissez les morts, dit-il, ensevelir les morts ; pour vous, allez et annoncez le royaume de Dieu. » Il va jusqu'à défendre qu'on rentre dans sa maison pour disposer de ses biens : « Celui qui met la main à la charrue et regarde en arrière, n'est pas propre au royaume de Dieu » (1). Et où conduit-il ceux qu'il a entraînés? Au sacrifice, à la pauvreté, à la persécution, à l'opprobre, à la mort. Il les assujettit à une discipline austère : il ne leur promet point de bonheur sur la terre, c'est au delà du temps seulement qu'il montre la récompense. Cependant on le suit, on consent à tous les renoncements, on prend sa croix et on marche derrière lui, tellement sa parole a d'autorité sur les âmes.

Comment expliquer ces succès ? Ah ! c'est que Jésus-Christ a reçu tout pouvoir non pas seulement sur la nature, mais sur l'homme tout entier, sur la matière et sur l'esprit dont nous sommes composés.

(1) S. Luc, IX, 61-62.

Il guérit à son gré les infirmités du corps, il touche de sa main avec la même facilité les langueurs et les plaies de l'âme. Il remue nos pensées et nos vouloirs, il arrache les épines, il tire les pierres du champ de nos consciences, il en retourne le sol, et il y sème le germe de toutes les vertus. Pendant qu'il nous regarde, pendant qu'il nous parle, il travaille secrètement les ressorts de notre liberté, les fibres de notre cœur. Alors on voit les intelligences les plus obscures s'éclairer, les tempéraments les plus froids s'échauffer, les caractères les plus indomptables se soumettre à la force qui s'empare d'eux par le dedans.

Deux disciples vers le soir de la résurrection se dirigeaient vers Emmaüs. Un homme s'approcha d'eux et leur demanda de faire route en leur compagnie. Ils y consentirent. Bientôt la conversation s'engagea sur les événements dont Jérusalem avait été, l'avant-veille, le théâtre. L'inconnu s'aperçut que les voyageurs avaient perdu confiance dans leur maître. Il les reprit avec véhémence : « O insensés, leur disait-il, que vous êtes donc lents à croire ce qu'ont annoncé les prophètes! » Et il leur montra comment toutes les scènes auxquelles ils avaient assisté avaient été prédites par Moïse et par tous les inspirés. A mesure qu'il parlait les disciples sentaient se rallumer en eux l'ardeur de leur foi et de leur espérance dans le Sauveur. Quand on fut arrivé à Emmaüs, les deux pèlerins invitèrent leur com-

pagnon à entrer avec eux dans leur maison. « Demeurez avec nous, car il se fait tard, et le jour est sur son déclin. » L'étranger céda à leurs instances, et bientôt à la fraction du pain il se fit reconnaître, c'était Jésus. Quand il eut disparu, les deux disciples se communiquèrent leurs impressions, et ils se disaient l'un à l'autre : « N'est-il pas vrai que notre cœur était tout brûlant, pendant qu'il nous parlait dans le chemin et nous découvrait le sens des Écritures ! ? » Voilà comment par la grâce Notre-Seigneur instruit au dehors, illumine et réchauffe au dedans tous ceux qui consentent à l'écouter.

Messieurs, le Sauveur est toujours vivant. Du ciel où il règne, du tabernacle où il habite, il veille sur nous. Mettons-nous souvent en sa présence, sous son regard. Devant ses autels, écoutons sa parole et lisons son Évangile qui n'ont point perdu leur vertu. Demandons-lui avec humilité, non pas seulement de nous regarder, non pas seulement de nous entretenir au dehors de ses célestes mystères et de sa sainte loi, mais de nous changer intérieurement par l'effusion de sa grâce. Si notre foi hésite, adressons-lui cette prière du père malheureux dont le livre sacré nous raconte l'histoire. Ce père sollicitait la guérison de son fils tourmenté par le démon

(1) S. Marc, xxiv.

et en proie à d'effroyables spasmes. Jésus lui dit : « Si tu peux croire, tout est possible à celui qui croit. » « — Je crois, Seigneur, répondit l'infortuné fondant en larmes, mais venez au secours de mon incrédulité » (1). Répétez cette supplication touchante, le Christ vous aidera et vous serez convaincus. Si le découragement vous guette, réfugiez-vous auprès du Sauveur, suppliez-le de ranimer dans vos cœurs l'espérance. Si les passions vous persécutent, si les habitudes vous enchaînent, invoquez-le encore et sa main pénétrera dans votre âme, brisera les fers qu'elle s'est forgés, et lui laissera son esprit de liberté. Si vous fléchissez dans l'accomplissement de vos devoirs, puisez dans le trésor de ses surhumaines énergies et vous redeviendrez capables de faire honneur jusqu'au bout à vos plus pénibles obligations. Puisse-t-il vous combler des grâces qu'il nous a méritées, et vous rendre participants de la plénitude qui l'a fait si saint et si adorable. Ainsi soit-il.

(1) *Ibid.*, IX, 22-24.

CINQUIÈME INSTRUCTION

VENDREDI SAINT

DU ROLE

DE LA

PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

DANS LA VIE DE LA GRACE

SOMMAIRE

Jésus-Christ a écrit dans la dernière page de sa vie tous ses enseignements. Il a souligné les mystères qu'il faut croire, et les exemples qu'il faut suivre. Développement de cette idée.

Le Sauveur nous a mérité la grâce, surtout au moment de son martyre; il est devenu, à cette heure le ministre tout puissant des largesses divines, p. 341-343.

I

En vertu d'un pacte conclu avec le Père, le Christ nous a éminemment mérité le pardon et la grâce par sa Passion, parce que sa prière et ses œuvres y ont atteint leur suprême degré de perfection.

1. Jésus nous mérite la grâce par sa prière.

a) Prière de Jésus au jardin des Oliviers.

Intensité de cette prière. Jésus y a mis toute sa vie. L'effort de Jésus aurait dû le tuer. Dans cette prière il représente toute l'humanité, et il demande que le calice de la vengeance s'éloigne de lui, c'est-à-dire de toute notre race.

Impression que le souvenir de cette prière produit sur nous. Impression qu'elle a produite sur le Père, p. 343-346.

b) La prière de Jésus au Calvaire. Elle est souverainement efficace auprès de Dieu, car c'est la dernière prière. Puissance de la dernière prière. Caractère sacré du testament. Autorité de la dernière prière sur le cœur des mères. Autorité de la dernière prière de Jésus sur le cœur du Père céleste, p. 346-348.

2. Par les œuvres de sa Passion, Jésus-Christ paye à Dieu la dette de l'humanité, et lui ôte pour ainsi dire tout prétexte de refuser aux hommes le pardon et la grâce.

a Pour expier les crimes de la cupidité, il se laisse dépouiller de tous ses biens : de ses vêtements. Cette première spoliation est le symbole de celles dont il sera la victime dans la suite des temps. On lui nie et on lui niera le droit de posséder, de parler, de vivre. On lui ravit son peuple, ses apôtres, etc

Dénuement de Jésus-Christ, p. 348-349. *b*) Les humiliations de Jésus-Christ expient les crimes de l'orgueil. Le Sauveur humilié dans sa sainteté, dans son intelligence, dans sa dignité; humilié par tous et jusqu'à la mort, humilié dans la suite des siècles, p. 350-351. *c*) Les douleurs de Jésus expient les crimes de la volupté. Douleurs physiques de Notre-Seigneur. Douleurs morales : les angoisses de son cœur, p. 352-353.

3. Ce qui achève de donner tout leur prix aux œuvres de Jésus-Christ souffrant, c'est qu'elles émanent d'une pleine liberté et d'un incomparable amour.

a) Jésus-Christ n'essaie pas de se soustraire à ses souffrances. Il ne proteste pas contre les attentats dont il est la victime. Il se prête et il s'abandonne volontairement à ses cruels ennemis, p. 354-355. *b*) Il souffre par amour. Amour qui accomplit la volonté du Père. Amour plein de douceur, d'empressement, de patience. Amour qui ne se dément pas. Amour qui cache des abîmes de tendresse. Amour qui compense tous les oublis. Amour infiniment méritoire, p. 355-356.

II

Au moment de sa passion, Jésus-Christ distribue toutes les grâces.

1. Il prend possession de sa royauté.

a) Il accepte le titre de roi, il affirme son souverain pouvoir : chacun à sa manière proclame la royauté de Jésus, p. 357. *b*) Caractères de cette royauté. Réalité de cette royauté, p. 358-359.

2. Jésus-Christ exerce cette royauté en faisant du bien à ses sujets, en leur donnant la grâce principe de vie éternelle. *a*) Il excite à la conversion les consciences aveugles et endurcies, p. 360. *b*) Il convertit les pécheurs que la faiblesse a perdus : saint Pierre; les âmes vulgaires et tarées : le bon larron ; les païens étrangers à la vraie foi : le centurion, p. 361. *c*) Il soutient les justes et les fait persévérer : saint Jean, la Vierge, les saintes femmes, p. 362. *d*) Il couronne ses dons sur la terre : faveurs nouvelles accordées à Marie et à saint Jean, p. 363-364. *e*) Il fait produire à la grâce ses derniers effets : il ouvre aux âmes saintes captives les portes de la gloire, il ressuscite les cadavres, p. 365.

Exhortation, p. 366.

CINQUIÈME INSTRUCTIO

VENDREDI SAINT

DU ROLE

DE LA

PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST DANS LA VIE DE LA GRACE

De plenitudine ejus omnes accepimus.
Nous avons tous reçu de sa plénitude.
Saint Jean, I, 16.

Monseigneur,
Messieurs,

Vous vous étonnez peut-être de m'entendre chaque année vous montrer la vérité que je vous ai enseignée rayonnant dans la passion de Jésus-Christ. Plusieurs pourraient s'imaginer que j'adapte ce grand événement à mon sujet par un artifice de rhétorique, et que j'y trouve péniblement la confirmation des pen-

sées développées durant la station. J'ai l'impression diamétralement contraire. Si je ne me trompe, dans la dernière page de sa vie le Sauveur a écrit tous ses enseignements, c'est même là qu'Il les a mis dans leur plus saisissant relief. L'Évangile contient toute la foi, la Passion résume tout l'Évangile. Quand on médite le récit où se clôt le livre sacré, on se sent de plus en plus impuissant à en extraire tout ce qu'il renferme de lumière et de leçons. Les mystères y apparaissent soulignés de traits de sang, les règles de la conduite y sont gravées en caractères ineffaçables. L'idée de la béatitude s'y affirme plus que partout ailleurs, la liberté s'y meut dans la grandeur et dans les abus dont elle est le principe, les passions s'y manifestent avec leur cynisme et leurs magnifiques élans, la vertu y éclate resplendissante d'énergie et de beauté, le vice y affiche toute sa turpitude, et la loi s'y montre tour à tour plus inique ou plus bienfaisante qu'à aucune autre heure de l'humanité. Il me serait facile aussi de vous le prouver en suivant les scènes qui se sont déroulées de Gethsémani au Golgotha : l'homme rebelle à la grâce tombe dans les pires des mensonges et des crimes, l'homme appuyé sur la force de Dieu s'élève en un instant aux sublimes sommets de la foi et de la sainteté. Ce qui déconcerte dans le tableau qu'illuminent les clartés sanglantes du Calvaire, c'est même la multiplicité des perspectives où la grâce trahit la supériorité de son essence et de son pouvoir. Pour

en tirer un enseignement pratique, on est obligé de restreindre le cadre et de limiter à quelques traits l'effort de sa méditation.

Je vous expliquais hier soir comment Jésus-Christ, par l'influence de ses mérites auprès du Père, provoque l'effusion des dons surnaturels; comment, de par ses droits sur les hommes, il communique victorieusement ces dons aux esprits et aux volontés. Aujourd'hui je veux suivre cette idée jusqu'à sa source : j'essaierai de vous montrer que le Sauveur nous a mérité la grâce surtout au moment de son martyre, et qu'Il est devenu, à cette heure, le Ministre Tout-Puissant des divines largesses.

I

Jésus-Christ a toujours été écouté quand il priait, a toujours effacé nos fautes quand il souffrait, toujours attiré sur nous les dons du ciel quand il agissait. Cependant, en vertu d'un pacte conclu avec le Père, c'est sa passion qui devait nous valoir éminemment le pardon et la grâce, parce que sa prière et ses œuvres y devaient atteindre leur suprême degré de perfection.

Les lacs, les montagnes, les déserts, les bourgades, les cités, le temple, les synagogues ont

assisté à la prière du Sauveur : mais cette prière a trouvé au jardin des Oliviers des accents que l'on n'avait jamais entendus, et que l'on n'entendra plus jamais.

Le sentiment arrivé à son extrême degré d'intensité abat l'homme et le tue. L'amour monte à son sommet quand il rompt les vaisseaux de la vie trop étroits pour le contenir, la crainte quand elle glace mortellement le sang, la douleur quand elle brise le cœur, la joie quand elle dilate les veines et les artères au point de les faire éclater. La science des lois du corps humain nous dit qu'à Gethsémani Jésus aurait succombé dans l'effort de sa prière, si une Providence spéciale ne l'avait sauvé de lui-même pour le réserver à d'autres souffrances. L'âme du Sauveur concentrant toute son énergie, tenta en quelque sorte de s'arracher de son corps pour s'envoler plus librement, plus facilement, jusqu'au trône du Père et du Juge. Comme l'âme est le principe vital de tout l'organisme, c'est toute la vie qui s'exhalait avec la supplication du Fils de l'homme, chaque mot qui tombait de ses lèvres contenait un flot de vie : et comme la chair et la sensibilité perdaient tout ce que Jésus versait dans sa prière, le visage se contracta, les nerfs et les muscles se tendirent, toute la vitalité physique de ce corps parfait vibra d'épouvante, une lutte intérieure, tragique, inoubliable, éclata dans la substance même du Christ,

lutte qui présentait tous les phénomènes de la plus terrible agonie. Ah! qu'il y a loin de cette adoration émouvante et mystérieuse à ces formules mortes que nous appelons des prières. Au bout de quelques instants l'organisme ne pouvait plus supporter cette effroyable tension. Un ange vint réconforter le Maître épuisé, mais à peine était-il remonté au ciel que l'effort recommença plus ardent encore, *prolixius orabat*. Trois heures se passèrent dans ce combat mortel : tout l'être avait été ébranlé, secoué par je ne sais quelle inexprimable angoisse. Jésus tomba la face contre terre, de tous les pores une froide sueur et du sang coulèrent sur le sol. Que demandait le Sauveur? Pardessus tout, il demandait que Dieu ne forçât pas l'humanité à boire la douleur éternelle, qui remplissait la coupe immense préparée par la justice outragée. A cette heure, le Christ représentait et portait en lui tous les individus, toutes les générations, comme Adam les portait à l'heure de son péché ; et notre nouveau chef, qui se considérait comme ne faisant plus qu'un avec nous, adjurait son Père d'éloigner de vos lèvres, Messieurs, des lèvres de vos ancêtres et de votre postérité, des lèvres de toute la race perdue, le calice de la malédiction et de la vengeance. Voilà pourquoi, durant cette longue scène, il répétait le même mot: *Pater, si possibile est, transeat a me calix iste.*

Le souvenir de cette prière pleine d'âme et de vie,

mouillée de larmes et trempée de sang, ne peut s'effacer de la mémoire quand on en a lu le récit. On est saisi d'une pitié sans bornes : voir cet Être si bon, si doux, si juste, seul, abandonné dans la nuit, le visage défait, en proie à des transes si cruelles et répétant toujours sa même prière, nous arrache un moment à notre égoïsme; on n'aperçoit que lui, on voudrait avoir été là, on cherche ce qu'on aurait pu faire pour calmer cette souffrance, on lui dit des mots qu'on ne trouve pas assez tendres, assez compatissants. On se répète : s'il avait dépendu de moi de l'exaucer dès son premier cri, dès sa première plainte, je lui aurais répondu : oui, ô adorable Rédempteur, ce calice va s'éloigner, apaise-toi, console-toi, sois heureux. Le Père assistait à ce spectacle : qui pourrait croire qu'il n'ait pas été ému, qu'il ne se soit pas juré à lui-même d'entendre et de satisfaire ce vœu éperdu de son Fils bien-aimé?

Au Calvaire, Jésus s'adressa de nouveau à son Père, et d'une voix, déjà brisée et douce comme celle qui vient de plus loin que la vie, il réclama encore notre pardon : « Père, dit-il, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. » Dieu a toujours promis d'écouter les prières de ses serviteurs, mais il est une prière qui, semble-t-il, doit lui être plus sensible, parce que pour nous elle est sacrée, c'est celle des mourants. La dernière volonté, fût-elle d'un scélérat, contient quelque chose d'auguste,

comme si déjà elle empruntait à l'éternité son immuable majesté. Le testament qui fixe le suprême désir d'un homme est inviolable : il lie, et seules des âmes basses pourraient déchirer cette page où nous recommandons à ceux qui nous aiment l'idée qui a été l'âme de notre vie. Dans les sociétés sainement organisées, la justice et la force s'unissent pour assurer la rigoureuse exécution du testament, et chez tous les peuples civilisés, celui qui méprise la volonté exprimée à l'approche du trépas est tenu pour un misérable. Mais si le souhait du mourant a tant d'autorité sur les indifférents, sur les étrangers, quel sentiment n'éveille-t-il pas dans les amis? Les mères iraient au bout du monde, elles donneraient mille fois leur vie pour répondre efficacement à la dernière prière de leurs enfants. Que de fois nous les avons vues effrayantes de désespoir, parce qu'elles étaient dans l'impossibilité de contenter des vœux formulés par l'agonie d'êtres tant aimés.

Pensez-vous que Dieu soit moins touché que nous? L'amour des mères n'est qu'une étincelle jaillie du foyer de l'amour que le Père porte à son Fils. Or Jésus, dévoré par la fièvre, le visage déjà couvert de la pâleur de la mort, adresse à son Père une prière qui résume toute la pensée de sa vie : il demande le salut des hommes par la grâce. Je dis que cette prière appelle sur nous plus de bénédictions que toutes les autres; je dis qu'elle ouvre le cœur du Très-Haut et que celui-ci

ne peut pas résister à l'agonisant dont il a répété : « Voilà mon Fils bien-aimé dans lequel j'ai mis toutes mes complaisances »; je dis que le ciel tout entier s'attendrit, que les anges émus s'agenouillent, qu'en proie à une émotion vaste comme lui-même, Dieu ne mesure plus, ne calcule plus, ne compte plus. Ses mains s'ouvrent et dans le secret, il murmure au Crucifié : « *Omnia mea tua sunt*, tout ce qui est à moi est à toi : tout pouvoir t'appartient, sanctifie, sauve, glorifie à ton gré, selon ton bon plaisir. »

Mais Jésus-Christ ne voulait pas que, dans l'œuvre de notre réconciliation, la justice fût sacrifiée : son dessein arrêté était de payer à son Père la dette de l'humanité, et si je puis ainsi m'exprimer, d'ôter à l'Éternel tout prétexte de nous refuser son pardon et sa bienveillance. Dans la Passion, il a satisfait pour nous, en expiant nos fautes et au delà.

Toute faute est ou de la cupidité, ou de l'orgueil, ou de la volupté.

La cupidité, c'est la soif abominable de l'or. Posséder, agrandir toujours ses domaines, spéculer sur les petits, sur les faibles, sur les vaincus, profiter de toutes les occasions, saisir tous les prétextes pour satisfaire son insatiable avidité, voilà la cupidité : et voilà une des grandes causes de la décadence des mœurs, une des racines les plus vivaces de l'injustice. Comment fait-on expier ce vice? En fai-

sant rendre gorge à ceux qui ont accaparé le bien des autres, et en les dépouillant de leurs propres biens.

Pour apaiser la justice sur ce point, Jésus-Christ se laisse dépouiller de tous ses biens. Les bourreaux se partagèrent son manteau, ils tirèrent au sort la tunique sans couture, tissée peut-être par les pieuses mains de sa mère. Cette première spoliation n'était que le symbole de celles dont sur la terre, pendant la suite des temps, il sera continuellement la victime : ceux qui l'aiment lui consacreront des temples, ils couvriront ses autels de vêtements de pourpre et de soie, mais à la moindre tourmente ses sanctuaires seront pillés sans pudeur; on verra peut-être les étoffes précieuses, destinées au service de son corps adorable, parer les épaules des courtisanes, et les vases augustes qui ont reçu son sang servir aux orgies de Balthazar. Ce n'est pas assez, on ne lui reconnaît ni le droit de posséder sur la terre, ni le droit de parler, ni le droit d'être traité en citoyen, ni le droit d'être traité en homme, ni même le droit de vivre. On lui ravit et son peuple qu'il avait gagné par sa bonté, et ses apôtres que l'on corrompt ou que l'on disperse, et le chef élu de son Église qu'on force à le renier, et sa beauté que l'on flétrit, et sa forme humaine que les outrages effacent, et son sang que l'on verse jusqu'à la dernière goutte, et sa vie qu'on lui enlève sans remords. Pendant les heures du gibet, Celui qui a créé l'univers n'aura pas une goutte d'eau pour rafraî-

chir ses lèvres en feu ; quand il sera mort on sera obligé d'emprunter un linceul pour ensevelir son cadavre, un tombeau pour y étendre ses membres glacés. Le doux Maître se soumet à ce dénuement pour expier l'amour de l'argent qui est une des plaies les plus vives de l'âme déchue.

L'orgueil, c'est le besoin impérieux de paraître supérieur ou par sa vertu, ou par son esprit, ou par sa dignité, d'être préféré aux autres et de passer partout avant eux. Jésus-Christ paye pour ce vice en subissant tous les opprobres : expiation naturelle de l'orgueil, car l'équité demande que celui qui s'est trop élevé soit impitoyablement abaissé. Il est humilié dans sa sainteté, puisqu'il est accusé des crimes les plus honteux ; on lui reproche en effet de mentir et de tromper la multitude, de jouer le rôle de conspirateur vulgaire, de prêcher la révolte et la sédition, de méditer la ruine de sa patrie, de préparer l'anéantissement du temple et de la religion nationale, de s'arroger des titres sacrés, celui de Messie, de Fils de Dieu, comme les aventuriers et les charlatans. Il est humilié dans son intelligence, car Pilate le considère comme un déséquilibré dont les paroles, les gestes, les projets sont plus extravagants que redoutables. Hérode le regarde comme un insensé dont les sortilèges prêtent à rire, dont la réputation ne mérite que le dédain. Partout il est humilié dans sa dignité; au Sanhédrin, où les juges violent toutes les lois naturelles et divines pour le

condamner plus facilement et plus vite ; dans la cour du grand prêtre, où les valets lui crachent au visage, lui bandent les yeux et le soufflettent avec mépris ; au prétoire, où la multitude, sans réfléchir, sans hésiter, avec un ensemble déconcertant, lui préfère Barabbas, un brigand, un meurtrier ; au corps de garde, où, après l'avoir assis sur un trône dérisoire, on met sur sa tête une couronne d'épines, sur ses épaules une pourpre lacérée, dans ses mains un sceptre de roseau, où on le salue ironiquement en l'accablant de plaisanteries et de coups ; au Golgotha, où il est livré au supplice le plus infamant. Il est humilié par tous : par ses apôtres qui le vendent, l'abandonnent, le renient ; par ses amis qui rougissent de sa cause ; par les docteurs qui prononcent contre sa doctrine ; par les grands et par le peuple, par les rois et par les magistrats, par les Juifs et par les Romains. Il est humilié jusqu'au bout, car aussi longtemps que ses yeux peuvent voir, ils ne découvrent que des signes railleurs, des branlements de tête injurieux, des rires narquois ; aussi longtemps que ses oreilles entendent, elles ne perçoivent que des blasphèmes, des paroles méprisantes. Il est humilié par tous les affronts qu'il recevra au cours des âges et que d'avance il dévore silencieusement : injures brutales de l'ignorance et de la barbarie, renversement des croix et des églises, profanation des tabernacles, bravades cyniques des assemblées politiques avilies,

pages immondes, pamphlets ignominieux où l'impiété cherchera sa pâture, négations hautaines des académies pédantes et des sciences bornées, sarcasmes de Voltaire, persifflages de Renan et des apostats, tout cela passe à cette heure devant son esprit, et il en accepte le déshonneur en réparation de notre orgueil.

Le mal, c'est enfin la volupté. L'expiation tout indiquée, c'est la douleur. Jésus-Christ a enduré des douleurs dont je ne pourrais pas vous énumérer la suite, tant elles ont été nombreuses, tant chacune d'elles a pris d'intensité. Douleurs sensibles qui ont affecté toutes les puissances capables en lui de souffrir, douleurs morales qui ont serré son cœur et l'ont mis comme dans un étau où il s'est meurtri et brisé.

Douleurs qui ont affecté toutes les puissances de jouir, et qui devant la justice éternelle ont fait contrepoids aux criminels bonheurs que nous cherchons dans les émotions et dans le délire de la sensibilité. Les beaux et doux yeux du Sauveur n'ont rencontré que des visages indifférents, moqueurs, haineux, irrités; ses oreilles n'ont entendu que des accusations infamantes, des témoignages calomnieux, des menaces, des blasphèmes, des malédictions, des cris de mort; à la flagellation les lanières de cuir ont mis tout son corps en sang; ses lèvres ont été dévorées par ce supplice de la soif, dont on dit qu'il est la plus atroce souffrance du crucifiement. Tout son corps

était comme une lyre dont les cordes étaient violemment tendues entre le ciel et la terre et dont la douleur tirait les notes les plus aiguës, les plus exaspérées. La douleur tordait tous les ressorts, brisait les muscles, les nerfs, pénétrait comme un glaive jusqu'à la moelle des os. Pas un atôme qui demeure sain, qui n'ait pâti, qui n'ait eu son martyre. « *Non est in eo sanitas.* »

Mais ce qui m'émeut par-dessus tout, c'est l'épreuve de son cœur. C'est au cœur que se concentre la souffrance, que les coups ont leurs plus violents retentissements. Oh ! qu'il est dur de se sentir méconnu, oublié, trahi, haï, maudit ! Oh qu'il est dur d'être traqué, de ne pas trouver une issue pour échapper aux traits qui pleuvent de toutes parts ! Comme le cerf aux abois, chassé de toutes ses retraites, le cœur de Jésus se voit fermer tous les asiles, toutes les consolations. La Vierge même, par un impénétrable mystère est muette, comme s'il lui était interdit d'offrir un appui à son malheureux Fils. Elle est debout au pied de la croix, mais on ne dit pas qu'elle ait poussé un cri, prononcé un mot. Elle prend sa part de la souffrance, elle n'essaie pas d'en diminuer la vivacité. Mourir entre les bras de sa mère, entendre ces protestations d'amour, ces encouragements dont la vertu est unique, qui charment toutes les blessures, font oublier tous les abandons, et bercent l'agonie comme ils ont bercé l'enfance, c'est la plus douce et la plus réconfortante des con-

solations humaines. Elle fut refusée à Jésus. Mystère plus profond encore, le Père sembla délaisser son Fils. Il n'envoya pas un de ses anges, il ferma les cieux, et la nature elle-même, comme tout indignée, parut prendre parti contre le Christ expirant. Pauvre cœur de Jésus, voilà, autant que mes lèvres peuvent parler d'un pareil supplice, l'extrémité à laquelle il a été réduit. La mesure de la douleur a dépassé la mesure des joies coupables dont s'est enivrée l'humanité.

Ce qui achève de donner tout leur prix aux œuvres de Jésus, c'est qu'elles émanent d'une pleine liberté et d'un incomparable amour.

Elles émanent d'une pleine liberté : il était au pouvoir du Sauveur d'éviter ces épreuves, d'en limiter le nombre ou l'horreur, il ne l'a pas fait. Que lui en coûtait-il de confondre ses ennemis, de se justifier victorieusement des accusations portées contre sa doctrine et sa vie? Pourquoi ne réclame-t-il pas contre les procédés iniques dont il est la victime, contre les traitements indignes sous lesquels il succombe? Pourquoi ne proteste-t-il pas contre la composition du tribunal, contre la flagellation, contre le supplice de la croix? Ne verra-t-on pas saint Paul se défendre, refuser de se soumettre à la peine avant d'avoir été convaincu, se redresser dans sa dignité de citoyen romain, en revendiquer les privilèges, en appeler à César? Il semble même

qu'il ne nous soit pas permis de renoncer à nos droits, puisque c'est sacrifier le droit des autres et lâcher la bride à l'iniquité. Pourquoi Jésus-Christ ne renverse-t-il pas le tribunal de Caïphe, ne disperse-t-il pas les soldats et les valets, ne frappe-t-il pas Pilate sur son siège, Hérode sur son trône? Parce qu'il ne le veut pas. S'il le voulait son Père lui enverrait des légions d'anges pour le servir et le défendre. Librement il se livre au sacrifice rédempteur. Remarquez-le, pas un instant il n'a résisté à ses ennemis. On l'accuse, il se tait, comme s'il avouait sa culpabilité, on veut le baiser pour le trahir, il présente les lèvres, l'enchaîner, il laisse faire, le souffleter, il offre son visage, le flageller, il tend tout son corps. On le charge de la croix, il la porte, ses mains et ses pieds n'essaient pas de se dérober aux clous, il ne demande pas que les cris de haine s'apaisent, qu'on lui épargne un affront, qu'on abrège son supplice: de propos délibéré il s'abandonne lui-même, afin de réaliser le grand désir qui le tourmente depuis si longtemps de fléchir la justice et de sauver l'humanité.

Il souffre par amour. Accomplir la volonté du Père, voilà la preuve suprême de l'amour. Quelle crainte au jardin des Oliviers de froisser cette sainte volonté! Il supplie le ciel d'épargner la race dans laquelle il s'est incarné, mais, avant tout, il demande que la volonté du Père soit accomplie. Au moment de l'arrestation, saint Pierre se

met en devoir de le protéger : le Sauveur réprime ce zèle, il entend ne pas laisser au fond du calice préparé par Dieu une goutte d'amertume sans l'avoir épuisée, tant il est jaloux que son Père trouve en son obéissance une réponse parfaite à ses exigences. Amour plein de douceur, d'empressement, de mansuétude, qui ne témoigne d'aucune impatience, d'aucune révolte dans cette âme où se déchaînent tant de souffrances : les acteurs ou les spectateurs de ce drame effroyable attendent en vain un murmure, une parole de mécontentement ou de lassitude. Amour qui ne se dément pas : jusqu'à la fin, le Christ adore silencieusement, invoque Dieu avec piété en lui donnant le nom de Père, en remettant sa vie, son âme à Celui qui l'a engendré. Amour qui cache des abîmes de tendresse, dont saint Paul renonçait à sonder toute la profondeur. Amour qui compense tous les oublis, efface tous les péchés parce que sa vertu, qui pénètre les œuvres les plus héroïques dont le monde ait eu le spectacle, émane du cœur humain le plus pur, le plus chaud, le plus désintéressé. Amour infiniment méritoire, car il procède d'un Dieu caché sous les livrées d'une créature.

II

Au Calvaire, Jésus-Christ nous mérite la grâce, mais en même temps, la possédant, comme le roi

possède le principe du bonheur de tous ses sujets, il se met sans retard à en distribuer tous les dons.

Par un contraste étonnant, au moment où il semble anéanti, il prend publiquement possession de sa royauté sur les hommes. Jusque-là, il avait toujours refusé le titre sacré de roi. Dans le désert, la foule qu'il avait nourrie et enthousiasmée voulait le couronner de force, Jésus s'était enfui dans la montagne. Au contraire, la veille de sa passion, il demande lui-même la monture des souverains d'Israël, il permet qu'on lui applique les paroles du Prophète : « Réjouis-toi, fille de Sion, pousse des cris d'allégresse, fille de Jérusalem, voici que ton roi vient à toi, humble et doux... monté sur une ânesse. » Il laisse la foule jeter sur son passage des vêtements, des rameaux empruntés à la parure du printemps, porter des palmes en son honneur, lui offrir ses ovations : « Hosannah au fils de David. Béni le roi d'Israël, qui vient au nom du Seigneur. » Les Pharisiens veulent arrêter ces transports, mais le Christ leur impose silence : « S'ils se taisent, les pierres crieront », et il entre triomphalement à Jérusalem.

Durant sa passion, il affirme sa souveraineté solennellement et publiquement : « Je t'adjure, au nom du Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ, demande Caïphe. — Je le suis, dit Jésus. — Es-tu

roi? interroge Pilate. — Je le suis, répond Jésus »

Du Sanhédrin au Golgotha, il n'est question que de la royauté de Jésus. Les soldats même, instruments sans le savoir de l'Esprit de Dieu, font sans cesse allusion dans leurs outrages au pouvoir de Jésus. Pilate, quand il s'adresse aux Juifs, leur présente le Sauveur comme leur roi. Un débat s'engage entre le préteur et le Sanhédrin. Celui-ci n'entend pas que l'on se serve de ce nom de roi qui semble le mettre sous la juridiction de son ennemi. Mais Pilate, pourtant si faible, résiste à la pression des Scribes et des Docteurs : il a fait graver une inscription pour la croix, et il refuse de l'effacer. On veut que le magistrat romain change au moins quelques mots dans cette inscription, qu'il signale les vaines prétentions de Jésus, qu'il laisse entendre que le Prophète s'est dit roi des Juifs, sans l'être en effet. Pilate est inflexible : Ce qui est écrit est écrit, dit-il, et l'on peut lire au sommet de la croix, dans les trois grandes langues du monde : l'hébreu, la langue des Prophètes, le grec, la langue des sages, le latin, la langue des conquérants, cette proclamation : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs. » Royauté dérisoire, direz-vous, dont le titulaire a pour sceptre un roseau, pour couronne des épines entrelacées, pour trône une croix. Cependant, Messieurs, personne ne s'occupe des insignes d'Alexandre, d'Auguste, de Charlemagne, et l'on se dispute la couronne sanglante de Jésus, on

se prosterne, comme vous le ferez tout à l'heure, devant le moindre débris de ce diadème, les peuples ont passé les mers pour sauver le bois de la croix, et l'on en garde les plus imperceptibles fragments comme des talismans divins. Ces insignes conviennent à la royauté de Jésus : car Jésus est le roi des âmes et l'on ne gouverne pas les âmes avec des sceptres de fer, on les émeut, on les change, on les gagne, on les régit en les touchant au dedans par la douceur dont le roseau est le symbole; il est le roi des malheureux, et on ne console pas les malheureux en se présentant devant eux avec des couronnes d'or, par la pompe et la magnificence.

Jésus-Christ apparaît en roi à la passion. Celui-là est, en effet, le chef naturel parmi les hommes qui est le plus capable de leur faire du bien, et celui-là est le plus capable de leur faire du bien qui peut leur donner non une existence éphémère, mais une existence sans fin. La passion, qui permet à Jésus de délivrer ses sujets de toutes les servitudes du mal, et de réunir pour eux les trésors de la vie future, le fait à la fois sauveur et roi. C'est pourquoi, lorsque ses ennemis invitent le Christ à descendre de sa croix, le Christ refuse : obéir à ces insolentes injonctions, serait abdiquer et descendre du trône le plus auguste et le plus inébranlable.

Cette royauté mystique, le Christ l'exerce durant

tout le cours de sa passion, et il l'exerce avec plus d'efficacité à mesure que le drame s'avance et approche de son dénouement. Pendant cette journée il prodigue la grâce à toutes les âmes, et lui fait produire tous ses effets sur la terre et tous ses effets au delà du tombeau.

Il excite d'abord à la conversion les consciences les plus aveugles et les plus endurcies. Pensez-vous, en effet, que Judas ait respiré le souffle de son Maître, qu'il ait entendu ces douces paroles de Jésus : « Mon ami, pourquoi êtes-vous venu ici ? O Judas, vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser ! » sans qu'une voix au dedans lui rappelât le souvenir de sa vocation ? Pensez-vous que le Sauveur ait interprété devant le Sanhédrin les plus significatifs passages des livres inspirés, sans obliger les docteurs et les scribes à réfléchir et à rentrer en eux-mêmes? Pensez-vous que Pilate s'entretint avec l'accusé sans avoir été transporté dans la sphère où s'agitent les problèmes de la vérité, de la divinité, dont personne n'a le droit de se désintéresser?

Par son action Jésus-Christ justifie les pécheurs. Il justifie ceux que la faiblesse a perdus. Un regard de tendre reproche fixé sur Pierre touche au cœur l'apôtre coupable, qui ne craint plus les interpellations des valets, qui n'essaie pas de cacher son repentir, qui en impose à tous par le spectacle de ses larmes amères et de sa désolation. Il éclaire et il émeut les âmes vulgaires et tarées. Un scélérat

agonise auprès de lui. Longtemps peut-être, il injurie et il blasphème l'auguste compagnon de son supplice. Mais soudain, pendant que les cris de colère retentissent sur la colline, le malfaiteur s'est tu et il a fixé le Christ. Il voit ce visage sur lequel le sang ruisselle, il y découvre une grandeur sereine qui l'étonne : dans les yeux du saint martyr il aperçoit un amour et une bonté qu'il n'avait jamais même rêvées ; au milieu des clameurs de la foule, il entend ces mots : « Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. » Alors, dans les profondeurs de cette âme commence une évolution rapide. Une clarté céleste s'y lève. Pour la première fois, la sainteté s'impose à son admiration : saisi d'une émotion inconnue, le malheureux contemple la face de l'adorable victime, et la majesté surhumaine du Crucifié lui apparaît de plus en plus. — En même temps qu'il regarde le Christ, sa propre indignité se révèle à lui, la lumière d'en haut lui rend sensibles tous ses crimes. Bientôt, il s'accuse : « Pour nous, dit-il, nous souffrons ce que nous méritons. » Il se repent, en Jésus mourant il reconnaît son Roi : il croit. Il croit et il prie. Ah ! il est bien humble dans ses requêtes, il ne réclame pas de grands privilèges, il ne demande qu'un souvenir. « Seigneur, souviens-toi de moi quand tu seras arrivé dans ton royaume. » En un instant, par un changement aussi brusque que radical, Jésus transfigure cet homme, et le rend digne de s'asseoir immédiate-

ment au foyer du Père céleste. « En vérité, je te le dis, aujourd'hui même, tu seras avec moi dans le Paradis. » Des païens avaient assisté à l'émouvante tragédie, le centurion romain et ses compagnons, si étrangers aux idées juives, regardaient mourir Jésus. Quand ils virent les ténèbres envelopper le Calvaire et les rochers se fendre, quand ils sentirent la terre trembler, ils furent saisis de crainte, le dernier cri du Sauveur déchira tous les voiles qui leur cachaient la vérité, ils rendirent gloire à Dieu : « Vraiment, dit le centurion, cet homme était le Fils de Dieu. — La foi des légionnaires répondit à sa foi : Vraiment, répétèrent-ils, c'était le Fils de Dieu. »

Au jour de son supplice, Jésus ne se contente pas de convertir les pécheurs, il soutient les justes par sa grâce et les fait persévérer. Voyez-vous ces femmes et ce disciple debout devant la croix? A cette heure de ténèbres où l'iniquité triomphait si bruyamment, qu'il était donc facile de se troubler, de douter, de devenir incrédule! N'y avait-il pas dans cette fin de quoi dérouter les esprits les plus convaincus, les cœurs les plus dévoués? Ne murmurons-nous pas, nous, dès que Dieu tarde un peu à se montrer? Ne nous scandalisons-nous pas, lorsque le ciel permet au mal de commander un instant? Ne reprochons-nous pas à la Providence de se plaire à déconcerter toutes nos prévisions, à ruiner par un événement tous nos projets? Les saintes âmes qui veillent au

Golgotha ne fléchissent pas, elles souffrent sans se plaindre, leur foi résiste aux négations, leur espérance ne connaît point d'hésitation, leur amour ne se dément pas. Une force intérieure les anime et les rend fidèles. D'où descend-elle? Du cœur de celui qui agonise et qui meurt.

Il couronne ses dons. Avant de remettre sa vie entre les mains de son Père, il arrête une dernière fois ses yeux sur sa Mère et sur son disciple bien-aimé. La Vierge avait été singulièrement favorisée déjà des faveurs du ciel : une main toute puissante l'avait préservée de la tache séculaire qui passait avec le sang de génération en génération, elle avait enfanté le Rédempteur du monde, nourri son enfance, vécu dans son commerce intime et quotidien, mais à ce moment cruel, les entrailles de Marie étaient déchirées. Le Sauveur console sa Mère, par une grâce qui est à la fois une incomparable gloire : « Femme, dit-il, en montrant saint Jean, voilà votre Fils. » Marie devient sur-le-champ mère de tous à l'immense foyer habité par la famille issue d'Adam. Mère de tous les hommes, elle est constituée en même temps reine de tous les peuples. Et cette royauté terrestre est le principe de cette royauté éternelle et universelle qui élèvera Marie au-dessus des créatures, non pas comme une puissance étrangère, mais comme une mère à qui on doit l'amour, comme une souveraine à qui on doit l'hommage. Se tournant ensuite vers l'apôtre de prédilection :

« Enfant, dit Jésus, voilà votre mère. » Quelle grâce, par ces paroles, le Maître adorable fait à l'humanité malheureuse et pécheresse! Marie, c'est la miséricorde et la consolation vivantes. Toute puissante auprès de Dieu par sa qualité de reine, pleine de bonté pour nous par sa qualité de mère, la Vierge deviendra l'asile toujours ouvert à nos souffrances, à nos remords. Si elle n'était que reine, nous aurions peur, mais elle est mère, que craindrions-nous? qui donc appréhende d'aller, si infortuné, si coupable qu'il soit, se jeter dans les bras de sa mère? Quand nous n'oserons plus lever les yeux vers Dieu, ni même vers le Christ, nous nous souviendrons de celle qui nous a été donnée au Calvaire, notre espoir se ranimera, nous demanderons au refuge des pécheurs de négocier notre pardon, à la consolatrice des affligés de bercer maternellement nos douleurs. D'elle-même, à l'heure de notre mort, se souvenant du Calvaire, elle sera fidèle à consoler, à fortifier ceux qu'elle aura vus dociles à la motion royale de son Fils qui ne cesse de convertir, de justifier et de faire persévérer.

Enfin, Messieurs, Jésus, dans sa passion, répand une grâce si efficace que celle-ci produit sur le champ ses plus merveilleux effets. Elle ouvre aux justes morts les portes de la gloire, elle ressuscite la poussière des saints dans les tombeaux. Jusque-là le ciel était resté fermé à l'humanité, jusque-là

les saints, si purs, si héroïques qu'ils eussent été, n'avaient point franchi les portes de la félicité, ni joui de la vision de l'Éternelle Beauté. Patriarches, prophètes, héros, martyrs, attendaient avec impatience leur salaire. Peuple d'Israël, tes grands hommes, tes femmes illustres étaient retenus au seuil du royaume de lumière habité par Jéhovah. Le Christ souffre, le Christ meurt, le voile du Saint des Saints se déchire, et la vertu des mérites du Sauveur universel emporte Abraham, Isaac, Jacob, David, toutes les générations des saints au paradis et les jette dans la vision face à face du Très-Haut. Cette grâce descendue de la croix est si puissante qu'elle émeut et qu'elle ranime la cendre des sépulcres. Le don de Dieu n'aura son effet suprême qu'à l'heure où il ressuscitera notre corps qui nous est si cher et l'associera de nouveau à notre âme. A peine le Christ avait-il expiré qu'à Jérusalem on vit les cadavres se lever, parcourir les rues de la Ville sainte. Lazare et le jeune homme de Naïm n'étaient sortis de leurs linceuls que pour redevenir la proie d'un second trépas. Les morts ranimés au soir de la Passion et au matin de Pâques devinrent impassibles, dit saint Thomas, et prirent leur essor vers la terre des vivants.

Messieurs, Dieu seul est l'auteur premier de la grâce, mais c'est Jésus-Christ qui nous en mérite l'effusion, qui nous en dispense le bienfait. Entre

l'humanité et la divinité, il n'y a pas d'autre intermédiaire. Inutile de nous dire, j'entrerai directement en relation avec le Père, sans me soumettre à aucun de ses ministres : c'est le Christ qui nous introduira d'abord dans le champ de la grâce, puis dans le royaume de la gloire. C'est surtout le Christ immolé qui opère notre réconciliation avec l'Éternel et qui nous entraîne dans les voies de la béatitude, c'est surtout au Christ immolé qu'il faut s'attacher avec tendresse, c'est lui qu'il faut suivre avec fidélité dans les sentiers par lui parcourus, de la crèche à la croix, de la croix au ciel. Ne cherchez donc pas un autre Messie, n'attendez pas un autre Prophète, n'espérez pas en un autre intercesseur, ne vous appuyez pas sur un autre guide, vous ne pourriez que vous perdre.

Devenez par la Pénitence et par l'Eucharistie un membre vivant de son corps mystique, consentez à achever en vous l'œuvre de sa douloureuse passion afin de lui ressembler par des souffrances endurées sans murmure, et avec une pleine résignation : il vous communiquera plus de grâce et vous deviendrez plus saints.

D'avance, acceptez d'agoniser avec lui, d'endurer avec lui les angoisses suprêmes du trépas, et vous vous retrouverez avec lui auprès du Père, jouissant de sa gloire et buvant aux délices de son éternelle vie. Ainsi soit-il.

ALLOCUTION

A LA COMMUNION GÉNÉRALE DES HOMMES

DIMANCHE DE PAQUES

DU ROLE
DE L'EUCHARISTIE DANS LA VIE DE LA GRACE

SOMMAIRE

La multiplication des pains. La table du désert image de la table eucharistique.

L'Eucharistie nourrit la grâce conférée par les autres sacrements, p. 371-372.

I

Elle nourrit la grâce des sacrements destinés à sanctifier l'individu. *a*) Difficulté de conserver la grâce du baptême. L'Eucharistie alimente le principe vital que nous assure le baptême. p. 373. *b*) Elle alimente la grâce de la Confirmation, et nous rend pratiquement capables de confesser notre foi, de la défendre, de souffrir pour elle. Le pain des forts, p. 374. *c*) Elle affermit la grâce de la Pénitence. Par la communion, l'âme convalescente retrouve peu à peu toute sa vigueur p. 375. *d*) Effets de l'Eucharistie sur la grâce de l'Extrême-Onction, p. 376.

II

Action de l'Eucharistie sur la grâce des deux sacrements destinés à la sanctification de la société.

a) Influence directe de l'Eucharistie sur la sainteté du prêtre. Influence indirecte sur la sanctification du peuple chrétien. p. 377. *b*) Comment les époux trouvent dans l'Eucharistie la force de rester fidèles à la grâce du mariage, p. 378.

La grâce est la plus grande force intellectuelle et morale de l'univers créé. Importance des œuvres qui la contiennent et la répandent. Nécessité de favoriser son action sur les esprits, sur les consciences. Devoirs pressants et actuels des chrétiens, p. 379-381.

ALLOCUTION

A LA COMMUNION GÉNÉRALE DES HOMMES

DIMANCHE DE PAQUES

DU ROLE
DE L'EUCHARISTIE DANS LA VIE DE LA GRACE

Dimittere eos jejunos nolo, ne deficiant in via.

Je ne veux pas les renvoyer à jeun, de peur qu'ils défaillent dans le chemin.

SAINT MATHIEU, XV, 32.

MESSIEURS,

Durant trois jours, quatre mille hommes s'étaient attachés aux pas du Sauveur, ne songeant qu'à le suivre. Mais leurs vivres s'épuisèrent, et loin de tout village, ils tombèrent dans une grande détresse. Jésus résolut de renouveler dans ce désert le miracle qu'il avait déjà réalisé : « J'ai pitié de cette

foule, dit-il, il y a trois jours qu'ils demeurent avec moi et ils n'ont rien à manger; si je les renvoie ainsi dans leurs maisons, les forces leur manqueront sur la route, car quelques-uns sont venus de loin. — Comment, demandèrent les apôtres, trouver dans cette solitude assez de pain pour nourrir cette foule? — Combien avez-vous de pains? reprit le Seigneur. — Sept, répondirent-ils, et quelques petits poissons. » Jésus fit asseoir à terre la multitude, rendit grâces, rompit les pains, les donna aux douze qui les distribuèrent au peuple. Les quatre mille hommes, les femmes, les enfants, mangèrent et furent rassasiés!

Cette table dans le désert est le symbole de celle à laquelle vous venez de vous agenouiller, ces pains sont l'image de celui que tout à l'heure vous avez reçu. Dans la vie spirituelle, il faut un aliment : cet aliment, c'est l'Eucharistie qui nourrit les grâces de tous les autres sacrements, institués pour sanctifier les individus et la société.

I

Les sacrements, disions-nous ces jours-ci, ont d'abord pour but la sanctification de l'individu. Mais la grâce qu'ils confèrent ne tarde pas à s'user, ou plutôt nous ne tardons pas à l'éliminer peu à peu de notre activité, lorsque la sainte communion ne

vient pas la ranimer et l'augmenter. L'Évangile raconte qu'avec les hommes, les enfants mangèrent les pains miraculeux. Ainsi l'Eucharistie nourrit la jeunesse que le baptême a engendrée à l'ordre surnaturel. Combien de chrétiens restent fidèles à leur baptême? Quel douloureux spectacle nous offre aujourd'hui le monde? Un nombre infini de nos semblables a été plongé dans la piscine de la régénération, mais dans combien la grâce qu'ils y ont puisée a-t-elle survécu? Sans doute le caractère du Christ reste gravé dans ces âmes, mais elles font fi de la dignité dont elles avaient été revêtues. Leur conduite ne diffère en rien de celles des païens, leurs idées sont païennes, leurs volontés sont païennes, leurs ambitions sont païennes, leurs actes sont païens. Pourquoi, ayant été baignées et vivifiées dans le sang du Christ, sont-elles tombées dans cet état de mort spirituelle? C'est que le principe vital qui leur avait été communiqué n'a pas été nourri. Elles ont oublié, elles n'ont peut-être jamais connu le chemin de l'église, elles n'approchent ni de l'autel, ni du tabernacle, elles meurent de faim dans le désert du monde : le pain de l'âme, le lait des enfants du Père céleste leur a manqué.

Dans la foule dont parle l'Évangile, il y avait des hommes, c'est-à-dire des fidèles arrivés à la virilité. C'est par la grâce de la confirmation que nous parvenons à la virilité, que nous sommes armés pour le travail pénible, pour la lutte épuisante. D'où vient donc

St. Albert's College Library

que, parmi nous, il y en a si peu qui se conduisent virilement, si peu qui consentent à se dépenser au service des œuvres, si peu qui soient disposés à la bataille, si peu qui aient le courage de confesser leur foi ? Ils ont pourtant été marqués par le Pontife du signe de la force, et ils tremblent constamment : un rien les effraie, et les éloigne de la mêlée. Les impies parlent haut, affirment leurs idées avec énergie, avec violence même, la plupart de nos chrétiens ont peur de leurs croyances, rougissent de paraître ce qu'ils sont. Ils appellent prudence des procédés qui déguisent sans succès leur lâcheté. Dans des assemblées où les moindres paroles ont un retentissement, on entend les pires insultes à l'adresse de Dieu, du Christ, de l'Église, du Père des fidèles. C'est à peine si quelques-uns osent protester avec fierté contre ces déchaînements de haine et d'impiété. Quelle faiblesse ! De même dans les œuvres. L'air est rempli de nos gémissements, de nos prophéties désespérées, mais que faisons-nous pour prévenir les malheurs que nous prévoyons ? Dès qu'on nous demande d'entrer dans un mouvement, de remplacer par l'action nos fatigantes plaintes, nous reculons devant la besogne et devant l'effort, parce que la vertu de l'Esprit-Saint reçue à la Confirmation est sans vigueur. Elle est sans vigueur parce qu'elle est sans aliment. Tous ceux qui ont servi avec éclat la cause de la foi, la liberté de l'Eglise, les droits persécutés de la conscience, sont allés demander à

l'Eucharistie la force de combattre, de souffrir, et quand il le fallait de mourir sans défaillance. L'Eucharistie est le pain des forts, elle change les agneaux en lions et elle fait de créatures timides des athlètes indomptables.

L'Eucharistie affermit la grâce de la Pénitence. La Pénitence efface le mal, mais au sortir du saint tribunal l'âme n'est que convalescente. Délicate, fragile, portant en elle-même les stigmates de ses fautes et le poids des habitudes contractées, elle est exposée à retomber dès la première occasion. C'est l'Eucharistie qui peu à peu lui rend toute sa vigueur et la ramène à la parfaite santé. Si après la conversion, vous délaignez le banquet du Christ, vous ne tarderez pas à vous retrouver dans le triste état d'où vous avez eu tant de peine à sortir. Avant de faire le miracle que je vous ai rappelé en commençant, Jésus avait guéri des infirmes de toutes sortes, mais il se garda de les renvoyer sans leur avoir donné ce pain substantiel préparé par sa toute puissance, parce que, disait-il, ils succomberont sur la route. Il n'en est pas autrement quand il s'agit des infirmités de l'âme, elles renaissent presque fatalement, si l'on ne s'assujettit à un ensemble de précautions dont la plus efficace est la sainte Communion.

L'Eucharistie, enfin, dans la vie individuelle, fait triompher la grâce de l'Extrême Onction. Le Viatique suprême, quelle importance y attache

l'Église ! Oh ! que nous avons besoin d'être unis à Notre-Seigneur agonisant et mourant, pour garder notre foi dans les ombres des derniers moments, pour nous sentir soutenus par notre espérance quand tout nous manque et quand la mort se présente à nous prochaine, inévitable ! Qu'il est donc nécessaire, devant l'éternité où nous entrons tremblants, d'entendre Jésus soumis aux mêmes angoisses que nous, expirant avec nous, répéter à notre âme désemparée : « Tu seras avec moi, aujourd'hui, dans le Paradis. » C'est en nous berçant de ces divines promesses, c'est en nous donnant un avant-goût de la félicité infinie, c'est en consolant toute la nature aux abois, qu'il nous rend capables de franchir avec courage cette étape suprême. Dans la première communion le Christ se donne avec prodigalité, je m'imagine cependant qu'il réserve pour la dernière communion ses grâces les plus efficaces, qu'il mêle au dur combat de l'agonie des douceurs qu'il refuse dans le reste de la vie, qu'il met dans ce cœur près de s'arrêter pour toujours d'ineffables sécurités.

II

Parmi les sacrements, il en est deux auxquels la Providence assigne un but social : l'Ordre et le Mariage. Je n'insisterai pas sur le premier. Le prêtre le plus zélé, le plus désintéressé, le plus

courageux dans l'accomplissement de sa grande mission, est certainement celui qui vit dans un commerce plus intime avec l'autel. C'est dans son calice qu'il trouve ses plus divines inspirations. C'est après s'être abreuvées du sang de l'Agneau que ses lèvres deviennent éloquentes, non pas de cette éloquence purement humaine qui peut plaire au monde, mais de cette éloquence supérieure qui rappelle la force, la suavité, l'autorité du Christ lui-même, qui éclaire et convainc les esprits, qui touche les cœurs, qui convertit les âmes. C'est dans son calice qu'il puise les forces dont il a besoin pour pratiquer toutes les vertus, tous les renoncements de sa sublime vocation. C'est dans son calice qu'il renouvelle la grâce de son sacerdoce, qu'il ranime son ardeur apostolique, son dévouement à son troupeau. Il approche peut-être de l'autel découragé, lassé, déçu : il en descend rasséréné, prêt à s'oublier de nouveau, à peiner, à vivre pour les autres, à rester l'homme de tous. C'est pourquoi l'Église engage tant ses prêtres à célébrer quotidiennement et dignement le saint sacrifice, elle sait bien que la sainteté de ses ministres, la vertu de leur parole, la fécondité de leur action dépendent de leur union avec le Christ de l'Eucharistie.

Enfin, Messieurs, la grâce du mariage emprunte à l'Eucharistie la stabilité de sa vertu. Même quand on

est chrétien, même quand, au jour de ses fiançailles, on s'est préparé à recevoir la grâce du sacrement avec ferveur, on rencontre bien des difficultés, si l'on veut demeurer fidèle à ses obligations. Que deviennent certains foyers pourtant fondés sous la bénédiction du Christ ? Il n'y a plus d'amour, il n'y a plus de respect mutuel. Heureux si, suivant le courant païen qui nous emporte, l'on n'essaie pas de briser les liens sacrés qui unissent indissolublement les époux ! Que d'hommes, que de femmes supportent difficilement le joug qu'ils se sont librement imposé ! Que de murmures contre la loi intransigeante qui par l'indissolubilité maintient l'honneur et la solidité de la famille, refuse de les livrer au caprice des passions ! Puis on a du mal à rester père jusqu'au bout, à se condamner au travail, aux sacrifices, aux soucis sans cesse renaissants qu'impose l'intérêt des enfants. La grâce du mariage, Messieurs, survit à toutes les épreuves, à toutes les déceptions, par la pratique de la religion et très spécialement par la fréquentation de l'Eucharistie. N'avez-vous pas rencontré de pauvres femmes à qui tout manquait, et qui pourtant restaient attachées à d'indignes maris, dévouées à leur maison et à leurs enfants, résignées dans les chagrins, dans les humiliations, dans les ruines ? Où puisaient-elles le secret de rester fidèles à leur devoir ? Dans la prière, dans la sainte Communion. C'est là, auprès de l'autel, qu'elles trouvaient la force de recommencer

leurs rudes et douloureuses journées. La grâce de l'Eucharistie est donc l'aliment de toutes les autres, c'est pourquoi je vous invite à venir demander à ce sacrement tous les secours dont vous avez besoin pour vivre en chrétiens, en soldats, en époux irréprochables, en pères modèles, et pour mourir en saints.

Vous avez, j'espère, compris le rôle de la grâce : c'est la plus grande force intellectuelle et morale de l'univers, c'est par elle que les idées naturelles les plus indispensables se maintiennent dans le monde, c'est par elle que la foi naît et se perpétue ; c'est par elle que l'homme observe intégralement les ordres de la raison, c'est par elle que nous devenons capables de vertus supérieures ; c'est par elle et par elle seule que se prépare l'avenir éternel de notre race.

Les œuvres qui la contiennent et qui la répandent sont donc les œuvres bienfaisantes par excellence.

A ces œuvres nous devons demander la rénovation des esprits et la transformation des consciences. L'enseignement chrétien, dégagé de tout mélange, professé dans toute son ampleur, agira seul avec assez d'efficacité pour rectifier les pensées et les gagner à la lumière. Plus on se rappelle les leçons de l'histoire, plus on se persuade que les systèmes émanés de cerveaux pure-

ment humains sont impuissants à convaincre les intelligences. L'Évangile a le privilège d'éclairer au dehors, de travailler efficacement au dedans et d'entraîner les âmes à la pleine vie. Il doit cette autorité victorieuse à la grâce, énergie divine qui augmente les ressources de la raison et nous attache au vrai. Sur ce terrain de l'éducation notre devoir est, par conséquent, de favoriser sans relâche la diffusion des principes que nous tenons de Jésus-Christ.

Sur le terrain de la morale, les institutions changeront les cœurs qui puiseront dans un christianisme net, c'est-à-dire dans la grâce leurs inspirations et leurs espérances. Elles remueront les volontés, elles retourneront les sentiments, elles rendront aux pierres de nos foyers leur solidité, elles réconcilieront les classes et ramèneront dans notre société si profondément troublée l'amour du devoir, le sens de l'honneur, le goût de la saine liberté, de la justice, et de la sincère fraternité. En dehors de là, je ne dis pas que tout sera stérile, je dis que tout sera insuffisant. Nous verrons l'égoïsme, la révolte, la haine, la tyrannie emporter le monde toujours plus loin du bien et de l'honnêteté, le cynisme de la perversité devenir plus audacieux. Nous assistons à des spectacles bien propres à nous faire réfléchir. A mesure que la religion disparaît, l'impudence du crime se montre avec des caractères qui rappellent les pires époques du paganisme et de la barbarie. Le remède est dans la

grâce et dans les œuvres qui la font pénétrer jusqu'aux plus profonds replis de la conscience. De la prospérité de ces œuvres dépend donc la régénération individuelle, familiale, sociale, politique de notre temps.

Ne vous étonnez pas qu'au terme de cette station, je vous exhorte avec tant d'instances à leur donner toutes vos sympathies, à les aider de vos ressources et de votre concours personnel. Ce n'est pas par hasard que le Souverain-Pontife actuel affirme en toute occasion sa volonté de tout restaurer dans le Christ. Il voit que le danger pour nous, aujourd'hui, est de compter exclusivement sur des efforts nés de la nature, et il nous rappelle que nous pouvons tout sur le monde avec le don de Dieu, que nous ne pouvons rien de sérieux sans lui. Il nous presse d'imprimer à notre action intellectuelle ou morale un caractère positivement et vigoureusement surnaturel : obéissez lui, vous serez les instruments de la grâce et du Christ, les esprits et les cœurs vous devront leur retour à la vérité et à la sainteté. Ainsi-soit-il.

APPENDICES

I

PRINCIPAUX AUTEURS CONSULTÉS

PREMIÈRE CONFÉRENCE

Concile de Trente. — Session VI, ch. I.

Platon. — *Ion, Phèdre, Lois, Timée.*

Aristote. — *Morale à Nicomaque*, liv. II, ch. I — *Morale à Eudème*, liv. VII, ch. XIV, 21-23.

Cicéron. — *De la nature des dieux.*

Saint Augustin. — *Epist.* CLXXXVI (III[a] *Classis*), 4-5, 36-41 ; *Epist.* CCXIV (*ibid.*) ; *Enarr. in Ps.* XXV, 11 ; *ibid. in Ps.* LXX, *Sermo* II, 1 ; *ibid. in Ps.* LXXVII, 24 ; *ibid. in Ps.* LXXXVII, 12 ; *ibid. in Psalm.* CXLIII, 4 ; *Sermo* LII, 2-3 ; *De naturâ et gratiâ*, 62 ; *de Correptione et gratiâ*, 4-7 ; *Operis imperfecti contrà Julianum*, liv. III, XI-XII, etc.

Saint Thomas. — I[a] P. : q. I, art. 1 ; q. II ; q. XIII ; I[a] II[æ] : q. V ; q. LXII-LXIII ; q. CIX, art. 1 ; II[a]-II[æ] : q. III, art. 1-10 ; q. IV, art. 1-2 ; q. VI, art. 1 ; *Contrà Gentes*, I, ch. I-V ; III, ch. CL, etc.

Cajetan. — I[a] II[æ], q. CIX, art 1.

Goudin. — *Tractatus theologici. De Gratiâ Dei*, q. II, q. III, art. 1-2.

Salmanticenses. — Tract. XIV, Disp. I-III.

Gotti. — *Theologia dogm. scolast. in* I[am] II[æ], Tract. VI, q. I, Dub. I-III. ; *in* II[am] II[æ]. Tract. IX, q. I-II.

Gonet. — *Clypeus Theol. Thomist*, t. IV. Disp. 1. art. 1-2.

Billuart. — *Summa S. Thomæ. Tract. de gratiâ.* Dissert. I-II.

Zigliara. — *Propædeutica*, I, xiv-xvii.

Mazzella. — *De gratiâ Christi*, Disp. 1, art. 1-5; Disp. II, art. 3.

Satolli. — *De gratiâ Christi*, q. 1, art. 1.

Fei. — *Theol. dogm.*, vol. II, Sect. III, art. 1.

Lépicier. — *Tract. de gratiâ*, q. 1, art. 1.

Del Prado. — *De gratiâ et libero arbitrio*, I[a] P., q. 1, art. 1.

Billot. — *Tract. de gratiâ. Proœmium* et q. cix, c. 1.

Blanc. — Dictionnaire philosophique : *Herbert-Spencer*, *Inconnaissable*, *Jansénistes*, *Luther*, *Calvin*.

Goschler. — Dictionnaire de théologie catholique : *Abélard*, *Calvin*, *Hermès*, *Lamennais*, *Luther*, *Pélagianisme*, *Rationalisme*, *Traditionalisme*

Bainvel. — *La foi et l'acte de foi.*

Bossuet. — Sermons : *Sur l'Église*, *sur l'amour et la haine de la vérité*, *sur la Pénitence.*

Pascal. — *Pensées*, Edit. Havet., art. 13, 14, 15 *ter*, 18, 25, 51-52; Opuscules : *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies; de l'esprit géométrique*, *second fragment.*

DEUXIÈME CONFÉRENCE

Concile de Trente. — VI[e] session, ch. I.

Saint Augustin. — *Epist.* CLXXXVIII (III[a] *Classis*, 6, 7 ; *Epist.* CCXIV, *ibid.* ; *De Genesi ad litteram*, lib. IX, 32-36 ; lib. X, 24 ; *Enarr. in Ps.* XLV, 14-15 ; *in Ps.* LXX, *Sermo* II, 1-2 ; *in Ps.* XCIV, 10 ; *Sermo* XIII, 1-3 ; *Sermo* XXVII, 14-15 ; *De peccatorum meritis et remissione*, II, 3-5 ; *De Naturâ et gratiâ*, 31-32, 61-70 ; *De gratiâ Christi*, 25-26 *et passim* ; *Contrà Julianum*, II, 26-29 ; *De gratiâ et libero arbitrio*, 7-9 *et passim* ; *De Correptione et gratiâ*, 3-6 *et passim* ; *De prædestinatione sanctorum*, 26-28 *et passim* ; *De dono perseverantiæ*, 1-30 ; *Operis imperf. Contrà Julianum*, III, 8-14, etc.

Saint Thomas. — I[a] II[æ], q. LXII, LXIII, LXVIII ; q. CIX, art. 8-10. *Contrà Gentes*, III, c. CVI, CVLII, etc., etc

Cajetan. — II[a] II[æ], q. CIX, art. 2-10.

Goudin. — *Loc. cit.*, art. 3-9.

Salmanticenses. — *Loc. cit.* Disp. II-III.

Gotti. — *Loc. cit.*, Dub. IV-XIII.

Billuart. — *Loc. cit.*, art. 3-10.

Satolli. — *De gratiâ Christi*, q. I, art 2-10

Mazzella. — *Loc. cit.*, Disp. II, art. 1-2, 4-10.
Fei. — *Loc. cit.*, sect. III, art. 1.
Del Prado. — *Loc. cit.*, q. I, art. 2-10.
Lépicier. — *Loc. cit.*, q. I, art. 2-10.
Billot. — *Loc. cit.*, q. CIX, c. II-VI.
Pascal. — *Pensées*, art. 24, 74 ; art. 30, 32, 37, 90.

TROISIÈME CONFÉRENCE

Saint Augustin. — *Sermo* XXVI, 5; *Sermo* CXXV, 3, 4; VI *Contrà Julianum*, 41; *De Genesi ad litteram*, x, 9-16; *Epist.* CXL, (III[a] *Classis*), *De gratiâ novi Testamenti*, 7-12.

Saint Thomas. — I[a] II[æ], q. CX, CXII; q. CXIII, 9; q. CXIV, 2-3; III *Contrà Gentes*, c. CL; *De Veritate*, q. XIV, art. 5; q. XXVII, art. 7.

Cajetan. — I[a] II[æ], q. CX, art. 3-4. *Tractatus de nominum analogiâ.*

Goudin. — *Loc. cit.*, q. IV.

Salmanticenses. — *Loc. cit.*, Disp. IV.

Gonet. — *Loc. cit.*, Tract. VIII, Disp. II.

Saint François de Sales. — *Traité de l'amour de Dieu*, liv. I, ch. XVII-XVIII.

Billuart. — I[a] P. Disp. III, q. II, et *loc. cit.*, Dissert. IV-VI.

Del Prado. — *Loc. cit.*, q. II et IV.

Mazzella. — *Loc. cit.*, Disp. IV.

Lépicier. — *Loc. cit.*, q. I[a]

Satolli. — *Loc. cit.*, q. II.

Billot. — *Loc. cit.*, q. CX.

Fei. — *Loc. cit.*, sect. I.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

Saint Augustin. — *Enchiridion*, c. xxxii, c-cvii. *De Prædestinatione sanctorum ; De dono Perseverantiæ*. Lib. I, *Op. Imperf contra Julianum*, 95 ; VIII *Confess.* 11 ; *De spiritu et litterâ*, xxix ; *De gratiâ et lib. arbitrio*, xvi et iiil ; *Sermo* XIII, *De Verbis Apost.*, xi, xii, xiv, xv ; *De Correptione, et gratiâ*, ii, xi, xxxii ; *De gratiâ Christi*, xxiv ; *Contrà duas Pelagianorum litteras*, i, 37.

Saint Thomas. — I[a] P. q. xix, art. 4-8 ; q. xxiii ; I[a] II[æ], q. cx-cxi ; III *Contrà Gentes*, c. cxlvi et clix ; *In Job.* c. x, lect. V. III[a] P. q. lxx, art. 4, q. lxxvii, art. 4.

Saint François de Sales. — *Traité de l'amour de Dieu*, ii, 9-12.

Gotti. — *Loc. cit.*, q. ii, Dub. 2-5.

Salmanticences. — *Loc. cit.*, Tract. XIII-XIV.

Goudin. — *Loc. cit.*, q. v.

Gonet. — *Loc. cit.*, Tract VIII, Disp. iii, art. 3.

Billuart. — *Loc. cit.*, Dissert. V.

Benites de Lugo. — *De vera Christi gratiâ*. Dub. I.

Molina. — *Concordia*, *passim* (Lethielleux).

Mazella. — *Loc. cit.*, Disp. iii-iv.

Satolli. — *Loc. cit.*, q. III.

Del Prado. — *Loc. cit. Introductio.* I^a *Pars*, q. III, art. 2. II^a et III^a P.

Fei. — *Loc. cit.*, sect. III.

Lépicier. — *Loc. cit.*, q. III.

Billot. — *Loc. cit.*, q. CXI.

Bossuet. — *Traité du libre arbitre.* — *Avertissement sur le livre des réflexions morales.* — *Défense de la tradition et des SS. Pères*, liv. X-XIII.

Pascal. — *Provinciales. Lettres* 1, 2, 4, 18.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

Concile de Trente. — Session VI.

Saint Augustin. — *De Peccatorum meritis et remissione*, x, 11 ; *De spiritu et litterâ*, 14-17, 44-46 ; *Contrà Julianum*, II, 22-24, VI, 9-19 ; *Sermo* XLXIX, 11-14.

Saint Thomas. — I^{a} II^{æ}, q. CXIII ; *Contrà Gentes* III, 158 ; IV, 72, *De Veritate*, q. XXVIII, art. 1 et 7. *Romains*, III, lect. 3 ; IV, lect. 1.

Cajetan. — I^{a} II^{æ}, q. CXIII, art. 2, 3, 10. *Tractatus* XVI, *De indulgentiis*.

Salmanticenses. — *Loc. cit.* Tract. XV.

Gonet. — *Loc. cit.* Tract. IX. Disp. I.

Goudin. — *Loc. cit.*, q. VII.

Billuart. — *Loc. cit.*, Dissert. VII.

Del Prado. — *Loc. cit.*, q. IV.

Mazzella. — *Loc. cit.*, Disp. V, art. 6, 10.

Satolli. — *Loc. cit.*, q. V.

Lépicier. — *Loc. cit.*, q. V.

Fei. — *Loc. cit.*, sect. II, art. 1-2.

Bossuet. — *Réfut. du cathéchisme du sieur Paul Ferry.*, sect. II. ch. I-XI.

Dictionnaire de Théologie catholique. — ***Calvin, calvinisme*** (Baudrillart).

Cristiani. — *Luther et le luthéranisme.*

SIXIÈME CONFÉRENCE

Saint Augustin. — *Littera ad Sextum*, 6, 7; *Sermo* XVI, *De Verbis apost.*; Tract. LXXII, *in Joan*; *Sermo* XV, *De Verbis Domini*; *Epist.* CXCIV, 6-22; *De gratiâ Christi*, 35; *Contra duas Pelagianorum epistolas*, lib. IV, 30-33; *De gratiâ et libero arbitrio*, 10-19; *De dono Perseverantiæ*, 27-31.

Saint Thomas. — Iª IIæ, q. xix, art. 8; q. cxiv; IIª IIæ, q. clxxxii, art. 2; *De Veritate*, q. xiv, art. 5, *ad* 5^um^; q. xxix, art. 6 et 8. *Ad Hæbreos*, cap. vi, lect. 3. *Contrà Gentes* III, c. cil.

Gotti. — *Loc. cit.*, Tract. VIII.

Salmanticenses. — *Loc. cit.*, Tract. XVI.

Cajetan. — Iª IIæ, q. cxiv. Tract. XVI, *De Indulgentiis;* Tract. XXIII, *De Purgatorio*, q. i.

Goudin. — *Loc. cit.*, q. viii.

Gonet. — *Loc. cit.*, Tract. IX. Disp. ii.

Billuart. — *Loc. cit.*, Dissert. VIII.

Mazzella. — *Loc. cit.*, Disp. vi.

Satolli. — *Loc. cit.*, q. vi.

Lépicier. — *Loc. cit.*, q. vi.

Fei. — *Loc. cit.*, sect. II, art. 2-4.

Del Prado. — *Loc. cit.*, q. vi.

Bossuet. — *Réfutation du catéchisme du sieur Paul Ferry*, sect. I, ch. xii-xiv.

II

NOTES EXPLICATIVES

SUR

LES CONFÉRENCES

PREMIÈRE CONFÉRENCE

NOTE 1, *p.* 14.

Saint Thomas place la grâce parmi les principes extérieurs de nos actes. Le saint Docteur ne veut pas dire que la grâce est un agent juxtaposé à l'âme qui en use, mais qu'elle n'est ni exigée, ni produite par la nature du sujet, qu'elle a son origine ou, si l'on veut, sa cause efficiente en dehors de nous, c'est-à-dire en Dieu.

Saint Thomas explique sa pensée au début de son traité : *Considerandum est de exteriori principio humanorum actuum, scilicet de Deo prout ab ipso per gratiam adjuvamur ad recte agendum.* (I^{a} II^{æ}, q. CIX). En abordant la question de la loi, il avait donné à son titre la même interprétation : *Consequenter considerandum est*, dit-il, *de principiis exterioribus actuum... Principium autem exterius movens ad bonum est Deus, qui et nos instruit per legem, et juvat per gratiam.* (*Ibid.*, q. XC). La grâce est donc un principe intérieur d'activité, parce que c'est une perfection inhérente à notre âme et à nos facultés. C'est un principe extérieur, en ce sens qu'elle vient de Dieu et non de nous.

NOTE 2, *p.* 17.

Il faut rappeler que la connaissance de Dieu, vérité suprême, est le plus grand bien de l'homme. C'est pourquoi Dante, fidèle à la doctrine de saint Thomas et d'Aristote, fait consister avant tout l'enfer dans la perte de la vision de Dieu. « Nous sommes arrivés au lieu où je t'ai dit que tu verrais les races plaintives qui ont perdu le bien de l'intelligence. » (III *Enfer*, 6.)

NOTE 3, *p.* 18.

Le texte est célèbre où Aristote enseigne cette vérité : « Si légèrement que nous puissions atteindre les cho-

ses éternelles, le peu que nous en apprenons nous cause, grâce à la sublimité de ce savoir, bien plus de plaisir que tout ce qui nous environne, de même que pour les choses que nous aimons, la vue du plus insignifiant et moindre objet nous est mille fois plus douce que la vue prolongée des objets les plus variés et les plus beaux. » (*Des parties des animaux*, liv. I ch., v. Cf. *Morale à Nicomaque*, liv. X, ch. VII.)

Ce que l'on sait moins, c'est que le Philosophe « semble, comme dit Bossuet (*Abrégé de la morale d'Aristote*), avoir quelque idée de la grâce. » Il parle, en effet, d'un principe qui est dans la raison et qui reste distinct de la raison, principe qui est meilleur que la science et qui ne peut être que Dieu. « *Moventur enim omnia ab inexistente in nobis numine, rationis autem, non ratio, sed præstantius quidpiam est principium. Quid autem scientia est præstantius nisi Deus?* » (*Morale à Eudème*, VII, 14. Edit. Berlin.)

Il faut avouer qu'il y a dans cette inspiration intérieure émanée de la Divinité, quelque ressemblance avec la grâce.

NOTE 4, p. 20.

On ne trouve guère d'auteur catholique prétendant que l'homme sans la révélation puisse soupçonner, à plus forte raison connaître positivement les mystères de la foi. Pélage lui-même confessait que cette connaissance nous est impossible sans la révélation.

Saint Augustin rend témoignage sur ce point en citant ces paroles de son adversaire : « *Adjuvat nos Deus per doctrinam et revelationem suam, dum cordis nostri oculos aperit...*(*De Gratia Christi*, c. 7.)

Cependant Raymond Lulle semble avoir enseigné dans sa fameuse méthode universelle des sciences, *Ars universalis scientiarum*, qu'une intelligence scientifique et par conséquent une démonstration des vérités de la foi est possible.

Les théologiens de Salamanque qualifient de fausse, d'inexplicable, d'inutile, de ridicule cette doctrine. « *falsam, inexplicabilem, inutilem, ridiculam reputant communiter viri docti.* » (*Tract.* XIV, *disp.* III, *dub.* I, 7)

Il n'est pourtant pas prouvé, à ma connaissance, que Raymond Lulle ait été condamné par Grégoire XI, comme plusieurs l'ont soutenu. Cf. *Dictionnaire de Goschler.* LULLE.

NOTE 5 *p.* 24.

La révélation faite, l'homme peut, sans aucun autre secours, adhérer *comme il faut* aux mystères de la foi. Ainsi parlaient les basilides, les valentiniens, ainsi surtout parlait Pélage, comme le rapporte saint Augustin. (*Epist.* 106 *ad Paulinum et epist.* 107 *ad Vitalem.*) Saint Augustin lui-même avait été dans cette erreur, il s'en accuse. (*Retract.* I. c. 25, *et de Prædest. sanctorum*, 3.)

Hermès (1775-1831) prétendit démontrer par la raison tous les dogmes chrétiens, même les mystères, Gunther (1783-1858) à son tour confondit les mystères de la foi et les vérités philosophiques Frohschammer (1821-1893) à peu près de la même manière ne vit que des problèmes philosophiques dans les dogmes de la foi.

Le concile d'Orange condamna les pélagiens en ces termes : « *Si quis per naturæ vigorem bonum aliquod, quod ad salutem pertinet vitæ æternæ, cogitare ut expedit, aut eligere, sive salutari, id est, Evangelicæ prædicationi consentire posse confirmat absque illuminatione et inspiratione spiritus sancti, qui dat omnibus suavitatem in consentiendo et credendo veritati; hæretico fallitur spiritu.* » 2. *Can.* 5, 6, 7.

Le concile de Trente a renouvelé cette condamnation sess. VI, c. 6 *can.* 3) où il dit : « *Si quis dixerit, sine præveniente Spiritus sancti inspiratione, atque ejus adjutorio hominem credere, sperare, diligere, aut pœnitere posse, sicut oportet, ut ei justificationis gratia conferatur, anathema sit.* »

Bien des modernistes tombaient sous ces anathèmes, avant d'avoir été frappés par Pie X, quand ils faisaient sortir la foi des profondeurs de la subconscience. M. Loisy explique ainsi cette théorie du subconscient : « Quand ils (les modernistes) parlent du subconscient et quand ils parlent de sentiment, ils entendent cette espèce de réserve où sont accumulées au fond de notre être des notions vagues et implicites, qui sont comme

en attendant l'occasion de se déterminer et de s'affirmer ; des aspirations indécises, qui sont comme prêtes à se dessiner et à *s'élancer sur leur objet dès qu'il leur sera présenté.* » (*Simples réflexions*, p. 245). Les mots que je souligne paraissent bien supposer qu'il y a une proportion entre l'objet de la foi et les *aspirations* mentionnées par l'interprète des modernistes, que la seule présentation de l'objet suffit à faire naître la foi : ce qui est condamné par les Conciles.

Hermès et ses disciples furent condamnés par deux brefs de Grégoire XVI, le premier en date du 26 septembre 1835, le second en date du 7 janvier 1836. Leur doctrine fut spécialement notée d'erreur par rapport à la foi, *circa naturam fidei.*

Gunther subit le même sort. Le pape Pie IX, le 15 juin 1857, dans sa lettre *Eximiam tuam* à l'archevêque de Cologne réprouvait « par-dessus tout » la prétention qu'avait Gunther d'accorder l'autorité à la philosophie dans les choses de la religion.

En 1862, le 11 décembre, la censure atteignit aussi Frohschammer. La lettre de Pie IX à l'archevêque frappait le docteur de Munich en particulier parce qu'il attribuait à la raison « des forces qu'elle n'a nullement ».

« En effet, disait le pape, l'auteur enseigne d'abord que la philosophie, si l'on s'en forme une idée exacte, peut non seulement avoir la perception et l'intelligence des dogmes chrétiens qui sont communs à la foi et à la raison naturelle (en tant qu'objet de la perception), mais encore de ceux qui constituent surtout et proprement la religion et la foi chrétiennes, soutenant que la fin surnaturelle de l'homme elle-même et tout ce qui se rattache à cette fin, et jusqu'au mystère sacré de l'Incarnation du Seigneur, sont du domaine de la raison humaine et de la philosophie, et que la raison, la connaissance de ces dogmes lui étant une fois donnée, peut par ses propres principes, s'élever jusqu'à eux scientifiquement... etc. (Voir lettre apostol. *Gravissimas.*) Pie IX déclare cette doctrine « fausse et erronée ».

Il est facile de voir la parenté de ces erreurs allemandes avec le modernisme d'aujourd'hui.

Il importe cependant de remarquer que, d'après plusieurs théologiens anciens et modernes, la raison, en

possession de la révélation, peut donner un assentiment aux vérités surnaturelles, convaincue par un motif humain. *Cognoscere verò et amplecti veritates supernaturales ex aliquo motivo humano, potest homo sine gratia interna et absque habitu fidei, quamvis hoc ipsum jam aliunde præsupponat prædicationem vel revelationem externam, quæ est etiam quædam gratia.* (Del Prado. *De gratia et lib. arbitrio*, Ia p. q. I, p. 12.) Mais cet assentiment n'a pas la vertu de la foi surnaturelle, il ne nous fait pas croire, *ut oportet ad salutem. « Alios articulos fidei, de quibus hæreticus non errat, non tenet eodem modo sicut tenet eos fidelis, scil. simpliciter inhærendo primæ veritati, ad quod indiget homo adjuvari per habitum fidei : sed tenet ea quæ sunt fidei, propria voluntate et judicio.* (IIa IIæ, q. 5, a. 3, ad 1um.) »

NOTE 6, *p.* 27.

Avec son génie, Pascal a expliqué l'influence de la volonté sur l'âme qui s'attache aux vérités de la foi. « Personne n'ignore, dit-il, qu'il y a deux entrées par où les opinions sont reçues dans l'âme, qui sont ses deux principales puissances, l'entendement et la volonté. La plus naturelle est celle de l'entendement, car on ne devrait jamais consentir qu'aux vérités démontrées ; mais la plus ordinaire, quoique contre la nature, est celle de la volonté, car tout ce qu'il y a d'hommes sont presque toujours portés à croire non pas par la preuve, mais par l'agrément. Cette voie est basse, indigne et étrangère ; aussi tout le monde la désavoue. Chacun fait profession de ne croire et même de n'aimer que ce qu'il sait le mériter.

« Je ne parle pas ici des vérités divines, que je n'aurais garde de faire tomber sous l'art de persuader, car elles sont infiniment au-dessus de la nature ; Dieu seul peut les mettre dans l'âme, et par la manière qui lui plaît. Je sais qu'il a voulu qu'elles entrent du cœur dans l'esprit, et non pas de l'esprit dans le cœur, pour humilier cette superbe puissance du raisonnement qui prétend être juge des choses que la volonté choisit, et pour guérir cette volonté infirme, qui s'est toute corrompue par ses sales attachements. Et de là vient qu'au lieu qu'en par-

lant des choses humaines, on dit qu'il faut les connaître avant que de les aimer, ce qui a passé en proverbe. Les saints au contraire disent en parlant des choses divines, qu'il faut les aimer pour les connaître, et qu'on n'entre dans la vérité que par la charité, dont ils ont fait une de leurs plus utiles sentences. En quoi il paraît que Dieu a établi cet ordre surnaturel, et tout contraire à l'ordre qui devait être naturel aux hommes dans les choses naturelles. Ils ont néanmoins corrompu cet ordre en faisant des choses profanes ce qu'ils devaient faire des choses saintes, parce qu'en effet, nous ne croyons presque que ce qui nous plaît. Et de là vient l'éloignement où nous sommes de consentir aux vérités de la religion, toute opposée à nos plaisirs. Dites-nous des choses agréables, et nous vous écouterons, disaient les Juifs à Moïse, comme si l'agrément devait régler la créance! Et c'est pour punir ce désordre par un ordre qui lui est conforme que Dieu ne verse sa lumière dans les esprits qu'après avoir dompté la rébellion de la volonté par une douceur toute céleste qui la charme et qui l'entraîne. *Opuscules. De l'esprit géométrique.* Second fragment. Edition Havet. T. II, p. 296.

NOTE 7, p. 30.

Le scepticisme a toujours eu des partisans. Pyrrhon ne voulait pas qu'on affirmât « une chose plus qu'une autre ». Pour lui, la sagesse consiste dans la suspension du jugement.

Arcésilas, maître de la Nouvelle Académie, enseignait que ni les sens, ni l'esprit ne saisissent la réalité absolue.

Carnéade poussait encore plus loin le scepticisme. Enésidème, Agrippa, Sextus l'Empirique, positivistes de l'antiquité, ne reconnaissaient de valeur qu'aux phénomènes. Et à les entendre, on ne peut conclure des phénomènes aux causes. Il se montraient ainsi les précurseurs des agnostiques modernes. Plus près de nous, Montaigne a pour devise : « Que sais-je ? » Charron, son disciple, réduit le doute en système.

Pascal qui avait beaucoup cultivé Montaigne a souvent aussi calomnié la raison. Il a en particulier soutenu que Dieu ne peut être connu par la raison naturelle :

« S'il y a un Dieu, il est infiniment incompréhensible, puisque n'ayant ni parties, ni bornes, il n'a nul rapport à nous. Nous sommes donc incapables de connaître ni ce qu'il est, ni s'il est. » (*Pensées*, art. x, 1. Ed. Havet) Kant revient aux idées des empiriques de la Nouvelle Académie : d'après lui nous ne pouvons connaître les choses que comme elles nous apparaissent. (Voir FOUILLÉE, *Histoire de la Philosophie.*)

Calvin professait que nous ne pouvons connaître aucune vérité touchant Dieu sans un secours spécial et surnaturel. Luther allait plus loin : il affirmait que, même aidé de la grâce, l'homme ne peut connaître une vérité quelconque sans y mêler l'erreur. On trouverait dans ces écoles de scepticisme une grande partie des idées que les modernistes s'imaginent avoir inventées sur les problèmes de la science et de la foi.

L'Eglise a condamné le scepticisme tout le long de l'histoire. « Anathème, disent les Pères du Vatican, à qui dirait que le Dieu unique et véritable, notre Créateur et Seigneur, ne peut être connu avec certitude par la lumière naturelle de la raison humaine, au moyen des êtres créés. » Can. I.

On trouvera une foule de textes dans les Conciles et dans les documents pontificaux où les forces de la raison sont affirmées et le scepticisme condamné.

« La vraie et saine philosophie, dit Pie IX (Lettre *Gravissimas*), a sa place qui est très élevée. Il lui appartient de faire une recherche diligente de la vérité ; de cultiver avec soin et certitude et d'éclairer la raison humaine, qui, bien qu'obscurcie par la faute du premier homme, n'a point cependant été éteinte en aucune façon ; de percevoir, de bien comprendre, de mettre en lumière ce qui est pour cette même raison l'objet de sa connaissance, et une foule de vérités. » etc.

NOTE 8, *p.* 33.

En ce qui concerne l'action débilitante du péché originel sur la raison, l'Eglise a condamné les excès des Protestants et des Jansénistes. Notons en particulier la proposition de Quesnel réprouvée par Clément XI : « *Omnis cognitio Dei, etiam naturalis, etiam in philosophis*

ethnicis, non potest venire nisi a Deo : et sine gratiâ non producit nisi præsumptionem, vanitatem et oppositionem ad ipsum Deum, loco affectuum adorationis, gratitudinis et amoris. » Denzinger, 1256.

NOTE 9, p. 35.

Cajetan enseigne que la blessure de l'ignorance causée par le péché originel n'affecte pas la raison spéculative, mais seulement la raison pratique. Iª IIæ, q. 109, art. 1.

Les théologiens thomistes se séparent généralement de Cajetan. Billuart, *Curs. Theol. de gratiâ*, diss. 3, art. 2, § 1, Medina, *Expositio in* Iam IIæ art. 1, sont d'accord que l'intellect spéculatif et l'intellect pratique, blessés dans la chute originelle, ont besoin de la grâce pour connaître les vérités naturelles dont ils ne peuvent se passer.

NOTE 10, *p.* 41.

Qu'on note : 1° que l'esprit, si parfait qu'il soit, a un besoin absolu de la grâce pour connaître les vérités surnaturelles, 2° que l'esprit déchu par suite de la faute primitive a besoin d'être réparé pour connaître les vérités de son domaine, 3° que l'esprit dans l'état de nature pure aurait encore besoin de la grâce, pour connaître le vrai de son ressort plus facilement, plus vite, sans mélange d'erreur, car, même exempt de corruption, il n'arriverait que péniblement, tard, à son but, et il resterait faillible.

Le secours requis pour la connaissance dans l'ordre surnaturel doit être surnaturel, mais il n'est pas prouvé que ce secours doit être surnaturel quand il s'agit d'atteindre les vérités de l'ordre naturel : il semble à beaucoup de théologiens qu'un secours naturel suffit.

Enfin, nous avons enseigné la nécessité d'une grâce extérieure et d'une grâce intérieure, même quand il s'agit de connaître toute la vérité naturelle nécessaire à l'intelligence et à la vie. La grâce extérieure, la révélation, par exemple, fournit l'objet de la connaissance, la grâce intérieure proportionne la faculté connaissante à son objet. C'est bien la doctrine de saint Thomas qui

enseigne d'un côté que la révélation des vérités naturelles est nécessaire à l'homme, et de l'autre que la grâce intérieure est nécessaire pour que l'homme donne son assentiment à cette révélation. Dans les dernières questions de la I^a II^æ, en effet, le Docteur parle du secours, de la motion intérieure et spéciale qui aide l'homme à croire les vérités de l'ordre naturel.

DEUXIÈME CONFÉRENCE

NOTE 1, *p.* 55.

Nous supposons ici admis un double amour de Dieu : l'amour naturel et l'amour surnaturel, l'amour naturel qui suit la connaissance que nous avons de Dieu par la raison, l'amour surnaturel qui suit la connaissance que nous avons de Dieu par la foi. Baius et Jansénius regardaient l'amour naturel de Dieu comme injurieux au Christ et refusaient d'admettre la distinction mentionnée ci-dessus. Pie V condamna la proposition 34 de Baius : « *Distinctio illa duplicis amoris naturalis, videlicet, quo Deus amatur ut auctor naturæ et gratuiti quo Deus amatur ut beatificator, vana est et commentitia et ad illudendum sacris litteris et plurimis veterum testimoniis excogitata.* » Denzinger, Edit. *decima Herder*, 1908. *Prop.* 1034. Cf. 1036, 1038, 1239.

Il y a deux amours naturels de Dieu : l'un *inné* qui est comme le poids de la nature vers son bien : l'autre *elicite* qui suit la connaissance.

L'amour elicite est nécessaire ou libre : le premier suit l'appréhension du bien, le second suit la délibération de la créature qui se décide à aimer. Sans la grâce, nous accordons naturellement à Dieu les deux premiers amours comme toutes les créatures. Cf. Billuart, *De Gratiâ*, *Dissert.* III, art 4.

L'amour délibéré est imparfait ou parfait, inefficace ou efficace. L'amour imparfait et inefficace est la com-

St. Albert's College Library

plaisance que nous accordons à Dieu, sans pourtant le préférer pratiquement à toutes choses, sans exécuter tout ce qu'il veut, ni sans éviter tout ce qui l'offense. L'amour parfait et efficace nous fait préférer pratiquement Dieu à toutes choses, obéir à ses commandements, écarter ce qui répugne à son amitié. L'amour affectif est la volonté générale d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et de faire ce qu'il demande. L'amour effectif est l'exécution partielle ou totale de cette volonté.

Tous les théologiens enseignent que sans la grâce on peut aimer Dieu par dessus toutes choses d'un amour imparfait et inefficace.

Un certain nombre de docteurs croient que nous sommes capables d'aimer Dieu d'un amour efficace affectif sans la grâce. On range parmi eux Scot et Gabriel, mais Molina surtout a défendu cette opinion. Cf. Concordia, q. XIV. Art. XIII. Disp. XIV, Memb. III.

Les Thomistes n'acceptent pas cette opinion. Nous les avons suivis On pourra consulter à ce sujet un des plus nets et des plus clairs. Billuart, *loc. sup. cit*). *Homo*, dit saint Thomas, *in statu naturæ integræ non indigebat dono gratiæ superadditæ naturalibus bonis ad diligendum Deum naturaliter super omnia, licet indigeret auxilio Dei ad hoc eum moventis; sed in statu naturæ corruptæ indiget homo etiam ad hoc auxilio gratiæ naturam sanantis.* (Iª IIª, q. CIX, art. 3).

On dira que saint Thomas parle ici de l'amour effectif, et non de l'amour simplement affectif. Mais les disciples du saint Docteur répondent justement que l'article 4 de la même question traite de l'amour effectif qui entraîne l'accomplissement de toute la loi naturelle, et qu'il se serait répété si les conclusions de l'article 3 et de l'article 4 étaient identiques.

L'amour effectif suppose l'obéissance à la loi naturelle. Il est certain que sans la grâce on peut obéir partiellement à la loi naturelle, et qu'il n'est pas un précepte de cette loi auquel l'homme ne puisse satisfaire par ses propres forces. Mais, sans un secours spécial de Dieu, nul ne remplira tous les commandements de la loi naturelle, pour les motifs que nous avons donnés dans la conférence. Saint Augustin résume la doctrine catho-

lique par ces mots. « *Hæc decem præcepta nemo implet viribus suis, nisi adjutus gratiâ Dei.* (*Sermo.* 146 *de Temp.* C. 5)

NOTE 2, *p.* 59.

Cette conclusion nous indique que la grâce eût été très utile à l'homme dans l'état de nature pure, c'est-à-dire en cet état où, sans être élevé à l'ordre surnaturel, l'homme aurait pu user de toutes ses forces natives, sans souffrir des suites du péché originel. Il ne paraît pas que la grâce, utile en cet état, fût nécessaire. Le concours général de Dieu nous eût probablement suffi pour que nous puissions remplir tous les devoirs inhérents à notre condition.

Un secours spécial est nécessaire à l'homme désireux d'observer intégralement la loi naturelle, parce que la nature, devenue inférieure à elle-même par suite du péché originel, n'est plus à la hauteur de ses devoirs. Supprimez le péché originel et la proportion est rétablie entre ce que nous pouvons et ce que nous devons.

Aussi les Pélagiens, n'admettant point que la faute primitive eût laissé des traces dans l'humanité, affirmaient que, sans la grâce, nous pouvons accomplir la loi naturelle : selon eux la grâce ne fait que faciliter cet accomplissement.

NOTE 3, *p.* 62.

Saint Thomas a invoqué ce principe : *Ordo naturæ* dit-il, *reparari non potest, ut scilicet voluntas hominis Deo subjiciatur, nisi Deo voluntatem hominis ad se trahente.* (I^{a} II^{æ}, q. 109), art 7. Cf. CAJETAN-*ibid.*

En ce qui concerne la restauration de la nature humaine, saint Augustin répète à chaque instant qu'elle ne s'effectue que par la grâce. « *Quod attinet ad naturam iniquâ suâ voluntate depravatam, recursum per se non habet, sed per Dei gratiam, quâ adjuvatur et restauratur.* » *De Genesi ad literam.* Liv. IX-XXXII.

« *Noli putare quia potes a te refici. A te deficere potes, tu teipsum reficere non potes, ille refecit qui te fecit.* » *Enarrat. in.* Ps. XCIV-X.

NOTE 4, *p.* 64.

Luther et Calvin n'admettaient pas que l'homme, même muni de la grâce, pût observer les commandements. Pour eux en effet la grâce n'a point pour but de nous rendre possible l'accomplissement de la loi, mais bien de nous affranchir de la loi. D'ailleurs, pour être sauvés, il n'est point nécessaire selon eux d'observer les commandements, il suffit d'avoir confiance que Dieu nous sauvera.

Le concile de Trente anathématisa cette hérésie en ces termes : « Si quelqu'un dit que l'observation des préceptes est impossible même à l'homme justifié, et dans l'état de grâce : qu'il soit anathème. » *Session* VI. *can.* XVIII.

La première proposition de Jansénius, condamnée le 31 mai 1653 par Innocent X, a quelque rapport avec l'hérésie de Luther. Elle est ainsi conçue : *Aliqua Dei præcepta hominibus justis volentibus et conantibus, secundum præsentes quas habent vires, sunt impossibilia : deest quoque illis gratia, qua possibilia fiant.* DENZINGER, 1902.

Le Pape frappa cette proposition comme téméraire, impie, blasphématoire, digne d'anathème et hérétique.

Qu'on le remarque pourtant, Jansenius ne dit pas que la grâce soit impuissante à nous rendre possible l'accomplissement de toute la loi ; mais que la grâce nécessaire à cet effet manque aux justes au moins en certaines occasions.

NOTE 5, *p.* 65.

Dans un discours prononcé à la Chambre le 24 janvier 1910, et où des précisions et une connaissance plus exacte du catholicisme seraient souvent nécessaires, M. Jaurès a prononcé les paroles suivantes : « Il y a donc maintenant, officiellement, dogmatiquement, comme parole relevée de la papauté elle-même, à côté des catholiques, qui sont honnêtes comme catholiques, des gens qui sont, sans être catholiques, d'honnêtes

gens. » (*Officiel*). M. Jaurès a l'air de croire que l'Eglise a enseigné jadis autre chose. C'est une erreur. L'Eglise a toujours professé que sans la religion, dont la grâce est l'âme, la parfaite honnêteté qui comporte une conduite complètement conforme aux ordres de la raison et en particulier le culte de Dieu, est impossible : elle le professe encore. Elle n'a jamais dit que les hommes sans religion ne fussent pas capables d'une certaine honnêteté. Elle a même formellement, et depuis toujours, condamné ceux qui affirmaient le contraire.

Si M. Jaurès s'en était pris au protestantisme qu'il a loué au lieu de s'en prendre au catholicisme qu'il a critiqué, son argumentation aurait été plus efficace. Wiclef et Jean Huss, en effet, précurseurs de Luther, tenaient que « tout ce que fait l'homme en état de péché mortel, est un péché mortel ». Le Concile de Constance, sess. 15, réprouve cette doctrine. Luther et Calvin enseignaient que toutes les œuvres accomplies avant la justification étaient des péchés. Le Concile de Trente les condamne. *Sess.* VI. *Can.* 7.

Baius et Jansénius enseignaient que toutes les œuvres des infidèles sont des péchés, que les vertus des philosophes sont des vices. Les Papes les condamnèrent encore. Cf. DENZINGER, 1025, 1035, 1290, etc.

NOTE 6, *p.* 68.

La volonté a besoin de la grâce pour se régénérer, et produire le plus parfait des actes qu'exige d'elle la loi naturelle, l'amour par dessus toutes choses du Créateur. Elle en a besoin aussi pour pratiquer la justice commandée par cet amour. De même la raison pratique pour rester fidèle aux lois de la prudence, la sensibilité pour observer les préceptes de la tempérance et de la force appellent la guérison de la blessure ouverte en elles par le péché originel.

C'est donc quand la grâce médicinale lui aura rendu sa vigueur normale que l'homme pourra pratiquer toutes les vertus sans lesquelles il ne saurait être parfaitement honnête. Cf. ce que nous avons dit des vertus. *Conférences*, 1906.

NOTE 7, *p.* 70.

Cette conclusion est de foi. « Si quelqu'un dit qu'un homme justifié peut persévérer dans la justice qu'il a reçue sans un secours particulier de Dieu... qu'il soit anathème. » *Conc. de Trente. Sess.* VI. *Can.* 22. Cf. ch. XIII.

Ce mot de persévérance a deux sens. Il désigne une vertu spéciale annexe de la force qui nous dispose à rester fidèles au bien, il implique une persévérance de fait qui nous maintient dans l'honnêteté jusqu'à la mort. Il s'agit ici de la persévérance prise dans ce dernier sens. Une première raison nous aide à comprendre que cette persévérance est impossible sans la grâce : c'est qu'étant faillibles, il est moralement impossible que nous ne succombions pas quelquefois si une force supérieure ne nous soutient. C'est pourquoi, l'ange et l'homme, quelque saints qu'ils soient, ont besoin d'un secours particulier pour persévérer jusqu'à la fin. L'homme tombé mais régénéré a encore un besoin plus pressant de cette grâce, car bien que par la justification il ait été délivré du mal, il n'a pas été délivré de son penchant au mal.

Un secours spécial est-il indispensable à l'homme justifié pour persévérer *longtemps* dans le bien? La plupart des théologiens répondent affirmativement. Ils légitiment leur affirmation en rappelant que le Concile d'Orange distingue la persévance finale de la persévérance prolongée pendant un certain temps, et enseignent la nécessité d'une grâce spéciale pour l'une et pour l'autre. Cf. Denzinger, 183. Ils ajoutent que le Concile de Trente semble étendre sa définition à l'une et à l'autre persévérance.

En quoi consiste cette grâce spéciale de la persévérance? C'est une sollicitude particulière de la Providence, qui dispose les événements et les choses de manière que la mort saisisse les élus quand ils sont en état de grâce, et assure ainsi leur maintien dans la justice.

NOTE 8, *p.* 71.

Il ne faut pas seulement que les facultés, servant de

siège aux vertus substantiellement surnaturelles, soient régénérées pour suffire aux exigences de la charité, il faut qu'elles soient élevées au-dessus d'elles-mêmes. Il convient de rapprocher cette conclusion de ce que nous avons dit de la nécessité des vertus infuses surnaturelles dans nos Conférences de 1906.

NOTE 9, *p.* 79.

Aux raisons que nous avons données pour établir la nécessité du don spécial de persévérance dans l'ordre naturel, il faut en ajouter une autre, à savoir que l'homme faillible, mobile, déchu demeure très difficilement dans une sphère qui n'est pas la sienne.

NOTE 10, *p.* 83.

Les saints étaient favorisés de grâces extérieures, comme l'apparition de l'ange à la Sainte Vierge, comme les visions du ciel permises à saint Paul. Ils étaient surtout plus saints par les grâces intérieures, qui éclairant mieux leur esprit, et saisissant plus vigoureusement leur volonté, les initiaient à une foi plus lumineuse et plus inébranlable, à un amour plus chaud et plus invincible.

TROISIÈME CONFÉRENCE

NOTE 1, p. 98.

La grâce *gratis data* ne fait que préparer, non dans celui qui la possède, mais dans les autres, l'union à Dieu. C'est pourquoi elle est inférieure à la grâce *gratum faciens* qui réalise cette union.

La grâce *gratis data* permet donc au sujet qui l'a reçue de coopérer à la sanctification de ses frères, non point en les changeant au-dedans, *interius movendo*, mais seulement en les instruisant du dehors et en les persua-

dant, *sed solùm exterius docendo et persuadendo*. Pour cela, le possesseur de cette grâce doit réunir trois conditions : une connaissance approfondie des choses divines ; un moyen efficace de les confirmer et de les prouver ; la possibilité de les présenter convenablement à ses auditeurs.

A la connaissance des choses divines correspond la *foi* qui nous en donne la certitude absolue, la *sagesse* qui est la perception des principales vérités révélées, la *science* qui sait user des choses humaines pour mettre en relief les choses divines. Pour prouver l'authenticité surnaturelle de sa doctrine, il faut que celui qui enseigne fasse des choses possibles à Dieu seul, par le *don de guérir* (*gratia sanitatum*), par des *miracles*, (*operatio virtutum*), par des *prophéties*, par le *discernement des esprits* (*discretio spirituum*). Pour manifester sa pensée le prédicateur se sert des *langues* (*genera linguarum*), il explique les textes dans leur sens véritable (*interpretatio sermonum*). Cf. S. THOMAS, Iª IIæ q. CIX, art. 4-5 II *Gentes*, ch. CLIV.

NOTE 2, *p.* 99.

Les grâces *gratis datæ* sont-elles des qualités permanentes ou simplement des impulsions passagères du Saint Esprit ? Les docteurs sont divisés : Bellarmin croit que la foi, la sagesse, la science, le don des langues et d'interprétation des Ecritures sont des habitudes stables, que les quatre autres grâces sont des mouvements transitoires. (*De gratia et libero arbitrio*. Liv. I, ch. X). VIGUIER, (*Inst. ad Christ. Theolog.* ch. IX, § 1, v.), considère toutes ces grâces comme des faveurs passagères. Le cardinal Bona pense qu'elles ne sont des puissances fixes que dans le Christ. (*De Discr. spirituum* ch. II, § 3.) SUAREZ est du même avis (*De Gratia* Prolog. 3, ch. V, nº 7).

NOTE 3, *p.* 99.

La grâce actuelle a un double rôle : préparer la grâce sanctifiante qu'elle précède, faire passer à l'action la grâce sanctifiante qu'elle suit.

NOTE 4, p. 105

M. Loisy (*Quelques réflexions*, p. 151) a écrit : « Il va de soi que la religion étant un fait humain, en tant du moins qu'il se réalise dans l'homme et dans l'histoire de l'humanité, ses origines sont à chercher dans l'âme humaine, tout comme les origines de la morale, ou celles de la science, ou celles de l'art. L'idée d'une institution première de la religion par Dieu même, moyennant cette révélation extérieure dont on nous a parlé plus haut, ne rendrait nullement superflue la doctrine qu'on dit être celle de l'*immanence*, et qui est plutôt celle du sens commun. Car Dieu lui-même aurait parlé à des sourds, s'il n'avait pas commencé par mettre dans les hommes le sens du divin et l'intelligence des termes dont il devait se servir pour leur communiquer sa révélation. »

De son côté, M. Le Roy dit : « L'expérience elle-même n'est point du tout une acquisition de « choses » qui nous seraient d'abord totalement étrangères ; non, mais plutôt un passage de l'implicite à l'explicite, un mouvement en profondeur nous révélant des exigences fortuites et des richesses virtuelles dans le système du savoir déjà éclairci, un effort de développement organique mettant des réserves en valeur ou éveillant des besoins qui accroissent notre action. Ainsi aucune vérité n'entre jamais en nous que postulée par ce qui la précède à titre de complément plus ou moins nécessaire, comme un aliment qui pour devenir effectif suppose chez celui qui le reçoit des dispositions et préparations préalables, à savoir l'appel de la faim et l'aptitude à digérer. » (*Dogme et critique*, p. 9-10, 4e édit.).

Dans ces passages la doctrine catholique est loin d'être suffisamment affirmée : la notion exacte du surnaturel n'y est point sauvegardée. L'origine de la religion surnaturelle, dont la grâce est en nous le principe, ne s'explique point comme celles de l'art, de la science ou de la morale naturelle. Si l'on veut dire que la religion naît en nous, c'est incontestable. Mais si l'on veut dire qu'elle naît de nous et par notre effort, c'est parfaitement faux. La science, l'art, la morale naturelle sont un fruit de notre

action; la religion, la grâce, la foi sont les résultats d'une action spéciale de Dieu en nous. Non seulement la révélation des vérités chrétiennes vient du dehors, c'est-à-dire de Dieu, mais « le sens du divin » qui nous permet de saisir et de croire la révélation vient aussi d'une action particulière et surnaturelle de Dieu en nous. Dans l'épisode de la Lydienne, cette double action de Dieu est nettement soulignée. Les apôtres prêchent Jésus-Christ aux femmes assemblées à Philippes, voilà la révélation; Dieu ouvre le cœur de la marchande de pourpre qui, ainsi changée, croit à la parole des apôtres: voilà le sens du divin.

Il serait également très faux de soutenir : que le passage du naturel au surnaturel n'est que le passage de l'implicite à l'explicite, l'éveil d'énergies cachées en nous; que la grâce et la foi qui supposent la nature sont postulées par la nature; que les vérités divines qui supposent les vérités rationnelles sont postulées par la raison. Les dispositions mêmes et les préparations à l'ordre surnaturel sont surnaturelles, et se réalisent par l'action surnaturelle de Dieu. S'il n'est élevé à cet ordre, l'homme laissé à lui-même n'éprouve point la faim de la vérité surnaturelle comme l'être épuisé éprouve la faim des aliments. Ce désir du surnaturel est un effet de l'action surnaturelle de Dieu. Cf. Encyclique : *Pascendi*.

Le langage de M. Loisy et de M. Le Roy est plein d'équivoques, un catholique ne peut l'admettre.

NOTE 5, *p.* 108.

A propos du désir naturel de la béatitude, on a toujours beaucoup écrit. Nous en avons parlé dans nos Conférences sur la *Béatitude*. Presque tous les anciens théologiens ont commenté le texte de saint Thomas. Ia P. q. XII, art. *Inest homini naturale desiderium cognoscendi causam, etc.* Les modernes se sont aussi occupés souvent de ce problème. Cf. P. Pègues. *Commentaire français littéral de la Somme théol. de saint Thomas*, 1re P. q. XII, art. 1. *Revue Augustinienne*, 15 juillet 1909. *Extrinsécisme de la grâce*, 15 décembre 1909. *La théologie scolastique et la transcendance du surnaturel : Lettre*

de M. Ligeard. — *Réponse à M. Ligeard* : *Maupréaux.* — 15 janvier 1910. Une controverse théologique : *Le désir naturel de la béatitude.* — Ligeard : *La théologie scolastique et la transcendance du surnaturel.* Paris, Beauchêne, 1908.

M. Ligeard dit beaucoup de choses justes et excellentes. Dans son exposition des idées scotistes et augustiniennes spécialement, il fait preuve d'une intéressante érudition. De très nombreux textes empruntés aux enseignements de l'Eglise, aux principaux théologiens des diverses écoles offrent aux lecteurs une documentation précieuse. Cependant le sympathique professeur manque plus d'une fois de précision. Il me semble exagérer les divergences qu'il suppose entre ceux qu'il appelle « intrinsécistes » et « extrinsécistes. » Excessif aussi le rapprochement qu'il tente entre la puissance obédentielle et le désir naturel de la béatitude ! Je ne pense pas non plus que l'on puisse appeler la puissance obédientielle une « énergie », mot qui désigne une force d'action en exercice et non une passivité susceptible de se prêter à l'action d'un agent supérieur. Je ne pense pas même que la doctrine de Suarez ait le sens que lui attribue M. Ligeard. En ce qui concerne l'origine de la grâce, Suarez ne me paraît pas concevoir la puissance obédientielle autrement que comme passive. M. Ligeard n'a pas serré d'assez près les textes de saint Thomas, et voilà pourquoi la netteté et l'unité lui ont fait quelquefois défaut. Les analyses du P. Maupréaux (*loc. cit.*), sont plus lumineuses, ses conclusions plus appuyées et plus concordantes.

En cette question l'Eglise a su combattre les doctrines que le modernisme a exploitées en les empruntant aux hérésies du passé. Pie X a écrit dans l'Encyclique *Pascendi* : « Nous ne pouvons nous empêcher de déplorer une fois de plus et très vivement qu'il se rencontre des catholiques qui, répudiant l'*immanence* comme doctrine, l'emploient néanmoins comme méthode d'apologétique ; qui le font, disons-nous, avec si peu de retenue qu'ils paraissent admettre dans la nature humaine, au regard de l'ordre surnaturel, non pas seulement une capacité et une convenance, — chose que de tout temps, les apologistes catholiques ont eu soin de

mettre en relief, — mais une vraie et rigoureuse exigence ».

En professant ces erreurs, les modernistes n'ont fait que reprendre plus ou moins exactement les idées de Pélage, de Baïus, de Quesnel, du pseudo-concile de Pistoie. En les condamnant, le Pape régnant n'a fait que rappeler les enseignements de S. Pie V, de Grégoire XIII, d'Urbain VIII, de Clément XI, de Pie VI.

Toutes les nuances du modernisme sur ce point sont en effet dénoncées dans la réprobation des propositions suivantes :

« L'élévation et l'exaltation de la nature humaine à la participation de la nature divine était due à l'intégrité de sa condition première, par suite, elle est naturelle et non surnaturelle ». Denzinger, 901. « L'intégrité de la création première ne fut pas une élévation gratuite de la nature, mais sa condition naturelle ». *Ibid.*, 906. Pie VI, par la constitution *Auctorem fidei,* condamne les enseignements du faux concile de Pistoie, et aussi plusieurs affirmations modernistes : « La doctrine, dit-il, tenant que cet état (l'état d'innocence) est une suite de la création, qu'il nous est dû en vertu d'une exigence naturelle et de la condition de la nature, et non un bienfait gratuit de Dieu, est fausse, déjà condamnée dans Baïus et dans Quesnel, erronée, favorisant l'hérésie pélagienne ». Denzinger, 1379. « La doctrine, soutenant que dans l'état de nature l'homme laissé à ses propres lumières apprend à se défier de son aveugle raison, et va, instruit par ses erreurs, jusqu'à désirer le secours d'une lumière supérieure, est captieuse si on la prend de la quelle ; et si on l'entend du désir d'une lumière supérieure ordonné au salut promis par le Christ, désir que l'homme laissé à ses propres lumières pourrait concevoir, elle est suspecte et elle favorise l'hérésie semipélagienne. » Denzinger, 1382.

Qu'on le remarque, il s'agit ici de l'homme après la chûte, c'est-à-dire de l homme appelé par Dieu à une dignité surnaturelle, et privé par la faute originelle de la sainteté que Dieu lui avait conférée.

NOTE 6, *p.* 109.

Molina enseigne que l'homme, faisant ce qu'il peut

par les forces de la nature, reçoit la grâce suffisante en vertu d'une pacte émané de Dieu. Généralement les théologiens repoussent cette idée qu'ils ne trouvent pas appuyée dans la Révélation. Cependant, il ne faut pas l'oublier, ce pacte est une grâce, principe dans l'esprit de Molina de la valeur des œuvres issues de la nature. Cf. Molina, *Concordia*, Q. xiv, art. 13. Disp. x *in principio*. *Salmanticenses*. Disp. iii, dub. vii. *De necessitate gratiæ*.

NOTE 7, *p.* 109.

Cette capacité est ce que les scolastiques appellent la *puissance obédientielle*. La puissance obédentielle n'est rien autre chose que la nature considérée dans la disposition qui permet à Dieu d'en faire ce qu'il veut. *Unde relinquitur*, dit saint Thomas, *quod potentia obedientialis dicat in creaturâ solam potentiam obedientiæ, secundum quam de creaturâ potest fieri quidquid Deus vult, sicut de ligno potest fieri vitulus, Deo operante. Hæc autem potentia obedientiæ correspondet divinæ potentiæ, secundum quod dicitur quod ex creaturâ potest fieri quod ex eâ Deus facere potest.* III Sent. Dist. ii, q. i, art. 1.

Cette puissance, d'après saint Thomas, est passive et non active. *Non signatur aliqua potentia activa creaturæ.* (*Ibid.*)

Ce n'est pas même une puissance *passive naturelle*, car toute puissance naturelle passive appelle un agent de son ordre : *Non signatur etiam potentia passiva naturalis creaturæ, quia nulla potentia passiva naturalis est in creaturâ, cui non respondeat potentia activa alicujus agentis naturalis.* (*Ibid.*)

NOTE 8, *p.* 110.

On peut appeler *qualité* et la grâce *gratis datam* et la grâce *gratum facientem*, et la grâce actuelle et la grâce habituelle. La grâce *gratis data* et la grâce actuelle sont des perfections transitoires, et en conséquence des qualités ébauchées, *qualitates réductivæ*. — La grâce habituelle a toute la noblesse de la qualité, parce qu'elle est stable et permanente.

Les théologiens se demandent si la foi nous oblige à croire que la grâce sanctifiante est une qualité. La plupart se prononcent pour la négative, en ajoutant toutefois qu'il serait téméraire d'affirmer le contraire. « La thèse commune, disaient les Carmes de Salamanque, est tellement certaine qu'il serait téméraire et très erroné de donner dans la thèse opposée : *ut contrarium asserere sit temerarium et valde erroneum.* » *De quidditate gratiæ.* Disp. IV, dub. I, 19.)

L'argument invoqué par les docteurs est emprunté au Concile de Trente, qui définit : *gratiam justificati nisi non esse externum Dei favorem, sed charitatem, quæ in cordibus eorum qui justificantur diffunditur per spiritum sanctum atque illis inhæret.* Sess. VI, Can. 11.

Ce mot *inhæret* indique que la grâce est d'ordre accidentel et non une substance.

On sait que les ontologistes ont une tendance à voir Dieu lui-même dans la grâce et dans la charité.

Cette opinion conduirait au panthéisme, c'est pourquoi saint Thomas et les théologiens la rejettent et soutiennent que la grâce et la charité sont quelque chose de créé. Il convient de rapprocher des art. 1, 2, (Iª IIæ, q. CX) l'art. 5, Iª p., q. XII) et l'art. 2 (IIª IIæ, q. XXIII), pour comprendre la logique de saint Thomas dans la conception de la lumière de gloire, de la grâce et de la charité.

NOTE 9, *p.* 116.

La grâce a quelque chose d'infini qu'elle emprunte à sa cause et à son objet. Sa cause est Dieu, et son but est de nous unir à Dieu, être infini. — Cajetan examine IIª IIæ q. XXIII. art. 2. la question de savoir s'il y a quelque chose d'infini dans la charité. Il répond affirmativement parce que, dit-il, il faut mesurer la puissance de la charité d'après la grandeur de l'agent qui la produit, c'est-à-dire, d'après la grandeur de Dieu. *Efficacia ejus (scil. charitatis) secundum Divinitatis naturam pensanda est, et in Deum resolvenda ut proximum et connaturale ejus principium.*

Goudin, à son tour, considère la grâce, non pas dans son principe, mais dans son terme. Ce terme c'est Dieu

à qui la grâce nous unit. Unis à Dieu par la connaissance et l'amour émanés de la grâce, nous communions aux perfections de l'Infini, comme le fer communie à la vertu du feu qui l'embrase, comme la matière à l'excellence de la forme qui la saisit. Cf. GOUDIN. *Tract. Theol.* T. II, q. IV, art. 4.

NOTE 10, *p.* 121.

Dans l'Incarnation, la personne du Verbe envahit la nature humaine et la sanctifie substantiellement. Cette sainteté se communique à l'âme et au corps du Christ. Rigoureusement Jésus n'avait pas besoin de la grâce actuelle pour être saint. On trouvera sur le rôle de la grâce d'union et de la grâce habituelle dans le Christ une doctrine simple et claire dans un livre qui vient de paraître : *Le Christ d'après saint Thomas par* le R. P. SCHWALM, Ch. n. Lethielleux. — Cf. *Revue Augustinienne*, 15 juin 1910.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

NOTE 1, *p.* 133.

Cette notion de la grâce suffisante me paraît très conforme à la doctrine de saint Thomas. La grâce actuelle suffisante est une impulsion que nous recevons de Dieu et qui produirait son effet si elle n'était entravée. La grâce habituelle qu'on peut appeler suffisante aussi longtemps qu'elle n'agit pas de fait, entraîne de soi une inclination à agir conformément aux intérêts du salut. « Suivant la théorie spéciale que j'étudie présentement, dit le P. Guillermin, *Revue Thomiste*, mars-avril 1903, p. 21, la grâce suffisante ne confère pas seulement à la volonté comme l'enseigne la théorie thomiste commune, une qualité surnaturelle, l'adaptant dans l'ordre potentiel et statique à l'acte salutaire : elle est une véritable prémotion physique actionnant la volonté et lui conférant l'impulsion dynamique à l'acte. »

NOTE 2, *p.* 135.

On ignore trop que Pascal, s'il s'efforça d'accabler les Molinistes, ne ménagea guère les thomistes. Il s'attaqua spécialement au P. Nicolaï qu'il raille dans la première et dans la seconde provinciale.

NOTE 3, *p.* 135.

« Non seulement ils tiennent, dit Pascal en parlant des Jansénistes, qu'on résiste effectivement à ces grâces faibles, qu'on appelle excitantes ou inefficaces, en n'exécutant pas le bien qu'elles nous inspirent, mais ils sont aussi fermes à soutenir contre Calvin le pouvoir que la volonté a de résister à la grâce efficace et victorieuse, qu'à défendre contre Molina le pouvoir de cette grâce sur la volonté, aussi jaloux de l'une de ces vérités que de l'autre. Ils ne savent que trop que l'homme par sa propre nature a toujours le pouvoir de pécher et de résister à la grâce, et que depuis sa corruption il porte un fond malheureux de concupiscence qui lui augmente infiniment ce pouvoir; mais que néanmoins, quand il plaît à Dieu de le toucher par sa miséricorde, il lui faut faire ce qu'il veut, et en la manière qu'il le veut, sans que cette infaillibilité de l'opération de Dieu, détruise en aucune sorte la liberté naturelle de l'homme, etc. », 18e *Provinciale*.

Guillaume Wendrock (Pierre Nicole) (*Dialogue pour servir d'éclaircissement à la XVIIIe lettre*) explique mieux encore la différence entre ce que nous pouvons et ce que nous ne pouvons pas, entre ce que nous pouvons et ce que nous faisons.

« Je vous prie seulement, de me faire la grâce de vous envoler par cette fenêtre et de vous élever en l'air.

Eh, me dit-il, êtes-vous raisonnable de me faire une pareille demande ? Pourquoi, repartis-je, ne vous la ferais-je pas, puisque vous venez de me promettre que vous m'accorderiez tout ce que je vous demanderais. Il est vrai, répondit-il, mais c'est tout ce qui est en mon pouvoir, et vous voyez bien que cela n'y est pas. J'en tombe d'accord, lui dis-je, mais si vous avez peur de voler et

de vous voir élevé dans les airs, au moins faites-moi le plaisir de vous jeter en bas par cette fenêtre... Vous ne sauriez répondre comme à l'autre demande que vous ne le pouvez pas. Il est certain, me dit-il, que je le puis : mais je ne le veux pas... Vous m'avez accordé en raillant, reprend Wendrock, ce que vous ne m'auriez jamais accordé autrement, étant aussi prévenu que vous l'êtes. Que vous ai-je accordé? reprit-il. Un pouvoir, lui répondis-je, qui a toujours été et qui sera jusqu'à la fin des siècles sans aucun effet. Car tout le monde a le pouvoir de s'arracher les yeux, même pour se divertir. Il n'y a personne qui ne reconnaisse qu'il le peut faire : et cependant, il n'y a personne qui le veuille, ni qui l'ait voulu, et personne ne le voudra jamais. J'ai donc un pouvoir qui ne passe jamais à l'acte, et une volonté à laquelle je ne résiste jamais. »

NOTE 4, *p.* 136.

Proposition de Jansénius : *Aliqua Dei præcepta hominibus justis volentibus et conantibus, secundum præsentes quas habent vires, sunt impossibilia* ; *deest quoque illis gratia quâ possibilia fiant.* Condamnée par Innocent X. Denzinger, 966.

En réalité les Jansénistes n'admettaient pas la distinction de la grâce suffisante et de la grâce efficace. Même leur *petite grâce*, qui ne nous permet point de résister à certaines tentations, garde pourtant l'efficacité qu'elle a reçue et produit sans faute les fruits que Dieu a voulu lui faire produire. *Gratia Christi*, disait Quesnel, *est gratia suprema, sine quâ confiteri Christum nunquam possumus, et cum quâ nunquam illum abnegamus. — Gratia est operatio manûs omnipotentis Dei quam nihil impedire potest aut retardare.* Condamnées par Clément XI. Denzinger, 1224-1225.

En réalité les Jansénistes suivirent et accentuèrent la doctrine de Gothescale, et marchèrent à la remorque de Calvin qui avait déjà écrit (Instit. Liv. III, ch. xiv n° 10). *Deus voluntatem movet non qualiter multis sæculis traditum est et creditum, ut nostræ posteà sit electionis motioni aut obtemperare aut refragari, sed illam efficiendo.*

NOTE 5, *p.* 146.

L'Église a prononcé sur cette question. Les erreurs que nous avons dénoncées plus haut sont la conséquence de ce principe : la race humaine, au moins depuis la chute, n'est pas appelée toute entière au salut, et le Christ ne s'est pas incarné, n'a pas souffert, n'est pas mort pour tous les hommes. Dans la multitude des âmes Dieu en a choisi quelques-unes qu'il sauve. Les autres, avant toute prévision de démérites, sont précipitées dans la perdition, vouées fatalement au crime, poussées au péché irrésistiblement, comme l'a dit Calvin. Innocent X réprouva la cinquième proposition de Jansénius : *Semipelagianum est dicere Christum pro omnibus omnino hominibus mortuum esse aut sanguinem fudisse.* Denzinger, 970.

Clément XI maintint que le Christ n'est pas seulement mort pour les prédestinés, qu'il ne donne pas sa grâce à eux seuls, et il condamna la proposition de Quesnel : *Omnes, quos Deus vult salvare per Christum, salvantur infallibiliter.* Denzinger, 1245. Cf. 1244. Alexandre VIII enseigna que la grâce n'est pas seulement accordée aux fidèles, mais encore aux infidèles. Il frappa le 24 août 1690 les partisans de Baïus et de Jansénius qui soutenaient les deux propositions suivantes : *Christus dedit semetipsam pro nobis oblationem Deo, non pro solis electis, sed pro omnibus et solis fidelibus.*

Pagani, judæi, hæretici aliique hujus generis, nullum omnino accipiunt a Jesu Christo influxum; adeoque recte inferes, in illis esse voluntatem nudam et inermem sine omni gratiâ sufficienti. Denzinger, 1161-1162.

NOTE 5 *bis*, *p.* 147.

Quelle que soit l'idée que l'on se forme de la grâce efficace, on est d'accord parmi les catholiques pour affirmer qu'à l'âme elle donne la victoire sur le mal, qu'elle triomphe des volontés les plus obstinées. Saint Augustin se plaisait à rappeler cette souveraineté de Dieu sur la liberté humaine. *Vide*, dit le P. Billot, S. J. (*De gratia Christi. Epilogus* p. 157) *quid in hac parte solius Dei pro-*

prium esse possit. Ipse est creator noster, creator nostrarum mentium, creator nostrarum voluntatum ; et præcise quia creator, non forinsecus tantum, sed intrinsecus etiam in nostris cordibus potens est operari. Quod si ipse quoque extrinsecus tantum operaretur, nec ipse sufficeret ad convertendum cor. Quid est enim extrinsecus operari ? Est facere quod humanus facit magister, cum instruit discipulos ; facere quod facit orator, cum auditores suos persuadere satagit : scilicet monstrare objectum cum rationibus volendi illud. Non est aperire mentem, non est impellere ex intimo voluntatem, præsertim in sensum oppositum propriæ ejus proclivitati. Unde, si bonum propositum sub rationibus illud volendi nequaquam appareat intra lineam inclinationis primæ, id est tendentiæ fundamentalis quam præsupponit et non immutat ille qui forinsecus tantum operatur, frustra quidem ille laborabit, frustra omnia persuasionis media exhibebit. Meliora forsitan videbo probaboque, deteriora sequar. Non delectat, sed sapit.

NOTE 6, *p.* 154.

Je transcris ici le passage de la *Concordia* où j'ai puisé le résumé de la doctrine de Molina : *Præexistente in Deo ante omnem liberum actum suæ voluntatis ratione ejus ordinis rerum, auxiliorum et circumstantiarum, quem ex sua parte elegit, necnon et infinitorum aliorum quæ suâ omnipotentiâ esse poterant ; prævidente item quid in unoquoque eorum pro libertate arbitrii creaturarum esse futurum ex hypothesi quod ipse cum ex suâ parte vellet eligere : Utique, neque quod Deus hunc potius ordinem elegerit quam alium, eumque executioni ex parte suâ mandare constituerit ; neque proinde, quod in Christo hos potius elegerit in vitam æternam quam alios ; neque item quod per Christum ea media eis conferre statuerit, per quæ prævidebat eos pro suâ libertate perventuros in vitam æternam : ulla datur causa, ratio, aut conditio sine qua non, ex parte usus liberi arbitrii ipsorum aut aliorum prævisi, ob quam illos prædestinaverit, voluerit ve illis ea media per quæ prævidebat perventuros illos in vitam æternam, aut cur potius hæc ipsa voluerit eis quam*

aliis, sed id totum in solam liberam ac misericordem voluntatem Dei est referendum, qui pro solo suo beneplacito id ita voluit. (*Concordia*, q. XXIII, art. 4-5. Disp. I. *Membrum* 11.)

NOTE 7, *p.* 154.

Bien que la grâce efficace des molinistes ne diffère point de la grâce suffisante, en tant que grâce, elle en diffère en tant que bienfait *ratione beneficii*, non en ce sens que la grâce suffisante ne soit pas un bienfait, mais en ce sens que la grâce efficace, descendue de la prédestination, de la volonté, de l'élection spéciale de Dieu jusqu'aux élus, l'emporte sur tous les autres dons surnaturels, *quatenùs efficax inter alia dona specialiter excellit*, dit le P. Billot (*loc. cit.*, p. 153) *utpote descendens a prædestinatione illa, a proposito illo, ab electione illa quâ quibusdam præparat Deus effusionem omnium divitiarum misericordiæ suæ.* Il est assez difficile de voir comment ces deux grâces, différentes si on les considère comme bienfaits, ne diffèrent pas si on les considère comme grâces.

NOTE 8, *p.* 155.

1. En ce qui concerne la science moyenne, les molinistes se heurtent à une difficulté dans l'ordre intellectuel analogue à celle que les thomistes rencontrent dans l'ordre volontaire. Les uns et les autres sont obligés d'en appeler à la transcendance de l'intelligence et de la volonté divines.

2. Les molinistes expliquent la science moyenne de différentes façons. Molina affirme que Dieu connaît les futurs contingents par la *supercompréhension* de leurs causes. D'autres prétendent que Dieu par sa science transcendante les saisit en eux-mêmes. Suarez enseigne que la vérité objective des futurs contingents dépend du décret futur, que Dieu connaît comme futur avant de l'avoir porté.

3. « Avouons-le sans détour, dit le P. Guillermin (*Revue thomiste*, mars 1902, p. 66), l'avantage du molinisme est de présenter sur notre responsabilité dans le péché

une explication en apparence très simple et qui dégage facilement la responsabilité de Dieu. Ce n'est pas, comme certains l'imaginent, que le molinisme ouvre plus abondamment les sources de la miséricorde et de la grâce divines et qu'il propose une grâce suffisante plus agissante. Non. C'est, au contraire, parce qu'il demande moins du côté de Dieu et qu'il laisse davantage à la part de l'homme. Quand Dieu a concouru à susciter en notre âme les connaissances et les impulsions indélibérées, il a fini sa tâche. A l'homme maintenant d'achever l'œuvre en ajoutant son consentement, comme aussi en ne l'ajoutant point, de rendre la grâce vaine et stérile. »

NOTE 9, *p.* 155.

J'ai supposé que saint Thomas était thomiste, comme Molina moliniste. Le second regarde bien son opinion comme lui étant personnelle. Les Carmes de Salamanque citent de lui (Tract XIV. Disp. VII. Dub I, 8) trois textes qui le prouvent. *Quæ si data, explanataque semper essent*, dit-il, en parlant de son idée à ce sujet, *forte nec Pelagiana hæresis fuisset exorta, nec Lutherani tam impudenter arbitrii nostri libertatem fuissent ausi negare obtendentes, cum divinâ gratia, præscientia, et prædestinatione cohærere non posse ; nec ex Augustini opinione concertationibusque cum Pelagionis tot fideles fuissent turbati, ad Pelagianosque defecissent.*

Neque dubito, dit-il ailleurs, *quin ab Augustino et cæteris Patribus unanimi consensu approbata fuisset hæc nostra de prædestinatione sententia, ratioque conciliandi libertatem arbitrii cum divinâ gratiâ, præscientiâ et prædestinatione, si eis proposita fuisset.*

Et encore : *Hæc nostra ratio conciliandi libertatem cum divinâ prædestinatione, a nemine, quem viderim, hucusque tradita est.*

NOTE 10, *p.* 156.

1° Les Thomistes tiennent que la grâce est efficace en agissant directement sur la volonté qu'elle meut infailliblement. C'est le système de la *prémotion physique*, lequel, considérant la grâce suffisante comme une puis-

sance, ne peut expliquer son passage à l'action que par une motion de Dieu qui prend le nom de grâce efficace.

2° Les Augustins tirent l'efficacité de la grâce de l'action infailliblement victorieuse de l'objet sur la volonté, ou d'une action morale. Saint Augustin dont ils s'autorisent parle plus souvent en effet de la causalité morale de Dieu dans les œuvres de la grâce efficace que de la causalité physique. Il connaît cependant la causalité physique et il l'admet.

3° Le Père Thomassin voit dans la multitude des secours la source de la grâce efficace.

4° Saint Thomas distingue soigneusement la motion morale de la motion physique, et il fait surtout consister dans la seconde l'efficacité de la grâce. *Utroque modo*, dit-il, *proprium est Dei movere voluntatem, sed maximé, secundo modo interius eam inclinando.* (Iª p. q. cv, art. 4).

NOTE 11, *p.* 159.

L'Église ne permet pas de dire que les molinistes sont pélagiens, ni que les Augustins versent dans le jansénisme, ni que les thomistes tombent dans le calvinisme. La grâce des molinistes en effet agit sur la volonté intérieure, et elle est distincte de la grâce pélagienne qui n'agit que du dehors. La délectation victorieuse et la motion morale des augustins sauvegardent la liberté, et elles diffèrent de la délectation victorieuse des jansénistes qui nécessite la volonté. La grâce efficace *ab intrinseco* des thomistes respecte la liberté; la liberté peut lui résister, tandis que d'après Calvin nous ne pouvons pas résister à la volonté efficace de Dieu.

Le pape Paul V défendit aux Dominicains et aux Jésuites de s'anathématiser réciproquement. *Verum ab eodem SS. Domino serio admodum vetitum est, in quæstione hâc pertractandâ ne quis partem suæ oppositam aut qualificaret, aut censurâ quâpiam notaret.* DENZINGER, 964.

Benoît XIV, dans une lettre au Grand Inquisiteur d'Espagne, datée de 1748 écrivit : « *Thomistæ traducuntur uti destructores humanæ libertatis et uti sec-*

tatores nedum Jansenii, sed etiam Calvini; sed cum ipsi objectis apprime satisfaciunt, nec eorum sententia fuerit unquam a sede Apostolica reprobata, in eâ Thomistæ impune versantur, nec fas est ulli superiori ecclesiastico in præsenti rerum statu eos a suâ sententiâ removere. Sectatores Molinæ et Suarezii a suis adversariis proscribuntur perinde ac si essent Pelagiani : Romani Pontifices de hoc Molinismo systemate usque adhuc judicium non tulerunt, et idcirco in ejus tuitione prosequuntur et prosequi possunt.... Augustiniani traducuntur tanquam sectatores Baii et Jansenii ... cumque eorum sententia usque adhuc a sede Apostolicâ damnata non sit, nemo est qui non videat a nullo prætendi posse ut a suâ sententiâ discedant. »

CINQUIÈME CONFÉRENCE

NOTE 1, *p.* 177.

Les luthériens et les calvinistes n'admettent point, à proprement parler, la rémission des péchés. Dans le coupable rien n'est changé. Le Christ et Dieu nous imputent leur justice, ils couvrent nos péchés, ils ne les effacent pas. Point d'infusion de grâce en nous, point d'affranchissement du mal par conséquent, mais une sorte d'absolution extérieure qui laisse le criminel dans le même état. Cette justification est « une action de Dieu comme juge, par laquelle étant satisfait de l'oblation volontaire de Jésus-Christ, il prononce en notre faveur, et déclare qu'il ne poursuivra pas la vengeance des crimes dont nous étions convaincus. »

« De là, il s'ensuit que la justification ainsi exposée ne changeant point l'âme du pécheur, elle n'a rien de plus excellent que ce que nous voyons pratiquer dans les tribunaux de justice. Ainsi Dumoulins dit, au lieu allégué, que « justifier, c'est déclarer juste, en même sens qu'un homme accusé d'un crime est renvoyé absous et jus-

tifié ». Bossuet. *Réfutation du catéchisme du sieur Ferry.* Ch. III.

Il s'ensuit que l'homme juste aux yeux de Dieu est injuste en réalité; car il reste en vérité esclave du péché qui constitue l'injustice; que Dieu se trompe en déclarant justes des êtres injustes; qu'il prend pour amis ses ennemis; que le Christ n'est point l'agneau qui efface les péchés du monde; qu'il a menti quand il a dit à ses apôtres : « Vous êtes purs. »

Le texte de saint Paul sur lequel Luther prétendait étayer sa doctrine (*Rom.*), I, 17) est ainsi conçu : *Justitia enim Dei in eo revelatur ex fide in fidem.* Le P. Denifle a eu la patience de consulter soixante-dix interprètes de ce passage, interprètes qui ont vécu du IV^e^ au XVI^e^ siècle. Tous l'ont commenté dans le sens catholique et entendu de la justice par laquelle Dieu nous fait justes, et non de celle par laquelle il est lui-même juste. Cf. Cristiani : (*Luther et le Luthéranisme*, 3^e^ édit.) p. 53.) Luther reconnaissait lui même la vérité de cette affirmation et il écrivait : *Oderam enim vocabulum istud « Justitia Dei », quod usu et consuetudine « omnium » doctorum doctus eram philosophice intelligere de justitiâ, ut vocant formali seu activâ, « quâ Deus est justus », et peccatores injustosque punit. Ibid.*

NOTE 2, *p.* 178.

La puissance *absolue* de Dieu pourrait-elle concilier dans la même âme la justice et le péché? Les scotistes et Suarez ne croient pas absolument incompatibles l'état de péché et l'état de grâce; mais les théologiens rejettent généralement leur opinion pour suivre celle que nous avons adoptée et pour les raisons que nous avons expliquées.

NOTE 3, *p.* 180.

La justice positive dont nous avons parlé nous attache à tous les biens dignes d'être recherchés et aimés, nous y attache dans la mesure où ils méritent attention. Et comme Dieu, considéré en lui-même ou par rapport à nous, est la vérité suprême, le bonheur parfait, la réalité

souverainement aimable, celui à qui tout est dû parce que nous tenons tout de Lui, nous sommes justes lorsque nous lui rendons les hommages d'intelligence et de cœur qu'il exige et qu'il a le droit d'exiger. Cette justice, effet de la grâce, est surnaturelle, elle nous fait partager la perfection morale propre à Dieu, dans la mesure même où la grâce nous fait partager la nature éternelle.

NOTE 4, *p.* 183.

L'homme doit se préparer et concourir à l'œuvre de justification. Ici encore la doctrine catholique nous relève à nos propres yeux, nous demande de nous convertir en suivant librement les impulsions de la grâce et en apportant à Dieu notre coopération.

La grâce ne nous meut pas mécaniquement, elle nous meut conformément à notre nature. Or il est naturel à l'homme, dit saint Thomas, de se mouvoir sous l'action de Dieu et de se mouvoir librement. C'est pourquoi dans tous les actes qui préparent la justification, actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition, l'homme a une part. Il n'est pas le cadavre imaginé par les luthériens et les calvinistes, mais un agent qui dispose de lui-même. Cf. S. Th. Iª IIæ, q. cxiii, art. 3; Iª q. lxii et xcv ; IIIª, q. vii.

NOTE 5, *p.* 186.

Le modernisme se contenterait facilement d'une foi qui, sans dogme précis, s'attacherait à un vague idéal, d'aspirations confuses cherchant leur satisfaction dans un bien mal défini, d'un sentiment de confiance dans la miséricorde du Père.

Il suit, en réalité, les voies des luthériens et des calvanistes. Ceux-ci, en effet, distinguaient la foi *historique*, la foi qui *fait des miracles*, la foi *aux promesses*. La première croit tout ce qui a été révélé par Dieu, la seconde que rien n'est impossible à Dieu, la troisième nous persuade que Dieu nous remettra nos péchés. Cette troisième seule justifie l'homme. C'est un sentiment du cœur plus qu'une qualité de l'esprit. « Luther, écrit M. Cristiani en puisant ses idées au livre du P. Denifle

sur *Luther et le Luthéranisme*, réfléchit sur la rémission des péchés et il découvre soudain une chose merveilleuse et ignorée depuis le Christ : *la miséricorde divine*. Dieu, qui lui était apparu jusque-là avec le visage d'un juge terrible pour le pécheur, prit alors pour lui l'apparence d'un protecteur aimant. »

« Les auteurs protestants, surtout depuis que Schleiermacher a révolutionné leur théologie en y introduisant la flamme ardente du sentiment, célèbrent cette découverte de Luther avec un lyrisme qui déborde et qui les enivre. »

« La foi vivante en Dieu, qui crie par le Christ à la pauvre âme : *salus tua ego sum* ! l'abandon plein de sécurité en cette pensée que Dieu est l'être auquel on peut se confier... *tel fut le message de Luther à la Chrétienté.* » (p. 34).

Ce dernier mot est d'Harnack. Il faut avouer qu'il est singulier, car, depuis le commencement du monde, tous les adorateurs du vrai Dieu avaient connu ce sentiment et tous les messagers du Ciel l'avaient prêché.

Beaucoup de protestants croyaient à la valeur de la contrition et de la charité, mais ils considéraient ces actes comme des signes de la justification et non comme des dispositions à la recevoir.

Dans le catholicisme, la foi qui justifie nous fait croire et à la miséricorde de Dieu et à sa justice, et à toutes les vérités qui nous ont été révélées d'en haut. A mesure qu'on les connaît, on est tenu de les accepter.

NOTE 6, *p.* 188.

La foi, ou plutôt la confiance en Dieu suffit à la justification d'après les protestants.

Toute la théologie de Luther sort de ce principe qui en est l'âme, comme l'a prouvé Mœhler (Cf. *Cristiani*, p. 25). Dès 1515 Luther enseigne que « la loi est déjà accomplie, à savoir par le Christ, en sorte qu'il n'est pas nécessaire de l'accomplir désormais, mais qu'il suffit de s'attacher par la foi à celui qui l'a accomplie et de se rendre semblable à lui, parce que Christ est notre justice, notre sanctification et notre salut. » (*Ibid.* p. 60). Cependant le chef de la Réforme n'est pas toujours d'accord avec lui-

même. D'abord, il avoue qu'il arrive difficilement à comprendre sa propre pensée : « Nous sommes justifiés par la grâce et sans les œuvres... Cela dépasse trop la force de conception du cœur humain, ainsi que de toute intelligence et de tout langage de la terre. » *Ibid.* p. 90).

Ensuite il ose dire : *fortiter pecca, sed fortius crede... Peccandum est quamdiu sumus.* » « Si l'on pouvait commettre l'adultère en croyant que l'on est justifié, ce ne serait pas un obstacle à la présence de la grâce en nous... Même si l'on pèche évidemment, il faut croire que Dieu n'y prend pas garde et cela suffit. » *Ibid.* p 80. Mais, à d'autres moments, il soutient que « les bonnes œuvres sont dignes de grandes louanges, qu'elles sont nécessaires et qu'elles méritent des récompenses. » *Ibid.* p. 85. Les bonnes œuvres doivent suivre la foi, dit-il encore; ou plutôt elles ne *doivent* pas la suivre, elles la suivent d'elles-mêmes; de même qu'un bon arbre ne *doit* pas produire de bons fruits, mais les produit de lui-même. » *Ibid.* p. 86. Dès lors on ne voit plus bien comment la foi et la justification peuvent se séparer des bonnes œuvres, et être compatibles avec le mal.

Bossuet oppose à cette hérésie la saine doctrine de saint Paul et du concile de Trente. « Le concile de Trente enseigne que « nous sommes dits justifiés par la foi, parce que la foi est le commencement du salut, le fondement et la racine de toute justification ». Il dit qu'elle est le commencement parce que Dieu voulant nous sauver, nous propose premièrement celui qui nous sauve, c'est-à-dire son Fils unique. Elle est ensuite le fondement, parce quelle soutient par sa fermeté ce grand édifice de la justification du pécheur qui n'est appuyé que sur elle Enfin elle est aussi la racine parce qu'elle répand sa vertu partout, et qu'elle est comme le principe et la source de tous les autres dons qui nous justifient. Ainsi toute notre créance est comprise en cette seule proposition qui est tirée de saint Augustin, que nous sommes dits justifiés par la foi, parce que plusieurs choses étant nécessaires pour la justification du pécheur, la foi est posée la première, afin de nous impétrer tout le reste, etc. etc ». *Réfutation du catéchisme du sieur Paul Ferry.* Ch. VIII.

On peut ajouter que la justice étant la soumission totale de l'âme à Dieu, la foi commence la justice car elle soumet à Dieu, l'intelligence, *subjugatur intellectus Deo ;* elle soumet même en partie la volonté puisqu'elle contient un amour imparfait, mais elle ne soumet pas l'homme tout entier, et c'est pourquoi elle ne suffit pas à justifier pleinement.

NOTE 7, *p.* 190.

Le concile de Trente (VI^e^ session, ch. IV) énumère les actes qui préparent la justification. Nous soulignons les mots qui désignent ces actes. Voici les paroles du Concile : « Or les adultes se disposent à la justification : premièrement, lorsque, excités et aidés par la grâce de Dieu, concevant la *Foi* par l'oreille, ils se portent librement vers Dieu, croyant et tenant pour véritables les choses qui ont été promises, et ce point sur tous les autres que le pécheur est justifié de Dieu par sa grâce, par la Rédemption acquise par Jésus-Christ : ensuite, lorsque se connaissant eux-mêmes pécheurs, et puis passant de la *crainte* de la justice de Dieu, qui d'abord a été utile pour les ébranler, jusqu'à la considération de la miséricorde de Dieu, ils s'élèvent à l'*espérance,* se confiant que Dieu leur sera propice pour l'amour de Jésus-Christ, et ils commencent à l'*aimer* lui-même comme la source de toute justification, et, pour cela, ils s'émeuvent contre le péché par une certaine haine et détestation, c'est-à-dire cette *Pénitence* qui doit précéder le Baptême : enfin lorsqu'ils prennent la résolution de recevoir le Baptême, de commencer *une nouvelle vie* et de garder les commandements de Dieu. »

NOTE 8, *p.* 191.

Les Théologiens distinguent trois sortes de craintes : la crainte servile, la crainte initiale, la crainte filiale. La première a pour objet la peine, la seconde entraîne déjà une certaine aversion de la faute, la troisième considère par-dessus tout la faute et l'offense faite à la majesté du Père. La première prépare la seconde qui conduit à la troisième. Cf. Saint Thomas II^a^ II^æ^ q. XIX, art. 2 et 4.

Remarquons que l'enseignement du concile de Trente paraît emprunté *ad litteram*, comme disent les Salmanticenses, à saint Thomas, III^a, q. LXXXV, art. 5. *Alio modo*, dit le Docteur angélique, *possumus loqui de pœnitentiâ quantum ad actus quibus Deo operanti in pœnitentiâ cooperamur; quorum actuum primum principium est Dei operatio convertentis cor,... secundus actus est motus fidei, tertius actus est motus timoris servilis, quo quis timore suppliciorum a peccatis retrahitur, quartus actus est motus spei, quo quis sub spe veniæ consequendæ assumit propositum emendandi; quintus actus est motus charitatis, vel quo alieni peccatum displicet secundum seipsum, et non jam propter supplicia; sextus actus est motus timoris filialis, quo propter reverentiam Dei aliquis emendam Deo voluntarius offert.*

NOTE 9, *p.* 195.

Cette question appartient au traité de l'espérance, où l'on montre que celui qui espère cherche légitimement son bien propre pourvu qu'il fasse Dieu la fin dernière de son bonheur et de sa personne.

SIXIÈME CONFÉRENCE

NOTE 1, *p.* 209.

Dans la I^a II^æ, q. CXIV, art. 1^er, saint Thomas enseigne qu'il ne peut y avoir de mérite, dans le sens rigoureux du mot, de l'homme considéré en lui-même, à Dieu, car le mérite suppose entre celui qui agit et celui qui récompense une égalité impossible entre l'homme et Dieu. *Manifestum est*, dit le Docteur angélique, *quod inter Deum et hominem est maxima inæqualitas (in infinitum enim distant)*. D'où le saint Docteur conclut : *Totum quod est hominis bonum, est a Deo, unde non potest hominis a Deo esse justitia secundum absolutam æqualitatem, sed secundum pro-*

portionem quamdam, in quantum uterque operatur secundum modum suum.

Le cardinal Cajetan, dans son commentaire sur cet article, remarque que saint Thomas parle de l'homme en tant que tel, abstraction faite des états par lesquels il peut passer. C'est de cet homme que l'ange de l'école affirme sa conclusion. L'homme ainsi considéré ne peut mériter auprès de Dieu dans le sens absolu du mot, parce que le mérite entendu rigoureusement ne suppose pas que l'on a reçu, de celui qui récompense, le principe destiné à nous faire agir d'une manière méritoire. Or la grâce, premier principe de notre mérite, est un don gratuit de Dieu, et ses fruits appartiennent à Dieu, comme nous l'avons dit plus loin dans la conférence; mais supposées la grâce et la promesse de Dieu, nous pouvons mériter.

NOTE 2, *p.* 209.

Les protestants, refusant d'admettre que l'homme tombé puisse être justifié intérieurement par une justice formelle, refusent en même temps d'admettre que nos œuvres soient auprès de Dieu méritoires de la vie éternelle.

Le concile de Trente les a condamnés en ces termes (sess. VI, Can. 32): « Si quelqu'un dit que les bonnes œuvres d'un homme justifié sont tellement les dons de Dieu, qu'elles ne soient pas aussi les mérites de cet homme justifié, ou que par ces bonnes œuvres qu'il fait par le secours de la grâce de Dieu et par le mérite de Jésus-Christ, dont il est un membre vivant, il ne mérite pas véritablement une augmentation de grâce, la vie éternelle, et la possession de cette même vie, pourvu qu'il meure en grâce, et même aussi une augmentation de gloire, qu'il soit anathème. »

NOTE 3, *p.* 212.

Les théologiens, rejetant la doctrine du jansénisme, se demandent: 1° si un acte demi libre est méritoire; 2° si la liberté de contradiction suffit pour mériter; 3° si un

acte accompli par crainte est digne d'une récompense; 4° si l'acte commandé par un précepte peut être méritoire.

Quant au premier point, on est généralement d'accord que l'acte pleinement méritoire de la vie éternelle doit être pleinement libre, comme l'acte coupable doit être pleinement délibéré pour être grave et nous rendre passibles de la damnation éternelle. On peut donc tout au plus concéder qu'un acte bon en lui-même, mais à moitié délibéré, méritera une récompense temporelle. On affirme communément aussi que la liberté de contradiction — liberté qui laisse la faculté d'agir ou de ne pas agir — suffit pour que l'on puisse mériter : la liberté de contradiction, en effet, entraine, en quiconque l'exerce, la pleine possession de soi. De plus, le Christ a mérité, et il n'avait pas la liberté de contrariété qui suppose la faculté de faire le bien et le mal.

Les actes accomplis sous l'empire de la crainte sont méritoires pourvu qu'ils n'enlèvent pas la liberté substantielle, et que l'on garde la possibilité de les faire ou de ne pas les faire.

Enfin les œuvres rendues obligatoires par un précepte sont méritoires parce qu'elles restent libres *simpliciter*. Les docteurs sont encore à peu près unanimes sur ce point. Suarez appelle *erronée* l'opinion opposée. L'Écriture est, en effet, pleine de promesses pour ceux qui observeront les commandements.

NOTE 4, p. 224.

Ces raisons ont cours dans les choses humaines. Nous sommes reconnaissants à ceux qui sont heureux de nous voir grands, qui seraient disposés à se dévouer pour nous procurer les biens que nous possédons, si nous ne les possédions pas. Nous en voulons, au contraire, à ceux qui par le désir nous ravissent, et de fait, s'ils le pouvaient, nous raviraient nos biens.

Saint Thomas (*loco cit. ad* 2um) mentionne notre seconde raison. « *Deus, ex bonis nostris, non quærit utilitatem, sed gloriam, id est manifestationem suæ bonitatis, quod etiam ex suis operibus quærit. Ex hoc autem quod eum colimus, nihil ei accrescit, sed nobis, et ideo*

meremur aliquid a Deo, non quasi ex nostris operibus aliquid ei accrescat, sed in quantum propter ejus gloriam operamur. »

NOTE 5, *p.* 227.

Les auteurs conviennent tous de la nécessité de la charité dans les œuvres méritoires, mais ils se divisent quand il s'agit de déterminer le genre d'influence que cette vertu royale doit exercer sur nos actes pour les rendre méritoires de la vie éternelle. J'ai dit méritoires de la vie éternelle, car les manifestations des vertus autres que la charité étant bonnes méritent à coup sûr certaines récompenses secondaires et accidentelles.

Pour les uns, il suffit que l'on soit en état de grâce et, par suite, en possession de la charité, compagne de la grâce, pour mériter par toutes les bonnes actions que l'on fait. L'agent n'a pas besoin d'agir par motif de charité. L'école thomiste exige que non seulement les actes méritoires procèdent d'un sujet possédant la charité; mais encore qu'ils soient commandés par cette vertu. Elle n'exige pas cependant que chaque acte pour être méritoire soit expressément commandé par la charité, elle se contente de ce qu'elle appelle *l'influx virtuel*. La charité exerce un influx virtuel sur nos actions quand nous sommes dans l'intention de faire toutes nos œuvres par amour de Dieu et pour sa gloire. Suffit-il à un moment de sa vie, au moment de sa conversion, par exemple, de formuler l'intention générale d'agir par amour de Dieu? — Beaucoup de thomistes le croient. Pratiquement, il faut recommander aux fidèles de renouveler de temps en temps leur résolution de vivre pour Dieu. Les actes de charité, que nous récitons dans nos prières du matin et du soir, sont un excellent moyen de répondre à ce conseil.

NOTE 6, *p.* 236.

Le mérite de *condigno* est celui dant la valeur égale à la récompense. Il relève de la justice, Dieu doit le récompenser. Le mérite de *congruo* suppose une œuvre qui, sans égaler par son excellence la récompense, présente

cependant avec celle-ci quelque proportion. Dès lors il convient que Dieu, sans y être rigoureusement tenu, ne la laisse pas sans rémunération.

On peut mériter pour soi de *condigno ;* pour les autres on ne peut mériter que de *congruo*. On peut mériter pour soi de *condigno*, quand on est justifié : 1° la vie éternelle, 2° l'augmentation de la grâce et de la gloire, 3° les biens temporels dans la mesure où ils sont utiles au triomphe des vertus dont l'exercice conduit à la vie éternelle. Le juste ne peut mériter de *condigno* la persévérance *finale* Peut-il la mériter de *congruo?* Les docteurs répondent généralement d'une manière négative, en rappelant que la persévérance *finale* est un don spécial et gratuit, et que le mérite de *congruo* strictement entendu confère un certain droit à la récompense. Ils concèdent cependant que l'on peut mériter de *congruo* ce don spécial, pourvu que l'on entende le mérite de *congruo* dans un sens large. Lorsque, par exemple, un juste demande continuellement de persévérer dans le bien, il est convenable, dans une certaine mesure, que Dieu l'exauce.

Le juste peut-il mériter d'avance son relèvement dans le cas où il tomberait gravement? Non, d'aucune manière.

TABLE DES MATIÈRES

LETTRE DE SON EMINENCE LE CARDINAL MERRY DEL VAL, SECRÉTAIRE D'ÉTAT, A L'AUTEUR. 5-6

PREMIÈRE CONFÉRENCE

DE LA NÉCESSITÉ DE LA GRACE DANS LA VIE INTELLECTUELLE DE L'HUMANITÉ

La loi est le premier moyen choisi par Dieu pour nous sauver, la grâce est le second. Impuissance de la loi sans la grâce. Rôle de la grâce dans le plan de la Providence. Efforts de la société chrétienne pour provoquer dans les consciences l'éclosion de la grâce, en faciliter l'épanouissement, en assurer la fécondité. Intérêt passionné que la science catholique porte à la question de la grâce. Hostilité que le surnaturel dont la grâce est le principe, rencontre de notre temps. Le laïcisme. Nécessité d'opposer à ses négations la doctrine de l'Église dans sa pureté, dans sa précision, dans son intégrité. 13-16

La loi nous impose deux sortes de vérités : des vérités surnaturelles, des vérités naturelles. A ces deux foyers, l'humanité puise la substance de sa vie intellectuelle. Premier problème : Pouvons-nous connaître ces deux sortes de vérités sans le secours spécial de Dieu qui s'appelle la grâce?. . 16

I

Non seulement la connaissance de Dieu tel qu'il est en lui-même et la connaissance du Christ sont nécessaires à quiconque veut se sauver, mais la sagesse humaine y trouve son dernier mot.

Un trait de la vie de saint François prouve que le moindre écho du bonheur divin nous enivre au delà de toutes les joies terrestres; de même, le plus pâle rayon de la vérité incréée éclaire notre raison plus que toutes les autres visions. Témoignage des grands philosophes. 17-20

Sans la grâce l'esprit humain ne peut pénétrer dans le domaine intellectuel réservé à l'Esprit-Saint. 20

1. La grâce extérieure de la Révélation est nécessaire à quiconque veut connaître la vie intérieure de Dieu et le mystère du Christ.

a) Sur le mystère de Dieu, illusion du rationalisme, erreur du sentimentalisme contemporain, aveux des sages. Personne n'a vu Dieu en lui-même, personne ne le verra. Pourquoi? Personne donc ne le connaîtra en lui-même, s'il ne se révèle à nous. p. 21-22 *b*) De même le mystère du Christ nous restera inaccessible, si le Christ lui-même ne nous dit pas ce qu'il est : la raison nous montrera en lui un prophète, un thaumaturge, un saint, elle n'y découvrira pas le Fils de Dieu. C'est une révélation qui apprend à Pierre ce qu'est son Maître. 22-23

2. Pour que l'homme donne son assentiment à ce double mystère de vérité, la grâce extérieure de la Révélation ne suffira pas, deux autres grâces intérieures seront requises : l'une pour l'intelligence, l'autre pour la volonté.

a) Pélage se trompait quand il enseignait que la Révélation extérieure une fois reçue, l'homme pouvait adhérer à la vérité surnaturelle. Certaines écoles allemandes du XIX^e^ siècle tombent dans la même erreur. Ce que peut la raison par ses propres forces en face de la Révélation. Elle ne peut pas, sans un surcroît de lumière, atteindre à l'intérieur l'objet de la Révélation, parce que cet objet est situé hors de son champ de vision. 24-26

b) Pourquoi faut-il de plus qu'une grâce touche la volonté et que la volonté ainsi touchée agisse sur l'intelligence et commande son assentiment? Parce que l'objet de la Révélation restant obscur ne suffit pas à entraîner l'intelligence. Il est nécessaire que la bonté de cet objet séduise le cœur, que le cœur séduit pèse sur l'intelligence et l'oblige à donner son assentiment. Or le cœur ne se laissera pas séduire, s'il n'est ému et dilaté par la grâce de Dieu. Exemple de ce phénomène surnaturel dans l'histoire de Lydie. 26-29

II

L'individu est-il capable de connaître sans la grâce les vérités qui sont dans l'ordre naturel les fondements de la morale purement humaine et le meilleur patrimoine de l'esprit?

Ce que peut la raison dans cette sphère. Deux excès également condamnables entre lesquels oscille la philosophie. Certaines écoles prétendent que dans son domaine la raison individuelle ne peut rien. D'autres soutiennent qu'elle peut tout. p. 29-31. Réfutation de cette double erreur : *a) En droit*, la raison individuelle peut connaître certaines vérités naturelles, malgré sa faiblesse, malgré la déchéance originelle. *En fait* l'homme par ses seules forces s'est élevé à la science, et sa science s'est élevée aux plus hautes notions de la métaphysique et de la morale naturelle. La multitude même que la grâce n'a point visitée, ne vit pas dans une ignorance absolue. Grandeur de la science dont on réunit les fragments dispersés. 32-35

b Impuissance de l'individu à connaître par lui-même *toutes* les vérités naturelles indispensables. Détresse de la multitude. Rôle insuffisant de l'école et du maître d'école. Pourquoi la Révélation est nécessaire à la multitude? Parce que l'esprit de la multitude est *borné*, *paresseux*, emporté par les *passions*, absorbé par les *soucis* de la vie matérielle. Pourquoi la grâce intérieure est aussi nécessaire à la multitude? Parce que l'intelligence et le cœur de la multitude ont besoin d'être guéris de leurs infirmités pour adhérer à la vérité, p. 36-41. Ces mêmes grâces, bien que dans une moins grande mesure, sont indispensables aux sages et aux savants, car sans leur secours : les savants, pris individuellement, ne découvrent qu'une vérité *incomplète* et *mutilée*; ils la possèdent *trop tard* pour en faire la règle de leur vie; ils ne l'obtiennent que *mélangée*; ils ne la connaissent qu'*incertaine*. . . 42-45

Conclusion : Misère de l'homme et de la société qui ne connaissent pas les vérités les plus nécessaires à l'illumination de la vie intellectuelle et à la conduite de la vie morale. La grâce extérieure et intérieure, seule capable de graver ces notions fondamentales dans les consciences, est l'agent le plus puissant et le plus indispensable dans la vie de l'esprit humain. 45-46

DEUXIÈME CONFÉRENCE

DE LA NÉCESSITÉ DE LA GRACE DANS LA VIE MORALE DE L'HUMANITÉ

La loi nous impose des vérités, elle nous dicte aussi des devoirs. Il est difficile de voir juste, il est encore plus difficile de bien faire. 1° Seule la grâce nous permet de rester fidèles à la parfaite honnêteté exigée par la loi naturelle. 2° Seule la grâce nous élève à la sainteté surhumaine que nous prescrit la loi divine. 53-54

I

En quoi consiste la parfaite honnêteté ? Insuffisance de l'honnêteté telle que la conçoit le vulgaire. L'honnêteté naturelle prétend que nous obéissions parfaitement à notre raison. 54-55

1° Notre raison nous commande d'abord d'aimer par-dessus toutes choses, Dieu comme auteur de la nature, et cela nous est impossible sans la grâce. 55

a) La raison nous commande d'aimer Dieu par-dessus toutes choses. Témoignage des peuples, des législateurs, des philosophes. Celui qui n'aime pas Dieu outrage au suprême degré la raison. 56

b) Cet amour est impossible sans la grâce. Preuve par les faits. Imperfection de l'amour que nous accordons à Dieu. Preuve par le raisonnement. Ce que nous aimons le plus difficilement est ce que nous devons le plus aimer. Même à l'état normal l'âme humaine a de la peine à aimer Dieu, qui est le dernier terme de son effort et qu'elle risque de manquer. Cet amour est encore plus difficile et même impossible parce que, après le péché originel, nous ne sommes plus à l'état normal. 57-61

c) Il est nécessaire que Dieu nous attire, et cela c'est nous faire grâce. Il est nécessaire que l'homme change de dispositions à l'égard de Dieu. Mais les êtres mutilés ne sont réparés que par l'agent qui les a formés. La Cène de Léonard de Vinci, texte de Claude Bernard. En conséquence Dieu seul peut guérir notre cœur de ses infirmités et lui rendre sa puissance normale. 61-62

2° La loi naturelle nous ordonne ensuite de pratiquer toutes les vertus exigées par l'amour et par l'honnêteté dont nous avons parlé.

a) Nécessité de la grâce dans cette seconde sphère. L'homme peut, par ses seules forces, pratiquer quelques vertus. Erreur de Luther à ce sujet. Il ne peut pas les pratiquer toutes, erreur de Pélage. 63-66

b) Pourquoi l'homme ne peut pas, sans la grâce, pratiquer toutes les vertus : à cause du dualisme qui existe en nous à cause de la tyrannie exercée, depuis le péché originel, par les sens sur la raison. 67-68

3° L'honnêteté exige enfin que nous aimions Dieu et que nous soyons vertueux jusqu'à la mort. L'homme essentiellement mobile changera, son amour et ses vertus se démentiront, s'il n'est pas continuellement soutenu par la grâce de celui qui ne change pas : Dieu. 69-70

II

La loi divine exige du chrétien une perfection surhumaine et transcendante que nous appelons la sainteté : sainteté commune à laquelle nous sommes tous appelés, sainteté privilégiée qui est propre à quelques-uns

1° La sainteté commune demande que nous donnions à Dieu, un amour : *a) surnaturel* : la charité. Dieu ne nous aime pas seulement comme un ouvrier aime son œuvre, il a voulu nous aimer comme ses amis et comme ses enfants. Il réclame de nous un amour proportionné à celui qu'il nous donne. Or l'homme ne peut qu'aimer humainement, pour aimer divinement il a besoin que son cœur soit élevé au-dessus de lui-même et transfiguré... Dieu seul opère cette transfiguration par la grâce. Trait de la vie de Sainte-Catherine de Sienne, ... 71-75

b) La sainteté exige un amour total, c'est-à-dire un amour qui surnaturalise toutes les vertus morales et nous consacre complètement au Dieu de la foi. L'organisme moral a besoin à son tour d'être enchanté pour monter au diapason de la charité. Cette exaltation de tout l'organisme est un effet de la grâce. 75-76

c) La sainteté exige un amour qui nous tienne à la *disposition*, à la *merci* de Dieu. Seule, la grâce nous communiquera

cette souplesse et cette docilité en nous conférant les dons du Saint-Esprit 77-78

d) La sainteté exige la *persévérance* dans cet amour *surnaturel, total, docile.* L'homme, si fragile dans l'ordre naturel, l'est encore bien plus dans l'ordre surnaturel : il ne s'y maintiendra pas sans un secours continuel de Dieu. . . 78-79

2° La sainteté privilégiée ne s'explique que par une grâce de choix.

a) Caractère extraordinaire de la vertu des saints. Puissance et fécondité merveilleuses de leurs œuvres. Grandeur unique de la Sainte-Vierge. 80-81

b) Cette perfection n'a point son principe dans le tempérament, ni dans l'éducation, ni dans un milieu spécial. Les élus de Dieu attribuent tous leur sainteté à l'influence d'une grâce de choix. La Sainte-Vierge proclame la même vérité. . 82-83

Résumé des deux premières conférences. La loi nous demande d'être honnêtes. La grâce seule nous fait connaître toutes les vérités et pratiquer toutes les vertus nécessaires à quiconque veut être pleinement honnête.

La loi nous demande d'être saints, c'est-à-dire de nous élever à une perfection supérieure. La grâce nous donne seule la faculté d'atteindre les vérités qui éclairent ce domaine et de pratiquer les vertus qui y sont exigées. La grâce est donc dans la vie de l'intelligence et dans la vie de la volonté le promoteur le plus puissant et l'agent le plus infaillible. . . . 83-85

TROISIÈME CONFÉRENCE

DE L'ESSENCE DE LA GRACE

Excellence de la grâce. Impuissance de la philosophie à déterminer l'excellence de la grâce. Réserve de la foi qui se borne à nous faire entendre à ce sujet ce qu'il nous importe d'en connaître dans cette vie. La connaissance parfaite du don de Dieu est le privilège des élus.

En attendant, les clairs-obscurs de la Révélation suffisent à nous montrer que, considérée en elle-même, la grâce est sur la terre la plus auguste de toutes les réalités, parce que d'abord elle est d'ordre surnaturel, parce qu'ensuite elle nous fait partager la vie intime de Dieu. 93-94

I

Sens divers du mot grâce dans la doctrine catholique. Il s'agit presque uniquement ici, de la grâce personnelle qui nous rend agréables à Dieu.

Cette grâce est une réalité, non une chimère, une réalité qui ajoute à notre valeur. Arguments qui prouvent la réalité de la grâce. Erreur des protestants.

La grâce est sur la terre la plus auguste des réalités. Témoignages de Notre Seigneur, de saint Paul, de saint Thomas, de Pascal 94-97

Première raison de cette affirmation : la grâce est *surnaturelle* par son *terme*, par son *essence*, par son *origine*.

1. *Surnaturelle par son terme.* Quels que soient ses différents aspects, la grâce, par tous ses efforts, tend à la béatitude suprême. 98

a) La grâce *sociale* cherche la sanctification des autres. . 98

b) La grâce *individuelle*, sous sa forme *actuelle*, nous excite, quand nous sommes coupables, à rompre avec le mal, obstacle à notre félicité; à croire en Dieu, à espérer en lui, à l'aimer, à nous attacher à Dieu, objet de notre félicité; quand nous sommes justes, à exercer toutes les vertus qui nous inspirent de servir Dieu. Sous sa forme *habituelle* et permanente, elle nous unit à Dieu par le fonds de notre être, par l'essence de notre âme, par toutes nos facultés. . . . . 99-102.

2. *Surnaturelle par son essence.* *a*) Les actes émanés de l'âme soumise à l'influence de la grâce, manqueraient leur objet s'ils ne lui étaient proportionnés, p. 102. *b*) La supériorité de l'acte suppose la supériorité de la puissance, p. 103. *c*) Pour que l'acte soit pleinement vital, il faut qu'il procède d'une substance élevée au moins au même degré de perfection que lui 103

3. *Surnaturelle par son origine.* *a*) La grâce doit sa naissance à une cause extérieure distincte de nous. Impuissance de l'homme à produire la grâce. L'autonomie absolue qui repousse les « applications du dehors », est inconciliable avec la grâce qui nous met dans la dépendance d'un être différent de nous. La cause première de la grâce est extérieure au monde fini. Les créatures peuvent servir de canal à la grâce, elles n'en sont point la source. Dieu seul en est le principe. Comment Dieu est intérieur et extérieur à l'homme, p. 104-107.

b) L'effusion de la grâce n'est provoquée ni par notre besoin de béatitude, ni par les aspirations qui en nous ont survécu à la chute originelle, ni par les bonnes œuvres issues de l'effort naturel, p. 107-108. *c*) En quel sens dit-on que l'homme est capable de la grâce ? En ce sens que l'homme est susceptible de recevoir la grâce sans répugnance de la saine nature, non en ce sens qu'il est capable de la produire. . . . 109.

II

La grâce est la plus auguste de toutes les réalités parce que c'est une qualité qui nous fait partager la vie de Dieu.

1. *a*) La grâce n'est pas une substance. Pourquoi ?. . 109
b) C'est une qualité, c'est-à-dire un don intérieur inhérent à l'âme ou à la faculté dont elle est la perfection. Erreur des protestants. Pourquoi la grâce est une qualité, p. 110. *c*) Grandeur que nous confère la qualité dans l'ordre physique, dans l'ordre intellectuel, dans l'ordre moral. 110

2. La grâce est une qualité incomparable, parce qu'elle est d'ordre divin.

a) Elle est d'ordre divin parce qu'elle est surnaturelle, et, par suite, elle nous fait participer à des perfections propres à Dieu; arrivée à son plein épanouissement par son effusion dans l'essence de l'âme, elle nous permet de partager la nature divine, de devenir de la race du Très-Haut et ses fils. Ainsi se trouve réalisée l'ambition d'Ève 111-113

b) Comment nous devenons réellement fils de Dieu par la grâce. Affirmation de la foi. La filiation suppose la communauté de nature. Cette communauté de nature entre Dieu et nous est enseignée nettement dans les livres saints. Elle nous permet de voir Dieu, d'aimer Dieu comme il se connaît et comme il s'aime, d'être heureux comme lui, de toucher en quelque manière comme lui l'Infini 114-116

c) Cependant nous ne sommes pas égaux à Dieu, mais seulement semblables à lui. Nous sommes dieux par *analogie* et par *adoption*, non pleinement et par nature.

Par analogie. Deux sortes d'analogies. La première n'est qu'une métaphore. La seconde emploie le même mot pour désigner des perfections réelles et communes à des êtres dans lesquels elles n'ont ni la même intensité, ni les mêmes proportions. Ainsi s'applique ce mot dieu, au Créateur et à la créature sanctifiée par la grâce. Le Créateur et la créature

ainsi transformée sont véritablement dieux ; le premier l'est parfaitement et en tout, la seconde, imparfaitement et en partie.

Par adoption. Qu'est-ce que l'adoption parmi les hommes ? Qu'est-ce que l'adoption divine ? Celle-ci nous engendre à la vie divine.

Différence entre la perfection que nous communique la nature et la perfection que nous communique la grâce. En créant Dieu est artiste, en nous donnant la grâce il est père, et il fait pour ainsi dire couler son sang dans nos veines. . 116-119

d. A quoi bon cette dignité surérogatoire ?

Réponse : Il convient à l'homme si impatient de vivre aussi pleinement que possible, de la recevoir et de voir par elle ses désirs dépassés. Il convient à la bonté de Dieu de nous la conférer, car la bonté de Dieu tend à se communiquer en prenant la mesure de sa libéralité dans sa richesse et non dans nos désirs. Par la grâce, notre faculté de transformation, la faculté qu'a Dieu de se communiquer à sa créature sont épuisées. 120-121

Prix que les saints attachent à la grâce. Efforts que nous devons faire pour nous assimiler cette perfection divine et pour en assurer la possession à nos frères. . . . 122-123

QUATRIÈME CONFÉRENCE

DE LA FORCE DE LA GRACE

Mystère qui se cache au fond de ce sujet. Danger de tomber dans le fatalisme de Luther ou dans le libéralisme de Pelage. La grâce confère d'abord le *pouvoir* d'agir conformément aux intérêts du salut : sous cette première forme, elle s'appelle grâce *suffisante* ; ensuite elle nous fait *infailliblement* accomplir les bonnes actions exigées par la loi de Dieu : sous cette seconde forme elle se nomme grâce *efficace*. . . . 131-132

I

La grâce suffisante apporte à l'homme le pouvoir radical, la faculté positive de faire le bien que l'homme était impuissant à réaliser sans elle. Elle nous rend capables de tout le bien

que comporte l'œuvre de notre salut éternel. Ce pouvoir de faire le bien et de le faire dans la mesure où il est requis, elle l'assure à tous les hommes sans exception. 133

1. La grâce suffisante nous confère le pouvoir de faire le bien dont nous étions incapables sans elle.

a) Différence entre deux hommes dont l'un est doué d'une faculté, dont l'autre en est dépourvu. Le premier possède un principe d'action qui manque à l'autre. Surcroît de puissance que la grâce suffisante assure à l'homme. 133

b) Erreur des protestants : ils prétendent que la grâce est une puissance en Dieu, ne modifiant rien en nous. Non seulement la grâce suffisante nous rend possibles les actes qui nous étaient impossibles, mais elle nous fait tendre positivement vers les honnêtes et saintes actions. 134

c) Contradiction de Pascal qui rit du pouvoir conféré à l'homme par la grâce suffisante, et qui invoque le principe dont nous nous servons quand il veut expliquer notre pouvoir de résister à l'efficace volonté de Dieu. 135

2. La grâce suffisante nous confère le pouvoir de faire *tout le bien* qui intéresse notre salut.

a) Erreur de Jansénius : Jansénius enseigne que la grâce ne nous rend pas capables d'accomplir tous les commandements, ni de vaincre les plus graves tentations. Fréquent préjugé du monde à ce sujet. 136

b) Réfutation de cette erreur par le témoignage d'Isaïe, de l'Évangile, de saint Paul, des conciles, de la raison. . 137-139

3. La grâce suffisante confère à *tous les hommes* sans exception le pouvoir de vivre honnêtement et saintement.

a) Aux chrétiens justes, elle permet de persévérer, aux chrétiens coupables, elle donne la faculté de se convertir. Combien la grâce se prodigue aux fidèles. 139-141

b) Elle n'est pas le privilège des chrétiens. Condamnation de la proposition de Quesnel : *Extra Ecclesiam nulla concedit ur gratia.* Comment Dieu peut accorder sa grâce aux peuples qui n'ont pas entendu l'Evangile. 141-143

c) La grâce suffisante ne manque pas, même aux esprits les plus aveugles, aux cœurs les plus durs. Texte de saint Thomas. Il en a été ainsi dans tous les siècles. Raisons de cette doctrine : Dieu veut le salut de tous ; Jésus-Christ est mort pour tous les hommes. Explication de cette double affirmation. 144-147

II

Non seulement la grâce nous donne le pouvoir de bien agir, elle nous fait bien agir. Elle se nomme alors efficace.

1. *a*) Il y a loin de la puissance à l'action. Victoires de la grâce sur l'âme humaine. 147-149

b) Raison générale de l'efficacité infaillible de la grâce. Dieu, dont la grâce n'est que l'instrument, est le maître absolu de toute vie et de toute activité. 150

c) Multiples procédés par lesquels la grâce atteint son effet, ... 151

2. D'où vient l'efficacité de la grâce ?

Principes sur lesquels s'accordent les catholiques ; condamnation des explications données par Jansénius. La foi sauvegardée, deux écoles parmi les orthodoxes. 152

a) Système de Molina. Dans ce système l'efficacité de la grâce vient du consentement de la volonté humaine.

L'infaillibilité du consentement de la volonté humaine vient de l'infaillibilité de la prescience divine et de l'ordre des choses choisi par Dieu. Les motifs de ce choix restent un mystère. Reproches faits à ce système, avantages que plusieurs y trouvent. Il a droit de cité dans l'Eglise. 153-154

b) Système de saint Thomas. La grâce efficace tient son efficacité d'elle même. Elle est efficace *ab intrinseco* et elle diffère essentiellement de la grâce suffisante. Elle meut la liberté infailliblement, non nécessairement. Diverses objections faites à ce système. Réponse des Thomistes. Avantages de la doctrine de saint Thomas. Le mystère de la prédestination reste insondable, et c'est, en dernière analyse, dans la prédestination que se cache la raison de l'efficacité de la grâce. . 155-159

Liberté que l'Eglise laisse de se rallier à l'un ou à l'autre de ces deux systèmes. Ce qu'il faut croire en cette question. Ce qu'il faut faire sous l'inspiration de la grâce. Sa doctrine du grand nombre des élus adoucit le problème de la prédestination. Il est permis de croire que le dernier mot restera à la miséricorde. 159-161

CINQUIÈME CONFÉRENCE

DES EFFETS DE LA GRACE
DE LA JUSTIFICATION DU PÉCHEUR

Deux effets de la grâce : la justification, le mérite.

Grandeur de l'acte qui nous justifie. Rôle considérable du problème de la justification dans l'histoire religieuse. Définition de la justification. En quoi consiste la perfection réalisée par la justification ? Quelles sont les étapes qui y conduisent ? 169-170

I

Deux résultats obtenus par la justification qui est l'effet de la grâce sanctifiante : l'âme est purifiée de ses péchés et retrouve ainsi une justice négative, elle est revêtue d'une dignité surnaturelle et passe à un état de perfection positive.

1. La grâce sanctifiante efface d'abord nos fautes et nous rend notre innocence.

a) Le fardeau du péché. La grâce nous l'enlève comme le prouvent les témoignages de saint Paul, de saint Jean, de Jésus-Christ, de saint Augustin, du concile de Trente. Pratiques des premiers chrétiens. Incompatibilité de la grâce et du mal qui ont des propriétés contraires. 171-176

b) L'innocence que nous rend la justification est personnelle et intérieure. Hérésie à ce sujet de Luther et de Calvin. Cette doctrine est consolante ; le pacte de l'âme avec le mal n'est pas éternel. Elle relève merveilleusement la gloire du Sauveur, l'efficacité de sa Passion, la force de son Esprit, le prix de sa charité. Comparaison de notre enseignement avec celui de Luther. 176-178

2. La justification sanctifie et renouvelle l'homme intérieur par l'effusion des grâces et des dons qui l'accompagnent. Rectitude absolue de l'âme juste.

a) Attachement du juste à la vérité. Soumission de la volonté à la raison, de la sensibilité à la volonté. . . . 179

b) Disposition du juste à l'endroit de ses semblables : sincérité, bonté. Attitude du juste dans la famille, à l'égard de sa femme, de ses enfants. Le juste comme citoyen. . . 180

c) Perfection du juste mis en des rapports surnaturels avec Dieu par sa foi, par son espérance, par sa charité. Rejaillissement de cette perfection sur tous les sentiments du juste. La transformation n'est pas achevée : quand elle le sera, tout l'homme sera mis à l'abri du mal : le corps et l'âme vivront dans un commerce parfait avec la justice. 181

d) Noblesse de la justice chrétienne, elle est supérieure à la justice de Luther, des Pharisiens, des païens, à la justice purement humaine, car elle est personnelle, intérieure, totale, et à la fois humaine et divine. 182

II

La grâce actuelle prépare la justification en s'assurant le concours de la liberté. Nécessité pour l'homme de coopérer à l'œuvre de sa justification. Textes du concile de Trente et de saint Augustin. 182-183

Série des actes qu'inspire la grâce actuelle quand elle pousse l'homme vers la justice chrétienne.

1. La foi.

a) Récit de la conversion de saint Paul qui commence par la vision du Christ. La foi en nous mettant en un premier rapport d'esprit et de cœur avec Dieu devient le principe, le fondement, la racine de la justification. Rôle des idées dans la régénération de l'homme et dans sa déchéance. . . 184-186

b) Nature de la foi qui justifie. Ce n'est pas une simple confiance, un sentiment vague, une conviction superficielle, c'est un assentiment net à toutes les vérités révélées : assentiment qui, comme dans saint Paul, porte sur une réalité positive et non sur un idéal flottant, sur un symbole insaisissable, sur un fantôme nuageux. 186

c) Importance que nous attachons à la foi. Importance que Jésus-Christ y attache lui-même. Comment le scepticisme et l'incrédulité paralysent, dirait-on, sa puissance. . . 187-188

2. La crainte. La foi seule ne justifie pas.

a) L'âme pécheresse en présence du Dieu de la foi craint, car ce Dieu est juste et vengeur. Exemples de saint Paul et de sainte Madeleine. 189

b) Action de la crainte sur l'âme coupable.

La crainte éloigne celle-ci du mal en éveillant la terreur du châtiment. Comparaison de Tertullien. 190

3. L'espérance.

a) Caractère inférieur de la crainte qui ne nous éloigne de la faute que par appréhension de la peine, qui pourrait nous jeter dans le découragement si la grâce n'éveillait en nous l'espérance dans la bonté de Dieu et dans l'intercession du Christ. 191-192

b) Comment l'espérance nous fait avancer dans la voie de la justification, en attachant déjà le cœur au bien divin. . 192

4. L'amour de Dieu.

a) Point de justice où il n'y a point d'amour. Degrés de la justice correspondant aux degrés de l'amour. Réconciliation de saint Pierre avec le Sauveur. 193-194

b) L'amour dont il s'agit s'attache à Dieu et subordonne tous nos intérêts aux siens, comme l'exige l'ordre de la justice. Il est faux que nous ne recherchions dans la religion que notre bien personnel. 194-195

c) Cet amour nous commande deux sentiments: sentiment de pénitence, sentiment de bon propos. Stérilité de beaucoup de larmes. Efficacité des larmes de la pénitence.

Ferme volonté de pratiquer tous les commandements de Dieu. Dispositions de Saul de Tarse, de Marie de Magdala. Moment de la justification par l'infusion de la grâce sanctifiante. 196-198

Résumé de la conférence. 198-199

SIXIÈME CONFÉRENCE

DES EFFETS DE LA GRACE DU MÉRITE

La grâce donne du prix à nos œuvres et les rend méritoires. Enseignement des philosophies et des religions sur les rapports de la vie présente avec la vie future. Doctrines de l'Inde, de l'Égypte, de Platon. Un mot de saint Thomas. Le dogme catholique du mérite en conformité avec l'Evangile et avec les saines traditions de l'humanité. Erreur de la Réforme.

Trois questions : quels sont les principes de nos mérites ? Quelles qualités doivent revêtir nos œuvres méritoires ? Quelle est la portée de notre mérite ? 207-208

I

Le mérite est un droit à la récompense. Pouvons-nous acquérir des droits sur Dieu au point qu'en justice il soit tenu de nous accorder un salaire ? Oui, parce que nous rendons service à Dieu par nos bonnes œuvres ; parce que Dieu s'est engagé à récompenser nos vertus.

1. Nous rendons à Dieu des services qui l'atteignent dans sa personne, puis dans sa qualité de roi de l'univers. *a*) Nous sommes dans l'impossibilité d'ajouter quelque chose à la perfection de Dieu, mais nous pouvons, sinon lui faire, du moins, lui *vouloir* du bien. Les impies veulent du mal à Dieu, les justes lui veulent du bien. Explication de ces affirmations. Valeur de ce vouloir. Dieu en tient compte. 209-212

b) Le juste sert efficacement la gloire de Dieu, considéré comme roi du monde.

Volonté que Dieu a d'être accepté comme roi par les hommes. Efforts du juste pour assurer, perpétuer, étendre le royaume de Dieu. Il est impossible que Dieu ne soit pas sensible à ces procédés du juste. 213-215

Le juste se dévoue aux citoyens du royaume de Dieu. Se dévouer aux sujets du Roi, c'est se dévouer au Roi et de la part de celui-ci mériter une récompense. Affirmation de cette doctrine dans l'Evangile et dans l'histoire de l'Eglise. Un trait de la vie de sainte Catherine de Sienne. 216-217

2. Pourquoi les services que nous rendons à Dieu ne suffiraient pas à fonder notre droit à la récompense ?

Un motif général : tout droit à la récompense suppose un pacte entre le maître et l'ouvrier. Un motif spécial : en servant Dieu, nous payons une dette.

Ce qui oblige rigoureusement Dieu à nous récompenser c'est qu'il s'est engagé à le faire. Il s'est engagé par une parole, par une promesse, par un serment. Il s'est ainsi lié lui-même vis-à-vis de nous. Il ne peut manquer à sa parole, sans manquer à la justice. 218-219

II

Les qualités de l'œuvre méritoire.

1. Il faut qu'elle soit libre. *a*) Prix que le christianisme attache à la liberté dans les œuvres intérieures ou extérieures, p. 220-221 *b*) L'œuvre méritoire doit être libre, enseignement

de l'Eglise, p. 221 *c* La liberté de nos œuvres doit être pleine, exclure et la contrainte et la nécessité. Erreur des jansénistes p. 222 *d*) Témoignage de la justice humaine en faveur du dogme. Axiome des philosophes. Deux raisons de notre enseignement : premièrement, le droit à recevoir suppose un don préalable. Nous ne pouvons donner que ce qui nous appartient. Seules nous appartiennent les choses dont nous sommes les maîtres, nous sommes les maîtres des choses par la liberté.

Deuxièmement, le mérite est personnel et suppose un droit personnel, dans lequel le donateur met quelque chose de lui-même. C'est par la liberté que nous mettons de nous-mêmes dans nos œuvres et que nous méritons. 223-225

2. Les œuvres pour être méritoires doivent procéder de l'*amour de Dieu*. *a*) Nécessité de rappeler ce principe aux âmes facilement portées à faire leurs bonnes œuvres par ambition, par vanité. Intention suprême du vrai chrétien dans ses bonnes œuvres, p. 226 227 *b*) Raison de cet enseignement : le rémunérateur est obligé personnellement s'il a personnellement profité de l'acte méritoire. La charité lui permet d'en profiter, et fonde ainsi un droit à la récompense nécessaire aux actes méritoires. 228

3. Les œuvres pour être méritoires doivent être accomplies *dans la vie présente*. *a*) Le christianisme repousse les transformations sans fin des philosophies antiques. Pour lui, à la mort, l'ère du mérite est close. Preuves. 228-230

b) Cette conclusion donne une grande importance à nos actions. En dehors de la foi, la vie est sans valeur. Développement de ces pensées. 230-232

III

Portée des œuvres méritoires.

1. Que méritons-nous ? *a*) Nous méritons la vie glorieuse, éternelle. Proportions entre l'excellence de nos œuvres et l'excellence de la récompense. Nous agissons divinement, nous mettons de l'éternité dans notre amour, nous travaillons comme fils adoptifs de Dieu : il est juste que la récompense contienne du divin, de l'éternité, que nous soyons les héritiers du bien propre à Dieu qui est Dieu lui-même. p. 233-235 *b*) Nous méritons l'augmentation de la grâce et de la gloire,

p. 236-237 *c*) Dans quel sens et dans quelle mesure nous méritons les biens temporels. 238

2. Pour qui méritons-nous ? *a*) En stricte justice nous ne méritons que pour nous-mêmes, car la récompense est personnelle comme l'œuvre méritoire. 239

b) Comment nous pouvons mériter pour les autres de *congruo*, en vertu de nos rapports d'amitié avec Dieu ? 239-240

Noble stimulant que la religion offre à notre activité. Fécondité que la grâce assure à nos œuvres. *Quid hic statis tota die otiosi ?*

Exhortation. Le *Jugement dernier* de Michel-Ange. Les ouvriers de la première et de la onzième heure. . . 241-243

RETRAITE PASCALE

PREMIÈRE INSTRUCTION — LUNDI SAINT

DU ROLE DE L'HOMME DANS LA VIE DE LA GRACE

Dans la vie de la grâce, le premier rôle appartient à Dieu. Cependant l'homme peut se préparer à l'effusion de la grâce, lui ouvrir son cœur quand elle s'offre, suivre ses inspirations quand elle s'est donnée. 249

I

1. Nous ne pouvons point nous préparer *positivement* à la grâce par les actes de l'honnêteté purement naturelle. *a*) Il n'y a point de proportion, en effet, entre l'ordre de la nature et l'ordre de la grâce, p. 250 *b*) Comment il faut entendre l'axiome : à celui qui fait ce qu'il peut Dieu ne refuse pas la grâce. 250

c) Illusion de ceux qui croient Dieu tenu à plus d'égard vis-à-vis des personnalités plus nobles, plus puissantes, etc. L'Evangile condamne ces prétentions. 251

2. Il est en notre pouvoir de ne point arrêter l'effusion de la grâce, de la préparer *négativement*. *a*) En ne multipliant pas

nos fautes, en ne contractant pas de mauvaises habitudes. L'enfant prodigue. 252-254

b) En empêchant le mal de se répandre du cœur dans l'esprit. Indulgence de Dieu pour les fautes du cœur. Sévérité de Dieu pour l'orgueil et le pharisaïsme de l'esprit, p. 254-255 *c*) En nous retenant sur la pente qui mène à l'aveuglement de l'esprit et à l'endurcissement du cœur. 256

II

Quand la grâce apparaît, quelle doit être notre atitude ?

1 *a*) Il ne faut pas accueillir la grâce par des dispositions hostiles. Parabole des noces. Les habitants de Nazareth. 256-257

b) Il ne faut pas l'accueillir par une excuse. Les invités de la parabole se dérobent, comme beaucoup d'entre nous, en prétextant les affaires temporelles, les joies légitimes de la vie. 258-259

2. L'attitude qui convient est une attitude d'obéissance *prompte* et *totale*. Exemple de l'enfant prodigue ; il rentre en lui-même, il réfléchit, il prend une résolution courageuse, il l'exécute 260-261

III

Quand l'homme a recouvré la grâce, il doit être fidèle, agir sous son impulsion, chercher la réalisation de l'idéal chrétien.

1. Il faut rester fidèle en craignant de retomber dans le mal, en évitant les milieux dangereux et les occasions de perdre le don de Dieu. 261-263

2. Il faut agir. Le juste est par excellence l'homme d'action qui affirme sa foi, qui proclame son espérance. C'est l'homme des initiatives généreuses et des résistances invincibles. C'est l'apôtre qui fait partager ses idées et ses sentiments. 263-264

3. Il faut réaliser l'idéal chrétien, passer de l'enfance spirituelle à l'adolescence, de l'adolescence à la virilité, arriver à pratiquer avec empressement les préceptes que l'on pratiquait péniblement, renoncer aux fautes légères après avoir rompu avec le mal mortel, entrer docilement dans la voie des conseils, quand on a suivi la voie des commandements, p. 265 Exhortation. 266

DEUXIÈME INSTRUCTION — MARDI SAINT

DU ROLE DE DIEU DANS LA VIE DE LA GRACE

Dans le travail de notre sanctification, Dieu est l'agent par excellence. Le père du prodigue est l'image de Dieu. Dieu dans la vie de la grâce prévient l'homme, il lui confère une dignité surnaturelle, il assure sa persévérance. . . 273-274

I

Dieu prévient l'homme. *a*) Le père aperçoit de loin le prodigue, il est ému. Le regard pénétrant de Dieu nous suit partout. C'est un regard de miséricorde paternelle. Cette miséricorde n'est pas seulement bienveillante, elle est encore bienfaisante. Elle agit sur l'esprit, sur le cœur, p. 274-276. *b*) Le père du prodigue court au-devant de son fils, tombe à son cou, le couvre de baisers. Ainsi fait Dieu. Il vient à notre rencontre, il se baisse à notre portée, il nous inspire confiance pour nous encourager, p. 276-277. *c*) Le père du prodigue soutient son fils par sa présence, lui offre l'appui de son bras, voudrait le porter. Ainsi fait Dieu. Il nous soutient par sa présence, il nous donne la main, il nous porte sur ses épaules. Le bon Pasteur. 277-279

II

Dans la justification l'action de Dieu est capitale et continue.

a) Le père du prodigue fait enlever à son fils ses haillons sordides. Dieu, par ses ministres, délivre le pécheur de ses fautes qui sont comme un vêtement d'esclave et de forçat. Efficacité du travail divin dans la purification de l'âme. 279-282

b) Le père du prodigue revêt son fils de la robe la plus belle et la plus précieuse.

Cette robe est le symbole de la justice dont Dieu revêt l'âme. Excellence de cette justice. 282

c) On met des chaussures aux pieds du prodigue.

Cette cérémonie signifie que le père rend à son fils tous ses droits. Ainsi Dieu nous rend les biens que nous avions

perdus. Autre signification de la chaussure dans saint Paul. La chaussure est le symbole de l'activité. La grâce est le principe d'une activité divine. 283

d) Le père donne un anneau au prodigue. L'anneau est le signe de l'alliance chère, durable que Dieu contracte avec nous. Stabilité des perfections que Dieu nous assure. Intimité de notre unité avec Dieu. Cette intimité nous permet de marquer nos œuvres du sceau de Dieu que symbolise l'anneau. 283-284

III

Action de Dieu dans l'œuvre de notre persévérance.

1. *a*) Dieu s'oppose au triomphe des forces qui pourraient compromettre l'édifice surnaturel élevé en nous. La Providence dans l'ordre naturel. Vigilance, souplesse, habileté de la Providence dans l'ordre surnaturel. 284-285

b) Dieu nous arrête ou nous stimule, selon nos besoins. Milieu dans lequel il nous met pour nous exciter au bien. 286

2. Dieu nous retient dans son amitié par la joie qu'il nous y fait goûter *a*) Bonheur des âmes justes. La fête préparée au prodigue. Spectacles qui, dans l'Eglise, charment les fidèles. Influence de la liturgie sur le cœur, p. 286-288. (*b*) Action de Dieu à l'intérieur des âmes pour les faire persévérer. 288-289

Triple sentiment que doit nous inspirer cette doctrine : 1° Sentiment de reconnaissance; 2° sentiment de confiance; 3° sentiment d'humilité. 289-290

TROISIÈME INSTRUCTION — MERCREDI SAINT

DU ROLE DES SACREMENTS DANS LA VIE DE LA GRACE

Dieu répand sa grâce par sept grands fleuves : les sacrements. Tous les éléments de la nature associés à l'œuvre de notre sanctification. Privilège des sacrements.

Ils produisent par eux-mêmes la grâce sanctifiante ; de chacun d'eux l'homme reçoit la force dont il a besoin dans les différentes fonctions et dans les différentes étapes de son existence. 295-296

Les sacrements produisent dans l'âme la grâce sanctifiante et la justice. *a* Comment en vertu de l'institution du Christ, et sous l'influence du Saint-Esprit, les sacrements sont les causes de la grâce. Comment ils sont efficaces par eux-mêmes, indépendamment de la dignité du ministre qui les confère. p. 296-297. *b* Dans le cours ordinaire des choses, les sacrements sont des moyens nécessaires au salut. Explication de cette pensée. Il appartient à Dieu de régler les conditions de nos rapports avec lui. p. 298-299. *c* L'institution des sacrements est éminemment raisonnable, parce qu'elle tient compte de notre nature. Dans toutes les religions, les choses sensibles, les rites, la parole humaine ont été considérés comme pouvant servir d'intermédiaire entre l'homme et Dieu. Comment des signes sensibles peuvent-ils produire des effets spirituels? 299-302

II

Les sacrements répondent aux divers besoins de l'âme religieuse. Les uns agissent sur la vie privée, les autres sur la vie sociale.

1. Action des sacrements sur la vie privée.

a) Le Baptême fait naître l'enfant à l'ordre surnaturel. Noblesse et puissance dont il revêt la nature, p. 303. *b*) La Confirmation fait passer dans cet ordre de l'enfance à la virilité. Courage intellectuel, courage moral que la Confirmation assure au chrétien appelé à confesser sa foi sans défaillance et à souffrir pour elle. p. 304-305. *c*) L'Eucharistie est l'aliment de la vie divine. Elle soutient, elle répare, elle augmente, elle épanouit cette vie, p. 306. *d*) La Pénitence ressuscite l'âme morte par le péché, p. 306. *e*) L'Extrême-Onction détruit les restes du mal, apaise l'âme troublée par la perspective de la mort, ranime l'espérance. 307

2. Action des sacrements sur la vie sociale. *a*) L'Ordre permet au prêtre de communiquer à ses frères la vie divine par la parole, d'enseigner la vérité sans défaillance — d'offrir dignement à Dieu les prières et les sacrifices — de se dévouer au salut des âmes. p. 308-310. *b*) Le Mariage sanctifie la famille qui est une des colonnes de la société humaine et de la société chrétienne. Obstacles nombreux à la prospérité de la vie domestique. Le sacrement unit les époux pour toujours, les fait s'aimer mutuellement avec constance et fidélité, et

accepter généreusement les charges de la maternité et de l'éducation. 311-312
Résumé de l'instruction. Exhortation à la fréquentation des sacrements. 313-314

QUATRIÈME INSTRUCTION — JEUDI SAINT

DU ROLE DE JÉSUS-CHRIST DANS LA VIE DE LA GRACE.

Les sacrements, le prêtre, doivent leur puissance d'abord à Dieu. Ils la doivent ensuite au Christ qui, comme chef de l'humanité, mérite toutes les grâces, qui, comme détenteur de ces grâces, les distribue selon son bon plaisir. . . 319-320

I

Le Christ nous mérite la grâce. Il la mérite, non seulement pour lui-même, mais pour tous les hommes, car il est notre chef. 320-321
1. Il la mérite par sa prière. *a*) Continuité de sa prière. Diverses formes de sa prière. 322
b) Il demande pour ses sujets le pardon, la lumière, la préservation des chutes, la persévérance, la joie, la gloire. Il sollicite ces grâces pour tous les hommes. 323
2. Il mérite la grâce par ses vertus. Il expie les fautes des hommes qui empêcheraient l'effusion de la grâce. Il pratique toutes les vertus qui touchent le cœur du Père. . . . 324
3. Ce qui donne une si grande valeur aux prières et aux vertus du Christ. *a*) C'est que tout y est pur, p. 325. *b*) C'est que la dignité de la personne du Verbe communique à tous les actes de Jésus un prix infini, p. 326*c*). C'est en considération de cette valeur infinie des œuvres de Jésus que le Père accorde à tous les hommes les grâces nécessaires au salut . . 327

II

Jésus-Christ est le dispensateur des grâces qu'il distribue, tantôt par l'intermédiaire de ses prêtres et de ses sacrements, tantôt directement et par lui-même. Point d'autre médiateur.

Ce qu'il a fait pendant sa vie mortelle nous instruit de ce qu'il fait aujourd'hui. 327-328

1. Jésus-Christ pendant sa vie sanctifiait les âmes : *a*, par sa présence. Action de la présence de Jésus-Christ sur les corps. *Virtus de illo exibat*. Influence analogue exercée sur les âmes. Continuation de cette influence par la présence eucharistique. p. 328-329. *b*. Par son regard. Puissance du regard de certains hommes. Nul n'a eu un empire pareil à celui de Jésus. Par un regard, il émeut les pécheurs, il appelle les apôtres, il éveille dans les âmes des désirs de perfection. Le regard de Jésus-Christ sur nous, p. 329-331. *c*. Par sa parole. Efficacité de la parole de Jésus-Christ. Sa force d'entraînement. Elle change les pensées et les sentiments. La vertu de l'Évangile. Les victoires de la parole de Jésus-Christ. Jésus-Christ se fait écouter, se fait croire, se fait suivre. 331-333

2. Explications de ces succès. Jésus-Christ a reçu plein pouvoir sur la matière et sur l'esprit dont nous sommes composés. Pendant qu'il nous regarde et qu'il nous parle au dehors, il agit en nous et nous transforme à son gré. Les disciples d'Emmaüs. 333-335

Exhortation à la confiance. Il faut se tenir en présence de Jésus-Christ, sous son regard, le prier dans les hésitations de la foi, dans le découragement, dans la persécution des passions, dans l'esclavage des habitudes et dans les défaillances de la volonté. 335-336

CINQUIÈME INSTRUCTION — VENDREDI SAINT

DU ROLE DE LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST DANS LA VIE DE LA GRACE

Jésus-Christ a écrit dans la dernière page de sa vie tous ses enseignements. Il a souligné les mystères qu'il faut croire, et les règles qu'il faut suivre. Développement de cette idée.

Le Sauveur nous a mérité la grâce, surtout au moment de son martyre, il est devenu à cette heure le ministre tout puissant des largesses divines. 341-343

I

En vertu d'un pacte conclu avec le Père, le Christ nous a éminemment mérité le pardon et la grâce par sa Passion, parce que sa prière et ses œuvres y ont atteint leur suprême degré de perfection.

1. Jésus nous mérite la grâce par sa prière.

a) Prière de Jésus au jardin des Oliviers.

Intensité de cette prière. Jésus y a mis toute sa vie. L'effort de Jésus aurait dû le tuer. Dans cette prière, il représente toute l'humanité et il demande que le calice de la vengeance s'éloigne de lui, c'est-à-dire de toute notre race.

Impression que le souvenir de cette prière produit sur nous. Impression qu'elle a produite sur le Père. . . . 343-346

b) La prière de Jésus au Calvaire. Elle est souverainement efficace auprès de Dieu, car c'est la dernière prière. Puissance de la dernière prière. Caractère sacré du testament. Autorité de la dernière prière sur le cœur des mères. Autorité de la dernière prière de Jésus sur le cœur du Père céleste. 346-348

2. Par les œuvres de sa Passion, Jésus-Christ paye à Dieu la dette de l'humanité, et lui ôte pour ainsi dire tout prétexte de refuser aux hommes le pardon et la grâce.

a) Pour expier les crimes de la cupidité, il se laisse dépouiller de tous ses biens : de ses vêtements. Cette première spoliation est le symbole de celles dont il sera la victime dans la suite des temps. On lui nie et on lui niera le droit de posséder, de parler, de vivre. On lui ravit son peuple, ses apôtres, etc. Dénuement de Jésus-Christ, p. 348-349. *b*) Les humiliations de Jésus-Christ expient les crimes de l'orgueil. Le Sauveur humilié dans sa sainteté, dans son intelligence, dans sa dignité; humilié par tous et jusqu'à la mort, humilié dans la suite des siècles, p. 350-351 *c*) Les douleurs de Jésus expient les crimes de la volupté. Douleurs physiques de Notre Seigneur. Douleurs morales : les angoisses de son cœur. . . . 352-353

3. Ce qui achève de donner tout leur prix aux œuvres de Jésus-Christ souffrant, c'est qu'elles émanent d'une pleine liberté et d'un incomparable amour.

a) Jésus-Christ n'essaie pas de se soustraire à ses souffrances. Il ne proteste pas contre les attentats dont il est la victime. Il se prête et il s'abandonne volontairement à ses cruels ennemis, p. 354-355. *b*) Il souffre par amour. Amour

qui accomplit la volonté du Père. Amour plein de douceur, d'empressement, de patience. Amour qui ne se dément pas. Amour qui cache des abîmes de tendresse. Amour qui compense tous les oublis. Amour infiniment méritoire. 355-356

II

Au moment de sa passion, Jésus-Christ distribue toutes les grâces.

1. Il prend possession de sa royauté.

a) Il accepte le titre de roi, il affirme son souverain pouvoir, chacun à sa manière proclame la royauté de Jésus, p. 357 *à*). Caractères de cette royauté. Réalité de cette royauté. 358-359

2. Jésus-Christ exerce cette royauté en faisant du bien à ses sujets, en leur donnant la grâce principe de vie éternelle. *a*) Il excite à la conversion les consciences aveugles et endurcies, p. 360. *b*) Il convertit les pécheurs que la faiblesse a perdus : saint Pierre; les âmes vulgaires et tarées : le bon larron; les païens étrangers à la vraie foi : le centurion, p. 361. *c*) Il soutient les justes et les fait persévérer : saint Jean, la Vierge, les saintes femmes, p. 362. *d*) Il couronne ses dons sur la terre : Faveurs nouvelles accordées à Marie et à saint Jean, p. 363-364. *e*) Il fait produire à la grâce ses derniers effets : il ouvre aux âmes saintes captives les portes de la gloire, il ressuscite les cadavres. 365

Exhortation. 366

ALLOCUTION

POUR LA COMMUNION GÉNÉRALE DES HOMMES

DIMANCHE DE PAQUES

DU ROLE DE L'EUCHARISTIE DANS LA VIE DE LA GRACE

La multiplication des pains. La table du désert image de la table eucharistique.

L'Eucharistie nourrit la grâce conférée par les autres sacrements. 371-372

I

Elle nourrit la grâce des sacrements destinés à sanctifier l'individu. *a)* Difficulté de conserver la grâce du baptême. L'Eucharistie alimente le principe vital que nous assure le baptême, p. 373. *b)* Elle alimente la grâce de la Confirmation, et nous rend pratiquement capables de confesser notre foi, de la défendre, de souffrir pour elle. Le pain des forts, p. 374. *c)* Elle affermit la grâce de la Pénitence. Par la communion, l'âme convalescente retrouve peu à peu toute sa vigueur, p. 375. *d)* Effets de l'Eucharistie sur la grâce de l'Extrême-Onction. 376

II

Action de l'Eucharistie sur la grâce des deux sacrements destinés à la sanctification de la Société.

a) Influence directe de l'Eucharistie sur la sainteté du prêtre. Influence indirecte sur la sanctification du peuple chrétien, p. 377. *b)* Comment les époux trouvent dans l'Eucharistie la force de rester fidèles à la grâce du mariage. . 378

La grâce est la plus grande force intellectuelle et morale de l'univers créé. Importance des œuvres qui la contiennent et la répandent. Nécessité de favoriser son action sur les esprits, sur les consciences. Devoirs pressants et actuels des chrétiens. 379-381

APPENDICES

I

Principaux auteurs consultés. 383

II

Notes explicatives sur les conférences. 395

Poitiers, Imprimerie Marc TEXIER, 7, rue Victor-Hugo.

12855 252 J15

12855 252 J15

Janvier, Le P. M. Albert
AUTHOR

Conferences de Notre Dame de Paris
TITLE

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	DATE RETURNED

St. Albert's College Library